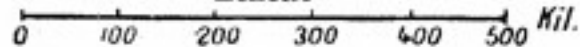


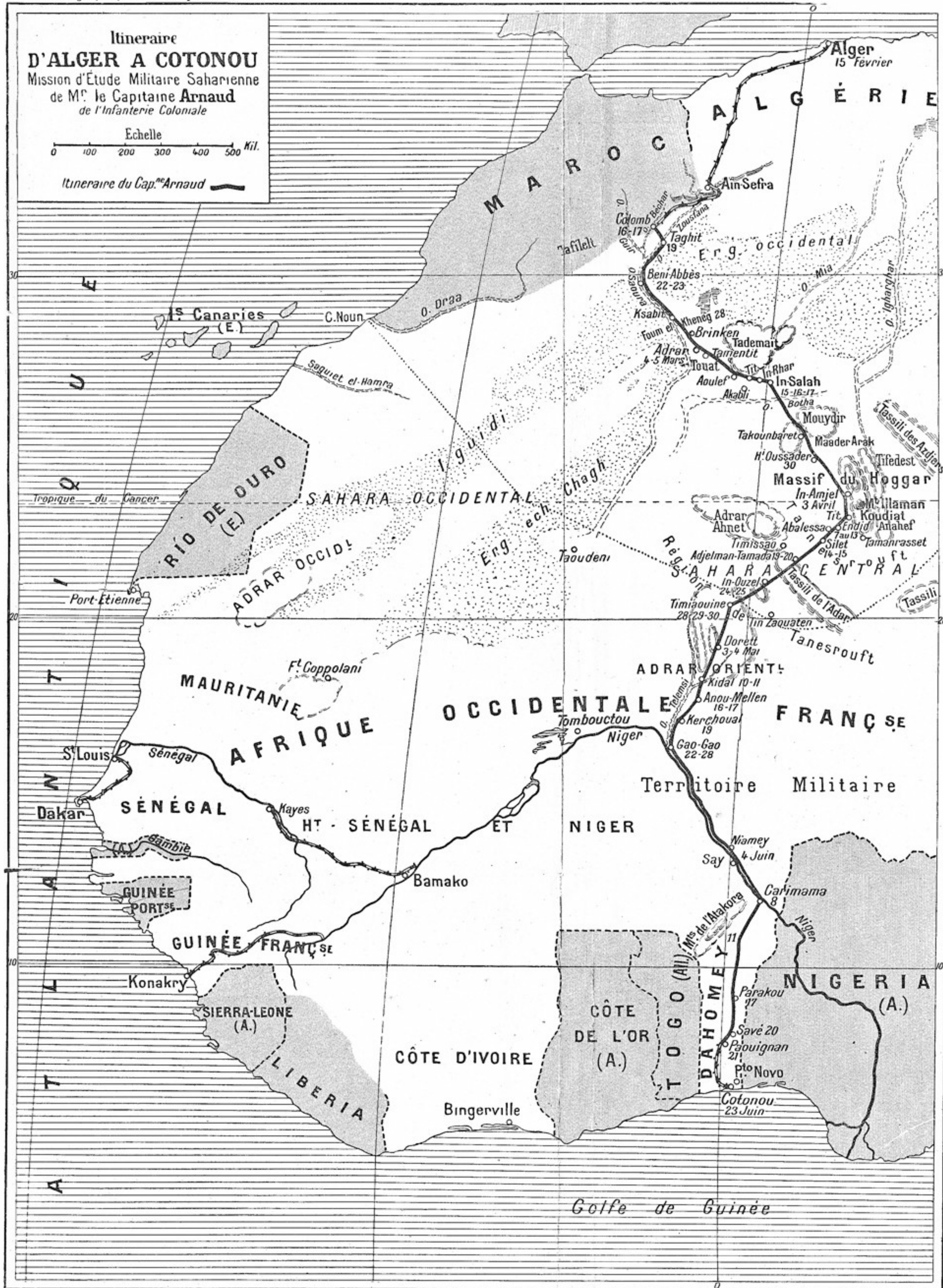
# Itineraire D'ALGER A COTONOU

Mission d'Étude Militaire Saharienne  
de M<sup>c</sup>. le Capitaine **Arnaud**  
de l'Infanterie Coloniale

Echelle



Itineraire du Cap.<sup>nc</sup> Arnaud









MISSION ARNAUD-CORTIER

15 février-24 juin 1907



*D'une*

# *Rive à l'autre du Sahara*

PAR

LE LIEUT<sup>ANT</sup> MAURICE CORTIER

DE L'INFANTERIE COLONIALE

LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS (PRIX DEWEZ)

~~~~~  
*PREMIÈRE PARTIE.* — *Carnet de route, au jour le jour, de la Mission Arnaud-Cortier, d'Alger au Niger.*

*DEUXIÈME PARTIE.* — *A. Étude de l'Adr'ar' des Ifor'as et renseignements ethnographiques sur la tribu des Touareg Ifor'as. — B. Résultats astronomiques de la Mission.*

~~~~~  
Ouvrage complété par deux cartes de la route suivie et une carte détaillée, en couleurs, de l'Adr'ar' des Ifor'as, au : 1.750.000', et accompagné d'une note de M. PAUL LEMOINE, docteur ès sciences, sur les fossiles rapportés du Tilemsi.

~~~~~  
*Illustré de 118 reproductions photographiques*



ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, Rue Victor-Cousin, 11

—  
1908

Tous droits réservés







## VOCABULAIRE DES TERMES EMPLOYÉS

---

### A

- ACHEB, plantes désertiques qui poussent après les pluies (arabe).  
ADRAR, montagne (arabe et tamachèque).  
AÏN, source (arabe).  
AG'AR, sorte d'arbrisseau (arabe).  
AMAN, pardon, paix (arabe).  
AMENOUKAL, roi-chef (tam.).  
ANOU, puits (tam.).  
ARREM, centre de culture, village (tam.).  
AOUZZAQ, graine servant de nourriture aux Touareg (tam.).  
ASABAÏ, genêt (arabe).  
ASKAF, sorte d'herbage saharien.

### B

- BARAKA, bénédiction des marabouts (arabe).  
BARDA, paquetage des tirailleurs soudanais.  
BARRAQUER, faire accroupir les « méhara ».  
BASINA, tombes anté-islamiques.  
BATEN, falaise rocheuse aux Oasis.  
BERDI, roseau.  
BOUBOU, vêtement au Soudan.

### C

- CAÏD, chef de village arabe.  
CHECH, voile de tête en gaze ou mousseline.  
CHORBA, mets fait de pâte (comme du macaroni).



CHÉRIF, plur. CHORFA, descendant du Prophète, prince.  
COBA, antilope soudanaise de la taille d'un âne.

## D

DAMRANN, plante algérienne.  
DELOU, seau en peau pour le puisage de l'eau (arabe).  
DIOULA, négociant du Niger.  
DIFFA, repas offert aux hôtes (arabe).  
DJEBEL, montagne (arabe).  
DJEMAA, conseil du village (arabe).  
DJERID, palme des dattiers (arabe).  
DJIN, petit démon, tourbillon de sable (arabe).  
DOURO, pièce de 5 francs.  
DRINN, plante saharienne.

## E

ETEL, arbuste saharien (arabe).  
ERG, dune de sable (arabe).

## F

FOGGARA, canalisation souterraine d'eau.  
FÔM, ouverture, brèche.

## G

GANDOURAH, sorte de grande chemise de guinée (arabe).  
GARA, plur. GOUR, mamelon isolé (arabe).  
GIRGIR, plante saharienne (arabe).  
GUERBA, outre, peau de bouc (arabe).  
GUESBA, petite flûte des Oasis.

## H

HAD, plante saharienne (arabe).  
HAÏCK, voile de femme arabe.



HAMADA, région de pierres et de roches (arabe).  
 HARTANI, plur. HERRATIN, cultivateur aux Oasis (arabe).  
 HARKA, troupe armée (arabe).  
 HASSI, puits (arabe).

IFOR'AS, plur. de AFAR'IS, nom de tribu.  
 IKERCHEÏ, voile de femme touareg.  
 IRAQ, plante saharienne (arabe).  
 IN-SHAH-ALLAH, s'il plait à Dieu (arabe).

## K

KANGA, caille de barbarie (arabe).  
 KASBAH, fortin entouré d'un mur (arabe).  
 KEF, piton de rocher (arabe).  
 KESRA, pain cuit sans levain (arabe).  
 KESBIA, pierre plate percée de trous pour le passage de l'eau.  
 KOUBA, dôme surmontant un puits, un tombeau (arabe).  
 KOUDIA, montagne centrale du Ahaggar, montagne (tam.).  
 KOROUNKA, euphorbe, arbrisseau sahélien.  
 KSAR, plur. KSOUR, village (arabe).

## L

LITAM, voile de visage des Touareg (arabe).  
 LOUL, se dit du drinn en graines.

## M

MÉCHOUÏ, plat arabe fait d'un mouton rôti d'une seule pièce (arabe).  
 MEDJBED, sentier tracé dans le sable (arabe).  
 MÉHARI, plur. MÉHARA, dromadaire de selle.  
 MÉHOR, antilope (arabe).  
 MERGA, bouillon, sauce (arabe).  
 MERKBA, plante saharienne.  
 MEZOUEÏ, sac en cuir pour les vêtements (arabe).  
 MOUKALA, long fusil (arabe).

## N

NAGA, chamelle (arabe).

NSI, plante saharienne.

## O

OUED, thalweg pour l'écoulement des eaux (arabe).

## R

RABAH, forêt (arabe).

RAHIA, selle de méhari (arabe).

RÇEN, rêne de méhari (arabe).

REDIR, lac (arabe).

REJEM, signal ou repère (arabe).

REG, étendue unie de sable (arabe).

REZZOU, expédition dont le but est le pillage.

RHEÏTA, flute arabe.

ROUMI, païen (arabe).

## S

SAHEL, nord, bordure, région de Seguiet-el-Hamra au sud de l'oued  
Drââ (sud marocain).

SALAM, salut, prière arabe (arabe).

SEBKA, dépression avec dépôts salins (arabe).

SÉGUIA, ruisseau d'eau (arabe).

SFOUF, dattes pilées (arabe).

SIROUEL, pantalon de guinée bleue (arabe).

## T

T'ALEB, professeur, homme instruit (arabe).

TALHA, acacia, arbrisseau saharien (arabe).

TARAOUAÏT, bouillie touareg faite de lait et de farine (tam.)

TASOUFRA, petite outre pour l'eau (arabe).

- TAZRAÏT, épée touareg (tam.).  
TÉLIS, sac pour charger les « méhara » (arabe).  
TÉRALGI, vautour blanc (tam.).  
TIFINAR', écriture touareg (tam.).  
TIKAMARIN, fromage de chèvre, séché (tam.).  
TILMAS, trou d'eau peu profond dans le sable (arabe).

## Z

- ZÉRIBA, enclos de branchage (arabe).  
ZAOUIA, confrérie religieuse, centre religieux.

---

**Note.** — Je n'ignore pas qu'on dit un oued, des ouadi ; un Targui, des Touareg ; mais, sauf pour quelques mots où l'emploi des singuliers et des pluriels arabes est d'usage constant, comme méhari-méhara, je me suis volontairement interdit d'employer ces formes régulières qui peuvent prêter à confusion.



SYSTÈME DE TRANSCRIPTION ADOPTÉ

|    |                |   |               |
|----|----------------|---|---------------|
| •  | a . e , i , ou |   | l             |
| ⊖  | b              | ⊔ | m             |
| ∂  | ch en arabe ش  | ⊥ | n             |
| V  | d              | : | ou en arabe ڭ |
| ∃  | d' en arabe ذ  | ⋯ | q en arabe ق  |
| ∞  | f              | o | r             |
| ∞  | g              | : | r' en arabe ع |
| ∞  | g' doux        | ⊙ | s             |
| ∞  | h en arabe ه   | + | t             |
| ∞  | i en arabe ي   | ⊔ | t' en arabe ط |
| I  | j              | ∞ | z             |
| ∞  | k              | # | Z' emphatique |
| :: | kh en arabe خ  |   |               |

Dans les mots touareg écrits en caractères français le g a toujours le même son que celui du mot garder et jamais celui de « large ».

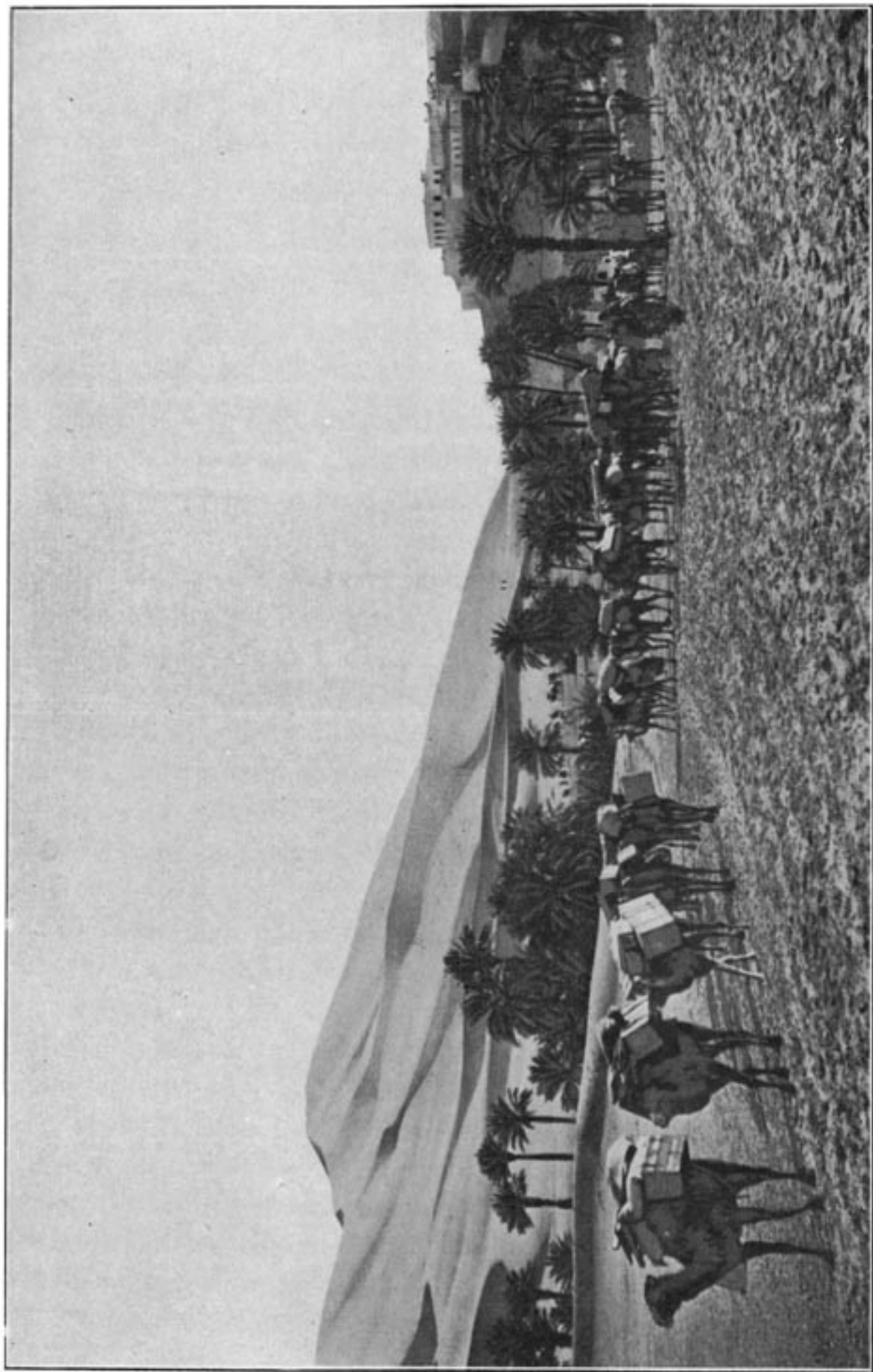
Toutes les lettres se prononcent séparément à l'exception de : ou, ch, Kh. ainsi : « ait » fils de, se prononce a i t.

*bechchan*, se prononce comme s'il y avait: bch ch à ne.

*bad*, commencer, se prononce : bade.

*abeden*, paralytique, se prononce : abedène.

Les touareg ont un son nasal qu'ils ne rendent pas dans l'écriture et qui se rapproche de notre gn dans agneau. Nous l'indiquons dans la transcription par le signe ~ placé sur le n : *aña*, frère, s'écrit · | · et se prononce à peu près agna.



La vallée de la Zousfana à Taghit.

Cliché Garraud.





# D'UNE RIVE A L'AUTRE DU SAHARA

(*D'Alger au Niger*)

## MISSION ARNAUD-CORTIER

### **Lettre de service**

Paris, 23 janvier 1907.

Le Ministre des Colonies à Monsieur le Ministre de la Guerre

La nécessité d'utiliser sur les confins sahariens de l'Afrique occidentale française des unités méharistes n'est plus actuellement à démontrer et les derniers événements survenus en Mauritanie ont prouvé qu'il était urgent au contraire d'engager dans cette voie de nouvelles compagnies de tirailleurs.

Jusqu'ici toutefois l'organisation de ces unités n'a pas été uniforme : c'est ainsi que les goums de la Mauritanie sont complètement à la charge du budget de la colonie, alors que la compagnie régulière de Tombouctou n'a été transformée en compagnie montée que grâce à une subvention du Haut-Sénégal et Niger et que les compagnies du Zinder se remontent en chameaux, au moyen des ressources de la masse de ravitaillement et du train régimentaire.

Il paraît donc nécessaire d'uniformiser d'une façon définitive l'organisation aussi bien que l'administration de toutes ces créations.

M. le gouverneur général de l'Afrique occidentale française désire toutefois, avant de prendre à ce sujet une décision ferme, être complètement éclairé sur les conditions de recrutement, d'organisation et d'emploi des unités similaires du Sud-Algérien et connaître exactement dans quelle mesure on pourrait profiter de l'expérience acquise dans cette question, par les troupes du 19<sup>e</sup> corps.

Ce haut fonctionnaire m'a fait part, en conséquence, de son intention d'envoyer dans ce but en mission en Algérie, par le

paquebot de la Compagnie générale transatlantique du 9 février prochain et pour une durée de quelques mois M. le capitaine Arnaud de l'infanterie coloniale hors cadre, en service au bureau militaire du gouvernement général et actuellement en France ; cet officier serait secondé durant son voyage d'études par M. le lieutenant Cortier, de l'infanterie coloniale, dont je vous demande d'autre part la mise hors cadre à la disposition de mon département.

J'ai approuvé cette proposition qui m'a paru correspondre effectivement aux nécessités actuelles et j'ai en conséquence l'honneur de vous prier de vouloir bien (au cas où comme j'ai tout lieu de le penser vous n'auriez aucune objection à présenter à ce sujet) donner les ordres nécessaires à l'autorité militaire, pour que toutes facilités soient accordées à ces deux officiers pendant la durée de leur séjour en Algérie.

Si, d'autre part, une jonction nouvelle devait à bref délai se préparer entre les méharistes algériens et soudanais, j'ai autorisé dans ce cas MM. le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier à rejoindre l'Afrique occidentale par la voie du Désert et de Tombouctou. Ces deux officiers devraient alors être considérés durant la première partie de ce voyage comme régulièrement détachés à l'une des compagnies du Sud-Algérien et passeraient ensuite selon les circonstances et le lieu de la rencontre, à l'une des unités montées du bataillon de Tombouctou ou de celui de Zinder.

La solde et les indemnités de MM. le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier seraient, pendant la durée de leur séjour en Algérie, les mêmes que celles du personnel de votre département détachés dans les régions en question.

Conformément à l'entente intervenue entre nos deux Administrations, je vous serais obligé de vouloir bien édicter les mesures nécessaires pour qu'elles leur soient mandatées au compte de votre budget à charge de remboursement ultérieur par le budget colonial (pour M. le capitaine Arnaud) et par le budget général de l'Afrique occidentale française (pour M. le lieutenant Cortier).

Signé : MILLIÈS-LACROIX.

## CHAPITRE VI

### **L'Adr'ar' des Ifor'as**

25 avril 1907-29 mai 1907

In-Ouzel, 25 avril.

La journée tout entière est accordée aux méhara, qui dans les végétations fournies de l'oued In-Ouzel ont trouvé une compensation ample, mais nécessaire, à la famine des étapes du Tanezrouft. Malgré la stérilité du Ahaggar les pauvres bêtes sont cependant encore en bel état, encore très susceptibles d'effort ; ce résultat est dû tout entier à la façon de marche du détachement et au soin qu'il a été pris d'aller toujours de pâturage en pâturage.

Le sergent indigène, Ben-Diab, ce matin est dépêché vers Timiaouin pour prendre au plus tôt contact avec les officiers soudanais, leur annoncer notre arrivée dans l'Adr'ar' et leur donner rendez-vous à Timiaouin même pour le 28.

Mon petit Chambi, Jeffar, m'accompagne en excursion dans les rochers qui surplombent l'oued et le puits ; nous avons tous deux emporté des pelles et des pioches et d'arête en arête, je cherche une basina, bien importante et bien antique, pour en exhumer le contenu, squelette ou objets. Le choix n'est pas sans difficultés ; il en existe sur toutes les pentes mais celle-ci, semble d'origine plus récente ; celle-là montre dans le cercle de pierres deux dalles levées d'allure islamique. Enfin je me suis décidé pour un important amas de grosses pierres noires, formant tumulus, d'allure très vieille et facile à déblayer ; de suite Jeffar et moi nous nous mettons à l'œuvre et rejetons à deux mains les cailloux supérieurs vers le vide.



Les pierres ne forment qu'une couverture superficielle ; tout de suite en dessous nous sommes dans la terre. Ce n'est plus en effet le beau sable solide et propre des pays septentrionaux ; le sous-sol ici est fait d'une argile bistre, que la sécheresse a réduit à l'état de poudre impalpable et qu'il est impossible de creuser trop verticalement sans qu'elle s'éboule et ne forme ruisseau comme une pâte fluide. Dans cette argile, le travail devient pénible ; une poussière épaisse se dégage du trou à chaque pelletée à tel point qu'il faut par instants remonter à l'air pour respirer et que de la tête aux pieds nous sommes saupoudrés de rouge.

Cependant Jeffar et moi nous travaillons sans cesse en nous relayant ; hélas nos efforts sont bientôt impuissants à lutter contre l'envahissement de l'argile à chaque instant plus bouillante ; d'ailleurs nous sommes arrivés au sous-sol de cailloux et de roches et nos seules trouvailles ont été quelques fragments d'os très petits et des boules creuses, de la taille d'une graine de merkba, faites d'une sorte de calcaire ; je les ai prises pour des graines que les vers auraient percées, mais Bent-Messis les croit plutôt des œufs de lézards ou d'ouran (1).

Mes recherches sont peu satisfaisantes ; j'en attribue l'insuccès à l'absence de terrassiers en nombre suffisant, ce qui m'eût permis d'élargir la circonférence de la fouille, et à l'insuffisance des instruments. Il y aurait cependant un réel intérêt à étudier ces basinas antiques et, vu leur nombre, il semble impossible qu'on ne trouve pas en quelques-unes, des traces susceptibles de livrer leurs secrets.

Au camp nous rentrons tellement poussiéreux et teints qu'il faut un nettoyage complet et général. Le travail manuel m'a rompu bras et jambes ; je n'ai guère plus de courage pour partir à nouveau par l'oued malgré les invites de Sigonney ; cependant, après la mise au net des itinéraires, nous allons ensemble jusqu'au puits, par la nuit tombante.

Demain matin, nous quittons In-Ouzel, et ce sera notre dernière étape de trois jours avec les Algériens avant la jonction à Timiaouin et le départ pour le sud avec les Soudanais.

Timiaouin et le départ pour le sud avec les Soudanais.

(1) Ouran : gros lézard.

26 avril.

D'In-Ouzel, il est un sentier qui mène directement à Timiaouin en passant très au nord des puits de In-Feññan et des itinéraires déjà suivis; cette route eut été tout particulièrement intéressante, puisqu'elle eût permis de recouper le cours moyen de tous les oued reconnus en amont de 1904, et très en aval en 1906, par les reconnaissances de Timiaouin et de Tao-déni.

Toutefois le capitaine Dinaux a décidé d'utiliser encore la piste de 1904 dans l'hypothèse que peut-être les Soudanais pousseraient une reconnaissance au-devant de nous par cette voie connue d'eux.

A cinq heures du matin, le détachement tout entier a quitté le camp, et remonte le lit à fond de sable de l'oued In-Ouzel; au delà des puits mêmes bientôt atteints, la rivière se resserre de plus en plus entre les roches noires. De-ci, de-là quelques beaux gommiers forment comme des îlots surélevés et les branches basses en sont encore encombrées de pailles et d'herbages entraînés par les dernières crues. Bientôt nous atteignons la tête de la vallée; au-delà, parmi les cailloux blessants qui roulent sous les pas, nous passons de col en col, de ravines en ravines, sur le sentier étroit où la marche n'est possible que l'un derrière l'autre. Du sommet des crêtes, une région noire et mouvementée se découvre, faite de petites vagues de pierre pressées et coupées, moutonneuses et courtes, avec des remous et des reflux.

Après la traversée de l'étroite fissure de l'oued In-Mezouk perpendiculaire à notre route et qui s'enfonce, issu des montagnes, vers les montagnes, le terrain toujours accidenté est devenu moins difficile; il est fait de cailloux plats, noirs, qui forment comme une couverture mouchetée sur le fond bistre clair du sol entre eux apparent. Le sable a disparu des mamelons et laisse place à une terre argileuse friable qui s'étend en poudre impalpable dans tous les fonds et les ravins et que le moindre vent soulève en tourbillons pénibles.

Un dernier col, assez facile, nous mène au-dessus de l'oued Tessamak dont la percée plus large trace vers le nord un long

sillage pâle. Devant nous le pays s'est découvert, formant un immense amphithéâtre clair piqué de petits mamelons noirs et de touffes d'arbustes sombres, et que ceinture l'arête basse des montagnes lointaines et squelettiques. Dans ces plaines d'argile, les eaux ruisselantes ont creusé mille canaux peu profonds, mais dont les petites berges à pic rendent aux méhara la traversée laborieuse. Les arêtes de grès à strates verticales saillent de place en place et laissent entre les failles d'étroites sentes qu'ont polies les pas des caravanes.

Au milieu de ces dédales, la descente est difficile et lente ; bientôt nous sommes dans la vallée. Le fond de sable laisse par place affleurer des rugosités argileuses qui déjà font prévoir les latérites soudanaises. Le pâturage des gommiers et des merkba est assez sec ; mais entre les touffes sombres s'étendent, comme une étoffe claire de mousseline, les fanfreluches d'un jaune d'or tout clair et tout luisant sous le soleil des alloummouz délicates et pressées, si frêles que le moindre souffle les incline en vagues longues, et chatoyantes comme un velours aux teintes passées.

Les méhara vers le régal se sont précipités et broutent à grands coups de tête ; sous les pieds qui les écrasent, les tiges crissent avec un bruit soyeux comme ferait un tapis de prière, et les Chamba poussent de grands « ouch ! » pour exciter les chameaux attardés.

Avant le déjeuner, nous campons pour le reste du jour au milieu d'un îlot de rochers ; les blocs sont pétris de facettes de mica qui luisent, sous les inclinaisons diverses, de teintes opalisées et la chaleur très lourde tombée verticalement du ciel se diffuse sur les pierres et sur le sable et fait de notre bivouac une fournaise.

L'après-midi, tandis que nous travaillons sous les tentes, le vent s'élève et chasse des tourbillons d'une poudre rouge qui s'infiltré partout, sous les abris, jusque dans les vêtements. Heureusement, comme presque toujours au désert, la chute du soleil calme les éléments ; la nuit tombe très douce et l'atmosphère du soir, tout embrumée de nuages rouges sur l'horizon, laisse au-dessus de nos têtes, dans le bleu profond, percer les étoiles, les belles étoiles, nos compagnes fidèles.



27 avril.

Notre étape d'aujourd'hui sera longue et nous mènera ce soir très près de Timiaouin, afin qu'il nous soit possible d'être demain de grand matin au lieu de la jonction.

Nous remontons l'oued Tessamak ; bientôt entre deux pitons rocheux, les puits de In-Feññan sont atteints. Ce sont dans l'argile, trois cavités aux parois éboulées et peu profondes. L'eau verdâtre y croupit et reflète le ciel clair et les roches noires. Les berges de l'oued, au pied même des crêtes, se parent de gommiers et d'une floraison nouvelle « d'agar » (1) bas et très verts et de « Koroun ka », sorte d'euphorbes aux larges feuilles et aux gros fruits verts accouplés.

Puis le sentier pénètre à nouveau dans les ondulations monotones, entre les massifs gris, tristes et luisants : partout des tas de pierres informes, des blocs se chevauchant sans harmonie, des tonalités sombres sans poésie, sans transparence.

Par contre les oued se sont élargis. Hors des lits mêmes, la végétation s'étend dans les dépressions et y forme des pâturages étendus, des prairies, des campagnes. Elle a garni et envahi tout ce qui n'est pas le rocher et tapissé d'arbrisseaux et d'« alloum-mouz » les bas-fonds d'argile craquelée. Désormais c'en est fait du « reg » septentrional, de ces plâtitudes de sable fin et dur, désertées de la flore saharienne : l'Adr'ar' des Ifor'as ne connaît que la montagne aride de granits ou de porphyres et le pâturage opulent d'arbustes et de graminées.

Nous campons sur la pente de la montagne de Tidjemin, non loin du puits encore inconnu de In-Gesal. Tout de suite l'aspect du carré devient pittoresque et plaisant. Les Chamba ont tiré des « mezoued » (2) de peau leurs « gandourah » les plus blanches, leurs « chech » les plus vaporeux ; des musettes sortent des « rçen » (3) de cuivre ornés de cuirs multicolores ; les étoffes blanches ou bleues voisinent sur les selles avec les cein-

(1) Agar : arbuste de l'Adr'ar des Ifor'as.

(2) Mezoued : sac de cuir pour le transport des effets.

(3) Rçen : sorte de mors des mehara.

tures rouges et les « chéchia ». Les appels s'entrecroisent, les rires éclatent et le coin perdu du désert s'anime et vit. Les hommes accroupis sur les couvertures entre eux se rasent les cheveux et la barbe et dès le soir même s'enroulent autour du corps les ceintures et les boudriers et bouclent déjà leurs cartouchières.

Au milieu des préparatifs et des nettoyages, la nuit tombe bientôt et dans l'obscurité que dissipe mal quelques bougies fumeuses, les arrangements se prolongent et les élégants se pomponnent. D'eux-mêmes, pour la fête de demain, les Arabes ont tenu à se montrer dans tout leur éclat ; les Touareg les éclipsent et dans leurs vêtements de parade, sont superbes de magnificence et de distinction.

28 avril.

De toute la nuit, les Chamba n'ont pas dormi ; à l'heure officielle du réveil, tous sont déjà dans des tenues éclatantes, en gaudourah juponnées, ceinturonnés et en armes. Les méhara déjà sont sellés, propres et fringants : il semble que les bêtes aussi se réjouissent de l'événement du jour et qu'elles participent à la joie de leurs maîtres. Contre l'ordre, l'escouade des Touareg a été mise en avant-garde, pour que leurs vêtements de guinée bleue et leurs voiles surtout qui tranchent sur les couleurs claires, fassent impression. De tous Bent-Messis est le plus brillant : il a sorti de ses fontes ses turbans les plus chatoyants, ses guinées les plus empesées ; sa haute taille qui dépasse celle de tous les hommes du détachement, attire tous les regards et devant le front de la troupe, il s'en va noblement, de cette allure si mesurée et si pompeuse des chefs touareg, paré comme serait quelque tambour-major de jadis, pour une revue solennelle.

Maintenant nous sommes partis ; le convoi demeure en arrière et nos bêtes trottent parmi les cailloux tandis que nous devisons gaiement et que les hommes chantent, s'interpellent et rient. Les gazelles sont nombreuses et nous regardent passer ; mais aujourd'hui personne ne songe à la chasse. Les Touareg par moment chantent en chœur et la petite guesba reprend toute légère, à peine perceptible, comme le bourdonnement



Bordeaux à Kayes, compagnon aimable et toujours jovial et mon plaisir est immense de le retrouver ici, en bonne santé ; le capitaine Cauvin avec qui je fis la route d'Araouan à Taodéni ; le lieutenant Lenglumé, un ancien camarade de Paris ; le lieutenant Vallier, un déjà vieux soudanais de Gao.

Un instant les compliments s'entrecroisent, et les vœux et les souvenirs de jadis ; et nous nous réjouissons ensemble de cet événement mémorable d'aujourd'hui, de cette quatrième jonction entre l'Algérie et le Soudan, nouvelle preuve de l'entente française entre les deux rives du Sahara et de la camaraderie des officiers du nord et du sud.

Mais au milieu de la joie qui étreint l'âme, mon esprit malgré moi se reporte à l'an passé, à la combien plus grandiose encore jonction de Gattara du 20 mai 1906. Aujourd'hui nous allions par des routes déjà parcourues vers un but connu, vers des amis dont nous savions la présence, qui nous attendaient depuis dix jours déjà. A Taodéni nous étions dans l'inconnu, ignorants tout du pays et des puits, ignorants même les uns des autres, de notre proximité ; et voici qu'au tournant d'une dune nous nous trouvons face à face en vue des puits de Gattara ! Presque avant que nous ayons eu le temps d'y penser, Niéger est déjà dans mes bras et quelques secondes plus tard le colonel Laperrine aussi me donne l'accolade. Et nous restons ensemble deux jours dans cette cuvette jusqu'alors inviolée, nous sans vivres, presque sans bêtes, ravitaillés cependant pour quelques jours par les Algériens que la Providence a envoyé sur notre route ! Ce souvenir émouvant s'est gravé pour toujours en moi et toujours je reverrai le camp et les officiers algériens, Niéger, Mussel, Laumonier et la grande figure si bienveillante, si aimée du colonel Laperrine. Aujourd'hui malgré moi, toujours je pense au 20 mai 1906, j'en revois tous les détails et j'ai les larmes qui me montent aux yeux.

Mais, je veux aussi me réjouir d'aujourd'hui qui me donne le plaisir de retrouver tant d'anciens amis ; le capitaine Pasquier avec qui nous causons des officiers venus en 1905 et dispersés dans tout le Soudan, des colonnes accomplies, des espoirs d'avenir et de retour...



Surtout j'ai là mes anciens Sénégalais de Taodéni qui près de moi et avec moi, souffrirent de la soif, de la fatigue et de la faim, dont certains furent admirables. Vite, je suis allé à eux toujours immobiles sous les armes : quel joie j'ai de retrouver le caporal Diara qui de tous fut le plus énergique, et qui peut-être nous sauva tous, Mahamadou M'Baye et tant d'autres. Auprès d'eux, je m'attarde à les écouter conter leurs pérégrinations depuis un an, leurs joies, leur vie, et grands enfants, me dire leurs peines, leurs difficultés et leurs espoirs.

Le capitaine Pasquier a dressé près du carré de ses hommes une grande tente à la mode des Ioulliminden : c'est une immense toiture faite de peaux de bœufs cousues, soutenue par un long piquet central et relevée sur les bords par une ceinture de piquets plus bas auxquels elle se relie par des lanières. De la sorte par beau temps, l'air pénètre sous l'abri et y maintient la fraîcheur ; par pluie ou tourmente de sable, il suffit d'attacher les rebords de la toiture aux pieds même des piquets extérieurs pour supprimer l'espace entre le sol et la peau et éviter ainsi l'accès des tourbillons et de la poussière.

Sous sa tente le capitaine Pasquier me communique les ordres de l'Afrique occidentale relatifs à notre mission : ils sont différents pour le capitaine Arnaud et pour moi, bien que nous soyons l'un et l'autre libres de revenir au Niger avec l'escorte de Gao ou de Bamba. Mais le capitaine Arnaud est invité à hâter son retour vers le Dahomey, tandis que je suis personnellement autorisé à prolonger mon séjour dans l'Adr'ar' des Ifor'as, pour y étudier le pays, les mœurs et y dresser une carte appuyée sur les itinéraires d'aller et de retour du capitaine Pasquier et du lieutenant Lenglumé.

Quoique ces instructions m'obligent à quitter le capitaine Arnaud, qui fut sans cesse un si bienveillant compagnon de route, je suis fort heureux de pouvoir étudier plus à loisir ce pays tentant qu'est l'Adr'ar' et en rapporter une utile moisson scientifique.

Aussi je prends de suite la décision de laisser partir seul, vers l'Azaouad et le pays Kounta, le détachement de Bamba et de revenir sur Gao après avoir traversé et recoupé en diagonale



tout le pays des Ifor'as. Avec son amabilité coutumière, le capitaine Pasquier d'ailleurs s'est mis tout à ma disposition : personnellement il veut escorter par la route directe le capitaine Arnaud jusqu'à Gao ; mais il m'offre de mettre à mes ordres cinq tirailleurs qui m'accompagneront dans toutes mes pérégrinations. Son intention étant d'autre part de laisser le lieutenant Vallier près de Kidal, au sud de l'Adr'ar', il me sera possible après mon voyage, de me joindre à cet officier pour effectuer avec lui la traversée du pays Ioulliminden et le retour sur Gao.

J'aurais peut-être préféré vagabonder seul dans le pays et sans cette petite escorte plus apte, je le craignais, à épouvanter les habitants paisibles que les malfaiteurs audacieux ; par prudence cependant le capitaine Pasquier tint à me l'adjoindre ; il ne me restait plus qu'à trouver un guide, ou mieux un chef des Ifor'as, qui put en cours de route me renseigner et favoriser de son influence mon entrée dans les tentes et dans les campements. Ce fut Bent-Messis qui se chargea de me procurer un tel compagnon et son choix tomba sur Fenna, un des chefs des Tarat-Mellet, qu'il envoya de suite avertir.

Cependant le camp des Algériens s'est formé au sud du puits ; au centre de leur carré se dressent les tentes des officiers et du P. de Foucauld et les sentinelles Chamba blanches et rouges veillent sur les rochers avoisinants. Les hommes sont partis au pâturage ou travaillent encore aux installations nécessaires et seuls quelques Soudanais se sont avancés et regardent sans mot dire.

Le déjeuner du matin, je dirais presque le banquet, a été préparé sous la grande tente indigène du capitaine Pasquier. Là ont été groupés toutes les tables et toutes les chaises, ou tous les objets aptes à remplacer les unes ou les autres ; et le repas sera presque à l'européenne sans qu'il y manque grand chose d'un festin de France.

Nous nous sommes tous assis autour de la grande table que préside le capitaine Dinaux. Des conserves diverses font les pièces de résistance du repas ; il n'est point jusqu'à la bouteille de Champagne d'usage qui n'aide à porter un toast à la France,

à l'Algérie et au Soudan, et ne favorise la gaîté et le bonheur de la jonction accomplie.

Combien cependant je trouve plus simples et plus parés de couleur locale nos frugales dinettes algériennes des jours passés : là point de tables grossières et boiteuses que cache mal la blancheur d'une serviette ; point de caisses inéquilibrés en place de siège : seul sur le sol le grand tapis de Timmimoun bariolé de rouge, de noir et de jaune autour duquel, en plein sable, nous nous étendions à la mode arabe, sur les burnous. Point de verres de métal bossués, point de conserves variées mais lourdes : toujours le merveilleux cous-cous si réconfortant et d'un transport si simple, la chorba (1) faite de pure farine, la kesra remplaçant le pain, le riz aux raisins secs.

Toute l'après-midi nous voisinons ; dès que le soleil s'est incliné et qu'un peu de fraîcheur emplit à nouveau le cirque de Timiaouin, je suis allé travailler avec le P. de Foucauld pendant que les lieutenants soudanais s'instruisent auprès de Sigonney et visitent en détail le campement algérien.

Le capitaine Dinaux a fait prévaloir ce principe que durant ces jours de jonction, les repas seraient pris alternativement dans un camp et dans l'autre. En signe de joie, les Chamba ce soir danseront ; longtemps avant la nuit, ils s'apprêtent déjà, se griment et se costumement : la représentation sera brillante à n'en point douter.

Nous nous sommes tous groupés au camp des Algériens. Le diner indigène est servi selon l'usage journalier ; et nous nous sommes étendus en cercle autour des immenses plats de farine et du méchoui rôti. Le capitaine Arnaud seul est gratifié d'une chaise, et préside l'assemblée. Puis c'est le long défilé de tous les plats arabes, appréciés diversement par les uns et par les autres et qui dure jusqu'au moment où commencent les danses.

De grands feux de bois sec et d'herbes jettent sur la place réservée, en avant des tapis où nous sommes étendus, une clarté rouge et intermittente. Les Chamba se sont groupés en

(1) Chorba : sorte de macaroni indigène.

cercle et frappent des mains : ils chantent aussi d'une voix traînante et lentement activent la cadence. Alors un des hommes entre au milieu de l'arène ; il danse sur un rythme alangui et ses gestes sont efféminés et lascifs. Par instant il pousse un cri rauque que tous les Chamba répètent en chœur sans arrêter le battement continu des mains.

D'autres danseurs se sont avancés ; quelques almées miment des extases d'amour. Mais toujours leurs évolutions et leurs gestes demeurent mesurés et polis.

Dès les premiers chants, les Sénégalais aussi sont accourus pour assister au spectacle ; ils doublent le cercle des Chamba et se pressent derrière eux. A leur tour, ils dansent ; comme les Arabes, ils s'accompagnent en battant des mains, mais la cadence est très vive et se précipite encore. Un noir criant de toute sa force, s'élance au milieu du cercle ; il tient un bâton en main et tout de suite exécute les bonds et les cabrioles les plus désordonnées ; il saute de droite, de gauche, sans ordre apparent, et les cris des assistants l'excitent et l'énervent. Bientôt un autre prend sa place et reproduit les mêmes contorsions violentes, les mêmes sauts endiablés. Tous les noirs groupés suivent le danseur des yeux, rient largement et l'invectivent s'il faiblit. L'homme bientôt épuisé cède la place et le chant continue, sur un mode élevé, rauque comme serait un cri de guerre, rythmé par les battements de mains. Toutes les races du Soudan sont ici représentées, et chacune tour à tour exécute ses danses : les Mossis auxquels leurs dents taillés en pointe donnent une allure sauvage et farouche, ont des gestes violents et lourds, sans grâce et sans harmonie, qui n'ont plus rien de la danse : ils les accompagnent de mélodies rauques et élevées qui s'étendent dans la nuit et prennent de loin des allures lugubres. Les Bambaras plus policés ont des évolutions plus significatives et plus rythmées : leurs danses veulent représenter aussi des scènes de passion, mais bientôt ils s'énervent et poussés par les cris, se démènent et se tordent. Pour faire plus de bruit les Toucouleurs frappent à tour de bras sur des plats ou sur des caisses et redevenus sauvages simulent des enlèvements ou des batailles et dans le vide frappent à grand ahan.

Les Arabes maintenant reprennent leurs chœurs ; il semble que les clameurs farouches des noirs les aient appeurées et leurs mouvements sont plus onduleux, plus dansants ; ils tournent en rond en roulant sur les hanches et renversent leur corps en arrière sans bouger les talons. Leurs pas sont redevenus délicats, leurs expressions de visage nimbées de sentimentalité et près des almées attendries, leurs regards se font suppliants. Leurs chants mêmes gardent un rythme monotone et trainant et les claquements des doigts sont étouffés et espacés.

Nous avons déjà regagné nos tentes qu'au loin les tam-tam résonnent encore et grondent dans la nuit ; à la clarté rouge des feux, les noirs aux bonds désordonnés, semblent des démons fantastiques, hurlants aux étoiles.

Et par instant vient jusqu'à nous la petite mélodie harmonieuse et légère des Chamba, au milieu du sifflement grêle des « guesba » perçantes.

29 avril.

Bent-Messis m'avait hier soir découvert un guide Ifor'as, capable en attendant l'arrivée de Fenna de me mener à Tessalit, ma première étape. Ce matin l'homme s'est enfui. Une assemblée de quelques notables Ifor'as doit avoir lieu sous peu de jours à Tessalit et mon désir serait de gagner bientôt ce centre où je pourrais, à cette occasion, trouver le chef susceptible de m'accompagner et de me guider, à défaut de Fenna.

Aujourd'hui les tirailleurs soudanais et les méharistes chamba ont commencé à frayer ensemble et quelques camaraderies se sont ébauchées. L'espérance de bonnes affaires a, je crois, favorisé ce résultat, car les noirs ont fait de nombreuses acquisitions de tabac, de chaussures arabes, de chech ; par contre l'ignorance de toute langue commune rend les conversations difficiles et les apprivoisements laborieux. Rien n'est curieux cependant comme de voir mon petit Jeffar, faire entre deux grands diables de noirs le tour du carré soudanais et gravement inspecter les selles et les paquetages ; tout jeune qu'il est, il a pris de suite ascendant sur eux ; il commande l'organisation de mes bagages et de mes caisses et les Bambaras lui obéissent sans hésitation.



Diara est venu me voir sous ma tente ; dans le retour de Taodéni, il m'a prouvé tant d'énergie, tant de dévouement et d'intelligence que je le considère mieux que tout autre noir et que je l'ai presque élevé au rang d'ami : dans les circonstances critiques, les situations sociales se rapprochent et l'estime crée de ces confraternités là. Lui ne veut à aucun prix, frayer avec les Arabes bien qu'il soit un des rares Soudanais qui puisse couramment parler l'arabe ; il sait qu'en leur for intérieur, les Chamba méprisent les nègres et il refuse de s'exposer à des dédains que son intelligence lui permettrait de comprendre. Assis près de ma table, il me conte sa déception de n'avoir obtenu aucune des récompenses pour lesquelles il fut proposé ; il me parle de sa famille demeurée à Bamba, de son espoir de devenir bientôt sergent. Il me remercie du cadeau d'usage et me regarde de ses grands yeux fidèles : voilà le vrai type du tirailleur sénégalais, brave et tout entier à ses chefs, intelligent et par le contact prolongé de civilisations supérieures, devenu réfléchi et affiné.

Les Ifor'as de la région ont la plus grande terreur des Soudanais ; en 1904 ils se sont trouvés en relation avec le colonel Laperrine et ils manifestent au contraire beaucoup de bonne volonté pour le capitaine Dinaux. C'est par l'intermédiaire de ce dernier que le capitaine Pasquier a pu trouver enfin un guide pour Dourit et Kidal ; Bent-Messis en cette occasion a prouvé à nouveau son utilité d'interprète intelligent ; avec une aide comme la sienne, toutes difficultés se résolvent : dans le Sahara, un interprète dévoué est la moitié de tout succès.

Comme hier nous avons déjeuné chez le capitaine Pasquier et diné dans le camp du capitaine Dinaux. Journée chaude et calme ; ce soir les étoiles sont superbes et jusqu'à minuit je travaille à l'astrolabe, auprès du puits.

30 avril.

J'ai pu enfin, non sans difficulté, engager un guide pour Tesalit, Telia et même pour Gao. C'est encore Bent-Messis qui me l'a découvert, mais son mérite n'est point très grand, car Barca déjà a conduit de Telia à Timiaouin le détachement du capitaine Pasquier et c'est seulement parce qu'il ignore la route de



Dourit qu'il vient d'être licencié ici. Barca est un vieil affranchi de Baï, le marabout de Telia; il a femme au Touat et femme dans l'Adr'ar', et il voyage des oasis au Niger au gré des occasions; en 1904 il a dirigé le colonel Laperrine d'Akabli à In-Zize et c'est un homme de confiance.

Barca parle toutes les langues possibles du désert et du Soudan : arabe, tamachèque, mossi, bambara, sonraï, etc. ; il me servira d'interprète dans mes rapports avec les Ifor'as. Je me réjouis maintenant d'avoir en cours de route travaillé l'arabe et de l'avoir suffisamment appris pour converser directement avec mon guide.

Au physique, c'est un petit vieux, très noir, aux maigres cheveux blancs, à la barbe courte, grise et crépue. Il est un peu courbé déjà et ses deux jambes maigres sortent en demi-cercle de ses gandourah sales. Sans cesse il s'appuie sur un bâton et s'efforce en marchant de relever sa tête que couvre une chéchia de guinée blanche. Malgré son âge, il trotte toujours; il a l'habitude d'aller à pied et ne connaît pas la fatigue, et quand après les étapes longues, je lui propose de monter à méhari, il sourit béatement et refuse d'un signe de tête. C'est un brave homme dans toute l'acception du mot, toujours souriant, toujours bien disposé et jamais fâché des observations que je lui fais quand l'étape est plus longue qu'il n'avait annoncé ou le puits « tout voisin » depuis un nombre trop considérable de kilomètres.

Avec mes cinq tirailleurs et Barca, mon détachement se complète; à Tessalit j'espère rencontrer Fenna ou quelque autre chef Ifor'as. D'ailleurs le capitaine Cauvin m'y rejoindra et si mon influence n'est point suffisante, m'aidera de son autorité à trouver l'introducteur que je recherche.

Ce soir même, les capitaines Pasquier et Arnaud et le lieutenant Vallier partent pour le sud vers Dourit! Tout le jour j'ai séparé les bagages et organisé ma petite caravane; malheureusement un de mes chameaux de bât s'est enfui et il me faut avoir recours à Hammoédi pour faire conduire à Tessalit quelques caisses trop encombrantes.

Au dîner, avant de nous séparer les uns et les autres, nous

nous sommes fait nos adieux. Je ne reverrai plus le capitaine Arnaud qu'à Dakar ou en France ; peut-être mes pérégrinations dans l'Adr'ar' m'amèneront-elles à rejoindre encore une fois le capitaine Dinaux qui sans doute poussera de son côté une pointe vers Tessalit, ou le lieutenant Sigonney qui pendant un mois va demeurer au pâturage dans l'Adr'ar'.

A minuit, quand je rentre des observations à l'astrolabe, le détachement Arnaud-Pasquier-Vallier se met en marche vers le sud, dans la nuit fraîche et disparaît. J'ai rendez-vous avec Vallier le 25 mai à Kidal.

4<sup>er</sup> mai.

De très bonne heure, j'ai fait lever les hommes et commencer le chargement des caisses ; malgré les indications de Jeffar et de Larbi, mes tirailleurs sont malhabiles et déjà le soleil est levé quand le convoi, poussé par derrière, quitte enfin la clairière de Timiaouin.

Au passage, j'adresse un dernier adieu au capitaine Cauvin, au lieutenant Lenglumé, au capitaine Dinaux, au P. de Foucauld, à Sigonney. Bent-Messis, Ben-Diab, Jeffar viennent me tendre la main ; puis je m'éloigne. Derrière les monticules de cailloux noirs, les deux camps disparaissent bientôt et dans les détours du massif de Timiaouin, je vais devant la file des cinq chameaux liés, avec mes seuls tirailleurs, Barca et Larbi. Le pays me semble tout sombre et triste et j'ai le cœur un peu étreint de la séparation, de la solitude en pays inconnu, de l'isolement grandiose.

Le massif de Timiaouin, confus et sans grandeur, est maintenant traversée et Barca me mène par la dépression très large de l'oued Ir'err'er, encombré de touffes légères de merkba et d'alloummouz et bordée dans tous les lointains de hautes collines sombres. Le soleil très pur illumine et égaie la terre ; la chaleur lentement s'accroît et bientôt devient accablante.

Avant d'entrer par la percée de l'oued Ir'err'er dans le massif des montagnes, je déjeune sous un gommier dépouillé, d'un peu de thé et de « kesra » (1). Le puits de Teg'oug'emet

(1) Kersra : pain fait de farine sans levain et cuit dans le sable.

est encore éloigné et nous repartons par la grosse chaleur.

L'Adrar Teg'oug'ement forme en plein travers de la dépression d'Ir'err'er, une sorte de massif circulaire peu élevé, fait de dômes rocheux juxtaposés et de mamelons de pierre. L'oued le traverse de part en part en suivant un chenal sinueux qui ne prend qu'à l'entrée et sur très courte distance l'allure d'une gorge; d'autres affluents de moindre importance viennent par des coupures à travers les arêtes, rejoindre l'artère principale de sorte que ce massif isolé qui devrait être l'origine de rivières divergentes est au contraire le confluent de thalwegs venus du nord et du sud.

Le puits de Teg'oug'emet est sur la face ouest de la montagne en un très petit affluent qui rejoint l'Ir'err'er à hauteur du mont Ti-n-Iref-n-Ir'err'er (1). Les quelques trous, peu profonds, sont dans le dernier resserrement de la montagne et l'eau y est abondante et claire.

Il est presque nuit lorsqu'enfin j'atteins le puits; quelques troupeaux de chèvres s'y abreuvent et les « imr'ad » (2) Ifor'as, pasteurs du troupeau, me regardent sans sympathie m'installer à leur côté. Barca, de ma part, est allé palabrer avec eux; et ce n'est qu'après s'être assurés que je venais bien du Touat, qu'ils s'enviennent m'offrir une jarre de lait et une chèvre que je leur paye généreusement. D'ailleurs ils sont sales, et peu plaisants et rapidement ils se hâtent de grouper leurs troupeaux et s'éloignent.

Sur les rochers au-dessus du puits, quelques « téralgui » ces petits vautours blancs du désert, se sont perchés et regardent impassibles : leurs têtes seules remuent par instant et l'on croirait des pierres juchés sur d'autres pierres.

Vite j'ai dressé tout près des trous l'astrolabe et préparé les observations; Larbi pour toutes provisions n'a que de la farine et du thé. Heureusement la chèvre est tôt dépecée et le repas, pour frugal, n'en sera pas moins suffisant.

La nuit est très sombre et chaude; la lune se lève vers deux

(1) Ti-n-Iref-n-Ir'err'er : traduction littérale : celui de la tête de l'Ir'err'er.

(2) Amr'id, pluriel Imr'ad : voir sens deuxième partie § 1. B.



heures du matin et les méhara qui n'ont point eu aujourd'hui leur pitance journalière sont aussitôt conduits, jusqu'à l'heure du départ, dans le pâturage très maigre qui garnit tout le versant oriental de l'oued Ir'err'er.

2 mai.

Au petit jour quelques pasteurs Ifor'as s'en viennent au puits abreuver leurs vaches ; ils semblent moins hostiles et moins farouches. Quelques poignées de tabac du Touat les ont très vite apprivoisés et Barca m'apporte de leur part, dans une grande coupe de bois, du lait tout frais, encore fumant, délicieux.

Nous partons au petit jour ; les premières heures du matin dans le désert, sont au mois de mai, exquises. La température demeure suffisamment élevée pour qu'il soit inutile de s'encombrer de burnous et de couvertures, assez fraîche cependant pour que la marche à pied soit agréable et facile. L'air est pur et léger ; de petites brumes rosées s'accrochent aux rochers et une bise incline et fait siffler les longues tiges des « merkba ». Les senteurs pénétrantes des plantes et du sol humide courent par la plaine et les caravanes défilent plus aises et plus gaies.

Par le travers nous avons coupé la dépression peu fertile de l'oued Ir'err'er. Au delà s'étend la « hamada » caillouteuse, ondulée par le passage d'affluents parallèles ; notre point de direction est l'énorme roche de Ti-n-Daoudaouan. Elle est tout incurvée en dôme et de loin on croirait l'écaille gigantesque d'une tortue ou la coupole demeurée d'une fortification moderne. C'est une seule pierre énorme et les flancs arrondis sont, du sommet jusqu'au sol, lisses et polis, sans replis ni anfractuosités.

L'observatoire est trop bien placé pour que le désir ne me vienne pas de le gravir et d'explorer la vallée du haut du sommet. En un temps de trot, je suis au pied même de la roche ; Barca et Larbi m'accompagnent tandis que les Soudanais seuls défilent l'un derrière l'autre, sur la piste tracée dans les cailloux. L'ascension est pénible sur les pentes glissantes, par place tellement inclinées que le secours des mains devient nécessaire. Le sommet s'élève de peut-être cinquante mètres au-dessus de la « hamada ». De là, la vue s'étend en cercle sur la plaine

immense, caillouteuse et noire, que sillonnent les lignes plus pâles des oued affluents de l'Ir'err'er. A l'horizon, dans toutes les directions se dressent, embrumées et lointaines, les crêtes d'« adrar » isolés, aux allures imposantes, peut-être surélevés par le mirage. Vers le nord l'adrar Tascелеm limite la dépression et la borde d'une arête continue au delà de laquelle saillent encore des pitons épars, des crêtes et des dômes. Le soleil l'éclaire en plein et rougit les roches fauves qui par place flamboient.

Rapidement je rejoins les Sénégalais ; quelques trous encore emplis d'eau s'ouvrent sur les flancs du rocher, mais nul troupeau, nul être vivant n'apparaît au lointain : la lumière est impuissante même à animer le paysage morne et désolé.

Au delà d'une ligne de partage presque imperceptible, nous atteignons la vallée de l'oued Afara ; celui-ci bientôt s'enfonce dans la montagne de rochers qui s'étend jusqu'à Tessalit. Plus au nord le sentier que suit Barca pénètre aussi dans le massif en remontant le cours de petits oued étroits et encaissés. Au milieu des cailloux et des blocs, dans la « hamada » d'où ne saille nulle crête, nul point dominant, nous allons péniblement, de coupure en coupure, sans qu'il soit possible de voir le but, sans que la vue s'étende au delà des premiers rochers. Nulle végétation, nulle herbe n'égaie la morne solitude des pierres qui s'entassent et se chevauchent ; la terre même ici disparaît et les roches se pressent, laissant entre leurs points de contact des cavités, et des trous dangereux à la marche.

Quand la petite caravane atteint enfin l'oued Errichan-Ibin-kar, tous, hommes et animaux, sommes brisés par la fatigue des escalades constantes et des détours dans les pierres. La vallée est à fond plat de sable et très étroite entre les crêtes noires ; quelques genêts très verts garnissent les berges marquées par des ressauts à pic et les « méhara » de suite sont lâchés dans ce pâturage inespéré.

En aval, des trous d'eau ont été creusés dans le lit même, en un resserrement de la vallée. Là je dresse l'astrolabe et tandis qu'au camp, dont j'entends les bruits lointains, Larbi prépare le



repas du soir, je m'étends avec Barca dans le sable frais, auprès des abreuvoirs, attendant la nuit.

Ces « tilmas » sont de grands cônes de sables aux parois inclinées à la pente naturelle ; au fond rempli d'une eau claire et limpide.

Barca et moi, nous demeurons immobiles et sans bruit ; bientôt dans les arbustes, les oiseaux enhardis reprennent leurs cris et leurs appels ; quelques-uns s'en viennent jusqu'au bord des « tilmas », regardent inquiets, puis se laissent glisser jusqu'à l'eau. D'autres bientôt les rejoignent et les petites bêtes boivent vite, voltigent et reviennent. Par instants, en bougeant à peine, je lance des graviers dans l'eau : au bruit tous se dressent, s'effarouchent et s'élancent hostiles vers la pierre qui trouble ainsi leur quiétude.

L'ombre monte rapidement dans la vallée ; maintenant des « Kanga » (1) en bandes voltigent autour de moi, lancent leurs cris stridents et s'enfuient trop craintifs pour venir jusqu'aux abreuvoirs. Sous les arbustes voisins, quelques petits fauves attirés par la soif à la tombée du jour, hurlent en sourdine et se retirent lentement en tournant en cercle.

L'obscurité complète est venue ; tous les bruits de la nature se sont tus et le grand silence règne dans la montagne. Ma petite lumière palpite par instants et je n'entends plus dans la nuit calme que le battement régulier du chronomètre et les ronflements interrompus de Barca qui s'est endormi dans le sable.

3 mai.

D'Errichan-Ibinkar à Tessalit, la sente est difficile et abrupte et s'en vient longer très au nord l'adras de Tiraouanin, haute chaîne qui domine Tessalit. Barca m'a certifié connaître un raccourci, à peine plus mouvementé que la piste ordinaire, et je me suis décidé à suivre ses indications, un peu incrédule pourtant, mais parce qu'encore j'ignore la foi qu'on peut attribuer aux dires de Barca.

L'oued Errichan, dans la « hamada » rocheuse, remonte loin

(1) Kanga : caille de barbarie.

vers le nord, étroit et encaissé, bordé entre ses berges et la montagne d'un rideau d'« asabaï » et de « merkba ». Aux coudes qu'il décrit, des « tilmas » parfois sont creusés, où l'eau affleure croupissante. Bientôt nous quittons le lit de l'oued. Les rochers informes partout nous entourent et le flair de Barca est utile pour conserver une direction que nul repère n'indique. A chaque instant nous tournons autour des blocs bizarres, serpentant de droite et de gauche au gré du hasard, cherchant ici la passe, obligés parfois de revenir en arrière. Barca est parti vers l'avant, et, sitôt qu'il a découvert une coupure entre les pierres, il m'avertit par des cris.

Soudain nous sommes dans une impasse : nulle sente entre les roches, nul passage vers l'avant. Le convoi s'est arrêté et les méhara renâclent devant les galets branlants qui forment un escalier, tout coupé d'anfractuosités et de trous. En vain les chameliers les poussent et les excitent de gloussements répétés et rapides ; les pauvres bêtes hésitent, tâtent les marches peu sûres, buttent, se blessent et roulent sur le sol. Un instant les caisses et les bagages s'éparpillent parmi les cailloux et force nous est de désangler les bâts et de déposer les charges.

Je tempête, pendant ce temps, contre Barca et son imprévoyance : le pauvre vieux écoute sans répondre ma juste semonce et se donne tant de mal pour tirer par la bride les animaux, pour leur poser les pieds sur les assises solides, pour leur éviter les heurts, que je suis désarmé et ris de bon cœur. A force de temps et de soins, les « méhara » ont franchi le passage dangereux ; les Sénégalais reviennent en arrière chercher les caisses les plus lourdes et les portent sur leur tête. Moi-même j'ai pris les montres et, avec mille précautions, je les transporte de seuil en seuil, leur évitant avec soin les chocs dommageables ; au delà du mauvais pas, je me contemple moi-même : avec ma cassette sous le bras, heureux d'avoir garé de tout danger mon trésor, je me trouve une ressemblance tout à fait amusante avec le fameux juif du tableau de la prise de la Smalah qui sauvait lui aussi ses bijoux d'un autre danger non moins pressant. Et ce souvenir a fait tomber toute ma mauvaise humeur.

D'ailleurs, de suite nous pénétrons en une dépression plus facile qui nous mène en l'oued Tessalit même. La vallée à fond plat s'étend largement entre les rochers et là nous avons bientôt retrouvé la grand'route qui serpente au milieu des gommiers, des « tebouraq » et de l'« alloummouz ».

Derrière un coude, Tessalit même apparaît. C'est une longue palmeraie touffue, qui s'étend sur la rive gauche de l'oued pendant cinq ou six cents mètres. Resserrée entre la paroi rocheuse de la montagne et le lit dégarni de la rivière, elle se prolonge, étroite, enfermée en une barrière de branches sèches et quelques puits isolés, maçonnés en pierres, s'ouvrent ci et là, au milieu des dattiers. Il y a peut-être deux cents palmiers, ce qui fait de Tessalit l'oasis la plus importante d'In-Salah à Gao.

En face de la palmeraie, de l'autre côté de l'oued, sont aussi quelques trous d'eau et dans des clôtures en « djerid »(1) trois ou quatre jardinets minuscules plantés de tabac ou d'oignons. Plus en aval, un éperon rocheux vient resserrer la vallée ; une muraille carrée de pierres grossières la surmonte et la face orientale en est percée d'une poterne mi-ruinée, seule ouverture sur le dehors : c'est le magasin de Baï, le propriétaire de la palmeraie.

Presque au milieu du lit de la rivière, une touffe de dattiers saille du sable, formée d'un seul tronc d'où s'écartent dix ou douze tiges garnies de feuilles vertes et de « djerid » pendants. Là, j'ai encastré ma tente à l'ombre des palmes bruissantes parmi lesquelles pendent de grosses grappes de dattes encore vertes.

La vallée demeure vide et comme morte ; à certains signes, je me doute que des voyeurs sur les crêtes ont déjà signalé ma présence ; mais pas un homme, pas un méhari, pas une chèvre ne paraît. Le vide du site est impressionnant ; seules des bandes de tourterelles voltigent de droite et de gauche et se groupent autour des trous d'eau ; quelques corbeaux à collier croassent sur les branches sèches des palmiers entre lesquels le vent siffle lugubrement.

En plein soleil, dans ce fond de sable encaissé entre les

(1) Djérid : palmes séchées.



**Dans l'Adr'ar' des Ifor'as**

1. Retour du puits vers le campement.
2. L'Adr'ar' de Tin-Daoudaouan.
3. Mokhammed Ferzou chef réel des Ifor'as, à Tessalit.
4. Ma tente sous les palmiers de Tessalit.
5. Roches de l'Adr'ar'.
6. Arrivée au puits de Tasekdem (oued Alioug').





pierres luisantes, la chaleur devient étouffante ; même à la nuit, après les observations astronomiques, le sommeil est rétif et le repos impossible. J'ai laissé la bougie allumée près de mon lit et je songe...

« Halte-là ! » Une des sentinelles a crié dans l'obscurité et déjà tous les tirailleurs ont pris leurs armes. Une voix répond et tout de suite un Arabe m'est amené. Sans mot dire, il me tend une liasse de papiers ; c'est le courrier de France, arrivé d'In-Salah, et que le capitaine Dinaux me fait parvenir de Timiaouin.

L'homme s'est accroupi au pied de mon lit, et, tout ému, tout heureux, je parcours les nouvelles de France déjà bien vieilles, mais encore ignorées, les lettres longtemps attendues des parents et des amis.

Aux récits familiaux, aux inquiétudes des proches, le cœur s'émeut et se gonfle ; même dans la joie ainsi surgie, le flot des souvenirs tristes lentement m'envahit et je demeure interdit de cette évocation inattendue de la France et de tous ceux qui me sont chers.

Devant les lettres éparses, les journaux ouverts et lus, je suis là, songeur ; la lassitude s'est enfuie et je ne sens plus le désir du sommeil. Le courrier demeure immobile, la tête voilée, au pied de mon lit de camp et le bruissement monotone des feuilles dans la nuit accompagne ma rêverie.

Tessalit, 4 mai.

Ce matin un serviteur de Baï s'est approché de notre campement ; Barca est allé au devant de lui et me le ramène. C'est un vieux tout blanc, qui ne semble nullement effrayé et qui n'est pas du tout farouche ; il est venu, conte-t-il, surveiller les palmiers, et il annonce l'arrivée prochaine de Mokhammed Ferzou, le remplaçant d'Illi, aménoukal des Ifor'as.

Je suis monté jusqu'au sommet des arêtes qui, vers l'ouest, surplombent Tessalit ; la hauteur n'en paraît pas dépasser une centaine de mètres et l'escalade est courte et aisée parmi les blocs fichés dans le sol. De là, vers l'est et vers le sud, se découvre le chaos informe d'une hamada surélevée, plateau rocheux coupé et défoncé, mais d'où ne saille nulle hauteur

digne d'intérêt ; vers le nord, par contre, la masse de l'Adrar Teraouanin limite superbement l'horizon. Mais vers l'ouest, au delà de l'arête même que j'ai gravie, à cinq cents mètres tout au plus, l'« Adr'ar' » cesse brusquement et devant mes yeux étonnés s'étend à l'infini une dépression uniforme, toute garnie de pâturages peu opulents et que ne tachent ni cailloux, ni rochers. C'est là le commencement de la vallée du Tilemsi et du pays Kounta ; je suis arrivé à l'extrême limite occidentale de l'Adr'ar' des Ifor'as et l'oasis de Tessalit en est située sur la bordure même.

A peine suis-je rentré dans ma tente que par l'amont de la vallée débouche tout entière la compagnie de Bamba, partie le 2 mai de Timiaouin. Sur quatre colonnes parallèles, elle descend le lit de l'oued et forme le carré à hauteur de la case de Baï. Au milieu des palmiers mêmes, le capitaine Cauvin et le lieutenant Lenglumé s'installent et bientôt toute la dépression s'emplit d'animation, d'appels, de grognements des « méhara ».

A nouveau, tous réunis, nous prenons ensemble les repas du matin et du soir, Lenglumé s'en vient voisiner et palabrer avec moi et, tandis que nous mettons au net les itinéraires, les ordonnances préparent le thé cérémonieusement dégusté.

Après dîner, encore la température demeure chaude et lourde ; les observations astronomiques sont pénibles et j'ai le front et les mains tout trempés de sueur. Au loin quelques grondements sourds pourraient être les répercussions du tonnerre ; la tension de l'air laisse prévoir des orages prochains.

Tessalit, 5 mai.

Le réveil est bruyant, des Sénégalais qui s'interpellent à grands cris, poussent les méhara vers les pâturages, préparent la distribution des vivres ou rangent les caisses et les sacoches de cuir.

De bonne heure, Mokhammed Ferzou s'est présenté au camp. Il est arrivé comme ferait n'importe quel touareg, presque sans suite, sans bouclier, dans ses vêtements de chaque jour et sa présence est demeurée tout à fait inaperçue. Un de ses fils est venu m'avertir que son père avait, en cadeau, envoyé

deux bœufs, que l'un était pour la compagnie de Bamba, et l'autre pour mes hommes, et que Mokhammed Ferzou lui-même viendrait à ma tente, sitôt achevée sa visite aux officiers de Bamba.

Les deux bœufs en effet sont entravés près du camp des tirailleurs. Le plus grand se débat et fonce sur ses gardiens ; par instants il menace de rompre ses entraves et les Bambaras s'en écartent. Pour surprendre les bouviers Ifor'as, le capitaine Cauvin m'a fait prier d'abattre l'animal d'un coup de carabine 577. A soixante mètres la balle pénètre sous les cornes, fait voler la cervelle en éclats et le bœuf s'affale sur les genoux, sans un sursaut, comme une masse. Les indigènes, que la détonation puissante a surpris, s'approchent et constatent avec un étonnement salubre, que la blessure est effroyable. L'arme passe de main en main et semble incompréhensible.

Mokhammed Ferzou lui-même, en vieux chasseur, ne peut résister à sa curiosité et s'avance à son tour. Il vient à moi et me donne une de ces larges poignées de main, de toute sa force, si franches qu'elles feraient douter seules de la félonie légendaire des Tóuareg. Il constate par lui-même la distance, vérifie la blessure, soupèse et palpe la carabine. Puis il se tourne vers moi et me serre à nouveau la main en me criant d'une voix forte et quelque peu bourrue « E ouolla lohcé ! » Oui, Mokhammed Ferzou, je le sais que l'arme est bonne et tentante !

Côte à côte nous gagnons mon abri. Mokhammed Ferzou est presque de ma taille ; il peut avoir quelque cinquante ans et ses cheveux qui paraissent au croisement du voile et du turban, déjà grisonnent fortement. Son allure toute entière est d'un brave homme, un peu bourgeois, le verbe haut, un peu bourru pour se donner contenance ; mais en tant que chef, Mokhammed Ferzou en impose peu et paraît médiocrement sûr de son autorité. Ses vêtements de guinées blanches ou bleues sont très simples : il semble ignorer la coquetterie si prisée des Kel-Abaggar et ne porte pas le diadème d'étoffe si seyant et si chatoyant.

Sur un burnous étendu dans le sable, Mokhammed Ferzou s'accroupit près de moi et Barca nous sert d'interprète.

En remerciement du bœuf, j'offre quelques pièces de guinée,



acceptées avec plaisir. Dans le palabre quelques mots ifor'as que je glisse habilement m'ont vite attiré la sympathie du vieux chef ; puisque je connais sa langue, je ne suis plus un étranger. D'ailleurs, pour achever sa conquête, je parle de Lalla, la jolie fille d'Illi et je récite même les quelques vers sus par cœur où la jeune femme vante à Ettioub, son mari, les qualités de Moussa-ag-Amastan. (1) Pour le coup, la stupéfaction de Mokhammed Ferzou est invraisemblable : il me regarde par trois ou quatre fois comme s'il se croyait le jouet de quelque supercherie et part d'un rire bruyant, d'un de ces rires claironnants et inextinguibles dignes des héros de l'antiquité païenne : « Tu connais cette histoire ? — Comment peux-tu connaître cette histoire ? »

Mais j'en connais bien d'autres histoires encore et je conte à Mokhammed Ferzou que la renommée de ses exploits cynégétiques est venue jusqu'à moi et qu'il m'a été dit qu'en telles et telles circonstances, il avait attaqué face à face le lion, bouclier et « tezraït » au poing et l'avait vaincu. J'ai touché la corde sensible : Mokhammed Ferzou se rengorge et m'avoue que non seulement cette fois-là, mais en d'autres occasions encore, il tua le lion à coup d'épée.

« Mais comment peux-tu connaître ces histoires ? » C'est un mystère que l'esprit du vieux chef s'efforce vainement de percer ; Barca près de moi rit de son mieux et se frappe les genoux en signe de contentement.

Passons maintenant aux choses plus sérieuses. Mokhammed Ferzou ne pourra plus désormais me refuser la nomenclature des tribus ifor'as et mille détails sur les mœurs que je lui fais demander par Barca : en un clin d'œil mes notes s'accroissent de renseignements inédits. Mokhammed Ferzou ne pourra plus désormais me refuser, à défaut de Fenna vainement attendu, un de ses compagnons porteur de sa sauvegarde, pour me guider jusqu'à Kidal et m'introduire dans les campements. Mokhammed Ferzou n'en a même point l'idée : de suite il envoie chercher ses deux fils demeurés en arrière et me les offre comme

(1) Voir ces vers dans la 2<sup>e</sup> partie § 4 Y.



protecteurs. Ce sont deux jeunes gens de seize à vingt ans, grands, élégants et beaux, mais qui paraissent timides et sauvages : je les accepte toutefois avec empressement, et quand Mokhammed Ferzou quitte ma tente, portant lui-même les cadeaux offerts, nous sommes enchantés l'un et l'autre et tout à fait amis.

Le capitaine Cauvin a fait demander aux Ifor'as quarante méhara et chameaux qu'il désire acheter pour remonter sa compagnie : des hommes déjà sont partis vers les campements voisins pour rassembler les bêtes demandées.

Aujourd'hui aussi, un commerçant du Touat qui, d'étape en étape, a suivi le détachement du capitaine Dinaux, est arrivé à Tessalit avec toute sa pacotille. En un clin d'œil ses pièces de guinées lui sont achetées contre argent par la compagnie de Bamba, car Mokhammed Ferzou a demandé que les quarante chameaux lui soient payés en étoffe. L'homme est enchanté de sa vente et se frotte les mains : il n'espérait pas un écoulement aussi rapide de ses cotonnades et déjà il forme le projet de retourner à toute allure à In-Salah et d'y chercher un nouveau chargement qu'il pourra vendre encore dans le pays des Ifor'as avant la prochaine saison sèche. Aux indigènes, ce n'est en effet que contre du bétail qu'il peut échanger ses produits et, passé le mois de septembre, la traversée du Tanezrouft est impossible en poussant des troupeaux.

Le hasard heureux qui vient de permettre à l'Arabe de se débarrasser de la sorte de ses marchandises, sera par la suite, j'en suis sûr, d'un effet favorable à la reprise d'un trafic suivi entre le Touat et l'Adr'ar'. Pour s'en convaincre, besoin n'est que de regarder le vendeur qui péroré au milieu de ses gens et se réjouit ; sa satisfaction est telle qu'il veut à toute force m'obliger à accepter du sucre et du thé, seuls produits qui ne lui aient point été achetés encore.

Après dîner, alors que les lumières du camp déjà sont éteintes et que l'obscurité est épaisse, le vent brusquement s'élève et souffle avec violence. L'ouragan fait claquer la toiture de la tente et les palmes, au-dessus de ma tête, bruissent avec un fracas d'océan en courroux. Une poussière épaisse chassée par

la tornade rend l'air irrespirable ; le tonnerre fait rage et les éclairs par moment illuminent tout le lit de l'oued. Un instant, de grosses gouttes crépident sur la toile tendue. Non sans effroi, je songe que ma tente et mes bagages sont installés en plein centre de la rivière, et que tout, si la pluie est assez violente dans la montagne pour faire couler le torrent, sera mouillé, inondé, entraîné. Déjà j'ai pris mes précautions pour gagner rapidement la berge en cas de surprise ; mais l'orage peu à peu s'écarte et passe. Le tonnerre se fait plus lointain, les éclairs plus rares et bientôt il n'est plus comme seule trace de l'alerte que la chaleur accablante, que les étincelles électriques qui claquent dans les couvertures et que la poussière irrespirable en suspension dans l'air.

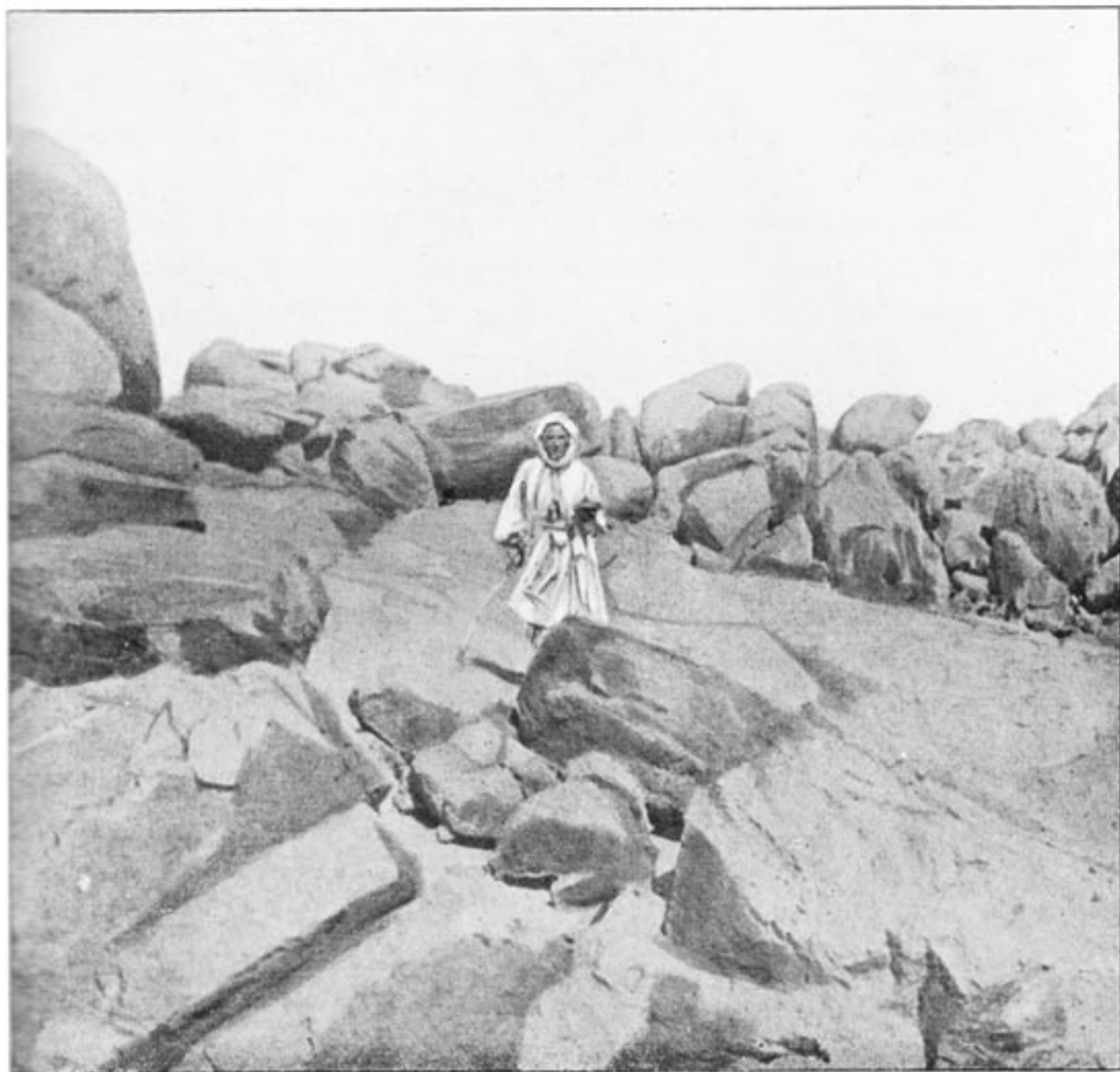
Tessalit, 6 mai.

Tout le jour, Mokhammed Ferzou et ses fils ont rôdé près de ma tente, profitant de chaque occasion pour examiner mes armes et mille objets dont Barca leur explique l'emploi.

Je suis entré en relations aujourd'hui avec Hammoédi, le chef des Kounta qui accompagne la colonne de Bamba. Jusqu'ici je l'avais quelque peu évité : Hammoédi est le grand ennemi des Ifor'as et je craignais que ces derniers, me voyant avec lui, ne s'écartent de moi. Cependant j'ai surpris Mokhammed Ferzou causant amicalement aux Kounta et, avec Lenglumé, je suis allé me promener jusqu'à leurs campements.

Hammoédi est un grand et bel homme, à tête carrée, front haut et découvert, respirant l'intelligence et l'habileté ; il porte une petite barbe crépue, très noire, et à longueur du jour fume du tabac dans une sorte de pipe en os qui semblerait plutôt un porte-cigarette. Il a le crâne rasé, la figure toujours nue et sa simple gandourah bleue, sorte de chemise courte, le drape bien moins harmonieusement que ne font pour les Touareg les vêtements superposés de guinées blanches et bleues.

Hammoédi ne sait ou ne veut dire que peu de choses des affaires intérieures des Ifor'as ; ce qu'il pourrait m'apprendre est inscrit, dit-il, dans ses livres demeurés sous ses tentes et je ne tire que la promesse d'une copie des documents anciens concernant



**Dans l'Adr'ar' des Ifor'as**

1. Barca dans les rochers de Tessalit.
2. Une tente chez les Ifor'as.
3. Un campement chez les Ifor'as.





l'Adr'ar'. Il est campé au milieu de ses fidèles, sans tente, sans abri ; ses Kounta sont tous sans voile, habillés de sombre et mi-nus ; ils sont petits, fluets et nerveux, mais leur originalité vient des leurs figures longues et émaciées qu'encadrent les boucles noires d'une chevelure hérissée et ondulée : tous ont des têtes de Christ nègres, des visages ridés et fatigués, des mines fausses et hypocrites.

Demain matin de bonne heure, je quitte Tessalit sous la conduite des deux fils de Mokhammed Ferzou. Notre prochaine étape est In-Tebdoq et j'ai fait ce soir mes adieux définitifs au capitaine Cauvin et au lieutenant Lenglumé.

7 mai.

Une ligne droite tracée de Tessalit à Anou-(1)-Hassaoua, mon étape de ce soir, couperait de part en part le massif de Tessalit, infranchissable aux hommes et aux méhara.

Force est donc de contourner toute la montagne par l'ouest et de décrire un immense arc de cercle à la base de la falaise en coupant près de leur source la multitude de ravines encaissées qui vont former l'oued Abanko, affluent de l'Ir'err'er. Le sentier, suffisamment tracé, quitte la vallée de Tessalit en aval de l'oasis et bien qu'il serpente sans cesse de crête en crête, sous le surplomb des à-pics de rochers, il n'est ni très pénible aux chameliers, ni très difficile aux animaux.

Les deux fils de Mokhammed-Ferzou marchent en avant, très simples et poussent quelques méhara errants qui profitent de toute inattention pour s'écarter du chemin. Sans cesse à leur poursuite, les deux jeunes gens errent de droite et de gauche ; il ne m'est guère possible de converser avec eux et d'ailleurs ils semblent toujours intimidés et craintifs.

Depuis plusieurs heures déjà nous allons parmi les roches ensoleillées dont la patine noire s'éclaire et s'illumine, quand j'entends en arrière la grosse voix de Mokhammed-Ferzou lui-même ; il interpelle ses fils et la montagne en résonne. De loin, on pourrait croire quelque Roland irrité ; mais il s'approche,

(1) Anou : puits en tamachique.

jovial et bourru, et me conte tout de suite qu'il s'en vient vers les pâturages de l'oued Afara surveiller le rassemblement des quarante chameaux vendus aux Soudanais. « C'est une tâche difficile, très difficile » me dit-il, et à son air apeuré il semblerait qu'il n'ait jamais, en ses fonctions de chef, rencontré pire difficulté.

Mokhammed-Ferzou marche de concert avec moi, Barca nous suit de très près ; les suivants du chef groupés en arrière du convoi, causent bruyamment.

En avant, par le travers du chemin, un méhariste est arrêté sur une crête et se profile parmi les roches. Aux guinées flottantes qui le drapent, au grand bouclier pendu à la selle, à la lance surtout, je devine quelque personnage important. Mokhammed-Ferzou l'interpelle et l'homme s'en vient au petit trot, range son méhari contre celui du chef et lui serre à plusieurs reprises la main. C'est un grand diable, maigre, déjà grisonnant, l'allure très noble et Mokhammed-Ferzou me le présente « Fenna ! ».

Nous allons sans rien dire, Fenna suit silencieux et en moi-même je me réjouis d'avoir enfin comme guide ce chef réputé, l'homme de toute confiance, déjà familiarisé avec les Français par plusieurs contacts avec le colonel Laperrine et surtout par son voyage avec M. Gauthier.

Maintenant je romps le silence et Barca dit à Fenna de ma part que j'ai grande joie de le voir, que l'ayant fait prévenir je l'attendais avec impatience et que M. Gauthier m'a beaucoup parlé de lui dans les meilleurs termes.

« Dès que j'ai su que tu me faisais demander, je suis venu, répond Fenna, mais mes campements sont éloignés dans la plaine ; maintenant que je t'ai trouvé je t'accompagnerai pendant tout ton séjour dans notre pays. »

Peu à peu nous sortons de la montagne ; devant nous les plaines de l'oued Afara se découvrent et bientôt Mokhammed-Ferzou me fait ses adieux ; puisque j'ai désormais Fenna, il emmène ses deux fils et de loin, entre les gommiers qui le masquent par instants, je vois encore ses gestes d'adieux.

La vallée est très large et garnie de pâturages secs et d'arbustes à peine feuillus. La falaise de l'adrar Tessalit la limite au

nord d'une barrière uniforme et des crêtes lointaines perdues dans la brume paraissent à l'horizon vers le sud.

L'oued Afara lui-même bientôt se rétrécit ; nous marchons droit au nord et par le lit de la rivière pénétrons à nouveau dans la montagne. Entre les berges rocheuses parallèles et surplombantes, le chenal décrit d'une rive à l'autre des courbes sinueuses et le sable y demeure limpide, à peine ondulé, sans herbage parasite et sans détritits malpropre. Toute la végétation se concentre dans les îlots et sur les bordures et là, les gommiers aux fleurs jaunes ou blanches, les « tichaq », les « tebouraq » marient leurs feuillages divers et leurs tonalités claires dans la lumière intense.

Le puits d'Hassaoua est sur la berge au centre d'une petite clairière ; c'est un grand trou, très élargi par des éboulements successifs et profond de 7 à 8 mètres. Tout près du point d'eau, des caravaniers arabes sans doute, avaient construit jadis une grande « kasbah » carrée, en pierres, avec des chambres en couloir, des magasins, une vaste cour centrale. Avec les ans, le fortin est tombé en ruines ; les toitures se sont effondrées, les murs crevassés et crenelés ; mais l'enceinte, demeure, par place fissurée, encore imposante et facilement réparable. Après l'abandon la végétation a pris possession de la case ; des arbustes épineux ont surgi dans toutes les encognures, ont écréaté les murs, ont poussé sur les terrasses mêmes et l'aspect intérieur de la « kasbah » est celle d'un Paradou très retiré, très silencieux, où seuls les lézards gris et les petites fauvelles noires à tête blanche voisinent et vivent désormais.

En attendant la nuit, je me suis étendu près de l'orifice du puits et Fenna pas du tout timide, me conte par l'intermédiaire de Barca des histoires ifor'as et des récits touareg. Quelques pasteurs ont apporté une coupe de lait et dans la kasbah, à l'abri du vent qui croit de minute en minute, Larbi et les tirailleurs ont allumé leurs feux qui jettent des éclairs rouges par-dessus les murs disloqués.

Au-dessus de ma tête le ciel est très pur ; la température est douce, mais dans la trouée de l'oued Afara, l'ouragan souffle si



violemment que malgré les abris improvisés les observations astronomiques demeurent impossibles.

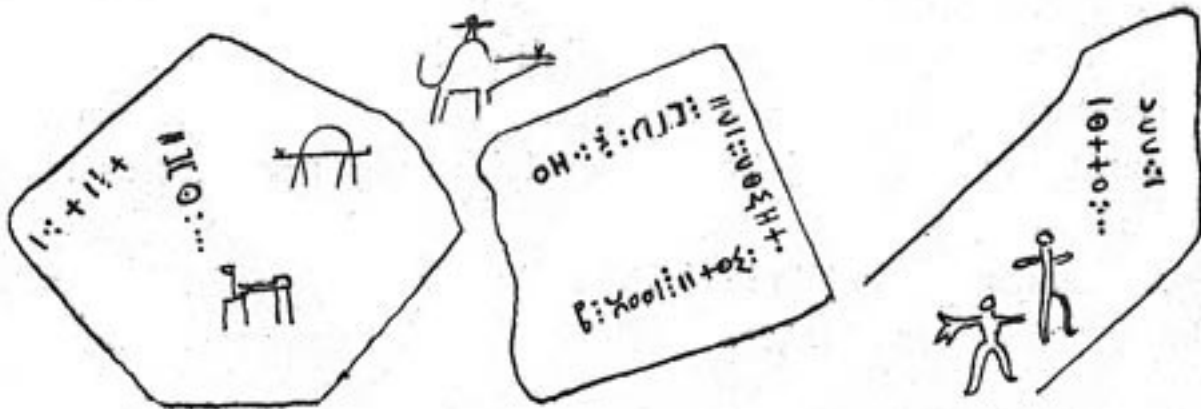
8 mai.

A deux heures du matin, longtemps avant le jour, je me suis fait réveiller ; le vent est tombé, la nuit est très claire et il m'est enfin possible de travailler jusqu'à l'aube, à prendre la position astronomique du lieu.

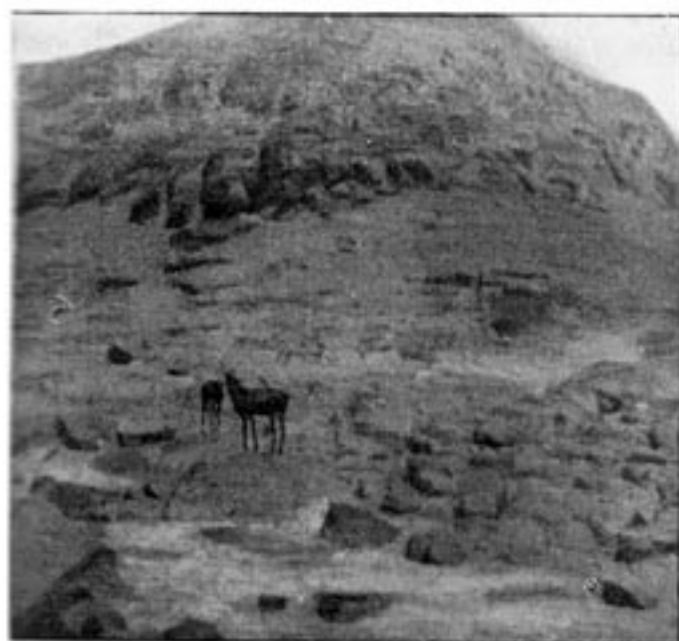
L'étape de Hassaoua à Talakak est courte. Un peu en aval du puits, nous bifurquons vers l'est par l'oued Asakaka et dès lors nous allons par les vallées étroites garnies d'« aloummouz » ou de genêts, par de là les crêtes rocheuses et arides, jusqu'à la grande coupure de l'oued Ir'err'er. De Tégougement, où je l'avais quitté, l'oued Ir'err'er a filé vers le sud-ouest ; ici il sépare le massif de Tessalit des derniers contreforts septentrionaux de l'adras Ter'arr'ar, et son lit, large de cinq à six cents mètres, à peine garni d'arbustes étiques et de plaques rares d'herbages, est bordé de deux crêtes rocheuses, noires et chaotiques. Dans les anfractuosités des pierres, quelques touffes d'« alloummouz » prennent sous le soleil des tons d'or et, tandis que, vers le pâturage, les méhara se précipitent et broutent avidement, je pars avec Barca au milieu des éboulis de la falaise orientale où les inscriptions et les dessins rupestres abondent.

En un clin d'œil, toutes mes plaques photographiques s'impressionnent d'animaux divers, d'hommes gravés en creux, de lettres bizarres. Malheureusement, beaucoup des caractères sont effacés, et rares sont les épigraphes qu'il est possible de copier sans trop de chances d'erreur.

En voici quelques-unes que je livre à la sagacité des chercheurs :







**Dans l'Adrar' des Ifor'as**

1. Ruines d'une Kasbah au puits de Hassaoua.
2. Un trou d'eau à Tahort.
- 3, 4 et 5. Les gorges de Tahort.



Du camp de l'oued Ir'err'er à Talakak, nous coupons en pleine hamada ; la marche est lente parmi les cailloux et le soir tombe déjà quand enfin nous campons aux puits. Ceux ci sont dans une gorge, là où l'oued Talakak sort d'une falaise rectiligne qui se prolonge vers le sud. Au milieu d'un cirque étroit que dominant des pitons rocheux coniques, il y a dix ou quinze trous de quelques mètres de profondeur ; deux de ces trous seuls sont encore « vivants ». Le site aride et brûlé par le soleil, entre les crêtes qui l'enserrent, est pittoresque et ne manque pas de grandeur ; à la nuit, c'est un véritable coupe-gorge sombre que l'obscurité tombée des montagnes prive du reflet même du crépuscule ou de l'aurore.

Sur les roches voisines, les dessins encore abondent : j'en ai donné autre part quelques spécimens (1) ; ils semblent d'un art plus avancé que ceux de l'oued Ir'err'er. Voici encore une inscription de Talakak :

· 1 ] □ 1 3 : · : ̣ ] · : / .

Comme chaque soir, j'ai dressé l'astrolabe près du puits ; Fenna semble très intéressé, mais ne comprend nullement comment je peux voir les astres en ne regardant pas dans leur direction ; la température est chaude et lourde et de petites buées fines passent sans cesse dans le ciel et gênent tellement les observations que j'en remets la suite à une heure plus favorable.

9 mai.

Cette nuit encore, de deux heures à cinq heures du matin, j'observe à l'astrolabe dans le ciel devenu plus limpide. D'ici, le village d'In-Tebdoq n'est guère qu'à cinq heures de marche et le milieu de la route est jalonné par l'énorme repère du mont Tomassi, d'où sourdent, vers le nord, les affluents de l'Ir'err'er dont nous recouperons les cours supérieurs, et vers le sud les tributaires de l'oued Tar'lit. Sur les flancs mêmes de la montagne, du col qui partage les eaux, la vue embrasse presque l'Adr'ar' tout entier : on croirait voir un énorme champ fraîche-

(1) Voir 2<sup>e</sup> partie § 8.

ment labouré dont les mottes de terre fauve seraient les montagnes, et les sillons rectilignes les coupures des grands oued. Le soleil encore bas inonde de clarté les pentes orientales des crêtes, nuance de violet pourpre le revers des dépressions et le fond des vallées, et anime de vie intense les chaînes arides de pierres qu'aucune frondaison ne pare et les falaises monotones et sévères.

Tout près du col, une petite tente d'Ifor'as se dresse dans un repli de terrain, au milieu des « aloummouz » et des genêts. J'ai fait signe à Fenna, à Barca et à Larbi de m'accompagner, et, pendant que mes cinq Soudanais filent avec le convoi, je pars d'un temps de trot.

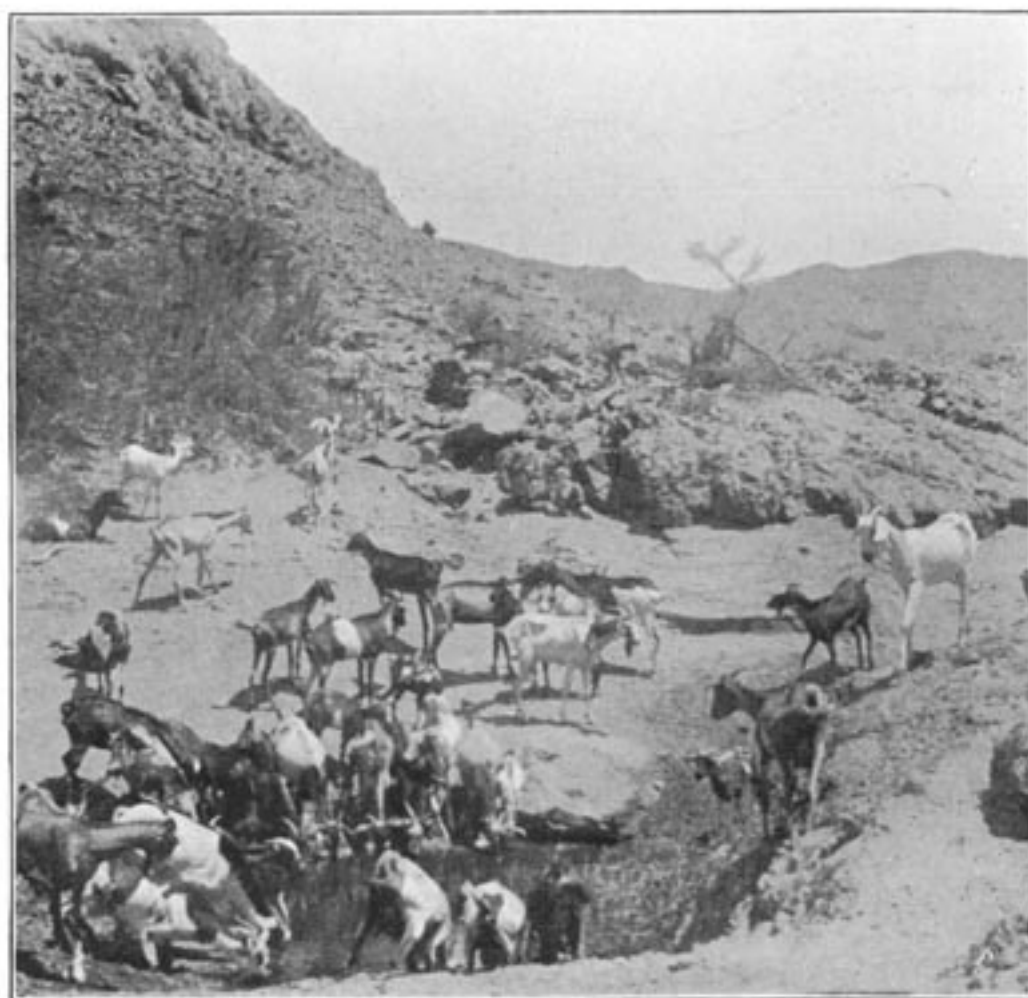
La tente est toute petite et très pauvre ; c'est un simple toit horizontal, fait de peaux de chèvres et supporté par quatre ou six piquets de bois. Quelques nattes de tiges de « merkba » sont placées verticalement et délimitent une sorte de chambre si petite qu'il ne semble guère qu'on puisse s'y allonger. Aux pieux sont accrochés les ustensiles d'usage journalier : pilons de bois, vases de terre, écuelles ; et le sol nivelé tout autour est parsemé de détritrus ou d'objets en désordre.

Seules trois fillettes sont au campement ; à notre approche, elles se sont accroupies sur le sol, serrées l'une contre l'autre, et de leur « ikerchei » (1) de guinée bleue, elles se sont voilées la figure et les mains.

A quelque distance, j'ai fait coucher les méhara ; avec Fenna et Barca je m'approche doucement. Nos trois hôtesses forcées semblent de moins en moins rassurées et, malgré les paroles douces de Fenna et les exhortations de Barca, elles s'obstinent à demeurer voilées, accroupies et silencieuses. Aucune prévention féminine ne doit cependant résister à un peu de diplomatie : de mon « chech » je m'entoure le visage pour ne pas effaroucher de pudeur trop intolérante et je fais apporter par Larbi le tabac en feuilles qui fait éternuer dès qu'on entr'ouvre le sac, la pièce de guinée luisante, des cadeaux, les aiguilles à coudre, les petits miroirs encadrés de cuivre ! Devant cet éta-

(1) Ikerchei : voile dont les femmes touareg se parent la tête et la poitrine.





*Clichés Dépêche Coloniale.*

**Dans l'Adr'ar' des Ifor'as**

1. Les chèvres à Tahort.
2. L'abreuvoir des chèvres.



lage, que Barca énumère avec emphase, il faudrait vraiment n'être point femme pour demeurer impassible ; les voiles obstinément clos s'entr'ouvrent, les yeux noirs paraissent, les bouches mutines sourient. Elles sont d'ailleurs délicieuses les trois fillettes : l'ainée peut avoir quinze ans, la plus jeune douze ; leurs visages clairs, leurs cheveux lisses et leurs mines encore craintives et fascinées sont charmantes. Pourquoi faut-il, hélas, que les jupes soient tachées et les figures mal débarbouillées ?

Le tabac et les étoffes sont fort bienvenus ; mais les aiguilles plus encore les enchantent et de joie toutes trois battent des mains. En remerciement, la plus jeune m'offre, dans une coupelle de bois, du lait trait à mon intention et que je bois d'un seul coup malgré les grains de riz encore adhérents aux parois. Bah ! au désert, le dégoût n'est point de mise, et le lait tout frais des chèvres qui, là-bas, errent parmi les arbrisseaux, est si parfumé, si floconneux, si tentant.

Les jeunes chevreaux, hêlants, s'enviennent tourner autour de nous ; ils s'enhardissent jusqu'à frotter leurs cous à nos « gandourah » et leurs clameurs sont si stridentes qu'il faut les enfermer dans les enclos de branchages construits pour eux à l'abri des rayons trop vifs du soleil.

Une dernière distribution de tabac encore, quelques compliments et des adieux et nous refilons au grand trot vers le convoi déjà lointain. De la crête je me retourne ; près de la tente, les trois fillettes sont là debout, immobiles, alignées par ordre de taille, les bras ballants, comme dépitées.

Nous rejoignons les Sénégalais dans un vaste couloir tout garni d'arbustes verts et de pâturages ; là, les troupeaux de chèvres et de moutons abondent. Presque à chaque arbre, presque à chaque touffe, les jolies bêtes blanches ou fauves se dressent sur les pattes d'arrière, saisissent les branches et les feuilles les plus élevées et les tondent d'un seul coup. Elles vont de-ci de-là, dans le sable ou dans les rochers, mêlant leurs robes claires aux patines sombres des pierres ; elles s'esbrouent, trottent et courent ; à notre passage, elles détournent la tête, intriguées, puis retournent aux frondaisons attrayantes, et de leur présence tout l'oued est animé, et le désert est redevenu vivant et grouillant.

La vallée que nous descendons, bientôt rejoint l'oued Tar'lit. Le confluent en est au pied même d'une nouvelle falaise verticale, d'origine évidemment volcanique, et qui est la bordure de de l'adras Ter'arr'ar, le plus important massif de l'Adr'ar'. Entre lui et ses contreforts occidentaux, l'oued Tar'lit s'est creusé un large sillon sinueux, empli d'une végétation opulente d'herbages et d'arbustes. Là, les campements des Ifor'as aiment à se rassembler, sûrs de trouver toujours les puits et les pâturages nécessaires à leurs troupeaux.

La route d'In-Tebdoq désormais suit l'oued Tar'lit. En plein milieu du lit de la rivière, voici Afarag' n'Illi, le champ d'Illi. Le nom pourrait faire croire à des cultures ; il n'en est rien. Afarag' n'Illi est un grand quadrilatère clos d'un mur peu élevé de pierres sèches, avec une seule porte, le tout à demi-ruiné. Chaque face n'a guère plus de 150 mètres de côté. Qu'il ait été terrain de culture ou réduit de défense, Afarag' n'Illi n'a même plus de puits et n'est que le vestige d'une conception ancienne devenue peu évidente de nos jours.

In-Tebdoq enfin apparaît à la sortie de la gorge que l'oued Tessilaouen s'est creusé à travers l'adras Ter'arr'ar. L'impression du village entrevu au tournant d'une arête est charmante.

Adossées aux contreforts éclairés de l'Adras, sur la bordure du large lit de sable propre et uni, quelques touffes de palmiers élevés se dressent au milieu des grands arbres et s'échelonnent le long de la rive dans les jardins enclos de branchages épineux.

Entre les vergers, un acacia immense dresse ses branches ombreuses et les troupeaux de chèvres et de bœufs viennent s'abriter sous l'arbre hospitalier en attendant l'eau qu'un puits extérieur fournit en abondance.

Quelques Ifor'as, mi-nus, y puisent, à la main, avec de larges seaux de peau ; et les chevreaux impatients, les moutons bêlants se pressent autour des abreuvoirs, luttent entre eux et s'esbrouent. Les appels des pasteurs se croisent tandis qu'ininterrompue et monotone crisse aux oreilles la chanson à deux notes aiguës des puits à bascules d'irrigation.

Contre les rochers, une seule case de paille, puante et enfu-



mée, sert de demeure à un hartani d'Akabli, directeur des cultures. Il est très vieux, courbé et presque impotent ; les jardins cependant sont si minuscules et si voisins qu'il peut encore les parcourir journallement et même de sa case les surveiller et les embrasser d'un seul regard.

Il semble très fier de son « arrem » (1) et tient à diriger en personne la visite des jardins. Appuyé des deux mains sur son bâton, il va d'enclos en enclos et Barca me répète plus intelligiblement les mots arabes qu'il bredouille. Chacun des champs, clos et séparé, contient quelques touffes de palmiers, quelques arbrisseaux, un puits à bascule et des plates-bandes irriguées par des « seguia » primitives. Au mois de mai, la principale culture est celle du tabac ; de-ci, de-là, sont quelques couches d'oignons, quelques pieds de piment. Le vieux m'assure que le blé et l'orge poussent à la saison favorable, mais il ne se souvient pas qu'on ait ici exploité le coton ainsi que pourrait le faire croire le nom d'In-Tebdoq : « lieu des cotonniers ».

Les puits à bascule sont d'un système évidemment importé de la Saoura ; mais leur construction, avec des fourches de bois et un levier trop court, est très primitive. Sous l'effort du contrepoids, le seau est seulement soulevé à l'intérieur de la fosse et le jardinier doit en achever à la main le halage.

Les dattiers sont tout au plus au nombre d'une vingtaine de pieds, produisant annuellement deux ou trois charges de qualité inférieure. Ils appartiennent à Illi, aménoukal des Ifor'as.

— J'ai chassé les chèvres et les bœufs accroupis sous le grand acacia d'In-Tebdoq et sous les branches, j'ai fait dresser ma tente.

A longueur de jour les troupeaux se succèdent au puits. Les pasteurs ifor'as semblent quelque peu intrigués de ma présence. Barca les rassure et me les amène et j'ai récolté ce soir cinq ou six chèvres qui me sont vendues le double de leur valeur, car les Ifor'as comme les Arabes ont l'esprit mercantile et considèrent que si Allah a permis aux Européens de venir en

(1) Arrem : centre de culture en langue tamachique

leur pays, c'est sans nul doute pour leur unique profit personnel.

Sous ma tente, Fenna, sérieux, examine mes fusils, les retourne et les palpe, met en joue, imite de la voix la détonation et s'élançe vers des gibiers imaginaires, grand enfant à barbe blanche.

Durant l'après-midi le temps s'est couvert ; par instants le vent souffle avec violence, projetant des tourbillons de sable et le ciel à la tombée du soir, se voile de nuages épais d'où tombent quelques gouttes largement espacées.

In-Tebdoq, 10 mai.

Les nuages et le mauvais temps ayant hier empêché les observations astronomiques, je séjourne aujourd'hui à In-Tebdoq. Le ciel cependant demeure couvert et gris ; du matin au soir le vent souffle dans les branches et tout l'amont de l'oued Tessilaouen se cache dans les tourbillons de poussière. Pas un seul instant le soleil ne se montre : le petit « arrem » d'In-Tebdoq, hier si riant, semble tout mélancolique de l'absence de l'astre promoteur de joie et marri, écoute la tourmente siffler dans les gommiers et courber le tronc géant des dattiers.

Sur un dôme de rochers, face au village, j'ai grimpé ce matin en compagnie de Barca. Tout le pays est empli d'une brume rouge qui masque les montagnes lointaines et d'où sort, pour y retourner, la large depression sinueuse de l'oued Tar'lit. La tourmente mugit et m'apporte de la plaine le bruissement des arbres et des plantes ; dans le ciel sombre, de gros nuages galopent et se poursuivent.

Sous ma tente, je me suis clos hermétiquement ; j'écris, étendu sur mon lit de camp. Tous mes Sénégalais, enveloppés dans leurs couvertures, se sont accroupis contre le pied des arbres et parmi les claquements de la toile ou le bruissement des feuilles, j'écoute, tout le soir, la petite mélodie aiguë, monotone, des puits à bascule.

Faute d'étoiles cette nuit encore, j'ai dû remettre à après-demain matin le départ définitif.



**Dans l'Adr'ar' des Ifor'as**  
1. In-Tebdocq, un puits à bascule.  
2. Cultures à In-Tebdocq.  
3. Abreuvoir à un puits dans l'Adr'ar'.  
4. L'abreuvoir des chèvres à Telia.  
5. Un tebouraq.  
6. La Kasbah de Baï à Telia. Roniers.





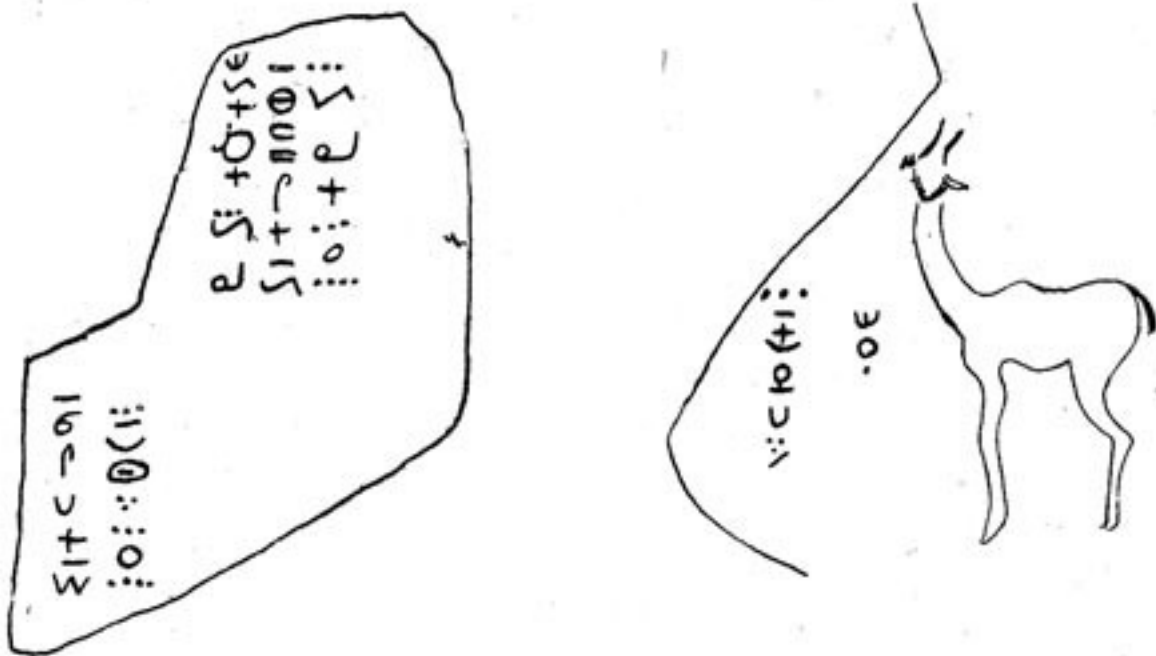
In-Tebdoq, 11 mai.

Le jour s'est levé, gris, triste, nuageux ; pour distraire la mélancolie d'une matinée sans lumière, je suis parti seul avec Barca, en exploration dans le cours inférieur de l'oued Tar'lit. Je n'ai que ma carabine et Barca porte en bandoulière la gourde et l'appareil photographique.

Au delà du confluent de l'oued Tameiamellet, l'oued Tar'lit coupe en travers une série de rides rocheuses et parallèles. Chaque fissure intermédiaire lui amène du nord et du sud un affluent et à la rencontre de chacune des falaises il creuse une brèche resserrée parmi les pierres.

Le hasard et ma fantaisie m'ont mené dans cette région ; et je suis loin d'en avoir regret, car les roches sont couvertes d'inscriptions assez nettes et de dessins très poussés, presque artistiques.

En voici un exemple :



Plus loin l'oued Tar'lit décrit une grande sinuosité et pénètre dans les plaines herbeuses ; au passage de l'avant-dernière brèche, j'ai quitté la vallée et, escaladant les cailloux et les roches, malgré les lamentations du pauvre Barca qui trouve le terrain trop pénible, j'ai gagné le sommet d'une des rides. De piton en piton, de col en col, j'en suis l'arête rectiligne. Vers le sud, la vue embrasse la dépression inférieure de l'oued, mais la brume

d'argile rouge est trop dense pour qu'en dessous de son voile, les détails du sol puissent apparaître.

Je débouche hors de la montagne, presque aux sources de l'oued Tameiamellet dont je suis maintenant la vallée ; les gommiers, les « tichaq » et les « tebouraq » s'y mêlent et font une frondaison si dense qu'il faut à chaque instant contourner les massifs que l'œil même ne peut percer. Partout encore les chèvres, les moutons, les ânes paissent en liberté ; quelques campements épars s'isolent çà et là, qu'indiquent au passage les bêlements des jeunes chevreaux.

Au soir le ciel s'est dégagé et le vent, au coucher du soleil, à son tour s'est calmé. L'air est devenu plus frais et plus léger et les étoiles très nettes scintillent merveilleusement dans le firmament. Dans de telles conditions les observations sont rapides et fructueuses.

12 mai.

Nous venons à peine de quitter In-Tebdoq, remontant l'oued Tameiamellet, quand d'un fourré, deux gazelles déboulent devant moi ; à la grande joie des tirailleurs, j'ai la chance de les abattre l'une et l'autre et le convoi s'arrête pour permettre le dépècement des deux victimes. Qu'elles sont jolies et gracieuses, ces gazelles fauves et blanches ; même mortes, leurs poses sont encore harmonieuses. Et je m'en veux presque du crime commis dont l'excuse, s'il en faut une, est la nécessité de donner aux Sénégalais leur ration de viande journalière.

La source de l'oued Tameiamellet et le bassin de l'oued Tabankort ne sont séparés par aucune ligne de crêtes ; les deux vallées communiquent entre elles et la même fissure dans la montagne sert de source aux affluents divergents. De la zone de partage, la vue s'étend sur toute la vallée transversale de l'oued Tabankort, depuis les falaises de l'adrar Ter'arr'ar dont il sourd, jusqu'au puits de Tabankort repérable de loin à un cône argileux isolé parmi les herbages.

Ce puits était mon but primitif ; le capitaine Pasquier, à l'aller, l'avait déjà touché de telle sorte que pour moi son intérêt n'était que secondaire ; toutefois, malgré mes questions, Fenna

m'assurait qu'aucun autre point d'eau n'était dans un voisinage immédiat.

Or, par hasard, ayant interrogé Barca sur les lagons de l'adrar Ter'arr'ar, j'apprends que la sortie de l'oued Tabankort y est marquée par des abreuvoirs très fréquentés, maintenant tout proches de nous et connus sous le nom général de Tahort.

De suite, j'abandonne l'itinéraire antérieurement adopté et je pique droit sur la gorge de la montagne.

La grandiose muraille de l'adrar Ter'arr'ar de loin semble interrompue et l'œil n'y découvre nulle brèche et nul passage ; mais bientôt un rayon de lumière filtre à travers les roches verticales et la fissure immense apparaît dans la montagne disjointe par l'effort des eaux.

Près de l'entrée, j'arrête le convoi et dresse le camp. Tandis que les tirailleurs entravent les méhara, et que Larbi prépare le feu et le cous-cous, je m'en vais à la recherche des points d'eau, guidé par mon fidèle Barca. Fenna, lui, chaque fois que la marche à pied est de rigueur, se prétend très vieux et très las.

L'oued Tabankort, dès l'enserrement des premiers contreforts rocheux, devient sinueux et sauvage. Tous les arbrisseaux qui vers l'aval encombraient son cours, ici, ne poussent plus et le lit de sable uni s'appuie directement à deux berges de blocs arides et noirs. Déjà, à la convexité des courbes, quelques trous d'eau, creux de quelques décimètres, s'ouvrent çà et là, parfois très voisins. Ce sont les abreuvoirs de Ibiouaten.

Plus en amont, la falaise étrangle la rivière : l'oued crispé entre deux piliers verticaux, hauts de plus de cent mètres, s'insinue sous leur surplomb et sourdement en rouge la base. Sous son effort séculaire, les blocs peu à peu s'éboulent et se brisent, et de leurs morceaux aux arêtes vives, encombrent le fond de la brèche. Entre les pierres erratiques le chenal de sable s'interrompt ou se divise en ruisselets.

La gorge de Tahort certes n'est point imposante et longue comme les gorges de Takoumbaret ; toutefois l'impression est grandiose et du fond de la dépression le cœur se sent inquiet quand les yeux levés vers la roche nue en mesurent la verticalité que l'ombre presque éternelle accentue étrangement.

Contraste imprévu à la sauvagerie de la nature, les chèvres si fringantes de l'Adr'ar', abondent à Tahort ; sur toutes les roches, sur toutes les pentes, il en est de fièrement campées, les unes toutes blanches, les autres fauves ; elles regardent très confiantes et parfois s'élancent en bêlant de piédestal en piédestal. Les points où l'eau, sous le sable superficiel, affleure, leur sont bien connus ; là elles se groupent en cercle et piaffant de leurs pattes antérieures, elles creusent elles-mêmes des excavations, à peine profondes comme les deux mains, mais que l'eau cependant emplît aussitôt. Et les jolies bêtes boivent les lèvres fermées pour éviter le sable, en aspirant bruyamment.

Plus en amont encore, l'oued Tabankort s'incurve à angle droit ; dès lors les roches se reculent et les flancs de la montagne prennent au-dessus du lit toujours étroit l'aspect de berges abruptes. Au confluent d'un rentrant de la falaise, un petit lac s'est formé, au flanc d'une marche de pierre, très long et étroit. C'est le redir de Tigidid ; rarement les chèvres viennent jusque-là, mais les « méhara » montent à Tigidid pour s'esbrouer dans l'eau, et s'abreuver à leur aise.

Au delà de Tigidid, l'oued Tabankort serpente par l'adras Ter'ar'ar ; il le perce de part en part et ce sont les pluies tombées sur le versant septentrional de l'adras Dourit qui viennent alimenter les réserves de Tahort.

Pour rentrer au camp, j'ai coupé par la falaise : l'escalade en est invraisemblable et périlleuse ; parfois, au milieu des blocs croulants, il me faut m'accrocher des pieds et des mains. Barca se lamente et gémit ! Nous voici sur les crêtes ; d'en haut le fond de l'oued Tabankort est masqué par les premières pentes. Vers l'est les montagnes s'étendent à l'infini, noires, caillouteuses et chaotiques ; le soleil illumine les versants orientaux et l'ombre portée sépare nettement les plans successifs jusqu'aux horizons estompés. Vers l'occident au contraire, la plaine herbeuse s'étend pâle et jaune, coupée par quelques mamelons isolés et le sable de la rivière, clair entre ses ceintures d'arbustes, semble une nappe d'eau lumineuse qui serpenterait jusqu'au delà du puits de Tabankort, jusqu'au confluent avec l'oued Tar'lit.

Je me suis assis sur la roche culminante, car l'ascension m'a



rompu et la sueur perle sur mon front. Hélas, plus que la montée encore la descente est pénible. Et quand après avoir longtemps cherché les sentes praticables, après mille glissades et mille heurts, j'atteins enfin le campement de mes Sénégalais, j'ai les mains en sang, les jambes meurtries, le corps brisé. Barca se fait traîner et pleure lamentablement.

Malgré la fatigue la sieste est courte ; la route désormais pique droit au sud et sans cesse longeant la muraille de l'adrar Ter'arr'ar, vient couper à leur source les torrents qui en découlent. Dans le soleil couchant qui l'illumine, la falaise trahit tous ses détails, tous ses contreforts, tous ses pitons avancés ; elle s'illumine, rougit et flamboie. Par le crépuscule, ses colorations violettes dessinent une bande uniforme que l'ombre gagne lentement et qui s'estompe dans la brume basse comme faisaient jadis les montagnes si harmonieuses du Ahaggar.

Il est tout à fait nuit quand nous campons dans l'oued Maret. Fenna voulait nous entraîner plus loin encore vers des campements qu'il a repérés ; par la nuit la marche est trop pénible et la fatigue de la journée m'arrête. Pendant que seul il s'en est allé vers les tentes, je me suis étendu dans le sable sans dîner. Quand Fenna rentre au camp ramenant une chèvre et du lait fraîchement trait, je dors si profondément qu'il n'ose point m'éveiller.

13 mai.

Toujours droit vers le sud, nous longeons à distance la muraille de l'adrar Ter'arr'ar que la lumière opposée maintient obscure ; vers l'ouest les hauteurs d'Echchell limitent l'horizon et s'illuminent aux premiers rayons du soleil.

L'oued Aderroq, affluent de l'oued Alioug' est de peu d'importance et seulement marqué par une ligne de verdure plus opulente ; mais Fenna sait une tente à petite distance en aval et s'offre de m'y mener en quelques instants de trot. Je n'ai garde de laisser échapper l'occasion : un tirailleur et Larbi vont m'accompagner ; Barca qui sait la route dirigera le convoi jusqu'à ce que nous l'ayons rejoint.

Par l'oued, nous allons ; Fenna marche en tête. Il semble ce

matin tout joyeux, si tant est que son bavardage témoigne sa gaité. A grand renfort de gestes et de cris, il me raconte ses campagnes et ses expéditions et tient absolument à ce que je touche du doigt les deux blessures qu'il reçut au combat et dont il porte encore près des côtes les cicatrices profondes. Je ne doute pas que Fenna, targui et noble, ne soit un brave ; mais lui semble ravi de me l'avoir démontré et en signe de sa parfaite satisfaction, il m'accable de ses plus violentes poignées de main.

L'oued se déroule presque rectiligne au milieu des monticules isolés de roches à peine plus hauts que la végétation même de la rivière ; genêts, « tebouraq », « tichaq », gommiers se mêlent et se pressent et le pâturage d'arbustes est réellement superbe. Partout les feuilles sont denses et très vertes à tel point qu'on se croirait par instants dans la zone forestière du Niger.

Mais bien que nous hâtions l'allure, aucun campement n'apparaît dans le lit de l'oued ; depuis près d'une heure nous cheminons ainsi et je commence en moi-même à pester. Fenna marche toujours insouciant. Déjà j'ai décidé qu'après cinq minutes écoulées nous reviendrions vers le convoi, quand enfin une tente apparaît en une petite clairière.

Fenna part au grand trot. Pendant que nous accroupissons nos méhara, il a prévenu le maître de la tente et celui-ci à pied, mais lance au poing, s'en vient au-devant de moi et me salue. C'est un noble Kel Afella, du nom de Boujeli. Il n'est plus très jeune ; par contre un aimable embonpoint lui vaut une démarche imposante et il s'excuse de n'avoir eu le temps, vaquant aux soins de ses troupeaux, d'endosser ses gandourah de fête.

Sa tente, comme celles déjà rencontrées, est très petite, basse, faite d'une toiture en peau au-dessus de nattes dressées de champ. Boujeli vit là, parmi son bétail, avec sa femme et ses trois jeunes fils. Lors de mon arrivée, la famille tout entière sans doute se livrait aux soins ménagers, car les mortiers de bois sont demeurés avec leurs pilons, les jarres pleines de lait gisent sur le sol à portée des jeunes chiens qui jappent et la marmite de terre chante encore au-dessus du foyer. Mais à ma vue, la jeune femme s'est cachée sous la tente et, couchée sur

une natte à plat ventre, elle s'est de la tête aux pieds enroulée dans des guinées; même l'offre de tabac et le don d'aiguilles ne peuvent la décider à se dévoiler : c'est à ses enfants que d'une voix étouffée et peureuse, elle m'invite à distribuer les cadeaux à elle destinés.

Les trois fils sont, eux aussi, craintifs, mais plus faciles à séduire; ils ont de sept à dix ans et, au plus profond de la tente, ils se sont accroupis, serrés l'un contre l'autre, en rang de taille. Leur effroi est des plus comiques : malgré mes invites, le plus jeune refuse de s'approcher et de la tête me fait énergiquement signe que « non ». L'offre d'un miroir plus peut-être que les paroles de Boujeli ont bientôt raison d'une volonté aussi inflexible, et parce qu'il n'est que le premier pas qui coûte, bientôt les trois mioches sont pendus à mes côtés et pillent, en éternuant à qui mieux mieux, mon sac de tabac.

Quand je reviens vers les méhara qui ruminent indolemment, Boujeli, ses trois fils et moi, sommes les meilleurs amis du monde : seule la maîtresse de la tente demeure irréductible et invisible.

Fenna, au campement de Boujeli, a pris pour la suite du voyage, une chamelle de selle et fait ample provision de pièces de guinées : je n'ai pu savoir en quel but il voulait désormais trainer avec lui toute une petite fortune.

Nous n'avons rejoint que dans l'oued Alioug' même le détachement guidé par Barca; mes Sénégalais s'y sont arrêtés sur un mamelon. Mon absence prolongée les a fort inquiétés et déjà le sergent noir s'apprêtait à repartir en arrière, à ma recherche. Le brave ne sait trop comment m'engager à plus de prudence et tourne drôlement son admonition; il ne semble pas du tout convaincu que je n'ai couru nul danger et m'assure que désormais il me surveillera malgré moi. Le capitaine Pasquier m'a bien averti que ce sergent était exceptionnel, mais vraiment sa fidélité est touchante.

Tous réunis, nous reprenons la marche vers le sud. A quelques centaines de mètres en amont, nous sommes au puits de In-Agech. A ce point l'oued Alioug' décrit un coude très net vers l'ouest; son lit large, uni et libre, est bordé sur chacune



des berges d'une zone de cinq ou six cents mètres où la végétation arborescente est superbe, et où l'herbe, l'alloummouz surtout, pousse drue et serrée. Au delà, jusqu'à l'adras Ter'arr'ar ou jusqu'aux cinq pitons alignés de l'adras El-Mamas, s'étend une hamada noire, pierreuse, mais que sillonnent des oued affluents emplis d'arbrisseaux verdoyants.

Ces pâturages font de cette région de l'oued Alioug' une zone très fréquentée ; au dire de Fenna, des campements sont dans tous les vallons et sa tente, à lui-même, est très proche sur les derniers contreforts des crêtes occidentales.

D'ailleurs, au puits de In-Agech, les troupeaux se succèdent sans interruption ; les bêlements, les appels sont continus, que nous entendons du camp à longueur des heures chaudes.

Pendant l'arrêt, Fenna s'est rendu à ses campements ; il est près de trois heures quand il revient enfin et nous partons de suite. Lui serait désireux de camper ce soir au puits de Tasekdem, mais je tiens à pousser jusqu'à Irescher et je fais hâter l'allure.

Le sentier, parallèlement au lit de l'oued Alioug' se maintient dans la zone boisée qui le borde pour éviter le sable meuble où la marche est ralentie. A hauteur du dôme de l'adras Effen, l'oued Alioug' entre dans la montagne. Il ne traverse pas, comme l'oued Tabaukort, l'adras Ter'arr'ar de part en part, mais il vient frôler sa falaise méridionale et le sépare de ses contreforts avancés. Telle est la cause pour laquelle la berge septentrionale de l'oued Alioug' est en cette partie de son cours infiniment plus abrupte et plus haute que la berge opposée. La rivière se trouve nettement resserrée, mais jamais à tel point que sa vallée prenne l'aspect d'une gorge : le lit même demeure bordé des deux zones latérales de végétation pressée et ce n'est qu'en quelques défilés très courts que les rochers viennent surplomber le fond de la coupure et sur les deux berges se faire vis-à-vis.

D'In-Agech à Ir'acher, sans doute parce que les pâturages sont réputés et particulièrement fréquentés, les puits se succèdent sans interruption. Partout les troupeaux de chèvres ou de bœufs sont nombreux, mais pas tant cependant que pourrait le faire penser cette proximité des abreuvoirs.



Il fait encore grand jour quand nous atteignons le puits de Tasekdem, en face duquel vient se jeter l'oued Dosakat. Larbi qui marche en tête brusquement me revient affolé : il a vu parmi les branches un gibier inconnu qu'il s'efforce vainement de me décrire. Barca lui-même ne comprend qu'imparfaitement ; mais Larbi est si pressant à me faire prendre ma carabine que je dépasse le convoi et file en courant vers l'avant. Brusquement Larbi m'arrête et dans la clairière, en face, j'assiste au long défilé, les unes à la suite des autres, de tout un troupeau de pintades. Diantre, voilà qui annonce singulièrement le Soudan ! Les premières pintades ! Le plaisir de retrouver ce vieux gibier familier ne me fait pas oublier l'occasion qui s'offre d'améliorer mon frugal dîner et je salue d'un coup de feu les premières pintades.

Maintenant le soir tombe ; nous hâtons encore l'allure dans l'oued inégalement encaissé. Les puits se succèdent et toujours la falaise septentrionale se dresse, imposante et majestueuse comme une muraille ininterrompue.

La nuit est tout à fait venue quand nous campons enfin à Ir'acher Smila. Dans l'obscurité, j'aperçois quelques dattiers tout proches et quelques enclos de branches limitant des jardins.

Barca de suite est parti vers les cases des cultivateurs ; il revient dépité, car tous les « herratin » ont, de loin, aperçu ma caravane et se sont enfuis dans les rochers. Seule une jeune femme est demeurée dans sa hutte.

Pour lui donner confiance, je vais lui rendre visite ; elle est accroupie près d'un grand feu, toute jeune et les éclats de la flamme illuminent par instants ses grands yeux noirs, ses dents très blanches et ses cheveux lisses. Elle ne paraît d'ailleurs qu'à peine intimidée et tout de suite répond à mes menus cadeaux par le don d'une chèvre.

Hélas, je n'ai guère le temps de m'attarder auprès d'elle ; vite j'ai dressé l'astrolabe en avant des jardins et j'observe encore quand Fenna vient m'annoncer qu'il a réussi, en parcourant les environs, à grouper les « herratin » enfuis, à les calmer et à les ramener à leurs cases.

Puisque mes intentions sont pacifiques, ils viendront m'an-

nonce-t-il, demain matin se présenter à moi et m'offrir leurs présents de bienvenue.

14 mai.

L'« arrem » d'Ir'acher se compose de deux centres séparés, Ir'acher Smila, lieu de mon campement, et Ir'acher Legaro à quelques centaines de mètres en amont. L'un et l'autre sont situés sur la berge de l'oued Alioug', au centre d'un cirque de la falaise septentrionale de l'adras Ter'arr'ar qui là, s'est soulevé plus important et plus majestueux encore avec les « Koudia » (1) In-Temcé et Tin-Nahoren. Par contre vers le sud une percée s'ouvre dans les contreforts alignés et l'horizon rectiligne se découvre à la fenêtre lointaine d'une dépression herbeuse.

En chacun des deux villages, quelques touffes de dattiers se dressent, chevelus au sommet de leur tronc incurvé ; ils sont la propriété de El-Bekaï-ould-Baï-el-Kounti et produisent annuellement quinze ou vingt charges assez bonnes.

Comme à In-Tebdoq, des enclos de branchages secs limitent des cultures de tabac, d'oignons et de piment et des puits à bascule du même système aussi élèvent de peu de profondeur l'eau des irrigations. Autour de deux centres de culture, dans toute la largeur de la vallée, les arbustes se pressent et les villages d'Ir'acher sont perdus comme en une clairière de la forêt.

De bonne heure le chef des « herratin ». suivi de ses gens est venu me voir. Fenna leur sert d'introducteur et leur terreur de la veille est entièrement calmée. De loin, ils ont hier pris mon convoi pour un « rezzou » d'Ouled-Djerir et maintenant ils s'excusent de leur fuite en m'offrant deux chèvres.

J'ai décidé de ne repartir aujourd'hui qu'après les heures chaudes. L'itinéraire que j'avais adopté devait me mener à Tolia par Dourit, Arli, Roras. Fenna et Barca m'assurent que la route de Dourit à Arli, longue de quatre étapes, est très pénible, caillouteuse et sans eau ; vu l'état des méhara de mes Sénégalais, ce serait une grave imprudence que de tenter l'étape à cette époque. Les gens d'Ir'acher, la jeune femme visitée hier

(1) Koudia : montagne en pic, en touareg.

elle-même, joignent tant et si bien leurs observations à celles de mes guides qu'en présence d'une impossibilité si universellement certifiée, je décide d'aller directement de Dourit à Telia.

Les Algériens du capitaine Dinaux doivent être depuis quelques jours déjà aux pâturages de Dourit et je tiens avant tout à les rejoindre ; toutefois les gens d'Ir'acher, chose invraisemblable, assurent n'avoir nulle connaissance de leur proximité.

Avant le départ, je fais mes adieux à la jeune Ifor'as d'Ir'acher. Barca m'explique en chemin qu'elle n'avait nulle raison de s'enfuir avec les hommes, car il est une coutume d'honneur au désert que jamais une femme ne soit molestée ou mal traitée, même par des razzieurs étrangers, d'autre race ou d'autre tribu.

Elle est accroupie près de sa hutte d'herbes tressées ; à peu de distance, à l'abri de nattes verticales, le foyer pétille et l'aire, devant la porte, est jonché des objets mobiliers parmi lesquels jouent les chevreaux.

Le type des femmes Ifor'as vraiment est gracieux et joli ; sans doute le teint est légèrement jaunâtre, la figure un peu aplatie, les paupières parfois bridées ; mais les yeux sont superbes, les dents éclatantes, les cheveux ont des reflets bleus et le rire franc qui illumine le visage lui donne une expression charmante. Bien que les habitants de l'Adr'ar' aient la réputation de se laver journellement et d'être plus soigneux et plus propres que leurs confrères septentrionaux, les « Ikerchei » malheureusement sont crasseux, la jupe de peau emplie de poussière et les bras teints de ce bleu de guinée qui est une élégance chez les Touareg. Il est vrai que dans l'Adr'ar', la poussière argileuse vient tacher toutes les surfaces humides et maculer les étoffes que le sable, au contraire, dans les pays du nord, aurait frôlé sans s'y attacher.

A deux heures, nous repartons, le convoi suivant en file, vers l'amont de l'oued Alioug'. La région au sud d'Ir'acher est faite d'une série parallèle de rides rocheuses entre lesquelles s'étendent des dépressions orientées dans le sens du méridien. On croirait, au long de l'écueil de l'adrar Ter'arr'ar, une mer de pierres, jadis en fusion et brusquement solidifiée, dont les vagues serrées et parallèles seraient demeurées. Au passage de

chacune de ces vagues, l'oued Alioug' transversal se resserre, puis s'élargit dans les vallonnements interposés qui lui mènent des affluents.

Soudain, à hauteur de l'énorme ballon du mont Ahaggan, l'oued Alioug' s'incurve nettement au sud et s'infléchit en une des rides. La vallée alors s'élargit ; le lit de sable se sépare en bras enlaçant des ilots, et, comme plus en aval, les deux berges se couvrent de zones verdoyantes jusque sur les pentes mêmes des deux vagues opposées.

Le centre de culture d'Ararebba est en un de ces ilots, dont il occupe toute la pointe amont ; il est de menue importance l'« arrem » d'Ararebba : il n'y a point de dattiers, ni d'arbres. Seuls deux jardins adossés sont séparés par des clôtures épineuses et deux puits à bascule les irriguent. Quelques planches de tabac, dans un coin les aires maçonnées pour le séchage des feuilles, une sorte de tannière sous un gommier très bas en forment tout l'inventaire. Les « herratin » m'ont vu venir et se sont enfuis.

Fenna est parti à leur recherche ; il revient, ayant trouvé sur sa route une tente, accompagné d'une jeune fille Ifor'as qu'il caresse et qu'il tient par la taille. C'est, me dit-il, une de ses parentes « comme sa fille ». Elle est jeune et jolie et Fenna l'a entraînée vers moi, par l'espoir des cadeaux que je vais lui offrir. Ma présence ne l'intimide aucunement et, avec grâce, elle me remercie des guinées et des aiguilles et me tend ses mains fines.

Fenna s'en va la reconduire par la nuit tombante ; dans le lit de l'oued, je les suis longtemps des yeux, lui très grand et très droit, elle beaucoup plus petite et chattement appuyée contre l'épaule de son parent. Ils vont lentement, l'allure un peu amoureuse et les premiers rayons de la lune mettent des reflets dans les cheveux bleus de la jeune fille.

Puis j'ai dressé la lunette d'occultation et l'astrolabe ; j'ai le plaisir de voir disparaître derrière l'écran de la lune la petite étoile brillante que je suis depuis longtemps et, dans l'air attiédi, sous le ciel bientôt devenu sombre, mais tout piqué de points brillants, je m'endors très joyeux de la réussite des observations astronomiques du soir.



15 mai.

D'Ararebba, le sentier de Dourit quitte à angle droit l'oued Alioug' et remonte la coupure encaissée de l'oued Ouortegach qui cotoie vers l'est la bordure de l'adras Ter'arr'ar.

Tout près de sa source, l'oued Ouortegach s'infiltré dans une fissure de rochers et forme une gorge étroite que dominant des escarpements abrupts. Des blocs encombrant le lit et la sente très marquée passe de pierre en pierre, de fondrière en fondrière. Un barrage transversal de la roche, comme la marche d'un escalier géant, soudain coupe le thalweg ; l'escalade est difficile et les Sénégalais soutiennent des mains les caisses que l'effort des chameaux déplace et incline. Alors apparaît le lac. Tout autour, la paroi rocheuse forme un demi-cercle clos où les strates s'incurvent comme une ossature et l'eau emplit tout le fond de la cuvette, légèrement verdâtre, et teintée des reflets de la pierre et du ciel. Le lac de Ouortegach peut avoir douze à quinze mètres de long et six ou sept de large ; Fenna m'assure qu'on n'en peut trouver le fond. Une petite plage où la surface de la roche est couverte de débris et d'herbes permet d'accéder à l'abreuvoir et, comme à Tamada, des pigeons et des tourterelles roucoulent dans la falaise ou mirent dans l'eau leurs envols concentriques.

Nous nous sommes arrêtés un instant ; mes Soudanais vont se tremper dans le liquide malodorant et les méhara sellés s'éclaboussent et s'esbrouent.

Une petite lézarde de la paroi rocheuse, véritable échelle, permet de sortir de l'oued Ouortegach sans en redescendre le cours ; pour les hommes, le passage est encore possible, mais les « méhara » hésitent et reculent ; il faut les pousser de la voix et du geste et placer à la main leurs pieds sur les marches naturelles. Les chameaux de charge, bien que les caisses de chaque côté soient soutenues à bras et soulevées, buttent, tombent et se blessent ; les sacs sont passés, mais il faut à nouveau décharger les caisses d'instruments et les montres.

Enfin la crête est atteinte ; le passage par le raccourci a demandé plus de temps et d'efforts qu'un retour vers l'arrière et nous hâtons la marche pour regagner les instants perdus.

Au milieu des pierres, adossé aux crêtes plus élevées du nord, le sentier très marqué s'allonge et serpente : il domine toute la région du sud et l'œil étonné observe toutes les rides parallèles et les crêtes rectilignes qui se prolongent jusqu'à l'horizon.

Parfois, allant indolemment vers les abreuvoirs, des troupeaux de bœufs roux s'en viennent par le sentier, en longues files. Seuls ils gagnent les « redir » aux heures de la journée où la chaleur les a altérés.

A la vue de notre caravane, ils s'arrêtent et se campent sur leurs pattes écartées, impassibles. C'est à nous de dégager la voie et, quand ils nous ont dépassé au trot, ils se retournent encore et observent.

Bientôt nous avons atteint la bordure orientale de l'adrar Ter'arr'ar ; au delà d'une large dépression de sable où les arbustes sont rares et étiques, la montagne de Dourit se dresse, accrue par le mirage, imposante.

Ce n'est plus du tout l'allure de l'adrar Ter'arr'ar : au lieu de la muraille continue, des falaises verticales, l'adrar Dourit étale des roches basses qui ont des aspects de monstres vautrés. On retrouve d'énormes galets arrondis et polis, des surfaces amplement incurvées, des dômes surbaissés. La hauteur en est très faible et seule la bordure méridionale s'en redresse avec les trois cornes groupées de l'adrar Akez.

Dans le large couloir qui délimite l'adrar Ter'arr'ar et l'adrar Dourit, nous défilons parmi les gommiers très bas et les « aloum-mouz » sèches, vers la pointe septentrionale où sont les puits de Teseng'it.

La chaleur est étouffante ; le soleil presque vertical inonde la terre d'une lumière éclatante qui blesse les yeux et se reflète sur les roches inclinées. Une somnolence lourde nous accable et je laisse mon « méhari » Koudia suivre à son gré les guides déjà lointains.

Après l'arrêt très court en plein soleil, nous repartons, car les puits encore sont distants, au dire de Fenna.

Près du saillant occidental de l'adrar Dourit, les éclaireurs soudain me signalent plusieurs hommes à pied : à la lorgnette j'ai vite distingué les Chamba du capitaine Dinaux et déjà dans

la plaine, au milieu des touffes de « merkba », je découvre les tentes claires et les « méhara » isolés paissant au hasard.

En un clin d'œil je suis au camp : les sous-officiers européens seuls me reçoivent, car Sigonney est depuis le matin parti en exploration et le P. de Foucauld est allé visiter Amdor, un des chefs des Kel-Ahaggar. Le capitaine Dinaux et le gros du détachement, depuis plusieurs jours déjà, s'en sont allés vers Tesalit.

J'ai retrouvé nombre de mes anciens compagnons arabes ; ils s'empressent autour des caisses, aident les Soudanais à décharger les bagages, dressent eux-mêmes la tente. Fenna surtout, encore inconnu, est l'objet de la curiosité générale, mais il s'enferme en lui-même ; sous mon abri, auprès de Barca et de Larbi, il demeure et semble peu liant.

Sigonney est enfin revenu. Puis le P. de Foucauld, et nous nous souhaitons la bienvenue, heureux de cette nouvelle jonction avant la séparation maintenant définitive.

Tout le soir, nous avons bavardé, dans l'intimité délicieuse. Le P. de Foucauld a compulsé mes notes et les accroit de mille détails curieux ; à son tour, il me conte les résultats de ses recherches et, Sigonney et moi, nous l'écoutons charmés. L'air est très doux, le silence complet et les feux de bivouac scintillent alignés dans les pierres ; l'impression de cette soirée passée parmi les amis est exquise.

46 mai.

Tout le jour, je demeure au camp de l'adrar Dourit. Dès le matin j'ai repris mes travaux avec le P. de Foucauld et tous deux nous interrogeons Fenna pour compléter mon étude des Ifor'as. Nous avons ainsi récolté des poésies, des proverbes, des textes que seul le P. pouvait débrouiller et restituer dans leur forme régulière et correcte.

Pour un jour, j'ai mené à nouveau la vie des mois écoulés, j'ai retrouvé les tapis bariolés, les Chamba, les cous-cous de blé. De tout ce passé, je jouis délicieusement.

A la tombée de la nuit, je pars à pied, avec mes tirailleurs pour les puits de Teseng'it distant de quatre kilomètres. J'em-

porte l'astrolabe. Les points d'eau sont situés en un petit oued issu de l'adrar Dourit ; les rochers bas lui font deux berges élevées et deux groupes d'abreuvoirs se répartissent dans le lit. Je me suis arrêté aux puits les plus aval.

La nuit est sombre et tout à fait silencieuse. Nous revenons au camp très tard, par l'obscurité complète ; malgré l'éclairage des lanternes, la marche est pénible et fatigante et je salue avec joie ma tente enfin apparue, sous laquelle Larbi m'a préparé un café brûlant et un repas léger. Sigonney m'attendait encore ; le P. avait, avant de s'étendre sur son lit de camp, recommandé qu'on l'éveillât à mon retour et tous trois assis sur le sol nous causons longuement sous les étoiles.

17 mai.

Ayant abandonné le projet d'aller reconnaître le puits très oriental d'Arli, je me vois dans la nécessité de prendre la route directe de Telia. Aujourd'hui, le départ était fixé au grand matin ; déjà les chameaux sont chargés et les méhara sellés, déjà j'ai fait au P. de Foucauld et à Sigonney mes adieux émus quand Fenna, tout piteux comme le renard de la fable, vient m'avertir que sa chamelle de selle, sa « naga » blanche, s'est enfuie durant la nuit. Cris et colère ne serviraient de rien et ma seule ressource est de retarder le départ jusqu'au retour de l'animal fugitif. Fenna, Barca, plusieurs Chamba partent de suite sur les traces bientôt découvertes et je m'installe à nouveau sous les tentes de mes hôtes, satisfait au fond que le mauvais sort m'ait immobilisé auprès d'eux, plutôt qu'ailleurs.

Il est dix heures et le soleil très haut est brûlant et implacable déjà, quand enfin mes hommes rentrent trainant la « naga » vagabonde longtemps cherchée. Qu'importe l'heure tardive, je donne de suite le signal du départ.

Encore une fois j'adresse au P. mes remerciements les plus cordiaux et mes souhaits d'heureux retour ; Sigonney m'accompagne à pied quelques instants, puis nous nous séparons, très tristes, en nous donnant rendez-vous à plus tard, mais à quand ?

Au delà de l'adrar Dourit que le sentier longe à nouveau,



plus voisin des rochers que n'était la route d'arrivée, nous sommes dans la vaste dépression aride, jalonnée de lignes d'herbages, où s'étale l'oued Alioug' avant d'entrer par une brèche dans les contreforts méridionaux de l'adrar Ter'arr'ar. Lorsque les pluies abondantes ont grossi les affluents issus de toutes directions, ce fond doit être un immense lac, régulateur du fleuve, où les eaux maintenues attendent le droit de s'écouler à travers la montagne par l'orifice du barrage naturel. Alors l'adrar Dourit et l'adrar Ti-n-Ibr'oren qui lui fait au sud un pendant plus élevé et plus abrupt, sont comme des récifs baignés par une mer calme.

Mais depuis de longs mois la dépression est asséchée ; les herbes ont jauni et les feuilles des gommiers mêmes ont des teintes de rouille ; la trace des inondations anciennes n'est plus que dans les gerçures du sol et dans les crevasses de la glaise.

Par delà du bassin de l'oued Alioug', nous entrons à nouveau dans la « hamada » de pierres noires. L'oued Tafaynag vient confluer en amont d'Ararebba et son cours est encaissé en une double muraille de roches.

Par les sinuosités d'un petit torrent, au milieu des débris où quelques touffes de drinn marquent le thalweg, nous atteignons son lit de sable uni, aux berges embroussaillées. Dans le sol compact et l'argile, quelques trous d'eau ont été creusés, à demi effondrés. Deux puits seuls, nouvellement forés, ont leur ouverture rétrécie par des pièces de bois et tiennent une eau couverte de moisissures et de plantes vertes.

Quelques mamelons de larges roches plates se dressent parmi la végétation des rives, isolés dans le fond de la vallée, et séparés des côtes rocheuses parallèles qui dirigent le cours de l'oued. Ils sont garnis d'inscriptions très effacées, grossières et de dessins primitifs et c'est peut-être de la présence de ces « tifinar' » que les puits de Tafaynaq ont tiré leur dénomination.

Nous avons dressé le camp près des puits ; la nuit tombe très pure dans l'atmosphère chaude et lourde. La proximité d'Ararebba ôte à la position astronomique de Tafaynaq presque toute importance et ma soirée d'hier à Teseng'it m'a lassée. Au

milieu des caisses qui forment abri, je m'étends dès le repas achevé et j'écoute auprès des feux clairs les interminables palabres des Sénégalais rangés en cercle, tandis que, se détachant par instants sur le ciel, la silhouette noire de la sentinelle passe et repasse sur la crête, parmi les roches noyées dans l'ombre.

18 mai.

De longues théories de bœufs ont remonté l'oued Tafaynaq venant au puits et les mugissements rauques, répercutés et enflés, m'ont éveillé longtemps avant le jour. Les bouviers, demi-nus, puisent à la main l'eau dans des seaux de cuir et la versent en giclant dans les abreuvoirs de bois ; les bêtes tendent leurs cous épais, heurtent leurs cornes ou foncent dans le cercle pressé. Les appels des hommes, leurs menaces au bétail trop brutal, les heuglements ininterrompus des taureaux réveillent la vallée encore indécise dans la nuit.

Par l'aval de l'oued Tafaynaq, le départ est matinal. Le sentier délaisse le lit même où le sable est trop meuble ; il serpente sur les berges caillouteuses parmi les « iraq » (1) bas d'où s'envolent en criant des hibous et bientôt gravit les crêtes. La « hamada » est pierreuse et mauvaise ; les rides rocheuses parallèles, les vagues de pierres déjà reconnues sur la bordure méridionale de l'adrar Ter'arr'ar se prolongent à l'infini et les petits « oued » garnis d'« alloummouz » passent de l'est à l'ouest, d'une dépression vers la dépression suivante, par des brèches et des fissures. Plus que jamais le pays à l'allure d'une mer subitement pétrifiée et le sommet des vagues qui se succèdent à l'infini garde encore les remous de pierre noire, l'écume de quartz blanc et les embruns de poudre soulevée par les vents.

L'oued Dosakat, plus important et plus puissant, seul a pu niveler la surface houleuse et s'est tracé parmi les lames, à la longue usées, une large dépression tapissée d'argile ; le sillage des derniers courants s'y est gravé par les lignes d'herbages élancés et d'arbustes encore verts. Par place, l'oued a dégagé

(1) Iraq : arbuste saharien.

son lit et de hauts gommiers s'inclinent au-dessus de ses berges ; ailleurs il s'infiltré dans les « alloummouz » sèches et les arbustes s'étendent en forêt irrégulière, ramifiée au hasard. Vers l'amont de l'oued Dosakât, les collines forment un cercle clos, embrumé, où les frouées et les brèches se détachent en plus clair. Au loin se dressent les ballons de l'adrar Ieboualen.

Pour profiter du pâturage suffisant, nous nous sommes arrêtés au-delà de la dépression, à la bordure de la « hamada », près des « alloummouz » tentatrices où les « méhara » sont lâchés. Fenna m'assure le puits de Oukeneq suffisamment voisin pour que l'arrêt puisse être ici prolongé.

Dès le départ, nous rentrons à nouveau dans les alignements de roches. En pierre, le pays rappelle ce qu'était, en sable, la région d'Inichaïg (1) et les arêtes sont comme des dunes, aussi serrées, aussi inextricables.

Par l'aval de l'oued Tibingen, le sentier atteint enfin la percée de l'oued Oukeneq. Dans cette zone où les mouvements du sol sont orientés nord-sud et où les rivières coulent toutes de l'est vers l'ouest, l'aspect des « oued » est partout analogue : toujours le lit est très nettement tracé entre des berges à pic ; au passage des vagues rocheuses, il se resserre, la végétation des rives disparaît et souvent des trous d'eau sont creusés sous le surplomb des falaises ; entre ces arêtes, au contraire, l'oued s'étend, se divise parfois en plusieurs bras et des torrents venus du nord et du sud élargissent démesurément la bande de « tichaq », de gommiers et d'herbages qui en bordent le lit. Vues d'une crête dominante, les zones de végétation s'enfilent comme les grains d'un chapelet sur le cours de l'oued.

Les « tilmas » de Tagenout marquent la brèche dans l'adrar Tagenout. Au delà l'oued Oukeneq encore s'élargit et se rétrécit ; il serpente dans les coupures ou glisse entre les roches. La nuit tombe déjà quand nous campons au puits d'Oukeneq.

Au crépuscule, les pintades sont venues, de touffe en touffe, d'arbuste en arbuste, jusqu'auprès des puits pour se désaltérer

(1) Voir : *Bulletin de la Société de Géographie* : de Tombouctou à Taodeni, 15 décembre 1906.



aux flaques d'eau demeurées après l'abreuvoir du bétail. La présence des hommes et des « méhara » les inquiète un peu et des buissons les plus proches, elles se précipitent très vite vers l'eau, boivent et s'enfuient. Des bandes d'oiseaux de nuit voltigent d'arbre en arbre et les cris des bêtes, les conversations des sénégalais bruyants, les mugissements des « méhara » emplissent toute la vallée d'une animation intense qui cesse d'un seul coup quand éclate la détonation répercutée de la carabine. Un instant, le silence imposant n'est rompu sous les branches que par les soubresauts des pintades blessées.

En arrière, un des tirailleurs s'en vient à pied, portant sur son dos sa selle et ses sacoches. Son « méhari » s'est affalé dans les pierres, épuisé, et ne s'est plus relevé. Les races de chameaux du Niger s'usent plus vite et résistent moins que les animaux du nord : à Timiaouin déjà, plusieurs de mes bêtes étaient grandement fatiguées, mais notre voyage à petites étapes, dans l'Adr'ar' et les pâturages plus opulents les ont remis et maintenant ils sont plus robustes et plus gras. Les « méhara » du Niger, par contre, baissent sans interruption et n'ont nullement profité des herbages et des arbrisseaux du pays.

Demain matin nous serons à Telia ; je remets, à ce point, les observations astronomiques pour éviter des déterminations plus rapprochées qu'il n'est utile.

19 mai.

Au puits de Oukeneq, le sentier de Telia abandonne l'oued transversal et s'infléchit au long d'un de ces innombrables alignements rocheux, à la bordure d'une des vagues de pierre.

Il la suit ainsi jusqu'à ce que l'oued Teralguioué, affluent de l'oued Telia, l'ait emportée et arasée.

Fenna, toujours curieux des tentes et des gens, m'a quitté pour aller visiter quelques pasteurs amis dont les troupeaux sont épars dans les « alloumouz » de l'oued ; Barca en son absence dirige la marche et la caravane pénètre dans la vallée d'un affluent, qui s'enfonce dans les roches pour que son lit incliné joigne sans cascades la source où se groupent les eaux supérieures du plateau au confluent qui les rejette dans la coupe profonde de l'oued Telia.



Entre les deux murailles qui s'exhaussent, les gommiers et les « tebouraq » poussent drus et pressés, et quelques palmiers « doum », les premiers aperçus, dressent au-dessus des frondaisons leur fourches inégales et bizarrement inclinées.

Quelques tentes, toujours du même type, s'abritent çà et là et surveillent les chèvres et les moutons dispersés ; je m'y arrête juste le temps d'interroger les hommes et les enfants et de distribuer quelques menus objets. La chaleur s'accroît très vite et j'ai hâte d'atteindre le but de l'étape avant que le soleil ne soit devenu trop vertical.

Au débouché des rochers, l'oued Telia s'étale devant nous. Large, tout encombré de verdure, il forme une vaste dépression transversale, bordée vers le sud par un ressaut de roches noires que surmontent très pâles et estompés les dômes et les arêtes lointaines de l'adrar de Tachdaït.

Des touffes de palmiers fourchus s'inclinent, çà et là, au gré des vents, au-dessus des broussailles plus basses ; contre la bordure des rochers opposés, au milieu d'une clairière dénudée, toute claire parmi le vert dégradé des arbustes, la « kasbah » de Telia se dresse, affaissée et triste dans la ceinture de ses bastions d'angle et s'allonge sur la pente légèrement inclinée jusqu'aux premières roches de la montagne.

La porte d'entrée de la « kashab » est au milieu de la façade occidentale ; en face un puits profond s'ouvre dans la clairière, et les pasteurs ifor'as, hissant l'eau pour leur bétail qui se presse et se joue autour des abreuvoirs, font crisser les poulies sous les cordes tendues.

Trois grands bouquets de palmiers fourchus ombrent la surface du sable au nord-ouest de la « kasbah ». Les troncs étranglés à la base s'élancent d'un piédestal de palmes naines et les pointes acérées des feuilles inférieures servent de défenses aux lézards et aux rats et d'épouvantails aux chèvres et aux gens.

Là j'ai dressé mon abri. Pendant que Larbi achève les rangements et que les Soudanais abreuvent les « méhara », je vais avec Barca jusqu'à la « kasbah » de Baï. C'est un immense rectangle de maçonnerie de pierres, tout entouré d'un étroit fossé et qui peut avoir 120 mètres de long sur 50 de large. Des bas-

tions carrés arment chacun des saillants, suivant l'architecture courante du Sahara. La porte d'entrée est de bois mal équarri et le pont d'accès s'est ensablé par dessous.

Tout autour des murailles, les chèvres se poursuivent et bêlent ; elles sautent jusqu'au fond du fossé d'enceinte et grimpent sur tous les ressauts de pierre, sur tous les encorbellements du rempart. Il semble que les positions les plus risquées et les plus incommodes les tentent et, fièrement accrochées au mur, elles se redressent et paradent.

Dès le portail franchi, je suis au milieu d'une vaste cour qui s'appuie à la paroi extérieure vers l'est et que bordent des chambres dans toutes les autres orientations. La face nord était réservée aux habitations particulières des marabout prédécesseurs de Baï ; depuis que ce dernier a quitté sa demeure pour les tentes, les plafonds se sont effondrés, les murs crevassés et les logements sont de nos jours ruinés et inhabitables.

Les deux autres faces sont garnies de magasins qui ouvrent tous sur la cour par des poternes basses. Quelques-uns sont encore emplis de graines ou de peaux ; la plupart sont vides et à demi inutilisables. Un puits intérieur dont l'orifice est recouvert d'une pierre plate est desséché et en partie effondré.

La « kasbah » de Telia fut, lors de sa construction, un travail considérable et une défense sérieuse. Actuellement elle est inutilisable et sa remise en état nécessiterait plus de frais qu'une construction neuve.

Le grand marabout des Ifor'as, le kounta Baï, en est le propriétaire négligeant. Ce fut son père, Sidi-Amer qui, ayant acheté au prix de 15 chèvres, aux Tarat-Mellét, le droit de s'établir dans l'oued Telia, fit dresser par les gens que sa réputation de sainteté attirait, cette forteresse qui devait être le centre de sa « zaouia » (1).

De fait l'influence religieuse de Telia s'accrut par tout le pays. Sidi-Amer, Sidi-Mohammed et Baï les marabouts successifs eurent sur les Ifor'as un ascendant énorme et maintenant encore, rien ne se décide dans les conseils des chefs sans les avis de Baï et sans son assentiment.

(1) Zaouia : confrérie religieuse.

Baï ayant abandonné sa « kasbah », nomadise dans l'oued Tella, à quelques jours en amont ou en aval de son centre sans s'en éloigner jamais davantage.

Barca qui fut un de ses fidèles m'a fait du célèbre marabout un portrait curieux.

« Baï, me conte-t-il, est de petite taille, maigre ; il peut avoir  
« quarante ans, a une barbe encore noire et pas de moustache.  
« Il ne mange pas de viande et ne boit pas de lait et ne se nour-  
« rit que de farines touareg. Même avec ses fidèles, il demeure  
« constamment voilé, la tête couverte, les mains cachées ;  
« quand il offre ses doigts à baiser, c'est toujours en les enve-  
« loppant d'une étoffe de guinée.

« Baï est très instruit ; sa bibliothèque est célèbre et il parle  
« l'arabe, le tamachèque et d'autres langues. Il refuse obstiné-  
« ment de voir les étrangers, Français, Doui-Menia ou autres.  
« Son influence est considérable sur les Ifor'as et s'étend sur  
« toutes les tribus touareg, mais il ne s'en sert que pour le bien  
« et la paix. Toujours il déconseille les rezzou et les guerres ;  
« il a poussé Moussa-ag-Amastan son élève à faire sa soumis-  
« sion aux Français et c'est lui l'instigateur de la pacification  
« actuelle du Sahara méridional. »

Telles sont les propres paroles de Barca au sujet de Baï-ould-Sidi-Amer.

En l'absence du marabout Baï, Tella ne pouvait m'offrir qu'un médiocre intérêt. Force m'est cependant de demeurer ici, car Fenna, pour remplacer le « méhari » tombé à l'étape d'hier, m'en a fait chercher un dans les campements voisins et tient à me l'offrir en cadeau. Dans l'attente, je suis donc immobilisé jusqu'au surlendemain.

Tout le jour, sans arrêt, les chèvres viennent et se succèdent aux puits. Chaque troupeau à tour de rôle s'approche des abreuvoirs, et parce que ma tente est voisine, chacun des pasteurs se croit obligé de venir m'offrir en présent quelque bouc ou quelque mouton. A la longue, je me forme un véritable troupeau ; mes Sénégalais sont tout ravis de l'aubaine et des ripailles qu'ils espèrent. A eux cinq, ils dépècent et engloutissent un, deux, trois moutons tout entiers dans le même jour et s'enivrent de viande



au point de tituber. Par contre mes pièces de guinée diminuent avec une vélocité inquiétante, car j'ai pris l'habitude que je regrette maintenant, d'offrir dix coudées par tête de bétail, presque le double de sa valeur.

Le temps tout le jour demeure superbe et d'un calme extrême. A la nuit, je prépare les observations astronomiques ; les étoiles sont si brillantes et si précises que les tours d'horizon à l'astrolabe sont rapides et parfaits. Par contre l'occultation attendue ne se produit pas et l'étoile que dans la lunette je suis longuement ne fait qu'appulser à la lune. Cet échec me navre et je m'endors furieux.

Telia, 20 mai.

Je me suis enquis des terrains de culture de Telia : Barca me montre parmi les gommiers un unique dattier si perdu que je ne l'avais même pas aperçu. Au pied, m'assure-t-il, s'étend un jardin tout petit, tout petit. Et ce disant il rapproche les deux mains pour me faire voir l'exiguité de l'enclos. Je me doute de ce qu'il en peut-être, étant donné l'enthousiasme ancien de Barca pour les « immenses » cultures de In-Tebdoq.

Durant la matinée, une jeune femme Ifor'as est venue, conduite par Fenna, jusqu'à ma tente. Elle accompagnait tout à l'heure ses troupeaux vers le puits et suivait à califourchon sur un âne, la longue file de ses chèvres. Pendant l'abreuvoir que dirigent les hommes, elle s'accroupit parmi mes caisses et m'observe curieusement. Je lui offre quelques verroteries, des guinées et des étuis de cuivre ; elle accepte nullement gênée et remercie de la tête. Elle paraît quelque trente ans ; ses cheveux sont lisses et propres, ses dents jolies, les yeux noircis brillent singulièrement. Un air de douceur et de candeur est répandu sur tout le visage, et Fenna, dont ce doit être encore « comme la fille », la caresse et la cajole sans que ma présence le gêne.

D'ailleurs il est un des chefs de la tribu dont elle fait partie et ce doit-être là un des apanages de son autorité. La femme n'en semble nullement fâchée ; de suite, avec quelques aiguilles et du fil que j'ai donné, elle recoud les gandourah déchirées de Fenna ; elle m'offre même de faire les réparations de mes bur-nous que les épines ont mordus au passage.



Le « méhari » attendu n'est point venu ; je trouve qu'il en est assez de cette journée perdue et je laisserai demain Barca à Telia pour attendre son arrivée ; Barca me rejoindra par la suite à Es-Souk.

Ce soir encore le temps est superbe ; l'air est très pur, sans un souffle de vent, et des montagnes jusqu'alors non vues, au soir, se découpent aux lointains gris. Le crépuscule tombe d'un seul coup : le firmament vert cendré au zénith, se dégrade en rose et se perd dans une brume légère et dorée. L'obscurité envahit la vallée dont les détails se sont confondus et les troncs fourchus des ronniers se dressent en noir absolu dans le clair de l'horizon. Pour la prière, Fenna se tient debout face à l'orient ; la nuit imprécise ses contours, mais ses draperies blanches font une tache pâle sur les arrières plans très sombres. Debout, très grand, il est là, droit, fier, immobile dans le grand calme de la terre ; on croirait qu'il voit Allah face à face et son « salam » (1) est empli d'une poésie grandiose.

Dans l'obscurité du soir tombant et le silence de la nature, la prière musulmane revêt une dignité émouvante et je n'ai nulle envie de sourire en moi-même aux génuflexions répétées de Fenna.

Sur les « tichaq » dénudés, des corbeaux à collier croassent lugubrement à la lune.

21 mai.

Barca, ce matin, demeure à Telia pour y attendre le « méhari » des campements de Fenna ; Larbi à l'aube, grimpé dans les ronniers, a fait provision des gros fruits ligneux qu'il veut rapporter au Touat pour montrer à ses amis ce que produisent les *dattiers* du Soudan.

Le départ est tardif ; nous remontons l'oued Telia bientôt délaissé, puis l'oued Ikeraouat entre ses ressauts de pierres noires.

En avant l'adrrar de Tachdaït se dresse très élevé, avec des roches lourdes et épaisses qui rappellent l'adrrar Dourit, mais les sommets en sont infiniment plus hautains et plus imposants.

(1) Salam : prière arabe.

Au delà d'une « hamada » de roches éparses, par delà la dépression emplie d'« alloummouz » de l'oued Agarak, le sentier s'insinue entre les parois même de l'adrar de Tachdaït et ses contreforts séparés, faits de cônes de roches à demi-ensablés, ou de dômes isolés.

Dans les blocs épars, j'ai trouvé là une sorte de dolmen naturel qui m'est, par le soleil vertical, un abri particulièrement favorable durant l'arrêt du jour.

Au moment du départ Barca m'y rejoint ; l'animal attendu n'est point encore venu et Barca a laissé l'ordre de l'envoyer de suite vers Es-Souk.

Le ciel est brûlant ; le sable échauffé réfracte la chaleur du soleil, et nul vent, nul souffle ne rafraîchit l'air embrasé. Les « oued » encaissés, se succèdent aux « oued » ; ils sont isolés les uns des autres par des contreforts de roches issus du massif de Tachdaït et leur végétation est clairsemée et sèche.

La montagne de Tachdaït, immense soulèvement volcanique, a bouleversé en se dressant, les plissements antérieures du sol. A son voisinage, les vagues nord-sud de la mer de pierre de l'Adr'ar' ont été rompues et rejetées ; mais au fur et à mesure qu'on s'éloigne du massif perturbateur, les sillons réapparaissent, coupés, brisés d'abord, puis très nets et très profonds.

Dans la plus encaissée de ces rides, l'oued Es-Souk, s'est creusé un chenal que bordent jusqu'aux rochers des zones d'arbrisseaux opulents selon l'usage de toutes les rivières du pays. Nous y arrivons enfin après avoir franchi les dernières arêtes parallèles. L'allure a été tant et tant ralentie par les passages difficiles que durant notre marche vers l'aval, dans le sable meuble, la nuit est tout à fait tombée.

Fenna est parti en avant pour reconnaître le puits d'Es-Souk. A peine au passage puis-je dans l'obscurité entrevoir des monticules de pierres chaotiques, ou des dalles levées.

Un feu soudain jailli dans la vallée, nous sert de direction ; Fenna l'a lui-même allumé, et la clarté rouge illumine la clairière et les abreuvoirs, et les « tichaq » nombreux qui bordent de très près la margelle du puits.

Remettant à demain l'installation définitive, j'ai fait dresser

mon lit sous un des arbres ; et, en attendant le « cous-cous » et les fruits cuits de Larbi, je m'étends sur le sol. L'air est encore chaud et lourd et malgré le soir tombé, des gouttes de sueur perlent sur tout le corps. L'atmosphère semble plus humide et un accablement pèse sur les hommes et sur les animaux.

Aujourd'hui Fenna m'a conté le rezzou des Ouled-Djerir dans l'Adr'ar' en 1904. « Après le combat de la dune de Bayoukrou, « deux cents d'entre eux, à pied et tirant leurs chameaux, « remontèrent vers le nord par l'Adr'ar' et pillant et razziant, « arrivèrent à Tella et aux puits de l'adrar Dourit. Environ deux « cents hommes des Tarat-Mellet, des Kel-Afella et des Idenan, « surpris, eurent juste le temps de lever les tentes et de prendre « la fuite devant les envahisseurs. Les Ouled-Djerir pressèrent « leur marche et au matin rejoignirent les Ifor'as. Le combat « s'engagea ; les Arabes avaient des fusils à longue portée ; les « Berbères avaient cinq fusils 1874. Des coups de feu s'échan- « gèrent de loin et il y eut deux tués dans chacun des camps. « Cependant les Ouled-Djerir, voyant la résistance des Ifor'as, « s'arrêtèrent, firent demi-tour et bientôt après quittèrent le « pays. Un esclave par la suite s'échappa d'avec eux, et rap- « porta aux pasteurs de l'Adr'ar' que si les Ouled-Djerir avaient « cessé la lutte, c'est parce qu'ils manquaient de cartouches ».

22 mai. Es-Souk.

Dès le petit jour, je me suis éveillé et j'examine Es-Souk.

Les deux flancs de la ride rocheuse entre lesquels coule l'oued sont très resserrés, hauts d'une trentaine de mètres ; tout le fond la vallée, sauf le lit demeuré libre, est encombré de « tichaq » et de « tabouraq » qui marient leurs feuillages vert sombre et gris. Devant moi, est la petite clairière du puits dont s'ouvre l'orifice au milieu d'un cercle de terre plus noire. Partout des moellons jetés au hasard et sans ordre ; peut être sur la falaise ces pierres mieux dressées seraient-elles les débris d'un ancien mur ?

A première vue, nulle trace imposante, ne vient rompre la monotonie du site ; les corbeaux à collier tournoient très bas, au-dessus de l'ancienne capitale qui jadis s'est élevée là.



Guidé par Fenna et Barca, je pars en exploration vers l'amont. A peine suis-je sorti de la limite des arbres que les ruines apparaissent : toute la pente de la ride orientale est convertie de détritrus, et de blocs. C'est un fouillis énorme où sous les pierres écroulées, se distinguent encore les premières assises des murailles ; les ruelles demeurent encore apparentes, les portes des maisons, les fenêtres se reconnaissent aux linteaux demeurés.

Vers le fond de la vallée, les ruines sont plus informes et plus chaotiques ; mais à mesure qu'on s'élève au long des rochers, les murailles dressées se font plus hautes et plus nettes ; les cases supérieures accrochées aux anfractuosités de la ride, ont parfois conservé leurs cloisons entières et leurs poternes.

Sur près d'un kilomètre, les traces se continuent des demeures anciennes, des ruelles et des sentes ; il pouvait y avoir à Es-Souk 2 à 3.000 habitants.

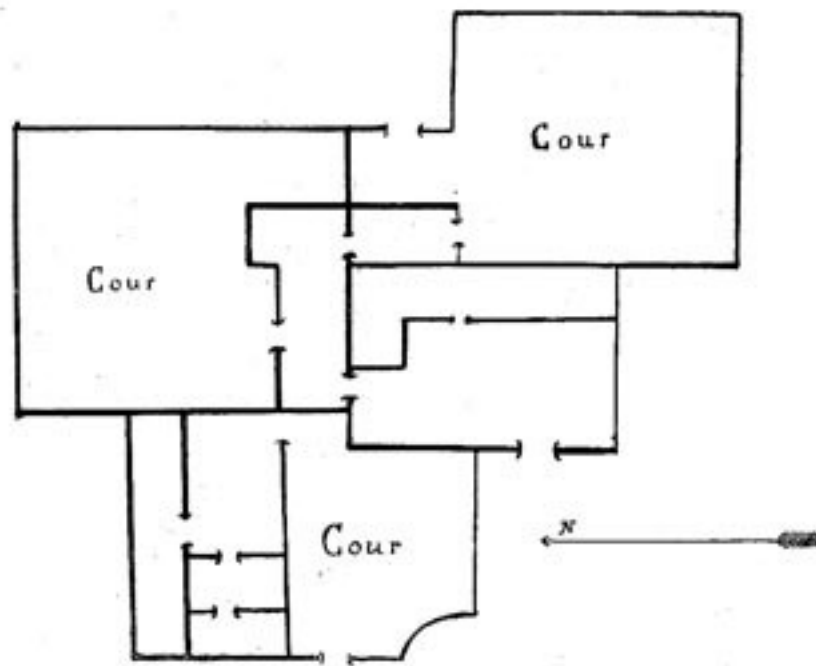
Nulle part je n'ai trouvé vestige de murailles d'enceinte ou de fortifications : la ville devait aux époques de sa prospérité ressembler au « ksour » modernes, à Tombouctou par exemple ; les chemins y étaient étroits, coupés de recoins mal odorants et de culs-de-sac où l'ombre des maisons favorisait la sieste aux heures chaudes. Les cases étaient vastes, sans fenêtre sur la rue, avec une porte unique ; toutes les pièces donnaient sur une ou plusieurs cours intérieures dont les plus lointaines étaient sans doute réservées aux femmes et aux enfants.

Les demeures des riches s'étendaient près du lit de l'oued, là où le sol était le plus uni et où les mosquées, étaient le plus voisines. Les pauvres, eux, se contentaient d'accrocher leurs demeures aux flancs des rochers et les dépendances étaient exigües, les chambres contournées et privées d'air.

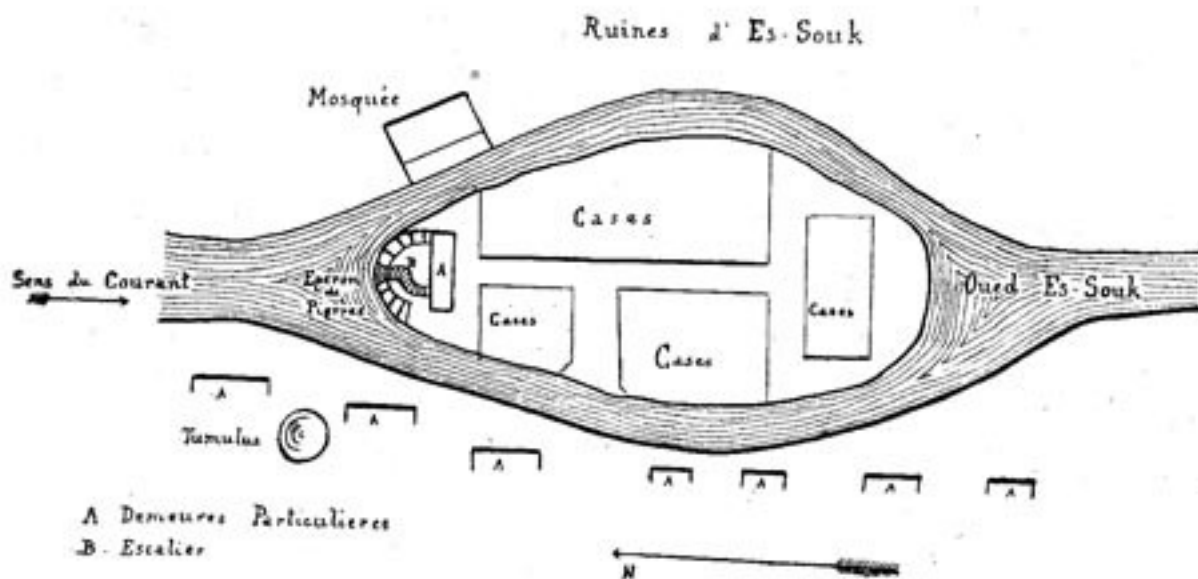
Au milieu même du lit de l'oued Es-Souk, une petite île se dressait, face à la moyenne mosquée. Des habitations élégantes s'y étaient construites, des ruelles y avaient été tracées ; et pour éviter que l'effort des eaux n'attaquât le pied des murs, tout l'amont de l'île était défendu par un éperon de pierre, vaste demi cercle d'énormes blocs parfaitement joints. Un escalier monumental menait des assises inférieures de l'éperon jusqu'aux rues supérieures.



Voici l'arrangement intérieur d'une des cases de Es-Souk dont j'ai relevé le plan : (Echelle : 2 m/m = 1 pas).



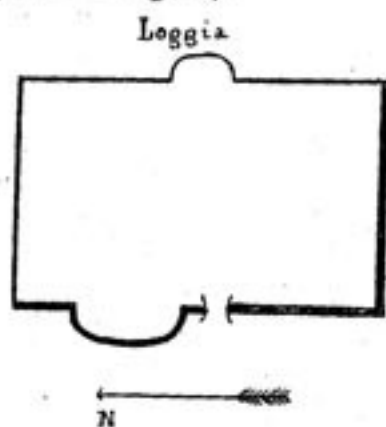
Voici d'autre part l'aspect de l'île de Es-Souk :



Les mosquées d'Es-Souk y furent au nombre de trois ; les deux plus anciennes étaient construites dans la ville même ; je les ai appelées la petite et la moyenne mosquée. Quand Es-Souk eût atteint tout son développement, ces deux temples furent insuffisants ; mais les terrains manquant dans la ville pour construire la grande mosquée, on choisit un emplacement dans l'élargissement, au delà de la première ride, du petit oued Tema-gelelt.

La petite mosquée est en plein milieu des cases, loin de

l'oued, sur le bord d'un des sentiers de la ville : voici son plan : (Echelle : 2 m/m = 1 pas).

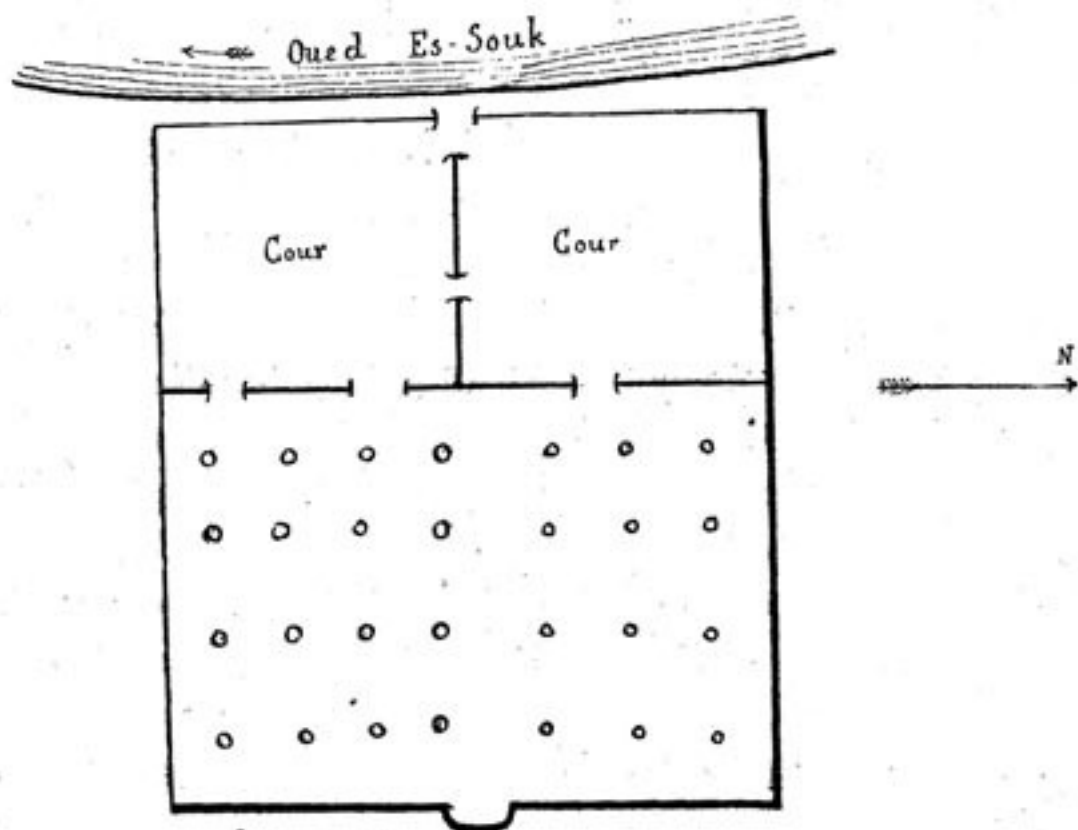


Petite Mosquée

Je n'y ai pas retrouvé trace des colonnes intérieures. Quelques pierres tombales écrites étaient encore à leur place auprès des murs.

La moyenne mosquée était bâtie en bordure de l'oued d'Es-Souk. Quatre portes très larges donnaient accès sur une vaste terrasse qui surplombait le lit uni du fleuve. En face, se dressaient les constructions de l'île. De très vieux « ag'ar » à droite et à gauche l'encadraient et le soir, à la tombée de la nuit, la promenade devait être exquise sur le terre-plein dominant l'« oued ».

Voici le plan de la moyenne mosquée : (Ech.: 2 m/m=1 pas),



Cette seconde mosquée était déjà beaucoup plus considérable que la petite mosquée. Tandis que l'absence de colonnes intérieures semble prouver que cette dernière était à ciel découvert, celle-là, au contraire, était surmontée d'une toiture et la disposition des piliers carrés la laisse imaginer très analogue aux mosquées de la même époque, actuellement encore existantes à Tombouctou.

La grande mosquée, enfin, se dressait dans une clairière tout à fait extérieure à la ville ; elle en était séparée par la première ride rocheuse orientale et la percée de l'oued affluent Temagelet permettait d'y accéder sans escalades.

De nos jours, cette mosquée est presque complètement ensablée ; les murs d'enceinte, les colonnes ont disparu ; l'ensevelissement lent n'a épargné que la loggia du marabout et les deux pans de mur adjacents. Cette loggia était entourée de deux colonnes rondes faites de moellons recouverts d'un crépissage. Au-dessus, une voûte de pierre formait arceau ; encore existante en 1904, elle était à mon passage effondrée ; quelques inscriptions arabes se lisent sur les parois.

Je ne parlerai pas d'autres monuments d'Es-Souk ; M. Gauthier en a signalé quelques-uns encore. La seule particularité curieuse est la présence dans les ruines de nombreux trous de fouille ; ils ont été faits par les femmes « touareg » qui, lorsque les campements sont voisins, viennent chercher dans le sol de vieilles verroteries ou de menus objets.

Pour mon compte, les seules découvertes faites en creusant furent deux perles, une de verre bleu couleur turquoise et de fabrication européenne, et une autre grossièrement taillée, peut-être en cristal de roche.

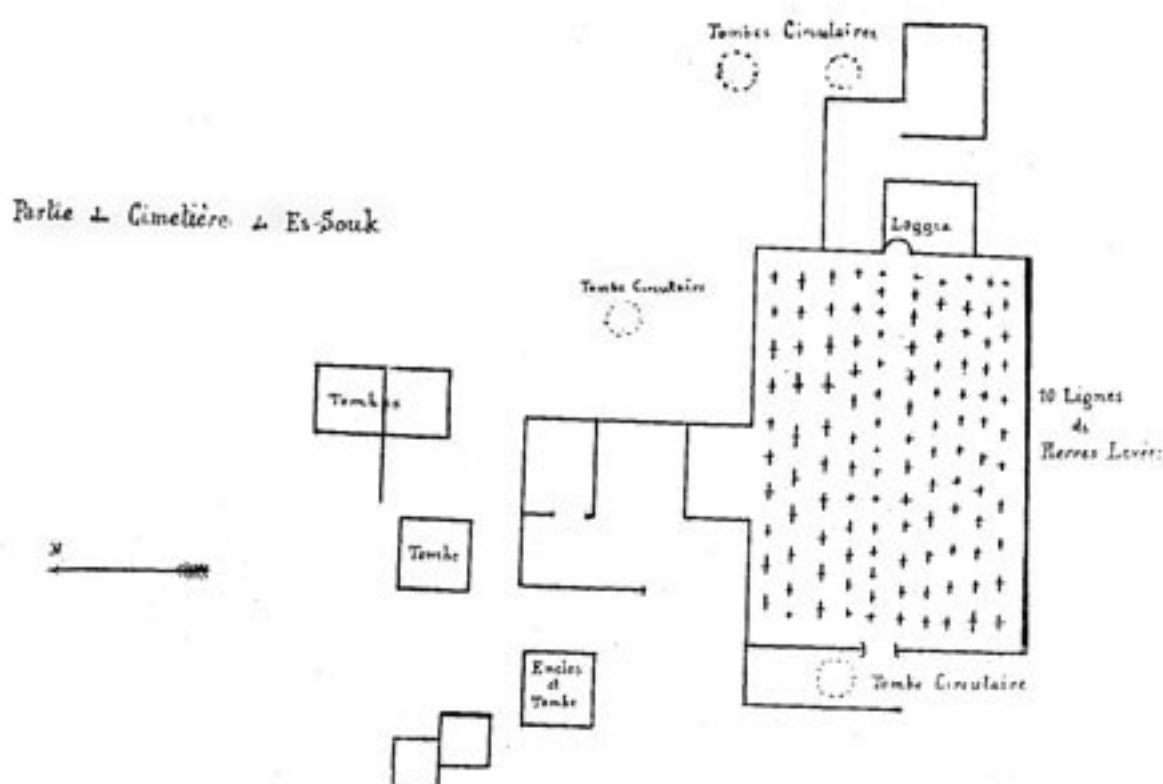
En plus de la ville même, j'étais encore curieux de visiter les cimetières ; Duveyrier a conté, qu'au dire des indigènes, ils avaient plusieurs jours d'étendue, et il était intéressant de constater leur importance.

A Es-Souk, on enfouissait les morts un peu dans toutes les directions ; j'ai retrouvé des tombeaux au nord, à l'est et à l'ouest. Toutefois c'est en amont de l'oued qu'étaient les cimetières principaux. Ils sont sans doute étendus, mais ne dépassent

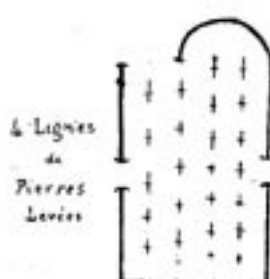
pas les dépendances courantes d'une ville de 2 à 3.000 habitants ayant duré seulement un siècle ou deux.

Les tombes sont surmontées généralement d'une pierre levée et sont contenues dans des enclos plus ou moins importants, fait de gros blocs formant mur. Parfois, pour les tombes des chefs, un seul cadavre est dans chaque enclos qui est relativement petit ; plus souvent les corps sont alignés dans de vastes cours fermées d'un mur et alors une petite loggia s'élève à une extrémité, pour qu'y soient faites les prières traditionnelles.

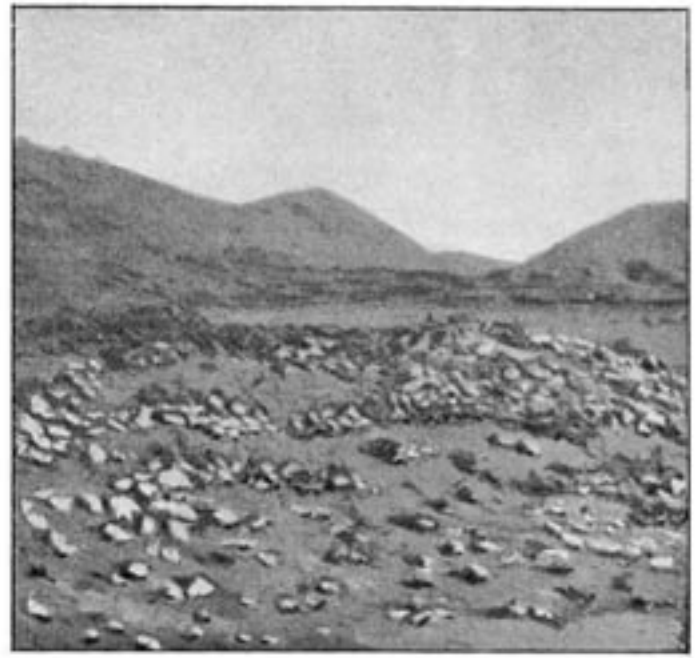
Voici l'aspect de quelques-unes de ces sépultures :



Ailleurs :





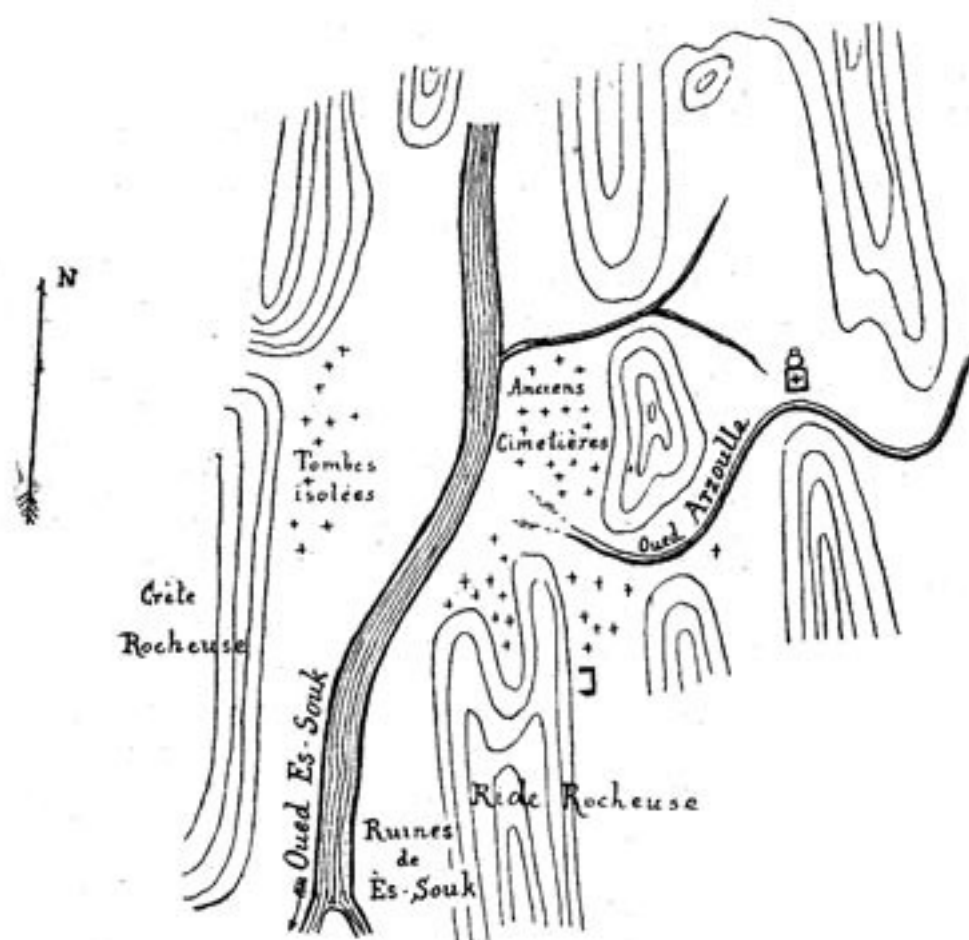


**Ruines de Es-Souk ancienne capitale Sonraï**

1. Aspect général des ruines d'Es-Souk.
- 2, 3 et 4. Aspect des ruines d'Es-Souk.
5. Les restes de la grande mosquée d'Es-Souk.
6. Un pilier de la loggia de la grande mosquée d'Es-Souk.



Voici, relativement à la ville de Es-Souk, l'emplacement de ses cimetières principaux :



Suivi de Barca et de Fenna, j'ai erré toute la matinée dans les ruines et par les cimetières ; de tous côtés les pierres dressées, parfois plates et concaves, parfois érigées comme des pieux, se mêlent aux arbrisseaux, aux touffes de « merkba » qui les enfouissent.

Soudain, sur l'une d'elles, j'aperçois des caractères arabes ; je me précipite, tout heureux déjà d'une découverte dont j'espère monts et merveilles ; hélas, je ne déchiffre que quelques versets connus du Coran.

Dès lors je retourne et je palpe toutes les pierres et nombre d'elles, près desquelles je venais de passer indifférent, me montrent leurs hiéroglyphes fins comme des pattes de mouches. Le temps et les pluies les ont rongés et les pauvres inscriptions trop souvent sont illisibles et à demi-détruites. D'ailleurs, partout où je puis lire, je ne trouve qu'invocations à Allah ou prières.

Maintenant que je les cherche, les « mektouba hazera » (1) m'apparaissent de tous côtés ; partout il en est, de petites, de grandes, de lourdes et de plates. Sur la rive droite et sur la rive gauche, tous les blocs funéraires sont gravés. J'en copie tant et plus ; j'en photographie d'autres. Barca même m'en a déraciné une aux inscriptions plus nettes et je la rapporte au camp ; il m'a semblé y lire une date et un nom et, pour ces deux évocations d'une époque et d'un homme, je la rapporterai dans mes caisses jusqu'en France.

Ces découvertes m'ont attardé et par la pleine chaleur, je rentre vers le camp par le lit de l'oued.

Quelques inscriptions arabes sont encore sur les pierres voisines, très effacées, presque illisibles :

|                                                                                                   |                                                      |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------|
| لِسْمِ اللّٰهِ<br>الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ<br>لَوْ كَفَّ صَاحِبُ الْمَقْبَرَةِ<br>وَ... .. اَدْرَا | وَ بَعْدَ نَوَافِ<br>نَوَادِرِ بَر<br>اَدْمَةَ اِلٰه |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------|

Le vent peu à peu s'est élevé et le ciel s'est embrumé ; la température cependant demeure très chaude.

Après la sieste, avec quelques tirailleurs, je suis retourné dans les cimetières. A la longue j'ai découvert une tombe bien conservée et j'en fais creuser le sol dans l'espoir d'y découvrir des ossements, des écrits, peut-être des verroteries ou des armes. Mes hommes n'ont ni pelles ni pioches ; ils utilisent les « coupe-coupe » et le travail est lent est difficile. Bientôt même les argiles en poudre s'éboulent dans le trou déjà foré et je fais abandonner l'œuvre que l'imperfection des moyens rend illusoire. J'ai cependant découvert quelques brindilles d'os et une esquille d'omoplate de chameau, couverte de caractères arabes écrits à l'encre ; au contact des doigts, elle s'est effritée et est tombée en poussière.

Je suis revenu par les ravins parallèles à la coupure de l'oued Es-Souk ; des tombes sont encore isolées là, parmi les cailloux et les roches, et les thalwegs étroits sont abrupts et difficiles ;

(1) Mektouba hazera : pierres gravées.



quelquefois des fissures ont permis aux torrents de rejoindre la rivière et des cônes de déjection se sont formés d'argile rouge et de calcaire.

Un de mes Soudanais m'a trouvé une roche couverte de petites cristallisations d'un vert transparent superbe ; de la sorte j'ai déjà vu de petits cristaux de roche blancs dont les pointes se font vis-à-vis dans un étroit filon. Mais l'échantillon d'Es-Souk est d'une couleur si translucide et si profonde que me vient tout de suite le souvenir des Émeraudes garamantiques autrefois célèbres et réputées. Dans la paume ouverte de la main de mon noir, j'ai placé le caillou en recommandant une attention toute spéciale.

Je suis arrivé sous ma tente ; j'appelle mon porteur de pierre. L'air quelque peu gêné, il me présente un morceau de granit noir, quelconque et sans intérêt.

— « Qu'as-tu fait du caillou que je t'ai remis ? » — « Voilà, mon lieutenant ; je l'ai perdu, alors j'en ai ramassé un autre. »

J'ai bien envoyé rechercher mon caillou vert, mais la nuit est venue et je suis sûr qu'au lieu de scruter le sol, mon Sénégalais s'est accroupi sous quelque arbre, ne comprenant pas en sa tête pourquoi je différencie un caillou d'un autre caillou.

Au coucher du soleil, le vent est devenu si violent que des nuages gris passent avec rapidité dans le ciel et viennent à tout instant masquer les étoiles. L'astrolabe reste dressé près du puits et, du soir au matin, il n'est pas une accalmie suffisante pour des observations précises.

Le « méhari » de Fenna est arrivé pendant la nuit et je l'affecte de suite au tirailleur démonté qui le conservera jusqu'à la jonction avec Vallier, ou même jusqu'à Gao.

Es-Souk, 23 mai.

Es-Souk, en traduction française : le marché, était le centre de toute une région relativement fertile, où les villes et les magasins de l'empire sonraï de Gao s'étaient groupés, formant comme une sorte de colonie avancée.

La partie sud-est de l'Adr'ar', à l'époque des « Askia » (1), for-

(1) Askia : nom de la dynastie des plus illustres chefs de l'empire Sonraï de Gao.

maint un tout, et de cette prospérité ne subsistent que des ruines informes. Leur abondance même prouve le développement qu'avait pris ce pays de nos jours déchu.

Il y a des ruines sonraï à Es-Souk, à Kidal, à Sendematt, à Gounhan ; la tradition rapporte qu'il existait des centres peuplés à Telohest (?), Zeladar (?), Chouchou, In-Tebdoq, Ir'acher, Tes-salit, Guensis, dans l'oued Ir'acher Sadid, etc.

C'est qu'autrefois les Sonraï se répandirent jusqu'au Touat, jusqu'à l'Air et même dans le Trarza ; ils allèrent à Taodéni, à Oualata, dans le sud marocain. Leurs caravanes parcouraient toutes les routes du désert, menant vers le nord les esclaves et les grains, en rapportant le sel et les objets manufacturés. Or, l'Adr'ar' se trouve placé au croisement de toutes les routes qui, venues de Gao, capitale, s'y divergent vers le Tafilalet, vers Agadès, Rhat et In-Salah. Plus encore, il est le caravansérail avancé de toutes ces pistes, l'endroit où l'on se concentre, où l'on se prépare aux interminables traversées de Tanezrouft ou de dunes arides. C'est la zone fertile où tous les voyageurs venus de l'est, de l'ouest et du nord se rejoignent pour reposer les animaux, pour reprendre force après les voyages pénibles dans les reg infinis sans végétation.

C'est ce qui explique le peuplement de l'Adr'ar' par des sédentaires. Aux siècles passés, Es-Souk et les villes sonraï y étaient des auberges au croisement de routes importantes et les commerçants de Gao y avaient des succursales pour y acheter à l'arrivée des importations du nord.

Avec Fenna, j'ai repris aujourd'hui mes recherches à Es-Souk. Mes tirailleurs se sont dispersés par les ruines, les uns fouillant les cases, les autres copiant les inscriptions, d'autres cherchant des pierres gravées.

Le pays est vide de nomades ; pas un troupeau n'est venu s'abreuver au puits ou profiter des arbres verts et des herbages de l'oued Es-Souk. Seuls les corbeaux vont et viennent, hôtes coutumiers des ruines.

Mais l'aspect général n'est nullement triste. Le soleil est trop lumineux et trop chatoyant sur les roches noires et sur les feuilles claires ; l'air trop pur ; aucune mélancolie n'erre dans



1. L'oasis de Kidal.
2. Une inscription tamachèque dans le rocher.
3. Ruines de la ville Sonraï de Kidal.





les fouillis de pierres entassées où se poursuivent, entre les herbes folles, les lézards et les fauvelles à tête blanche. D'ailleurs les restes de villes anciennes ne sont poignants que lorsque les colonnes encore érigées, les murs debout, les statues brisées se dressent comme une invocation du passé détruit à l'avenir oublieux et indifférent ; à Es-Souk, les traces de ce passé ont subi trop l'injure du temps, elles se sont trop désagrégées pour que l'âme voit encore dans les blocs chaotiques, dans les traces arasées au niveau du sol, un appel des populations disparues au souvenir et à la commisération des peuplades actuelles et futures.

Sur les roches qui surplombent la ride de l'oued Es-Souk, je me suis assis un instant, dans le soleil brûlant. La végétation de la vallée masque les débris épars sur les pentes ; au loin se dressent symétriques les deux masses grises des adrar Tachdaït et Ilebdan et la mer de l'Adr'ar' aux larges ondulations de roches est entre ces piliers de la passe agitée et houleuse comme par vent d'est.

Ma tente est dressée, près du puits, en plein dans les branches basses d'un « tichaq » énorme dont les feuilles grincent contre la toile. Dessous, mes Sénégalais ont entassé toutes les pierres écrites qu'ils ont découvert dans leurs investigations de la journée et mon abri s'est transformé soudain en une galerie de musée provincial. Tout le soir, je copie ou m'efforce de lire les inscriptions, à demi-effacées, qui sont uniformément des prières ou des versets coraniques.

Au crépuscule le vent s'est levé ; un courant d'air violent parcourt la fissure de l'oued Es-Souk et la poudre argileuse rouge voile le ciel et les étoiles. L'astrolabe demeure dressé, inutile, et les sentinelles ont ordre de m'éveiller s'il est une accalmie dans le cours de la nuit. Le départ pour demain matin est obligatoire, si je veux être au rendez-vous du lieutenant Vallier, à Kidal, le 25 mai.

24 mai.

A deux heures du matin, j'ai pu commencer les observations à l'astrolabe ; le vent souffle encore et nécessite des abris de couverture autour de l'horizon artificiel ; plusieurs étoiles passent

sans qu'il me soit possible de les saisir et je m'agace et m'énerve.

Au petit jour, nous partons. J'adresse un dernier adieu à la vieille mosquée ensablée de l'oued Temagelelt et nous allons de crête en crête, dans le jour naissant, parmi les pierres et les dépressions.

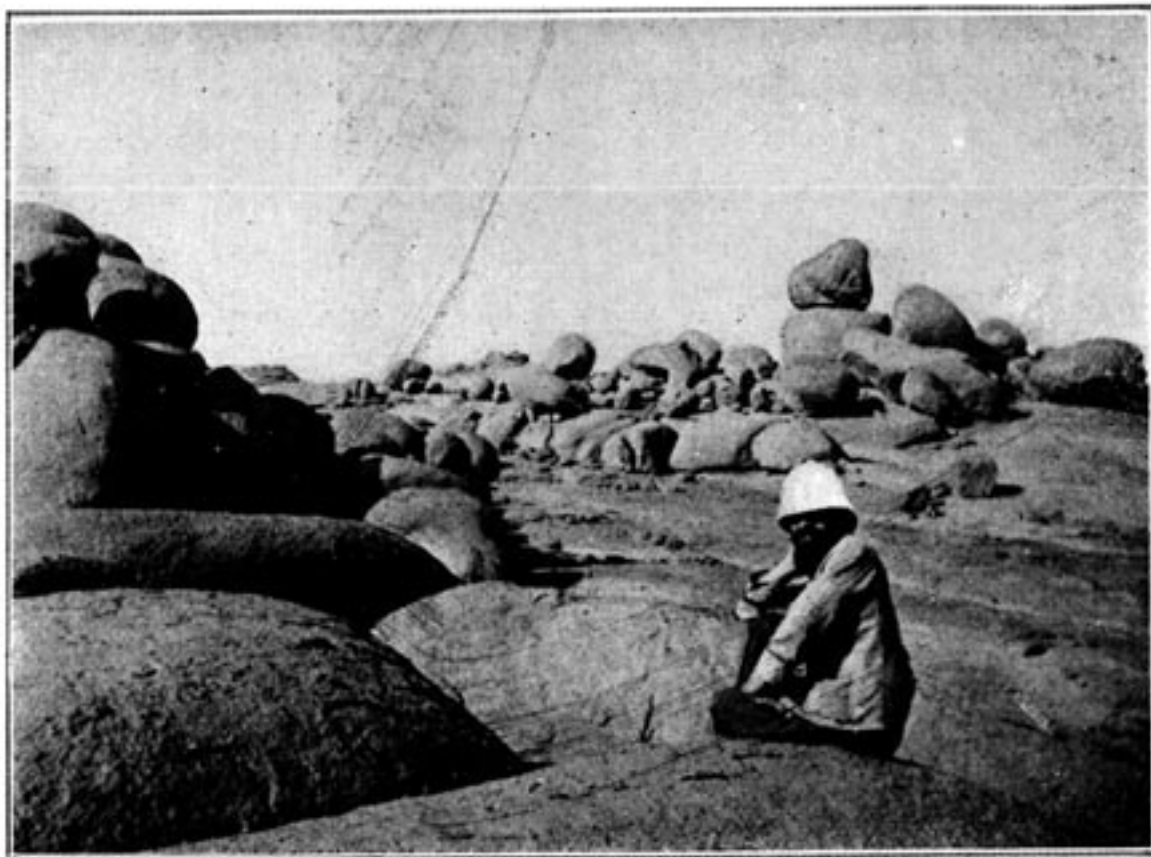
L'oued Ebdakan bientôt atteint est un des plus importants collecteurs des eaux méridionales de l'Adr'ar'; la dépression en est vaste, tapissée d'« alloummouz » et le lit en est seulement marqué par quelques fossés étroits aux berges à pic. Le fond de la vallée est fait d'argile craquelé, comme si l'eau des pluies, au lieu de couler vers le Tilemsi, s'était lentement évaporée dans une cuvette imperméable.

Au delà de l'oued Ebdakan, les vagues parallèles de pierre reprennent et viennent border, plus au sud, la dépression de l'oued Ir'acher-Sadid.

Le puits d'In-Tedayni, notre étape d'aujourd'hui, est au centre de la vallée, tout près du lit de l'oued, dans une petite clairière qu'entourent les « tabouraqa » et les « tichaqa ». Le soleil déjà est vertical quand nous y dressons le camp ; heureusement les feuillages sont très denses et l'ombre, au pied des arbres, est épaisse et fraîche.

Quelques troupeaux de chèvres boivent aux abreuvoirs ; Fenna s'est accroupi sur le sol, au milieu des pasteurs ; il leur conte des nouvelles intéressantes et très longues, car la conversation dure indéfiniment et j'entends par instants, plus élevés que le bêlement des cabris, ses éclats de voix et ses exclamations.

Dès qu'un peu de fraîcheur a réveillé la vallée de l'oued Ir'acher-Sadid, je vais sur les sommets de l'adrar Ter'arr'arat, faire un tour d'horizon et voir le soleil se coucher sur les crêtes occidentales. Partout les arêtes rocheuses se croisent, violettes ou grises ; des cônes plus élevés saillent comme des repères et dans la brume du soir, les « adrars » lointains de Tachdaït ou Ilebdan, sont voilés et invisibles ; à mes pieds la percée de la vallée s'insinue et le vent fait onduler lentement les touffes épaisses des gros arbres en boules et frissonner les « aloummouz » plus légères et dorées.



*Cliché Dépêche Coloniale.*

1 et 2. Le lieutenant Vallier dans l'adrar de Dourit (Adr'ar' des Ifor'as).

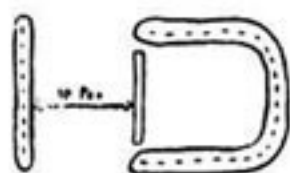




25 mai.

A midi, par la pleine chaleur, nous arrivons à Kidal. De l'oued Talhoas, affluent de l'Ir'acher-Sadid, nous avons gagné au travers de la « hamada » de roches éparses, le bassin de l'oued Kidal. La zone de partage des eaux conserve des traces fréquentes d'anciennes constructions cyclopéennes dont la destination n'est plus nettement apparente. Étaient-elles des abris pour les troupeaux et les caravaniers, ces enceintes rectangulaires et carrées partagées en deux ou quatre pièces ? Était-il une fortification ce mur circulaire fait de blocs énormes non équarris, qui barre entièrement la vallée et n'est percé que d'une seule poterne ?

Sur toutes les élévations et particulièrement sur les mamelons de l'oued Sebboraq, des « basinas » d'allure très vieille et d'une forme nouvelle, gisent, nettement visible dans l'argile du sol. On croirait d'immenses fers à cheval clos par une murette et protégés en avant des cornes par un rempart de blocs plus grossiers.



Autrefois Kidal, comme Es-Souk, était une ville sonraï ; son importance était très inférieure et les ruines actuelles en sont peu étendues. Toutefois les deux cités étaient contemporaines : la seule mosquée de Kidal avec ses trois rangées de colonnes intérieures, les tombes circulaires nombreuses, sont de construction et de type analogue.

De nos jours l'oasis de Kidal ne consiste plus qu'en quelques touffes de palmiers qui bordent le lit de l'« oued » et en deux ou trois groupes de puits répartis sur un kilomètre peut-être, au milieu des arbrisseaux déchiquetés, dans la coupure, entre des crêtes de roches sombres.

Dès les puits les plus amont, j'interroge quelques bouviers sur la présence à Kidal du détachement soudanais du lieutenant Vallier. — « Les tirailleurs sont repartis pour le Niger ».

Cela, j'en doute ; un seul fait semble certain, c'est que le lieutenant Vallier s'est éloigné de Kidal pour trouver des pâturages. En attendant d'autres renseignements, je vais toujours camper ici, aujourd'hui. Fenna indique, près des trous d'eau méridionaux, un emplacement favorable au camp.

Quelques belles touffes de ronciers fourchus se dressent, sous lesquels j'installe ma tente ; les têtes feuillues très hautes sur les troncs flexibles portent une ombre propice qui se déplace au caprice du vent. Une ligne étroite d'arbrisseaux me sépare du chenal de sable uni de l'oued Kidal ; entre les branches j'entrevois, allant vers l'eau, la longue théorie sans cesse renouvelée des bœufs indolents, ou des chèvres, ou des moutons effarés. Le soleil éblouissant met des reflets d'or aux robes fauves des taureaux et les jeunes chevreaux se roulent en bêlant dans le sable d'où sort un papillotement qui indécise toutes choses.

Les puits sont tout près, sous le surplomb de la berge opposée ; les pasteurs demi-nus y puisent à grand effort l'eau pour le bétail et s'excitent eux-mêmes de « ouch » cadencés. Des femmes, poussant les bourriquets gris à croix noire, viennent remplir les outres, puis elles s'en retournent vers les campements de la plaine, assises à califourchon sur l'arrière-train des bêtes qui trottent à pas menu ; une branche tenue en main les abrite du soleil et les deux outres humides oscillent par saccade à chaque pas. Dans les branches des dattiers les corbeaux à colliers croassent et se poursuivent.

Je me suis étendu sur mon lit de camp et je somnole, quand le bruit d'un galop furibond me réveille. Un cavalier touareg, tout vêtu de bleu, s'avance à bride abattue ; près de ma tente il saute lourdement à terre et s'en vient vers moi tenant une lettre en main.

Voici enfin des nouvelles ! La missive est du capitaine Pasquier ; le rendez-vous de Kidal est reporté à Gounhan à quarante kilomètres plus à l'ouest et c'est en ce point que Vallier doit m'attendre.

Mon porteur de message est un gros homme, à large et bonne figure ; il tient en main sa lance et son petit cheval blanc porte

une selle à haut pommeau tout garni d'étain découpé et de cuirs rouges et bleus.

Fenna s'est avancé vers l'homme et lui donne l'accolade, puis il me le présente : Alemlar'-ouan-Sidi, chef des Ifor'as Ifergou-messen. Mokhammed Ferzou m'avait déjà cité ce nom.

Alemlar' s'est assis sous ma tente : « les Soudanais, me dit-il, ont campé ici, il y a quinze jours déjà, puis les capitaines sont repartis vers le sud. Moi, je te donnerai demain un guide pour te mener à Gounhan ».

Un guide ne m'est pas indispensable puisque Fenna est avec moi et connaît les sentiers ; d'ailleurs, pour laisser reposer les méhara, j'ai décidé de séjourner demain à Kidal.

Alemlar'-ouan-Sidi est reparti vers ses tentes ; il reviendra demain et m'amènera son jeune fils Daoud.

C'est Allah sans doute qui m'a inspiré quand j'ai fixé le départ à après demain seulement ; dès qu'Alemlar' s'est éloigné, la tourmente de vent s'élève et toute la soirée un voile de poudre rouge enveloppe la terre et le ciel et dans la nuit masque les crêtes voisines et les étoiles. Les roniers sifflent lamentablement et entrechoquent avec bruit leurs feuilles sèches. Dans ma tente close, Fenna s'est réfugié et me raconte les nouvelles de Kidal :

« Sais-tu, me dit-il, qu'Alemlar'-ouan-Sidi est marié et que sa femme est avec Lalla-out-Illi, une des plus belles et des plus célèbres parmi les Ifor'as... »

Kidal, 26 mai.

Alemlar'-ouan-Sidi et son fils Daoud sont arrivés de grand matin.

Daoud a dix ou onze ans ; il est trop jeune encore pour porter le voile, mais il ceint une grande épée qui lui bat dans les jambes et menace de le faire choir ; il en est très fier et ne veut pas la quitter. C'est Daoud qui monte aujourd'hui le cheval blanc d'apparat et qui enfourche la selle ornée d'étain et de cuir ; Alemlar' s'est contenté d'un cheval maigre et cagneux et d'une selle rapiécée. Daoud commande et tout le monde obéit, même Alemlar'-ouan-Sidi.

D'ailleurs Daoud est charmant ; il a une jolie tête ronde qu'il lument des yeux pétillants et profonds ; ses lèvres entr'ouvertes laissent voir ses dents blanches et sa tête rasée est surmontée d'un toupet de longs cheveux fins que le vent fait voltiger comme un panache.

Daoud ne connaît pas la timidité ou la gêne ; de lui-même il est venu me dire bonjour et s'est assis dans le sable près de moi. Alemlar', Fenna, Barca, debouts, font cercle autour et l'écoutent. Daoud tout de suite veut voir les fusils et les revolvers ; Daoud veut essayer son adresse et Daoud du premier coup de carabine, atteint la cible.

Devant ce résultat, Alemlar'-ouan-Sidi se pâme et presse Daoud dans ses bras.

Le mioche est vraiment intelligent et curieux d'apprendre ; toute la matinée il est auprès de moi ; il m'accompagne dans mes promenades et me questionne sans cesse sur ce qu'il voit, sur les noirs, sur le Niger, sur Tombouctou. Je l'ai pris en affection et j'ai plaisir à lui répondre.

Alemlar'-ouan-Sidi et Daoud s'en sont allés vers leurs tentes. Alemlar' a péniblement enfourché son coursier étique et part au petit trot ; Daoud a sauté d'un seul coup sur son cheval blanc et de pied ferme s'est élancé au triple galop ; un nuage de poussière l'a enveloppé dans lequel il est disparu.

Rarement j'ai vu un gamin de cet âge plus déluré et plus comique ; je garderai le souvenir du jeune Daoud.

Ce soir le temps est beau et calme ; les « djerid » des dattiers pendent insensibles au long des tiges et une chaleur lourde monte du sol. Dans le silence infini de la nature, quelques abois lointains de chacals font frissonner et surprennent, et la lune jette sur le sable clair et livide de grandes ombres immobiles.

27 mai.

Dès l'aube, nous partons pour Gounhan... Fenna m'a dissuadé, à cause de soi-disantes difficultés de route, de partir de nuit ; et j'ai bénévolement acquiescé, ignorant que Fenna, cette fois encore, avait laissé fuir son « méhari » et qu'il cherchait





**Types d'Ifor'as**

1. Fenna, mon guide, à cheval, à Kidal.
2. Fenna, à âne.
3. Fenna et une jeune fille noble des Ifor'as.
4. Fenna, Daoud et femme d'imr'ad à Kidal.
5. Fenna dévoilé.
6. Fenna et Barca devant les ruines de la grande mosquée d'Es-Souk.



seulement à gagner du temps, pour permettre à ses gens de retrouver sa monture.

Mais au jour, malgré les plaintes du pauvre, j'ai donné le signal et Fenna suit à pied, sans enthousiasme et sans gaité.

Nous marchons droit sur l'adrar Ilebdan dont la haute silhouette paraît et disparaît dans le brouillard léger. La montagne forme deux massifs isolés que sépare la perçée de l'oued Alket. La masse centrale de chacun d'eux est imposante et les rochers, aux vastes surfaces arrondies à la base, se dressent en pitons aigus ou en cornes jumelées ; tout autour, des pics moins élevés saillent de l'ensablement et sont comme des veilleurs avancés.

Le sentier de Gounhan frôle la partie méridionale de la montagne et s'insinue entre la masse centrale et la ceinture de pics ; au delà, il redescend dans la dépression séparative vers le puits de Alket.

Dans les derniers contreforts de la montagne, nous rencontrons une bande de bourriquets vagabonds ; Fenna qui n'en peut plus et traîne lamentablement la jambe, enfourche l'un d'eux et le fier chef des Tarat-Mellet débouche, sur cette peu noble monture, dans la clairière des points d'eau. Fenna baisse la tête et s'est caché les yeux ; Barca, dont les jambes toujours sont valides, le plaisante et moi-même je ne puis me retenir de rire aux éclats.

Heureusement, pendant l'arrêt au puits, le « méhari » perdu, rejoint enfin sous la conduite d'un des serviteurs d'Alemlar'ouan-Sidi ; Fenna jubile et gratifie, avant de reprendre le coursier digne de lui, le pauvre bourriquet d'un bon coup de trique. Maître Aliboron s'enfuit au petit trop, méditant, j'en suis sûr, l'ingratitude de Fenna.

Le massif le plus occidental de l'adrar Ilebdan est aussi moins élevé et moins ample ; nous en longeons la corne nord qui découvre, au delà de l'oued Tigedimmin, la bordure de l'adrar de Gounhan.

Le puits de Gounhan est situé en une petite fissure de la montagne, à l'extrême sud de l'Adr'ar' des Ifor'as. C'est en fait des arêtes de roches et des blocs de pierres noires ; de Gounhan au

Niger s'étend la plaine unie, infinie, à peine ondulée, quelque peu verdoyante au passage des oued mal délimités, et monotone comme le sont les Tanezrouft ou les reg septentrionaux.

De loin, nous avons aperçu le camp des Sénégalais ; les tentes blanches scintillent au soleil et les sentinelles se détachent au-dessus des roches sur le fond lumineux du ciel.

J'ai laissé Larbi s'occuper des bagages et des caisses, et déjà, dans la tente de Vallier, je raconte mon voyage. Le camp forme un vaste carré sur les faces duquel des pieux plantés supportent les paquetages et les armes ; au centre sont entassés les sacoches de cuir, les selles, les bâts et les caisses.

Jusqu'au soir nous causons, Vallier et moi ; soudain la tornade s'élève.

Du sud-ouest, un énorme nuage rouge, illuminé de reflets roux, monte de l'horizon et le sol prend une teinte livide ! La nuée se dresse horizontalement d'un mouvement uniforme comme ferait un rideau levé vers le zénith et l'obscurité se fait plus profonde. Quelques petites trombes claires, avant-coureurs de la tourmente, errent çà et là parmi les touffes de « merkba » et les gommiers qu'elles tordent au passage.

Au camp, tous les hommes s'affolent ; les bagages sont recouverts de tentes de cuir dont de gros blocs de pierres fixent le pourtour ; nos abris sont renforcés de pieux et de piquets et les caisses forment un épi contre le vent. Aux flancs des chameaux qui d'eux-mêmes se sont couchés, tendant les reins à la tempête, les Sénégalais s'accroupissent, enroulés dans les couvertures et les étoffes épaisses.

La tornade est maintenant sur nous ; le vent souffle en ouragan et la poudre rouge est si épaisse qu'on ne voit plus à quelques pas ; les tentes grincent et craquent, les toiles flottent avec bruit, les branches sifflent et des objets entraînés s'envolent ; les « méhara » beuglent lamentablement.

De grosses gouttes d'eau cinglent et crépitent sur les toiles tendues, et dans le frisson universel, la clameur affolante de la tempête hurle, s'exaspère, monte et se prolonge comme fait une sirène dans la nuit.

Nous nous sommes clos hermétiquement dans nos abris ; par





**Types d'indigènes de l'Adr'ar'**

1. Le jeune Daoud, fils de Aleml'ar ouan Sidi.
2. Daoud, à cheval, à Kidal.
- 3 et 4. Femmes d'imr'ad ifor'as à Kidal.
5. Une jeune fille des Ifor'as.
6. Jeunes garçons ifor'as de caste noble.



les entrebaillements, la poudre rouge pénètre, emplit les yeux, s'infiltré dans la gorge et fait râler. Toute la nuit, l'ouragan gémit et s'irrite et c'est une musique sublime que j'écoute oppressé tandis que de larges éclairs viennent par instant illuminer l'intérieur même de la tente.

Gounhan, 28 mai.

La tempête s'est calmée, mais des sursauts de la nuit, la terre garde encore un air compassé et morose ; les arbustes sont rabougris et ratatinés et dans le ciel bleu, encore ceinturé de vapeurs basses, le soleil matinal a des reflets livides. Tout de suite la température est lourde et orageuse.

Fenna, mon brave Fenna, me quitte ce matin et s'en retourne vers ses campements de l'oued Alioug'. Cette séparation m'attriste plus que je ne saurais dire, car durant tout le voyage de l'Adr'ar', Fenna s'est montré si complaisant et si empressé que je le considère comme un ami très sûr. Mes randonnées du mois de mai, mes promenades vagabondes dans les « oued » ou par les montagnes, m'ont laissé si exquise impression, qu'il me semble que le départ de Fenna soit la brisure finale de toute une époque désormais passée et dont le souvenir me reste très doux.

J'ai chargé Fenna de porter de suite au P. de Foucauld une longue lettre relative à la fin de mon voyage ; je l'ai comblé de cadeaux de toutes sortes, pièces de guinée, voiles de soie et verroteries et nous nous sommes serrés cordialement les deux mains. Fenna semble triste ; lentement il monte à méhari et, mon bon vieux Fenna s'en va par la plaine, très grand et majestueux, sans se retourner. Longtemps j'écoute les heurts du bouclier contre les panneaux de la selle et je le suis du regard par delà les rochers.

Barca est demeuré près de moi ; il me regarde étonné : « Pourquoi regretter Fenna ? Les Touareg ont la tête et le cœur vide et Fenna ne pense plus à toi ». Le vieux Barca a-t-il raison ? je l'ai cru depuis, car Fenna a oublié de porter ma lettre au P. de Foucauld.

Je suis rentré dans ma tente, légèrement soucieux, puis avec

Vallier nous sommes allés par les rochers et la journée passe très vite, effaçant la mélancolie et le spleen.

A l'heure du coucher du soleil, la tornade s'élève à nouveau ; elle est moins violente et moins prolongée qu'hier ; mais ce soir encore le ciel est couvert et embrumé et ni les étoiles ni la lune n'apparaissent de la nuit.



## DEUXIÈME PARTIE

RENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES

RECUEILLIS

AU COURS DE LA MISSION SAHARIENNE

---

1° L'ADRAR'. — MŒURS ET COUTUMES  
DES TOUAREG IFOR'AS

2° POSITIONS ASTRONOMIQUES

3° NOTE DE M. PAUL LEMOINE SUR LES FOSSILES  
RAPPORTÉS DE TILEMSI



## CHAPITRE PREMIER

### **L'Adr'ar' ou pays des Ifor'as**

Le pays habité par les Touareg Ifor'as et qui porte en langue tamachèque le nom général de Adr'ar' s'étend entre les 18° et 21° degrés de latitude boréale.

Les Kel-Ahaggar prononcent tous le nom de l'Adr'ar' : Ad'ar « : ɣ » ce qui signifie caillou assez petit, et ce nom, a-t-on cru, marquait l'opposition entre ce pays de reliefs peu accentués et le Ahaggar qui avec ses sommets de 2.200 mètres est la « grande pierre ». Le mot Adr'ar' des Ifor'as jadis fréquemment employé n'aurait été dans ce cas qu'une déformation arabe du mot Ad'ar.

Toutefois il est certain que les Ifor'as eux-mêmes, les Ioulliminden et les autres Touareg du sud appellent leur pays Adr'ar' « : ɣ » ce qui signifie « montagne ». Les Kel-Ahaggar appellent une montagne Adrar (ooɣ) qui est le même mot avec les sons adoucis ; c'est donc par corruption et non par application d'un autre nom qu'ils disent Ad'ar au lieu de Adr'ar'.

Nous appellerons le pays des Ifor'as Adr'ar' en suivant l'orthographe des habitants ; pour éviter une confusion avec l'Adrar de Mauritanie il sera souvent bon d'adjoindre un qualificatif et de dire : Adr'ar' Nigritien ou Adr'ar' des Ifor'as.

En ces dernières années, l'Adr'ar' fut à plusieurs reprises visité par des Européens. En 1904, il fut traversé à l'aller et au retour par la mission Théveniaut qui rencontra à Timiaouin le chef d'escadron Laperrine, commandant supérieur des oasis

sahariennes. Ce dernier ne fit que parcourir la lisière nord du pays.

L'année suivante, durant les mois de juin et de juillet, les reconnaissances du capitaine Dinaux, commandant l'annexe d'In-Salah, et du lieutenant Clor ne visitèrent encore que la zone comprise entre In-Ouzel, Timiaouin et Tin-Zaouaten. Mais M. Gautier, venu avec le détachement algérien jusqu'à l'oued Toukçemin, continua son voyage sous la protection de quelques Ifor'as, et après avoir parcouru, rapidement il est vrai, mais avec attention toute la bordure est de l'Adr'ar', descendit jusqu'à Gao par la vallée du Tilemsi. De ce voyage, M. Gautier rapporta une étude qui fixe définitivement la géologie de ces régions et la première carte des pays qu'il traversa ; mais il n'eut que peu, le loisir d'étudier la population même.

Enfin le 28 avril 1907, trois reconnaissances françaises se sont jointes à Timiaouin. Le capitaine Dinaux, venu de In-Salah avec la mission du capitaine Arnaud, trouvait en ce point les détachements méharistes de la compagnie de Bamba et de la compagnie de Gao. Les itinéraires dans l'Adr'ar' de ces trois reconnaissances avec la précision que leur apporte un canevas de douze positions astronomiques nouvelles permettent de donner sur le pays des indications définitives.

L'Adr'ar' est assurément tout entier de formation archéenne et volcanique. C'est un plateau de roches granitiques ou porphyriques en partie enfouies et qui s'incline légèrement vers l'ouest ; un rebord étendu du nord au sud, est constituée par un très important massif rocheux, l'adrar Ter'arr'ar où se trouvent les plus hautes altitudes avec les mouts Effen et Abaggan et qui est limité dans toutes les directions par une falaise presque verticale.

Ce massif de Ter'arr'ar est bordé au nord par l'oued Tar'lit, traversé de part en part par l'oued Tabankort, limité par l'oued Alioug' (ou Eleoui) au sud et pénétré jusqu'au cœur par l'oued Maret. Sa difficulté d'accès et la présence de points d'eau nombreux, redir et tilmas, en font le refuge des Ifor'as en cas d'invasion ennemie.

Autour de ce noyau central, se pressent des massifs isolés,



moins hauts et moins importants qui lui font comme une couronne continue. C'est au nord, l'adrar Tessalit, l'adrar Timiaouin, l'adrar Teg'oug'met, l'adrar Toukçemin, l'adrar In-Ouzel ; à l'est, l'adrar Dourit, l'adrar Ti-n-Ibr'oren et l'adrar Ouzzein ; au sud, l'adrar Ichoualen, l'adrar Tachdaït, l'adrar Ilebdan, l'adrar Gounhan ; à l'ouest enfin, l'adrar El-Mamas et l'adrar Echchell.

Tous ces massifs paraissent de constitution semblable ; la plupart sont formés de roches porphyriques dont les arêtes primitives furent arrondies par les tourmentes de sable chassé par le vent. Mais tandis que les granits et les laves du Ahaggar ont conservé leurs teintes claires dont la pureté de l'atmosphère idéalise les roses et les gris, les porphyres de l'Adr'ar se sont couverts d'une patine noire, luisante, à tel point qu'on les croirait frottés à la mine de plomb. Sur cette surface les rayons du soleil se reflètent ; leur chaleur elle-même se réfracte dans l'atmosphère ambiante de telle sorte que se trouve annulée, toute action calorique interne ; les roches restent lisses et polies et ne se désagrègent plus comme dans les régions septentrionales par l'écaillage successif de minces plaques concentriques qui, sous l'action répétée des brusques refroidissements nocturnes, succédant aux échauffements solaires, rongent peu à peu, par la face exposée et jusqu'au rognon central, les granits ovoïdes du Ahaggar.

Parfois la poussée volcanique a soulevé d'un seul jet la masse des adrar Ter'arr'ar et Ilebdan et les a bordés d'escarpements verticaux où les éboulis récents découvrent sous la patine superficielle, des tonalités rouge sombre, trace des embrasements anciens. Parfois plus contenue elle a incurvé des dômes polis qui, ci et là, saillent du sol comme l'écaille démesurée d'une tortue préhistorique, et a donné aux adrar Tin-Daoudaouan et Dourit l'ample modelé de coupes surbaissées. Plus souvent les massifs restent bas et diffus et les blocs y sont jetés pêle-mêle comme sur une plage de gigantesques galets ; les points culminants s'y dégagent à peine ; hors le lit des oued, les sentiers serpentent autour des roches qui les coupent à chaque pas et parmi ces chaos où les points de repère souvent font défaut, le

voyageur se sent perdu comme en la tristesse de ruines informes. Quelque fois sur les flancs des arêtes, des tribus dont le souvenir s'est éteint ont élevé des mausolées antiques, sorte de colonnes creuses où les pierres sont dressées sans ciment ; les assises ordonnées se profilent dans le ciel et tranchent sur le fouillis dont la nature a tapissé le sol. Sur le rebord du sentier où les pas ont poli les cailloux, de distance en distance, quelque arbrisseau étique, aux feuilles éternellement mangées par chaque méhari passant, s'est tordu sous les efforts des tourmentes d'hiver. Nulle part l'eau des pluies, avant d'atteindre la coupure de la vallée, ne serpente par mille ruisselets garnis de sable fin ; entre ces pierres qui laissent entre elles des cavités, des trous qu'aucune terre n'emplit, elle ne peut se frayer un lit au grand jour et elle disparaît vers les couches internes entraînant dans les anfractuosités profondes tous les débris végétaux apportés par les vents. Aussi la montagne de l'Adr'ar' est elle partout d'une aridité sauvage, d'une sévérité rude que n'annoblit pas l'harmonie ou l'ampleur de la structure générale. Sa tonalité et sa disproportion lui donnent partout un aspect triste, presque lugubre ; l'air même si transparent et si vivant dans le nord est ici constamment embrumé et l'horizon garde sans cesse une ceinture basse de vapeurs rouges faite d'un argile impalpable, poudre fluide qui apparaît pour la première fois et remplace dans les bas-fonds le sable toujours si propre des zones septentrionales.

De ces massifs archéens ou volcaniques, M. Gautier n'a eu l'occasion d'étudier la formation que de deux très importants : l'adrar d'In-Ouzel et l'adrar Ibeldan dont les contreforts vont jusqu'à Kidal. Je crois que l'explication géologique qu'il en donne pourrait s'appliquer à tous les autres massifs de l'Adr'ar' qui se présentent tous sous des aspects identiques.

Mais chose remarquable, le charme de l'Adr'ar', pays de montagnes, réside tout entier dans les dépressions où, vis-à-vis de la montagne morte et solitaire, s'épanouit dans les oued la vie intense à la fois d'une population plus favorisée, d'une flore devenue d'une richesse inconnue des zones septentrionales et d'une faune pressée d'antilopes et de bétail errants parmi les pâturages plus fréquents et plus drus.

Ces oued, entre les hautes falaises verticales de l'adrar Ter'ar-r'ar se rétrécissent parfois en des gorges sauvages, encombrées d'énormes blocs tombés des à-pics et où l'eau des pluies hivernales séjourne dans des anfractuosités profondes de la roche. Ces défilés n'ont nulle part l'ampleur et la majesté des gorges de Takoumbaret dans les contreforts du Mouydir ; mais à Tahort par exemple, elles se parent d'une réelle grandeur et devant les cascades asséchées, les agelmam où séjourne un peu de liquide boueux, les éboulis énormes qu'escaladent les chèvres venues boire aux places où l'eau affleure sous le sable, il est aisé de se figurer combien, après un ouragan dans la montagne, le passage doit être impressionnant alors que le torrent à pleins bords y bouillonne et s'irrite.

Plus loin au contraire, l'oued s'épand dans des plaines verdoyantes et là, sans cours nettement tracé forme de vastes cirques auxquels les montagnes lointaines sont une ceinture estompée. Dans ces fonds les pluies annuelles entretiennent une végétation qui contraste avec l'aridité des tanezrouft du nord et de l'est. A l'hivernage les talha ou gommiers aux grosses fleurs jaunes, les tabouraq au feuillage opulent, les tichaq vert cendré garnis d'épines ligneuses, les herbages de mille espèces, drus et vigoureux, donnent l'impression des pâturages fertiles du Soudan. A la saison sèche même, les arbustes conservent presque partout leur parure de feuillage vert ; l'eau des oued circule en effet à une faible profondeur sous le sable ; à la surface du rocher, et l'humidité monte jusqu'aux racines profondes ; les graminées se dessèchent, mais le sol se couvre alors de ces jolis tapis d'alloummouz d'un jaune si clair et si franc sous le soleil et c'est pour les méhara une nourriture abondante et d'autant plus un régal que tous les arbres des zones montagneuses, sont alors dépouillés et immangeables.

Dans les parties de leur cours où les oued n'ont pu s'étendre librement, les eaux des tornades ont, dans la vallée, tapissé de sable fin un chenal sinueux où nulle plante ne pousse, tandis qu'à droite et à gauche des berges nettement marquées par des ressauts à pic se couvrent, jusqu'à la falaise rocheuse voisine, d'arbrisseaux serrés, d'arbustes aux branches inclinées. Et ces



oued ont alors tout à fait l'allure de nos rivières de France, des petites rivières des régions montagneuses sur le miroir desquelles s'inclinent les saules ou les bouleaux. Car si dans l'Adr'ar' une ou deux fois par an seulement la rivière coule à pleins bords entre ses berges embroussaillées, dans le lit même, le sable ondulé en vagues légères reste toujours si propre, si débarrassé de tous débris de branchage ou d'herbe qu'il semble une eau que n'égaierait nul reflet des végétations riveraines.

Avec ce facies particulier à l'Adr'ar' et que je n'ai revu ni dans le Ahaggar, ni dans l'Azaouad ou le pays Oulliminden coulent presque toutes les rivières dans les parties montagneuses de leur cours. Ainsi l'oued Afara, l'oued Tar'lit, l'oued Alioug', l'oued Tolia, l'oued Es-Souk et bien d'autres ont de ces lits de sable nettement tracés : dans cette zone déjà soudanaise, les pluies plus abondantes font sans doute couler assez fréquemment les eaux, et avec assez de force dans les adrar pour que les végétations naissantes ne puissent résister à leur violence et à l'enfouissement sous les sables entraînés.

Par suite de l'inclinaison générale de l'Adr'ar', presque toutes les rivières s'étendent d'abord largement depuis leur source jusqu'au rebord du plateau ; là, elles se creusent vers l'ouest un chenal dans les montagnes ; ensuite elles s'élargissent à nouveau dans les plaines qui bordent les falaises et vont enfin se perdre dans la vaste dépression occidentale collectrice qui aboutit au Tilemsi.

Les premières cartes ont jadis représenté le système hydrographique du pays sous forme d'une série d'oued tous mathématiquement parallèles les uns aux autres, orientés est-ouest, et allant tous se jeter dans un Tilemsi rectiligne et vertical.

Cette conception outrée correspond bien un peu, il est vrai, à l'impression première que ressent le voyageur quand, dans la partie montagneuse, il doit traverser une série de failles dont les eaux vont uniformément, au dire des guides, se jeter au Tilemsi. C'est que, lorsqu'on ne les interroge pas à fond, les indigènes se bornent à donner l'aboutissement final de toutes les eaux du pays ; mais si de fait, presque toutes les rivières ont un cours isolé et solitaire dans les adrar, dès qu'elles sont sorties



de la limite des rochers, dès qu'elles pénètrent dans les pâturages ifor'as et plus loin dans la dépression Kounta, elles se reprennent à imiter toutes les rivières ; elles se jettent l'une dans l'autre par des confluent bien apparents, et ce n'est guère que par les trois oued Alioug', Inchedan et Ebdakan que toutes les eaux pluviales de l'Adr'ar' aboutissent au bas-fond de Tésakant, tête du Tilemsi.

L'oued Alioug' (en arabe Alioug', en tamachèque Eléoui) est sans nul doute l'artère la plus importante de l'Adr'ar'. Il récolte en effet les eaux de tout le versant occidental du pays, amenées par les oued Ir'err'er, Tar'lit, Tabankort et Maret et même une partie des eaux du nord puisque la source de l'Ir'err'er est au voisinage de Timiaouin et celle de l'oued Tar'lit près de Bour'essa. L'oued Ir'err'er reçoit par les oued Afara et Abanko les eaux de l'adrrar Tessalit et récolte lui-même celles de l'adrrar Teg'oug'met et d'une partie de l'adrrar Timiaouin ; large et rempli de pâturages il n'a malheureusement que peu de points d'eau permanents. L'oued Tar'lit, le plus important après l'oued Alioug' tant par sa longueur que par ses pâturages, collecte les pluies de l'adrrar Toukçemin et du versant nord de l'adrrar Ter'arr'ar ; il n'a de nombreux puits que dans la partie inférieure de son cours. L'oued Tabankort va chercher à travers l'adrrar Ter'arr'ar les eaux de l'adrrar Dourit. L'oued Maret s'alimente au cœur de l'adrrar Ter'arr'ar. Enfin l'oued Alioug' lui-même s'enfle des eaux de l'adrrar Dourit, de l'adrrar Ti-n-Ibr'oren, de l'adrrar Ichoualen, de l'adrrar El-Mamas, de l'adrrar Echchell et ne le cède à aucun autre comme pâturages ; mais les puits y sont toujours proches et abondants et cela explique que le cours de cet oued soit la principale zone de concentration des Ifor'as.

L'oued Inchedan qui, dans son cours supérieur s'appelle successivement oued Tagmart et oued Tella prend sa source dans l'adrrar Ichoualen et longe le versant occidental de l'adrrar Tachdaït. Étroit et resserré par les rochers, il tire sa principale importance de son passage à Tella, dans le voisinage duquel nomadise toujours Baï, le grand marabout Kounta des Ifor'as, propriétaire de très nombreux troupeaux.

Enfin l'oued Ebdakan contournant le sud de l'adras Tachdaït amène au Tilemsi les eaux lointaines de la falaise orientale, bien moins abrupte, de l'Adr'ar'. Son cours inférieur se grossit des pluies de l'adras Tachdaït, de l'adras Ilebdan, de l'adras Gounhan ; très en amont il est considéré comme formant la limite extrême de l'Adr'ar' et les puits comme celui de Arli, séparés des autres puits par plusieurs jours sans eau, sont peu fréquentés et inconnus de beaucoup.

Ce système hydrographique, complexe et ramifié, est malheureusement un réseau artériel où le sang ne circule pas. Bien que dans l'Adr'ar' les pluies soient annuelles, régulières et bien plus abondantes que dans le Ahaggar et l'Ahnet, l'eau ne coule que très rarement dans le lit asséché des oued. Par contre, les nappes d'infiltration sont particulièrement abondantes, car toutes les eaux tombées dans le pays ne le quittent pour ainsi dire jamais ; elles s'infiltrent dans le sable et il n'en est qu'une quantité infime qui, lors des plus grands ouragans, aille superficiellement se perdre dans les régions plus basses du Tilemsi. Or, à peu de profondeur, ces eaux d'infiltration sont retenues par la surface rocheuse, et les nappes, que des puits nombreux atteignent, mais n'épuisent jamais, sont empêchées par des barrages naturels d'aller s'épandre souterrainement vers des zones inférieures.

Aussi les Ifor'as ne sont-ils jamais menacés du manque d'eau ; ils ont pu à loisir multiplier les puits dans les pâturages abondants et se sont évité ainsi des abreuvoirs fastidieux et les longues poussées des troupeaux vers l'eau lointaine.

Ces puits qu'ont eu à creuser les populations de l'Adr'ar' ne sont nulle part profonds, et ne dépassent jamais une douzaine de mètres. Les Touareg, d'ailleurs, n'en utiliseraient pas de plus creux et ils préfèrent doubler une étape que d'abreuver leurs troupeaux au delà de cette profondeur.

Les puits véritables, ceux que les Touareg appellent « anou » sont des trous de dix à douze mètres de profondeur dont l'orifice surélevé est généralement rétréci par des pièces de bois posées au-dessus du vide et sur lesquelles les terres viennent prendre appui. Creusés sur la berge même de l'oued, hors des

atteintes du courant né d'un orage dans l'adrar, ils sont le plus souvent au centre d'une petite clairière que les arbrisseaux ont déserté, à la suite des injures répétées du bétail impatient de l'eau. Là, le sol mêlé de détritrus se couvre d'un terreau noirâtre, damé par les sabots pressés et dont l'imperméabilité entretient près des abreuvoirs un marécage inasséché. Tous les animaux de la faune désertique, viennent y boire, les pintades en compagnies, les petits fauves à l'abri de la nuit, les singes et les mille petits oiseaux dont le babil étonne les oreilles habituées au grand silence des étendues sahariennes, Et là, au voisinage du puits, tout ce petit monde, latent parmi les arbustes et les herbages étiques, palpite, inconscient du désert, et des sables et des tanezrouft sans eau et des solitudes immenses d'où la vie est absente, menant l'âpre existence qui naît de ces quelques gouttes épandues par la maladresse des chameliers ou des femmes.

Les Ifor'as ne font jamais de maçonneries en pierres sèches ; quand la fluidité du sol oblige à un coffrage, celui-ci, toujours sommaire, est constitué en rondins légers derrière lesquels est tassé un matelas de drinn ou de feuillage. Le drinn donne au liquide un goût désagréable, mais qui semble indifférent au palais des nomades. Le puisage se fait toujours au moyen de seaux de peau (delou) sans le secours de poulies ou la traction d'animaux ; un procédé plus perfectionné n'existe guère qu'en quelques centres de culture.

Un des puits les plus profonds de l'Adr'ar' est, au dire des indigènes, celui de Es-Souk qui atteint une douzaine de mètres.

Les « anou » ne se rencontrent généralement pas hors des dépressions et des plaines. Dans la zone montagneuse, la nappe liquide filtre le plus souvent à si faible profondeur qu'il suffit pour l'atteindre de creuser çà et là, des excavations de 1 m. 50 à 2 mètres à travers la couche superficielle du sol. A proximité des campements fréquentés, les Ifor'as ont ainsi dix, parfois vingt de ces « tilmas » l'un à côté de l'autre ; ceux-ci sont situés le plus souvent en un point où la vallée se rétrécit sous le surplomb des crêtes porphyriques. Si le sol est argileux, ce sont des cavités à parois verticales, élargies par les éboulis fréquents et ne conte-



nant qu'une eau boueuse et croupissante. Mais dans le lit de sable fin des oued, les tilmas côniques ont une eau claire, filtrée, qu'un abreuvoir trop abondant épuise, mais qui sourd à nouveau après quelques instants d'attente. Dans les gorges et les rochers, à Tahort, par exemple, l'eau vient parfois affleurer à la surface même du sol, et les chèvres, conduites à l'abreuvoir dans le lit de sable du torrent, creusent de leurs pattes des tilmas minuscules et aspirent l'eau qui suinte goutte à goutte entre les graviers humides.

Enfin, dans la montagne même les redir (en tamachèque agelmam) abondent. Ce sont des cavités sans issue dans le rocher, ou de petits creux à fond argileux, ou des dépressions fermées par un seuil dans le lit d'un oued. Là, l'eau soit directement de la pluie, soit de l'oued qui coula lors d'un orage, forme de petits lacs qui s'assèchent plus ou moins vite par évaporation ou par infiltration lente. Ces points d'eau quand ils existent sont extrêmement fréquentés, car l'abreuvement n'y nécessite aucun travail, mais ils sont presque toujours dans les rochers et leur accès est souvent difficile. L'adrar Ter'arr'ar a la réputation de contenir un grand nombre de ces redir. Le plus remarquable est celui de Ouortegach, au sud du massif : un petit oued très resserré par la montagne est brusquement barré par un seuil rocheux en deçà duquel se forme un lac qui peut avoir six à sept mètres de large, une vingtaine de mètres de longueur et dont la profondeur au dire des indigènes est considérable. D'autres agelmam existent près de Kidal et à Tahort. En règle générale, ils sont très nombreux après les pluies et s'assèchent lentement de novembre à mai ; je ne connais que ceux de Ouortegach et de Tahort qui soient permanents.

Par comparaison avec les autres régions du désert, ces points d'eau de l'Adr'ar', anou dans les vallées largement ouvertes, tilmas et redir dans la zone montagneuse, sont extrêmement nombreux à tel point que sur tout le versant occidental du plateau, il est possible aux caravanes de s'abreuver à chaque étape et parfois même de rencontrer dans la même journée un nombre important d'abreuvoirs.

Cette abondance simultanée de l'eau et des pâturages a donné



à l'Adr'ar' une réputation presque unique dans le Sahara. Lors des périodes sèches, les nomades de toutes les régions du nord, Kel-Ahaggar, Kel-Ahnet, etc., viennent se réfugier dans ce pays, parce qu'ils sont sûrs sans trop s'éloigner de leur zone de nomadisation d'y trouver en tout temps de l'eau et des herbages pour leur bétail. Leur présence même n'est pas une gêne pour les Ifor'as dont les animaux ne peuvent utiliser tous les pâturages existants.

Aussi sont-ils extraordinairement vivants tous ces oued, élargis ou encaissés entre les rochers, et où paissent en permanence chèvres et moutons. A chaque buisson, dressées contre les talha dont elles s'efforcent d'atteindre les plus hautes branches, les jolies bêtes, agiles et mutines mêlent leur robe blanche ou fauve aux tonalités claires des feuillages et du sol. Elles vont de-ci, de-là, s'effraient ou s'interpellent avec des bêlements aigus ; les tout jeunes chevreaux dans les petits enclos de branchages, à l'ombre des rochers, dorment pesamment ou déjà luttent entre eux, tandis que sur une éminence de sable quelque imr'ad ou quelque femme surveille le troupeau vagabond. Parfois, hautain et indifférent, sur son méhari blanc, un Ifor'as noble, lance au poing, bouclier à la rahla, passe par la vallée ; sa haute silhouette s'éloigne lentement et dépasse longtemps les branches les plus élevées des gommiers et des tabouraq. Cachées par la végétation, les tentes s'isolent de-ci, de-là ; mais toujours d'autres tentes sont voisines de telle sorte qu'il est loisible aux femmes, après l'heure de la sieste, d'aller aux campements amis, de s'y distraire en chantant ou en commentant les nouvelles ou encore d'y mendier au caravanier du nord quelques dattes ou quelques perles. Et ce n'est qu'en cas de danger imminent, que les Ifor'as pénètrent à l'intérieur des montagnes, en leur refuge général de In-Tammakkoust dans l'adrar Ter'err'ar ; encore ces montagnes si noires, qui jetteraient un voile de tristesse intense sur le pays, n'était l'exubérante vie des oued, ne sont-elles pas à même de protéger bien efficacement les Ifor'as par suite de leur peu d'étendue et de leur facilité relative d'accès.

Ainsi, dans les oued se concentre toute l'existence des Ifor'as.

Groupés sous le commandement des amrar, ils mènent de pâturage en pâturage, l'âpre vie des pasteurs nomades. Cependant certaines régions semblent les attirer de préférence et c'est ainsi que les oued Alioug' et Tar'lit ne sont qu'une succession de campements.

Mais ce serait une erreur de croire qu'en dehors des oued et des adrar, les centres de culture appelés « arrem » aient une importance quelconque dans la vie politique des fractions touareg de l'Adr'ar'.

Ces arrem sont au nombre de six : Tessalit, In-Tebdoq, Ir'acher, Ararebba, Telia et Kidal. Tous sont, en général, extrêmement peu importants et ce n'est nullement d'eux que les Ifor'as tirent les produits du sol nécessaires à leur alimentation. Les Touareg se nourrissent en majeure partie de laitage et de graines de graminées indigènes qui poussent en abondance dans les plaines. Lorsqu'ils veulent du mil ou du riz, ils l'échangent à des caravanes contre du bétail.

Les centres de culture sont soit d'anciennes palmeraies datant de l'occupation marocaine et qui demeurent dans le patrimoine des familles de chefs ; quelques esclaves ou herratin du Touat sont préposés à leur entretien ; soit même quelques jardins très petits où des Arabes du nord, moyennant redevance aux Touareg, cultivent un peu de tabac, des oignons, du piment, rarement de l'orge, du blé ou du mil.

A Tessalit, sur le bord du lit de l'oued Tessalit, et enserrée entre les deux parois rocheuses, est une assez belle palmeraie, la plus importante de beaucoup de l'Adr'ar'. Elle peut compter environ 200 palmiers et ceux-ci poussent d'eux-mêmes sans être arrosés artificiellement. L'eau, est, en effet, à deux ou trois mètres au-dessous du sol ; des puits sont disséminés parmi les arbres, mais ne servent pas à leur irrigation. De l'autre côté de l'oued, et en face de la palmeraie, sur un éperon de la montagne, est une case carrée en pierres qui sert de magasin à Baï, le marabout Kounta de Telia. Tous les dattiers de Tessalit appartiennent, en effet, à Baï ; ils produisent annuellement de quarante à cinquante charges de dattes dont certaines seulement valent comme qualité les dattes de Tidikelt.

In-Tebdoq est un joli petit arrem situé dans les gorges de l'oued Tessilaouen, affluent de l'oued Tar'lit Il y a là une vingtaine de palmiers répartis entre plusieurs jardins. La culture est dirigée par un vieil hartani de Akabli (Tidikelt). Les dattiers de In-Tebdoq appartiennent à Illi, amenoukal des Ifor'as et produisent trois ou quatre charges de qualité assez mauvaise. Les jardins, peu étendus, produiraient, paraît-il, une récolte de blé au printemps et une récolte de mil en automne ; à mon passage il n'y avait guère que quelques pieds de tabac, quelques oignons et des piments. L'irrigation y est faite au moyen de puits à bascule montés sur supports de bois : c'est un système évidemment importé de la Saoura, mais tandis qu'en Algérie l'eau est amenée par les contre-poids jusqu'à hauteur de la conduite d'écoulement, dans l'Adr'ar', le bras de levier est insuffisamment long et le seau doit être, dans la dernière partie de son élévation, tiré à bras. L'eau versée dans la canalisation de terre s'en va jusqu'auprès des plates-bandes en contre-bas ; un enfant perce une ouverture dans la digue et l'eau vient inonder le pied des plantes ; l'ouverture est ensuite rebouchée et le liquide s'en va vers des plates-bandes plus éloignées. Il est à remarquer que In-Tebdoq signifie en tamachèque « lieu des cotonniers ». Y en eût-il jamais ? Mon guide Barca me l'a certifié, mais il ne les vit pas et je n'en ai retrouvé aucune trace.

Le petit centre de Ir'acher (Ir'acher, vallée) est situé dans les gorges de l'oued Alioug' et s'adosse à la haute falaise de l'adrrar Ter'arr'ar ; il est dominé par l'important massif de In-Temcé. Il existe deux points de culture, situés à quelques centaines de mètres l'un de l'autre : en aval « Ir'acher-Smila », plus en amont « Ir'acher-Legaro ». Les cultures arrosées par des puits à bascule y sont identiques à celles de In-Tebdoq. Les huit ou dix dattiers qui y poussent appartiennent à El Bekaï ould Baï-el-Kounti, marabout des Kounta, cousin de Baï, de Telia.

Ararebba est également situé dans l'oued Alioug', à l'endroit où celui-ci va pénétrer dans l'adrrar Ter'arr'ar ; il est dominé par le mont Ahaggan. Il n'y a pas de palmiers ; les deux seuls jardins de l'arrem sont situés dans une petite île au milieu du



fleuve et sont arrosés par deux puits à bascule. On y cultive surtout le tabac.

En temps que centre de culture, Teliā a encore moins d'importance que les arrem cités ci-dessus. Il n'y a qu'un seul dattier parmi les palmiers doums fourchus et quelques jardins minuscules.

Quant à Kidal, les dattiers en petit nombre y sont répartis le long de l'oued Kidal, à proximité des ruines de l'ancienne cité Souraī. Ils appartiennent à Alemlar' ouan Sidi, chef des Ifor'as Ifergoumessen. Ils rachètent leur petit nombre par leur qualité : là sont les meilleures dattes de l'Adr'ar'. Les cultures vivrières, mil, blé, tabac, sont insignifiantes.

Ce rapide examen des centres de culture de l'Adr'ar' met en relief leur peu d'importance : nous sommes loin des palmeraies et des champs d'orge du Touat, loin même des champs de blé de Abalessa au Ahaggar. Dans les arrem de l'Adr'ar' n'habitent que quelques esclaves et gens de peu : les véritables centres vitaux du pays sont dans les pâturages des oued.

Or, quand on regarde les anciens schémas cartographiques de l'Adr'ar', on a facilement tendance à se laisser hypnotiser par la série des positions dont les noms sont écrits en grosses lettres, centres de culture ou points d'eau. Parce qu'à tel puits, un détachement français a jadis abreuvé ses bêtes et que son nom figure dans les rapports, on tend à lui donner une importance inconsidérée sans songer que ce puits est entouré d'autres puits aussi peu importants et que suivant les époques il est abandonné, sinon comblé. D'autre part, nous ne nous faisons, Français, qu'une idée imprécise de la vie nomade ; nous concevons difficilement un pays sans agglomération fixe parce que c'est le seul mode de peuplement que nous ayons sous les yeux et devant des régions de nomadisation comme l'Adr'ar', nous nous accrochons à ces arrem, écrits en capitale, comme à des repères indispensables.

Or, au point de vue purement géographique, ces points fixes ont, en effet, leur importance, car c'est sur eux qu'il est le plus facile de recouper les itinéraires et de fermer les polygones de marche. Mais politiquement parlant, les centres véritables, émi-



nemment mobiles puisqu'ils se déplacent suivant l'état de la végétation ou les saisons, sont toujours dans les zones de pâturages puisque là se trouvent à l'époque donnée les chefs, les fractions influentes, les marabouts renommés, tous les éléments en un mot de la vie sociale des Ifor'as. Et alors que ces derniers ne donnent aux arrem qu'une attention très réduite, ces zones de pâturages revêtent à leurs yeux une importance telle que chacune a son nom propre et des limites toujours précises dans l'esprit des indigènes. Dans ces conditions et parce qu'ils ne s'intéressent qu'à ce qui touche l'élevage de leurs troupeaux, les Ifor'as n'attachent aucune importance à laisser à un oued le même nom de sa source à son embouchure. L'oued proprement dit, coupure de passage difficile ou lit de sable meuble qu'évitent les caravanes n'offre en lui-même aucun avantage aux populations, tandis que tout l'intérêt se concentre sur les plaines plus ou moins étendues qui, formant l'ir'acher, bordent les berges entre lesquelles rien ne pousse. Aussi quand nous parlons de l'oued Tar'lit, c'est que nous étendons à tout le cours d'une rivière l'appellation d'une des zones que traverse, venant de la zone Eguerir et aboutissant à la zone Ti-Beggatin, un oued non dénommé. Même le mot tamachèque ir'acher, que nous traduisons par vallée, n'a dans l'esprit des Ifor'as que le sens net de région d'herbages et de pâture.

Cette diversité d'appellations d'un même oued est une fréquente cause de confusion. En un mot, dans l'Adr'ar', il importe de bien se pénétrer que les accidents planimétriques du pays n'ont au point de vue social et politique qu'un minimum d'importance et qu'il n'existe en fait qu'une série de zones juxtaposées et indépendantes où les tribus peuvent à tour de rôle venir se grouper et qui, hier insignifiantes parce qu'abandonnées, deviendront demain capitales, sans autre cause qu'un pâturage meilleur ou une distribution plus abondante des pluies. Mais tandis que la rareté des pâturages oblige souvent les Touareg du nord à des déplacements à grande distance, les conditions climatériques de l'Adr'ar' font que les nomadisations des Ifor'as ne sont jamais que de peu d'étendue.

L'Adr'ar', situé sur la limite des zones soudanaises et des

zones sahariennes a, en effet, un climat, une végétation, un sol même, beaucoup plus soudanais que sahariens.

Le terrain, contrairement à toutes les régions septentrionales, est, entre les pierres, formé en majeure partie d'une argile fluide et le sable n'est plus confiné que dans le lit même des oued. Mais, différence plus importante, alors que jusqu'au Tanezrouft les affleurements salins sont fréquents et saturent la terre jusqu'à sa surface, l'Adr'ar' a un sol complètement dépourvu de sel ainsi que le sont les terrains nigritiens. Presque nulle part n'existent les sebka et les dépressions à fond tapissé de cristaux blancs de salpêtre et de natron.

Parallèlement à cette modification de la constitution du sol, la végétation devient entièrement soudanaise. Toutes les plantes salées disparaissent d'une façon absolue : le damrann, le hâd, le belbel, l'askaf qui formaient jusqu'au Tanezrouft le fond des pâturages pour les méhara ne se retrouvent plus dans l'Adr'ar'. Les étel ne dépassent pas le Ahaggar; seuls persistent le drinn et le merkba qu'on retrouve jusqu'au delà du Niger et les talha qui prennent dans tout le Soudan un développement incomparable. Paraissent enfin les plantes méridionales, les korounka ou euphorbes, les tichaq, les tabouraq, etc., etc. L'aspect même du pays est modifié par cette flore nouvelle, plus pressée, plus abondante et dont la caractéristique est de n'avoir plus besoin de l'élément salin.

Enfin le climat est modifié, les pluies nigritiennes se font sentir jusqu'aux frontières du Tanezrouft, sous le facies caractéristique de tornades et apportent des conditions de vie différentes de celles des contrées septentrionales.

La tornade est un cyclone à violence réduite ; je veux dire qu'elle n'atteint jamais la violence des cyclones du Pacifique et de l'océan Indien, mais elle est souvent à même d'enlever les arbres et les cases et surtout les tentes. Toutes les tornades revêtent les caractéristiques suivantes. Généralement le soir, vers 4 ou 5 heures de l'après-midi, après une journée que la tension électrique a rendue pesante, l'horizon se couvre vers le sud-est d'une ligne de nuages bas, très noirs, légèrement embrumés. Rapidement ceux-ci montent à l'assaut du ciel, non pas

en escadrons désordonnés, mais toujours horizontalement, à la façon d'une charge disciplinée. Bientôt le sable et la poussière soulevés flanquent de traînées claires la base du nuage. Le ciel est devenu livide, presque obscur. Maintenant la bourrasque sèche s'abat sur le campement, la foudre sillonne les nuées, les arbustes craquent et s'inclinent, les herbes sifflent, les tentes sont arrachées. Puis la trombe d'eau se déchaîne sur le voyageur privé de ses abris, par rafales chassées horizontalement par la tempête. Après quelques instants, rarement plus d'une heure ou deux, le vent se calme, la pluie cesse et le ciel reparait plus pur dans les dernières clartés du soir.

Cette apparence cyclonique est extrêmement fréquente dans tout le Sahara ; mais au nord de l'Adr'ar' la phase pluviale caractéristique manque toujours. Fréquents partout sont ces petits cyclones en miniature, trombes de sable entraîné en cercle par le vent, qui surgissent soudain çà et là dans l'étendue du désert. De loin on croirait la fumée verticale de quelque campement perdu. Puis la colonne monte et s'épaissit, elle court de droite de gauche, revient et vire-volte, évitant les arbustes, sautant et jouant parmi les touffes d'herbes, véritable « djinn » capricieux et folâtre. L'œil s'en amuse ; mais malheur à la tente que le hasard a placé sur sa route : avec les débris de paille qui retombent en pluie légère, les toiles, les piquets, tout est emporté d'un seul coup par le djinn mutin devenu génie irrité... et la trombe déjà tournoie au loin par la plaine infinie.

Normalement chaque région de l'Adr'ar' reçoit trois ou quatre grandes tornades par année. Elles commencent régulièrement pendant la première quinzaine de mai. En 1907, la première tornade est tombée dans la région de Dourit le 5 mai et s'est répercutée jusqu'à Tessalit où tombèrent quelques gouttes. Jusque vers le 15 août les pluies sont fréquentes et le ciel est souvent masqué de nuages ; la température est élevée, et légèrement humide.

Du 15 août au 1<sup>er</sup> mai la sécheresse est constante : c'est la période des grands vents. Dans l'Adr'ar' comme dans tout le Sahara la direction dominante de ces vents est facile à connaître : partout en effet où poussent dans le sable des touffes de



merkba ou de drinn, les tiges inférieures, brisées ou incurvées vers le sol, tracent parmi les graviers meubles et sous l'influence de la brise, des sillons en arc de cercle, concentriques et d'autant plus creux que l'action du vent est plus prolongée. Il est possible dans tout le désert et presque à chaque touffe de remarquer de ces sillons dont les observateurs non prévenus ne savent souvent au premier abord à quoi attribuer l'origine. Il suffit de prendre la bissectrice de l'angle au centre mesuré par l'arc observé, pour avoir le sens dominant des vents de la région.

En même temps la température s'abaisse progressivement jusqu'à un minimum de quelques degrés au-dessus de 0 atteint durant les nuits de décembre, janvier et février. Avril et mai ramènent les fortes chaleurs.

Cette abondance des pluies est remarquable dans le Sahara où certaines régions restent couramment cinq, six et sept années sans eau. L'Adr'ar' est le pays le plus septentrional qui reçoive les pluies annuelles venues du Niger. Cela tient d'abord à la proximité relative du fleuve et de ses lacs qui s'épandent à seulement 250 kilomètres au sud ; mais surtout à ce fait que l'Adr'ar' est la seule région montagneuse au nord immédiat du Niger et que tout l'air chargé d'humidité attiré vers le nord par les régions de basses pressions barométriques du Tanezrouft, vient se heurter à ces masses rocheuses élevées et se condense à leur contact.

Conséquence des pluies annuelles, la végétation herbeuse est annuelle ; les graminées saillent du sol dès les premières gouttes d'eau, tapissent les berges des oued, escaladent même les pentes des adrar. La saison alors chaude et humide favorise leur croissance et de juin à décembre, l'Adr'ar' est une véritable prairie.

A partir du 15 août, l'irrigation pluviale cesse ; mais la flore profite encore de l'eau du sous-sol. Les nuages et les brouillards fréquents retardent l'assèchement tandis que les nappes d'infiltration, encore peu profondes, dégagent une humidité latente. D'ailleurs durant les mois de novembre, décembre, janvier, la température fraîche s'oppose à une évaporation trop rapide. Bref, ce n'est qu'à partir de mars que les plantes fourragères



sèchent complètement : c'est le moment où les graines tiennent aux tiges et forment un pâturage excellent. Enfin durant les derniers mois avant les pluies, l'alloummouz que le bétail préfère desséchée, est encore une excellente nourriture particulière à l'Adr'ar'.

Somme toute, l'Adr'ar' toute l'année peut nourrir son bétail, alors même que les zones limitrophes manquent de pâturages et d'eau.

C'est cette caractéristique qui fait toute la valeur économique du pays.

L'Adr'ar' est dans le désert, un pays non désertique. C'est au milieu du Tanezrouft une sorte de presque île fertile, reliée aux contrées nigritiennes par la vallée du Tilemsi et qui forme, précisément sur la plus grande route de traversée du Sahara, comme un caravansérail avancé où le voyageur se repose et peut abreuver ses bêtes.

Autrefois déjà, l'Adr'ar' était la principale étape et le nœud des routes qui, venues de Gao, la capitale de l'empire Sonraï, par Tachdaït et Kidal, aboutissaient à Taodeni par Tessalit ou Guernen, au Touat par In-Ouzel ; à Agadez par Arli, avec des ramifications sur le Maroc, le Ahaggar et la Tripolitaine.

De nos jours où ces routes sont presque abandonnées, c'est le relai obligé du télégraphe transsaharien, la station du problématique chemin de fer.

Mais indépendamment de l'importance spéciale que ce bloc montagneux tire d'une situation privilégiée, ses caractères physiques que nous venons de passer en revue, ses montagnes, ses oued, ses pâturages abondants, ses points d'eau nombreux, son climat en font, en valeur absolue, une suffisante région de pâturages.

Alors que tous les autres Touareg se trouveront réduits avec le temps soit à une disparition complète, soit plutôt j'espère, à une modification radicale de leur genre d'existence et à un changement de leurs zones d'habitat, l'Adr'ar' fournira aux Ifor'as éleveurs le moyen de persister en temps que peuple. Avec la paix et une administration rationnelle, les Ifor'as ne s'enrichiront point sans doute, mais l'Adr'ar' pourra apporter dans la limite

bien faible de ses moyens sa toute petite part dans la prospérité économique future de l'Afrique occidentale.

Et ce sera déjà un résultat remarquable de faire produire tant soit peu à cette région du Sahara qu'on avait toujours cru voué à une improductivité absolue.

## CHAPITRE II

### Les Ifor'as de l'Adr'ar'

#### TOUAREG

La grande race berbère des Touareg (Imohar ou Imochar), répandue sur le continent africain depuis la Tripolitaine jusqu'au lac Tchad et jusqu'au Niger, est, dans ses grandes divisions, composé des tribus suivantes :

*Touareg du Nord.* — Les Kel-Ahaggar, habitant le Tahount-Ahaggar, imposant massif rocheux situé au cœur même des pays touareg.

Les Kel-Ajjeur, disséminés au nord-est du Ahaggar, dans le Tassili des Ajjeur, plateau accidenté, pierreux, coupé de vallées et de gorges profondes, d'un accès difficile.

Les Kel-Ahnet ou Taïtoq, nomadisant au nord-ouest du Ahaggar dans le massif de l'Ahnet.

*Touareg du Sud.* — Les Ifor'as fixés dans l'Adr'ar', au sud-est du Ahaggar.

Les Ioulliminden, cantonnés dans la zone nigritienne, qui s'étend entre le Niger, Agadès et Tahoua.

Les Kel-Gress, confinés dans la région de Bernikoni-Gidambado et s'occupant de convois et de commerce.

Les Tademaket, tribus chassées de la rive gauche du Niger et actuellement installées sur la rive droite du fleuve.

Les Kel-Aïr, peuplant le massif de l'Air ou Asbin au sud-est de Ahaggar ; sans lieu politique entre eux et sans homogénéité.

Tous ces Imochar ont une origine commune ; ils se prétendent, sans en apporter aucune preuve, originaires d'Arabie.

Quand les habitants du Touat, du Tidikelt et du Gourara parlent entre eux leur langage berbère, le zénatia, ils désignent tous les Touareg sous le nom générique de Ilemtien (au singulier Elemtei).

N'y aurait-il pas lieu de rapprocher ce nom de celui de la grande tribu berbère des « Lemta » qui existait au début de l'ère chrétienne ?

Ce nom de Ilemtien n'est plus donné par les Touareg eux-mêmes qu'à une seule tribu d'environ cent familles habitant toute le ksar de El-Barket, à quelques heures de R'at.

Cette tribu n'est plus nomade ; elle habite dans les cases, et le petit village avec ses jardins est sa propriété propre ; mais considérée comme étrangère parmi les Ajjeur elle ne possède ni vallée ni terrain de pacage. Nettement touarègue, elle parle le tamachèque ; par contre, elle n'est considérée ni comme noble, ni comme imr'ad. Ces Ilemtien paient une redevance aux Kel-Ahaggar ; leur chef est El-Khadj-Akhmed-ou-Taouat.

### § 1<sup>er</sup>. — Organisation politique des Ifor'as

#### A. — Groupements Ifor'as

Les Ifor'as sont les Touareg de l'Adr'ar'.

Il existe sur les bords du Niger, au voisinage d'Ansongo, une petite fraction qui se donne aussi le nom d'Ifor'as ; il ne m'a pas été possible de retrouver de relation d'origine ou de parenté entre eux et la grande tribu de l'Adr'ar'.

Par contre, il est un petit groupe d'Ifor'as établis chez les Ajjeur. Leur présence a été cause de confusions légères chez quelques auteurs, et MM. Hannoteaux et Masqueray eux-mêmes, ne connaissant pas assez les Ifor'as de l'Adr'ar' ont parfois attribué aux Ajjeur des coutumes et des expressions qui ne leur appartiennent pas.

Ces Ifor'as fixés dans le Tassili des Ajjeur, vivent d'une vie à



part. Ils sont là comme des étrangers, sans imr'ad, sans vallées et pâturages leur appartenant en propre, et sans avoir aucune part à l'élection de l'aménoukal des Ajjeur. Cependant parce qu'il y a fort longtemps qu'ils sont dans le pays, leur langage est devenu le même que celui des Ajjeur. On cite quelques mariages entre membres des deux tribus ; mais ils demeurent assez rares.

Les Ifor'as des Ajjeur forment quatre fractions :

Les *Kel-Tassili* comptant une vingtaine de tentes. Les chefs en sont : Ouan Abatir' et El Khadj-Hamma.

Les *Iged'ad'* (20 tentes) : chef R'eliana.

Les *Dag-Elementei* (30 tentes) : chef Amma-ag-Idda. Cette tribu est considérée comme une tribu maraboutique ; à cause de sa condition religieuse on l'appelle aussi tribu des Ineslemen (les religieux). Tous les membres portent le chapelet de la confrérie des Tidjania. Cependant les jeunes gens partent en guerre comme ceux de toutes les tribus ; seuls demeurent les chefs et les hommes âgés.

Les *Ouqqiren* (25 tentes) : chef Oukha.

Il y a enfin quatre ou cinq familles originaires des Ifor'as des Ajjeur qui se sont établies au Ahaggar ou dans le cercle de Touggourt : elles appartiennent toutes à la fraction des Dag-Elementei.

Les principales familles des Dag-Elementei fixées au Ahaggar sont celles de Sidi-Mokhammed-ben-Othman, de Afellan-ag-Doua, de Bekta. Celles du cercle de Touggourt, ralliées au service de la France sont celles de Abd-en-Nebi et de Ouan-Titi.

Des Ifor'as des Ajjeur, seule la tribu des Dag-Elementei est considérée comme religieuse et maraboutique. Les autres fractions portent cependant aussi le chapelet de la confrérie des Tidjania.

### B. — *Castes et tribus Ifor'as*

D'une façon générale, la société touareg est basée sur une division en deux classes séparées :

Les tribus nobles : ihaggaren, au sing. : ahaggar (1) ;

(1) Ne pas confondre le mot ahaggar plur. ihaggaren, signifiant noble avec l'expression Kel-Ahaggar désignant les peuplades du Ahaggar.

Les tribus non nobles : imr'ad, au sing. : amr'id.

Chez les Touareg du nord, cette différence est nettement établie.

Chez les Ifor'as, plutôt qu'une division en nobles et non nobles, on pourrait observer une division en libres et non libres.

Les nobles se prétendent nobles en droit, étant issus d'ancêtres nobles.

Les libres se trouvent dans une situation de fait qui les met sur le pied des nobles parce qu'ils n'ont pas ou n'ont plus de nobles au-dessus d'eux.

Les Ifor'as ne sont pas, en effet, au sens strict du mot, des nobles. Immigrés dans l'Adr'ar', sans origine aristocratique reconnue, ils payèrent tribu aux Ioulliminden pendant tout le temps que ceux-ci occupèrent le pays. Par le départ des Ioulliminden ils devinrent libres, chefs du pays et eurent des tribus imr'ad ; mais cette situation de fait ne les fit pas nobles en droit et ce qui met cette distinction en évidence c'est que les Ahaggar nobles ne se mélangent pas, en général, avec les Ifor'as.

Toutefois cette différence juridique étant indiquée, il faut reconnaître qu'en pratique elle est peu marquée et sans grand intérêt puisque les Ifor'as libres ont les mêmes droits et les mêmes obligations que les Ahaggar nobles ; aussi pour plus de facilité nous maintiendrons aux Ifor'as la division connue en nobles et imr'ad.

*Tribus nobles.* — Ce sont elles qui, à proprement parler, s'appellent Ifor'as : il n'y a pas d'autre nom pour désigner les tribus nobles.

Il y a sept tribus Ifor'as :

Les *Kel-Affella* (sens : peuplades du Nord) nomadisent dans le nord de l'Adr'ar' aux pâturages des oued Tessalit et Ir'err'er et jusqu'à In-Tebdoq. Leur chef est Illi, chef général ou aménoukal de tous les Ifor'as, vieillard de plus de 80 ans, actuellement impotent et incapable d'exercer son commandement : il est remplacé en fait par Mokhammed Ferzou, son neveu. Cette tribu compte une vingtaine de tentes importantes dont les principaux chefs, en dehors de Illi et Mokhammed Ferzou, sont : T'ioub, Harouna, Samaq, Mokheiet, Djebeli, Zoukrin, Sidi Akhmed.

Les Kel-Affella ont probablement une origine différente de celle des autres Ifor'as qui sont originaires de l'Asbin ou Aïr. Ils seraient descendants d'un arabe venu du nord, nommé Hamza, qui se disait chérif et qui se maria à une femme touareg de l'Adr'ar'. L'origine chérifienne de cet ancêtre est mise en doute par les peuplades voisines, mais les Kel-Afella sont considérés comme d'une caste supérieure.

Les *Kel-Tar'lit* (sens : peuplades de l'oued Tar'lit) dont les principaux oued sont Tar'lit, Tahort, Alioug', Maret. Ils comptent une dizaine de tentes influentes : leur chef est Seddou.

Les *Ifergoumessen*, stationnés au sud-est de l'Adr'ar' dans la région de Kidal. Leur chef est Alemlar'-ouan-Sidi ; il y a environ cinq tentes importantes.

Les *Kel-Ouzzein* (sens : peuplades de l'oued Ouzzein) ont environ six tentes importantes : chef Madamada.

Les *Tarat-Mellet* (sens : chèvre blanche) appelés aussi Chakatelem. Ils occupent le sud-ouest de l'Adr'ar', les régions de Telia, Tag'mart, Ir'acher-Sadid. Environ cinq tentes de valeur. Leur chef est Ysouf et les principaux de la tribu sont : El Mouaq, Fenna, Mokhammed-ouan-Chekkou, Bou Bekri, Aggelkrer.

Les *Ibottenaten*, dont le chef est Sahib. Il existe des Ibottenaten dans d'autres régions, en particulier, dans le Timetr'in où ils sont connus sous le nom de Kel-Teniri ; ceux qui habitent l'Adr'ar' sont complètement agrégés aux Ifor'as. Ils ont eu particulièrement à souffrir des gens d'Hamoédi, chef des Kounta ; un grand nombre de notables de cette tribu ont été tués par eux. Personnages influents Kounachi, encore assez jeune, Kaoued, Toutou, Idriss, Arr'aroua, Boujeli. Bareïba.

Les *Idenan*, dont le chef est Lakhd'ar. Les Idenan sont originaires d'une grande tribu répandue dans tout le sud du Sahara. Ceux qui habitent l'Adr'ar' sont complètement agrégés aux Ifor'as. Ils sont assez pauvres, dispersés et nombreux. Ils n'ont que trois tentes influentes.

*Imr'ad*. — Imr'ad est le masc. plur. de amr'id, au féminin. singulier on dit tamr'it et au fém. plur. tamr'id.

On cherche en vain une expression de la langue française pour traduire exactement le mot amr'id ; ce n'est ni bourgeois, encore

moins serf ou vassal. Il semble que ce qui donnerait le mieux idée de la situation respective des nobles et des imr'ad, c'est la condition, dans l'antique cité de Rome, des familles sénatoriales, d'une part, et des simples citoyens, d'autre part. Au fond, les imr'ad sont des citoyens libres, mais la condition des imr'ad comme celle des citoyens romains varie suivant les époques et les régions.

Au Ahaggar par exemple, les imr'ad entièrement libres de leur personne et de leurs biens, plus nombreux et beaucoup plus riches que les nobles de leur pays, n'ont d'autre signe d'infériorité qu'une très légère redevance payée à l'aménoukal ou à quelque puissant chef.

La condition des imr'ad des Ifor'as est beaucoup moins bonne. Le nombre de ces imr'ad est actuellement très réduit, mais jadis ils étaient plus nombreux que les nobles et plus nombreux aussi que les imr'ad du Ahaggar. Dans les tribus imr'ad de l'Adr'ar', chaque amr'id a un noble pour seigneur auquel il doit une obéissance à peu près complète et tous les services que celui-ci réclame de lui. Chaque noble choisit parmi ses imr'ad quelques familles qu'il établit auprès de sa tente et qui aident ses esclaves dans tous les travaux, dans la garde des troupeaux, la reconnaissance des pâturages. Quand le noble part en rezzou ou en guerre, ceux de ses imr'ad qu'il désigne l'accompagnent ; les imr'ad vont rarement en rezzou pour leur compte personnel, ils n'y vont en général que sur l'ordre et en compagnie de leur noble. Comme les tribus nobles, les tribus imr'ad ont certains oued qui leur sont attribués en propre et des chefs portant le nom d'amrar (en arabe chikh, vieux, chef) ; mais une partie des tentes de chaque tribu est toujours auprès des nobles qui les ont convoquées auprès d'eux.

A la suite des pillages des Kountas en 1901, 1902, 1903 et 1904, de nombreuses tribus imr'ad des Ifor'as se sont enfuies de l'Adr'ar' ; le nombre de celles qui sont restées est très restreint.

*Tribus imr'ad.* — Voici les principales tribus imr'ad des Ifor'as :

Les *Imakelkellen* ;



Les *Dandarouka*, deux tribus imr'ad des Kel-Tar'lit. Tous les imr'ad de ces deux tribus auxquels leur situation de fortune a permis l'émigration, se sont enfuis, à la suite des dévastations de Hamoédi, chef des Kounta, il y a quatre ans, chez les Ioulliminden et se sont fixés auprès de Fihiroun, aménoukal des Ioulliminden. Il n'en est resté dans l'Adr'ar' que quelques pauvres diables gardés de force et qui servent actuellement de bergers et de chameliers.

Les *Cheman-Ammas* de l'Adr'ar', imr'ad des Ifor'as en général, ont, en même temps que les tribus ci-dessus citées, émigré partie chez les Ioulliminden où ils ont rejoint les Cheman-Ammas imr'ad des Ioulliminden, partie chez les Kounta du fleuve.

Les *Iboralliten* imr'ad des Idenan, furent toujours peu nombreux ; il n'en reste actuellement que deux hommes (Ce nom de Iboralliten est moins un nom propre qu'un nom commun voulant dire mulâtre fils d'une femme libre et d'un homme esclave).

Les *Chebel* sont imr'ad de Alemlar'-ouan-Sidi, chef des Ifor'as Ifergoumessen. Ils sont presque libres, dans une très bonne situation et possèdent armes et méhara. Ils sont très près des Ifergoumessen et vivent avec eux.

Les *Kel-R'ella*, imr'ad de Illi, aménoukal des Ifor'as, sont restés auprès de lui. Leur nombre est très faible.

Les *Igedalen* de l'Adr'ar'. étaient imr'ad des Tarat-Mellet. Beaucoup ont été tués par Hamoédi, les autres se sont enfuis au Denneg (Région au nord de Tahoua) où ils se sont réunis aux Igedalen de cette région.

Les chefs des tribus imr'ad (amrar) ne furent jamais puissants ; c'étaient généralement les plus riches de chaque tribu qui en étaient considérés comme chefs ou principaux.

*Tribus étrangères.* — A côté des tribus Ifor'as et mêlés à elles vivent les *Irréganaten*. Ce mot est peut-être un nom commun signifiant : « Boire au même puits que quelqu'un » d'où être voisin, être mélangé à quelqu'un. Ces Irréganaten ne sont pas Ifor'as et ne participent pas à l'élection de l'aménoukal. Ils vivent avec les Ibottenatten ; leur origine est arabe : ils descendent d'arabes nomades du Tidikelt mariés à des femmes touareg.

Vers le Timétr'in et à proximité des Ibottenatten vit aussi,

souvent sur le pays Ifor'as, une tribu d'origine arabe appelée les *Atouaj* (singul. : Touaji). Elle est agrégée aux Kounta et paie l'impôt par leur entremise.

### C. — *Aménoukalat*

Chez les Ifor'as comme dans toutes les grandes tribus touareg, le chef général s'appelle « aménoukal » mot qui correspondrait à sultan ou roi.

*Illi*, aménoukal des Ifor'as et chef des Kel-Afella est actuellement un vieillard de 80 ans au moins, impotent et n'ayant plus toute sa tête. Il eut jadis une grande réputation de justice et de bravoure.

*Illi* a deux fils : Salem l'aîné et Echcherif ; et deux filles : Lalla, célèbre dans tout l'Adr'ar pour sa beauté et son inspiration poétique, mariée à T'ioub, et Sanikak encore jeune et non mariée.

Etant donnée la faiblesse d'esprit de *Illi*, les fonctions effectives d'aménoukal sont exercées par Mokhammed Ferzou. C'est un homme de 50 à 60 ans, intelligent, le verbe haut. Le père de Mokhammed Ferzou et *Illi* étaient frères. Mokhammed Ferzou a deux frères cadets Harouna et Samaq ; deux fils : Et't'aieb (25 à 30 ans), et Sidi Mokhammed (20 à 25 ans), et cinq filles toutes mariées. Sa femme Semmou vit encore.

L'aménoukal en théorie dirige sa tribu et la représente vis-à-vis des tribus étrangères.

Il ne reçoit aucune redevance des nobles : il ne peut demander quelque chose qu'aux imr'ad seuls ; mais tandis qu'au Abaggar, les imr'ad paient annuellement à l'aménoukal une redevance fixée une fois pour toutes, les imr'ad des Ifor'as ne paient aucune redevance déterminée. Quand l'aménoukal a besoin de quelque chose, il se le fait donner par ses imr'ad : c'est ainsi que se rassemblait le tribut de tentes et de nattes que les Ifor'as payaient jadis aux Ioulliminden et aux Abaggar.

Un des emblèmes du commandement de l'aménoukal est le tambour ou t'obol. Il n'y en a qu'un chez les Ifor'as et il est toujours en la possession de l'aménoukal. C'est une peau de bœuf tendue sur un grand vase de bois demi-sphérique d'envi-

ron 50 centimètres de diamètre. Des hommes frappent le t'obol avec une sorte de bâton en peau tressée. On n'utilise le tambour que lorsqu'on apprend l'invasion du pays par une troupe ennemie, ou encore lorsque l'aménoukal change de campement.

On entend souvent prononcer le mot T'obol chez les Touareg. Son sens propre est : gros tambour. Comme les principaux chefs seuls en possèdent, ce mot est devenu synonyme de commandement, souveraineté, aménoukalat, et par extension on l'emploie pour désigner l'ensemble des fractions obéissant ou payant tribut à un même chef ou payant tribut à une fraction plus puissante. Ainsi on dit : le t'obol de Illi, le t'obol des Ifor'as, le t'obol de Moussa. On dit aussi : un tel suit le t'obol de son père ou de sa mère, pour signifier qu'il appartient à la tribu de son père ou de sa mère et hérite de ses droits et de sa succession.

En pratique, l'autorité de l'aménoukal est singulièrement illusoire. On a comparé parfois la société touareg actuelle à la société féodale de la France médiévale. Cette comparaison sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir est, en somme, assez juste sur beaucoup de points. On peut, en effet, imaginer assez exactement la situation d'un aménoukal vis-à-vis de ses nobles en se rappelant celle des ducs ou rois vis-à-vis des grands vassaux. Mais le seigneur féodal jouissait d'un droit absolu tiré de sa suzeraineté et appuyé par sa force, tandis que l'aménoukal est plutôt un chef constitutionnel dont les ordres ne sont obéis que s'ils sont en accord avec les intentions des chefs inférieurs. Aussi l'aménoukal en est-il réduit toutes les fois qu'il s'agit de prendre une décision importante, à convoquer un conseil où les résolutions sont discutées à perte de vue. Mille influences diverses entrent en action dans ces conseils, égoïsme des uns, avidité des autres, pression latente des marabouts ou même des sorciers. L'aménoukal pour faire prévaloir son avis doit recourir à tous les procédés : il expose ses intentions, encourage les uns, combat les autres, s'assure certains concours, en achète certains autres. Son âge, sa richesse, sa réputation de sagesse lui sont des facteurs importants aux yeux des indécis ou des faibles ainsi, et surtout, que le groupement de guerriers dévoués dont il sait parfois s'entourer. Si son habileté ou sa force entraînent une unani-



mité, l'aménoukal pourra faire exécuter la décision prise sans trop de difficulté comme représentant de la tribu. Mais dans le cas contraire, il faudra recourir à l'arbitrage de marabouts réputés et à de nouveaux palabres sans fin. Si quelques chefs refusent tout accord, l'aménoukal se trouvera désarmé vis-à-vis d'eux et sans moyen de les contraindre ; et si même l'aménoukal a des dessins opposés à ceux de l'unanimité ou de la majorité de la tribu, il pourra être lui-même déposé par les chefs inférieurs et remplacé séance tenante.

Pour les décisions sans grosse importance, l'aménoukal peut souvent décider de lui-même, confiant dans son influence, et les instructions qu'il adresse ont chance d'être exécutées si elles ne vont pas à l'encontre d'intérêts particuliers. C'est ainsi que les autorisations de passage, les sauvegardes données par l'aménoukal sont toujours respectées, tant par crainte de représailles que par un certain point d'honneur vis-à-vis des hôtes officiels.

*Succession.* — Quand un aménoukal meurt, son successeur est désigné par une combinaison simultanée du droit héréditaire et de l'élection.

Les Ifor'as n'appartiennent pas comme les Kel-Ahaggar à la tribu de leur mère, mais à celle de leur père : en conséquence, les droits aux fonctions d'aménoukal ne se transmettent pas par les femmes comme chez les Kel-Ahaggar, mais par les hommes comme chez les Arabes. Ils sont transmissibles non de père à fils, mais de frère à frère et ce n'est que lorsque tous les frères sont épuisés que le droit successoral revient au fils aîné du premier frère.

Supposons un aménoukal A qui a trois frères M, N, P et trois fils X, Y, Z. A la mort de A l'aîné M de ses frères lui succède : puis le deuxième frère N succède à M, puis le troisième frère P succède à N. A la mort de P le fils aîné X de l'aménoukal A succède à son oncle P, puis le frère de X, Y, succède à X, puis enfin le troisième fils Z succède à son frère Y. Toute la descendance de l'aménoukal A étant éteinte, la succession revient au fils aîné de M, puis au deuxième fils de M et ainsi de suite.

Tel est le droit héréditaire des Ifor'as. Mais il ne suffit pas à un Ifor'as d'avoir le droit héréditaire pour être nommé amé-



noukal. C'est sans doute un atout considérable, mais il lui faut encore être élu par le conseil des chefs qui peut toujours choisir un autre aménoukal parmi les plus proches parents du mort si pour une raison de valeur ou d'influence, il considère utile cette modification du droit successoral.

Le conseil d'élection est composé des principaux chefs de fraction qui sont sous les ordres de l'aménoukal ou de quelques-uns d'entre eux : ce n'est pas une assemblée générale de tous les Ifor'as. Il n'y a jamais plus de 5, 7 ou 10 électeurs. Les imr'ad ne paraissent pas à l'assemblée et n'ont pas voix à l'élection ; c'est une différence avec les Ahaggar où les imr'ad participent à l'élection de l'aménoukal. L'élection des amrar a lieu suivant les mêmes principes, droit héréditaire et élection, par les principaux de la fraction que commande l'amrar.

## § 2. — Vie religieuse des Ifor'as

Comme tous les Touareg, les Ifor'as sont actuellement musulmans.

Il est certain qu'ils ont été jadis convertis à la religion catholique ; leur habitat, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, était alors plus septentrional et ils se sont sûrement trouvés en relation avec les peuplades latines et catholiques de l'Algérie romaine. La preuve en est dans la persistance dans la langue tamachèque de certains mots d'origine latine et manifestement chrétienne. Ainsi :

Ange se dit « ang'elous », du latin *angelus* ;

Mérite religieux se dit « amerkid », du latin *merces-mercedis* ;

Péché se dit « abekkad' », du latin *peccatum* ;

Fête religieuse se dit « tafaski », du latin *pasca*.

Ce sont à peu près les seules traces de religion catholique que j'ai relevées chez les Touareg ; mais je ne serais nullement étonné qu'on puisse encore trouver en certains rites une survivance chrétienne.

Tandis que la plupart des Touareg, officiellement musulmans, sont, en général, peu pratiquants et pas du tout fanatiques, que beaucoup même ignorent leurs prières et que chez les Kel-

Ahaggar, par exemple, on ne puisse guère citer que Moussa-ag-Amastan qui soit réellement pieux, les Ifor'as, hommes et femmes sont, en général, tous très fervents et convaincus. Tous font leurs prières journalières. La plupart affiliés à la secte des Kadria portent et disent le chapelet de Sidi Abd el-Qader-el-Djilani ; d'autres, moins nombreux, ont le chapelet de Cheikh-es-Snoussi. Quelques Ifor'as lisent et écrivent l'arabe ; mais le plus grand nombre, sans en connaître la langue, sait cependant par cœur une partie plus ou moins grande du Coran, que les femmes âgées, levées souvent vers le milieu de la nuit, récitent à haute voix jusqu'au matin dans leur tente.

Il n'y a pas chez les Ifor'as même, d'hommes ou de fractions consacrés aux pratiques religieuses ou à l'étude. L'éducation islamique des enfants est confiée à des étrangers, les Kel-Essouk, membres d'une tribu spéciale, touareg et maraboutique, qui remplissent les fonctions sacerdotales dans l'Adr'ar' ; mais au-dessus des Kel-Essouk, les Ifor'as considèrent comme une autorité religieuse exceptionnelle dans le pays, un marabout kounta Baï, installé à Tella et qui est à la fois leur directeur spirituel et leur conseil.

#### A. — *Kel-Essouk*

Les Kel-Essouk forment une tribu maraboutique, c'est-à-dire religieuse. Ils se livrent à l'étude du Coran et s'occupent de la direction d'écoles islamiques ; ils savent tous lire et écrire l'arabe bien que la langue de la tribu soit le tamachèque. Par contre ils ne portent pas d'armes, ne se battent pas et ne vont pas en rezzou. Ils font aussi un peu d'élevage et parfois des transports à chameaux ou à bœufs porteurs. Comme eux, leurs imr'ad ne sont pas guerriers et ne portent que des lances en bois (tar'da) pour se défendre contre les bêtes qui attaquent leurs troupeaux. Presque toutes les tribus Kel-Essouk habitent actuellement l'Aribinda, région de la rive droite du Niger : leur chef général est Mokhammed Ougenet, fixé à Ansongo.

Les tribus principales des Kel-Essouk sont : les Kel-Takerennat, les Cherifen, les Kel Essakan, les Kel-Tondibi, les Kel-

Tegaïdit, les Kel-Gret, tribus fixées dans le voisinage du poste français de Bourem ; les Egdech, les Iahoun-Aklou, les Kel-Teglalit, les Iahoun-Tegedet, les Kel-Tegaït, toutes dans la dépendance de Gao. Enfin réparties dans des zones plus excentriques les Afarsilfen, les Kel-Genchichy, les Kel-Adr'ar'.

Avant les pillages des Kounta, c'est-à-dire il y a cinq ou six ans, il y avait répartis dans l'Adr'ar' un grand nombre de Kel-Essouk, formant ce que nous avons appelé les Kel-Adr'ar', subdivisés en : Kel-Takerennat, chef Haroun ; Kel-Tinekkesa, chef Mokhammed-el-Amin ; Kel-Agadeh ; Kel-Essouk-oui-Settafenin. Les imr'ad de ces Kel-Essouk de l'Adr'ar' étaient les Iboukhanen et les Houkinaten. Ces Kel-Essouk formant environ 170 tentes nobles et 110 tentes imr'ad s'occupaient de toutes les questions religieuses, enseignaient les enfants et faisaient pâturer les troupeaux. Il n'y avait pas de campement Ifor'as, si petit soit-il, qui n'en ait quelque représentant comme maître d'école ; ce n'était que rarement, et en l'absence de ce dernier, qu'un noble Afar'is suffisamment instruit remplissait les fonctions de professeur spirituel, qui n'ont rien d'avilissant et que ne dédaignent nullement les Ifor'as nobles. D'ailleurs, les Kel-Essouk étaient tous fort bien considérés et contractaient de nombreux mariages avec les familles influentes de l'Adr'ar'. Enfin, outre leurs fonctions scolaires, les Kel-Essouk servaient encore de prêtres directeurs des prières, de conseils juridiques et d'arbitres dans les cas de dissentiments de famille : à tous ces points de vue leur influence était considérable. En échange des services rendus, les Kel-Essouk recevaient des Ifor'as des cadeaux volontaires, appelés en arabe « ziara » et en tamachègue : « takouti ». Ces cadeaux consistaient en chameaux, esclaves ou tous autres objets de valeur. Les Ifor'as donnaient à leurs marabouts Kel-Essouk un grand nombre de ces cadeaux ; ils en donnaient aussi aux marabouts ambulants, Kel-Essouk ou autres, venus dans l'Adr'ar', dans le but de récolter des aumônes ; mais ils n'en envoyaient pas hors de leur pays, à des mendiants étrangers.

A la suite des excès des Kounta, en 1901, 1902, 1903, 1904, la plupart des Kel-Essouk de l'Adr'ar' s'enfuirent du pays et allèrent dans l'Aribinda rejoindre le gros de leurs tribus. Il n'y a

plus actuellement dans l'Adr'ar' que dix ou quinze tentes de Kel-Essouk : ils s'occupent toujours de questions religieuses, mais à cause de leur petit nombre, ils ont perdu, au profit de Baï, presque toute leur ancienne influence.

On trouve quelques Kel-Essouk maîtres d'école, isolés chez les Kel-Ahaggar et chez les Kel-Ajjeurs, mais en très petit nombre.

#### B. — *Baï, marabout kounta de Telia*

Le marabout qui jouit de l'influence de beaucoup la plus considérable chez les Ifor'as est Baï dont la confrérie ou zaouia est à Telia.

Baï est Kounta, fils de Sidi Amer, marabout Kounta. Sidi Amer vint le premier s'installer dans le pays des Ifor'as et y acheta à la tribu des Tarat-Mellet, au prix de quinze chèvres. l'oued Telia tout entier (Ir'acher oua n Telia) avec ses puits et quelques puits voisins. Les principaux de ces derniers sont : In Set't'efen, au nord de la vallée de Telia, où sont les mausolées de Sidi Amer et de son fils Sidi Moh'ammed) (?) (1) ; Talabbit, Ag'arag', Khanmeden, Brika (comblé), Allal (comblé), Barka, et les deux puits de Telia, un aux portes de la kasbah, l'autre au milieu. Sidi Amer s'établit donc à Telia, y fonda sa confrérie ou zaouia et laissa nomadiser ses tentes dans le voisinage plus ou moins immédiat de sa kasbah. Il mourut à Telia et fut enterré à In Set't'efen. Il laissait quatre fils : l'ainé Sidi Moh'ammed qui lui succéda comme chef de la zaouia ; Baï, le marabout actuel qui succéda à son frère aîné ; Baba Ahmed et Bekaï. Il laissait aussi des filles, toutes actuellement décédées. Sidi Moh'ammed, fils de Sidi Amer mourut vers 1895, en laissant six fils : Sidi-el-Mokht'ar, Sidi Ahmed-el-Bekaï, Chikh, Baba-Ahmed, deux autres plus jeunes, et deux filles : Lalla et une seconde plus jeune. Les deux fils aînés sont seuls actuellement des hommes, les quatre autres sont des jeunes gens.

A la mort de Sidi Moh'ammed, Baï devint chef de la zaouia et

(1) Il ne m'a pas été donné de vérifier l'existence de ces mausolées à In-Set't'efen.



tuteur de ses neveux ; il sera lui-même remplacé par Sidi-el-Mokht'ar, fils aîné de Sidi Moh'ammed. Tous les fils de Sidi Moh'ammed habitent auprès de Baï ainsi que les deux frères puînés de Baï lui-même ; l'un de ceux-ci Baba-Ahmed est, dans les tentes de Baï, à la tête d'une petite zaouia succursale de celle de Telia.

Baï peut avoir actuellement une quarantaine d'années. Il est de petite taille, maigre, le teint assez clair ; sa barbe n'est pas encore blanche ; il n'a pas de moustache. Son extérieur inspire un grand respect : il est toujours très richement habillé d'étoffes indigo du Soudan, de doukkali du Touat et de burnous de soie, taillés, non à la mode touareg, mais à la façon kounta. Il ne montre sa figure en public que durant la prière ; le reste du temps il se couvre la tête soit d'un pan de son vêtement, soit d'un haïck ; il se couvre également les mains et les pieds et lorsqu'il tend ses doigts aux baisers des Ifor'as il les masque sous un voile ; d'ailleurs les indigènes eux-mêmes se couvrent la main de leur vêtement pour toucher celle de Baï.

Avant la venue des Français en 1904, Baï habitait dans sa kasbah de Telia ; il en sortait rarement, parfois pour aller à ses tentes établies dans l'oued Telia, mais jamais pendant plus d'une journée afin de pouvoir toujours dans le lieu servant de mosquée à Telia, présider au moins une prière chaque jour, sinon les cinq. Depuis 1904 il a délaissé sa case de pierre et de pisé et mène sous la tente la vie nomade sans jamais s'écarter de l'oued Telia.

Peu de personnes sont admises en présence du marabout ; son installation respire la dévotion et en pénétrant auprès de lui les Ifor'as « ne peuvent retenir leurs larmes ». Il parle peu, se tient longtemps en silence et laisse de temps en temps échapper une parole au sens profond. Sans cesse il égrène son chapelet d'ambre et de corail. Baï a toujours refusé de recevoir aucun étranger : il ne s'est pas présenté aux Français et n'a pas voulu de même accepter la visite des Doui-Menia venus en rezzou en 1904, leur faisant répondre qu'il leur serait donné ce qu'ils exigeraient, mais qu'ils n'avaient nul besoin de le voir en personne.

Il mène une vie toute de savant, parlant l'arabe et le tamachèque, lisant et comprenant le Coran et tous les livres arabes.

Son campement se compose d'une tente d'habitation et d'une grande tente mosquée. Là est sa bibliothèque réputée : ses livres remplissent trois grandes caisses ainsi que deux sacs de laine et deux sacs de peau, formant la charge de trois ou quatre chameaux. Au milieu de ses livres il vit avec une grande simplicité, ne mangeant pas de viande, ne buvant pas de lait, et se contentant d'ag'erouf (1) et de dattes pilées.

L'influence de Baï sur les Ifor'as est considérable et sa réputation s'étend dans tout le Sahara. Sans cesse des Touareg viennent le consulter, lui demander ses prières, se faire écrire par lui des amulettes, le saluer, lui apporter des présents. A sa porte toujours bon nombre de personnes attendent sa sortie pour lui baiser les mains. Son action politique est toute pacifique ; d'ailleurs lui-même n'a jamais assisté à un rezzou et il se confine entièrement dans son état de religieux, d'homme de prières et de livres, et de bienfaisance : il pousse la douceur à tel point qu'il interdit même de faire la chasse aux lions qui parfois attaquent son bétail. Toutes les fois qu'on lui demande conseil, il donne toujours des avis de paix, cherchant à éviter les effusions de sang, les guerres, les querelles, les actions injustes, déconseillant les rezzou et les pillages. Ayant élevé Moussa-ag-Amastan, aménoukal des Ahaggar, dont il est en quelque sorte le père spirituel, il l'a poussé à se soumettre aux Français et à vivre en bonne intelligence avec eux et c'est d'après ses conseils constants que Moussa se montre d'un caractère miséricordieux, conciliant, pacifique, ennemi des combats sanglants. Inversement, il a toujours réprouvé les pillages de Abidin-el-Kounti, son cousin, et de Hammoédi, chef des Kounta.

Baï est très riche de cadeaux reçus : il a des moutons, des chèvres, des vaches, des chevaux, des chamelles, des esclaves ; mais il fait de nombreuses aumônes et accorde jour et nuit l'hospitalité à tout venant.

Enfin à sa zaouia il instruit tous ceux qui désirent recevoir ses leçons et a sans cesse auprès de lui des enfants ou des jeunes gens désireux d'acquérir la science et la sagesse.

(1) Ag'erouf : graminée indigène à graines comestibles.

Depuis l'occupation de Tombouctou, les Français ne sont jamais entrés en relation avec Baï dont l'influence alliée pourrait nous être d'une utilité incontestable. En 1904, il fut traité plutôt en ennemi. Il y aurait lieu d'éviter, au début tout au moins, pour les Européens, de chercher à le voir directement, mais il ne manque pas de personnages de valeur et d'influence à Tombouctou, par l'intermédiaire de qui il serait possible de se mettre d'accord avec Baï et de canaliser à notre profit l'influence prépondérante et indiscutée qu'il détient dans tout le désert.

### C. — *Amulettes*

Les amulettes sont d'un usage constant chez toutes les populations mahométanes ; les Touareg en font une véritable débauché : sur la poitrine ils en ont de véritables paquets de vingt ou trente centimètres d'épaisseur.

Ce sont surtout les hommes, Ahaggar et Ifor'as, qui portent les amulettes ; les femmes en ont peu. Mais l'amour en est poussé à tel point chez les gens de l'Adr'ar' qu'ils en portent même qui ne contiennent aucun écrit.

D'une façon générale cependant, quand un homme désire une amulette il se fait écrire par un marabout Kel-Essouk un papier destiné à produire l'effet demandé et contenant quelques versets du Coran.

Ceci fait, le papier est remis à un artisan (en arabe mállem, en tamachèque ined') pour qu'il soit enclos dans un étui de métal, argent, cuivre, fer-blanc, ou à la femme d'un artisan si l'étui doit être cousu en cuir, ou en peau.

Les amulettes sont portées sur la poitrine en gros paquet de 20 ou 30 sachets suspendus au cou, ou encore au bras, à la ceinture, au turban.

Les petits enfants, parfois même les chameaux, en sont eux aussi dotés.

Les amulettes s'appellent en tamachèque tiraout, pluriel tira (écrit).

D. — *Pélerinage à la Mecque*

Il n'y a que très peu, peut-être même pas d'Ifor'as qui aient fait le pèlerinage à la Mecque. Au temps jadis on en cite quelques-uns qui passèrent par le Ahaggar-R'at-R'adamès et Tripoli.

E. — *Aumônes et repas pieux*

Il est d'usage que chaque jeudi soir, chaque Afar'is, homme, femme ou enfant fasse une aumône qui consiste le plus souvent en nourriture. Même les pauvres et les enfants qui ne possèdent presque rien donnent un peu de leur repas du soir. D'ordinaire cette aumône n'est pas faite à des marabouts, mais à n'importe quel pauvre du voisinage, à un amr'id, à un esclave dénué de tout.

F. — *Consultation aux Morts*

La prédiction de l'avenir qui a préoccupé toutes les races, revêt chez les Touareg la forme de consultation aux Morts.

Lorsqu'on est inquiet d'un absent, lorsqu'un rezzou parti depuis longtemps n'est pas de retour à l'époque présumée et qu'on est sans nouvelles de lui et dans l'inquiétude ; lorsqu'on projette une expédition, une entreprise quelconque et qu'on désire savoir si le résultat en sera heureux, ou dans tout autre circonstance de ce genre, on fait une incantation auprès d'un de ces tombeaux ante-islamiques appelés « adebni », très nombreux dans l'Ahaggar, l'Ahnet et l'Adr'ar', et où sont enterrés les hommes d'une race inconnue aux Touareg et qu'ils appellent « Izab-baren ».

Chez les Ifor'as, voici comment a lieu cette cérémonie :

Une des femmes les plus vieilles et les plus pieuses du campement, une de celles qui passent tout le jour en prière, se lave le corps d'eau claire, se revêt d'habits entièrement neufs et se pare de tous ses bijoux.

Accompagnée de la plupart des hommes et des femmes du voisinage, elle se rend vers midi à l'un de ces tombeaux ante-



islamiques. Là, elle place à côté d'elle en la dressant toute droite, une sorte de figurine, de poupée, haute d'environ trente centimètres et représentant une jeune fille, habillée de petits morceaux d'étoffes neuves de la forme des vêtements d'une jeune femme, et parée aussi des bijoux habituels aux femmes. Ceci fait, les assistants couvrent la vieille femme et la poupée de cinq ou six doukkali épais de manière que règne une obscurité complète. La vieille femme alors s'assoupit : au bout de quelques instants, elle entend la poupée parler aux absents et les absents lui répondre. A la fin du dialogue, si la nouvelle a été heureuse, la poupée fait entendre ce sifflement particulier qui pour les femmes est signe de grande joie ; si, au contraire, la nouvelle est mauvaise, la poupée ne siffle point. Au bout d'un certain temps, l'assistance qui s'était retirée à une centaine de mètres, revient à l'appel de la vieille femme, qui sort tout en sueur et raconte ce qu'elle a entendu.

Abd-el-Kader, un de mes guides, m'a raconté ceci : « J'ai en personne, assisté une fois à une consultation chez les Ifor'as ; il s'agissait d'un rezzou parti depuis longtemps pour l'Aïr, dont on était sans nouvelles et fort inquiet. La vieille annonça la mort d'un membre du rezzou et le retour des autres, dépouillés mais vivants, pour le jour même ou le lendemain. Cela arriva comme la femme l'avait prédit ».

### G. — *Superstitions*

Dans l'Adr'ar', les superstitions sont nombreuses ; en voici quelques-unes qui montreront l'état d'esprit des Ifor'as sur cette question :

Lorsqu'un homme meurt de mort violente, il fait durant les nuits, entendre de grands cris et des gémissements ; beaucoup de gens craignent de passer la nuit à proximité de son tombeau, non qu'il arrive du mal à ceux qui se couchent dans ce voisinage, mais à cause des clameurs effrayantes qu'on y entend.

Il y a dans le pays des Ifor'as beaucoup de génies (en arabe djinn, en tamachèque elchin). On ne dit pas qu'ils habitent plus particulièrement certaines régions que d'autres, toutefois cer-

tains arbres sont un de leurs refuges de prédilection. Tel est l'arbre appelé « ag'ar » à l'ombre duquel les Touareg ne se couchent guère sans avoir dit : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux » et sans avoir blessé l'écorce à coup de pierre, de bâton ou de couteau pour en chasser le djinn. « Cependant, m'a dit un informateur, je m'y suis couché sans prier et sans frapper l'écorce, hier encore ; j'y ai coupé du bois pour cuire mes aliments et il ne m'est jamais arrivé aucun mal ». La présence des génies se fait surtout remarquer en ce qu'ils pénètrent dans le corps des hommes ou des femmes, qu'ils rendent alors comme fous. On s'assure que la cause de la folie est bien la présence d'un génie en apportant un livre particulier, écrit en arabe, et contenant la liste de toutes les maladies ; lorsque le malade ou son représentant pose son doigt sur la liste, le doigt tombe toujours sur la maladie dont souffre le malade ; et si l'indication certifie la présence du génie, le possédé est traité par l'application d'amulettes et par des fumigations d'encens.

Les rêves ont aussi des significations ; ainsi quand un Afar'is rêve qu'il est mort, c'est une assurance qu'il jouira, au contraire, d'une longue existence.

J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas de sorciers parmi les Iforas mêmes ; mais chez les Kel-Essouk et parmi les Arabes de passage, il y a souvent des faiseurs de sortilèges et des prestidigitateurs. Les sortilèges sont, en général, des écrits ; les uns, tracés sur un papier doivent être portés sur les personnes ; d'autres, également sur papier, doivent seulement toucher telle et telle personne pour produire leur effet. Certains sortilèges sont écrits sur un vase où l'on verse de l'eau ou du lait ; l'encre se dissout dans le liquide que l'on fait boire aux gens qu'on désire envoûter. Ces sortilèges ont pour but de se faire aimer, de faire haïr un concurrent, de produire un mal quelconque ou de protéger d'un danger.

« Si je suis dans un pays où il y a des lions et que le soir venu, un de mes animaux soit égaré ou resté seul au pâturage, je vais trouver un taleb et je lui dis : « Lis-moi quelque chose pour que le lion ne mange pas mon méhari ». Le taleb lit quelques paroles et le lion ne touchera pas à mon animal. »

Il existe un homme, nommé Mahaha, de la tribu des Kel-Takerennat (Kel-Essouk) qui jouit du pouvoir de prendre une poignée de terre et de la transformer en sucre, en argent... « Un jour un de mes parents, Sidi-Akhmed n'avait plus de sucre ; il alla trouver Mahaha et lui donna une gandourah en le priant de lui changer un peu de terre en sucre. Sidi Akhmed mit un peu de terre dans sa propre gandourah, et en fit comme une sorte de petit sac qu'il tint à la main ; Mahaha imposa ses mains, récita quelques paroles et cracha délicatement sur l'étoffe enveloppant la terre. On ouvrit alors la gandourah : la terre était transformée en sucre ! J'étais présent ainsi que beaucoup d'autres personnes. Sidi Akhmed but le thé avec ce sucre ; moi je ne voulus point en prendre parce que Mahaha est non pas un saint, mais un sorcier ».

Les Ifor'as prétendent que les génies hantent les anciens emplacements de campements, les cendres des foyers, les lieux où du sang a été répandu. Aussi les tentes ne sont-elles jamais placées en ces endroits ; le sang des animaux, les cendres des foyers sont emportés et jetés au loin.

Les gens instruits enterrent les cheveux et les ongles coupés.

En général, les Touareg ne font pas de sortilèges avec toutes les horreurs, cervelles, morceaux de doigt, qui sont d'usage constant chez les sorciers du Touat et du Tidikelt.

### § 3. — Armes et guerres

#### A. — Armes

Les Ifor'as, bien qu'étant de caractère doux et pacifique, sont une tribu guerrière parce que les nécessités de leur existence les ont obligés à se défendre souvent et à attaquer parfois. Ils ont le même armement que tous les Touareg en général. Tous portent l'épée, la lance en fer ou parfois en bois, le bouclier ; beaucoup ont le poignard de bras, certains le fusil, très peu le pistolet.

*Epée* (en tamachèque takouba). — Tous les Ifor'as nobles ou

imr'ad ont l'épée ; c'est en quelque sorte l'emblème de la virilité et dès que vers 13 ou 14 ans, les jeunes gens ont obtenu de leurs parents le droit de la porter, ils s'en parent avec fierté et ne la quittent pour ainsi dire jamais. Ces épées ont une lame large, longue, tranchante de chaque côté et sans pointe ; la poignée est en croix et rappelle les anciens glaives romains. Les Ifor'as les tiennent sans cesse affilées en les frottant contre des morceaux de fer ou des briquets ; enfermées en un fourreau de cuir, elles sont suspendues en bandoulière par un cordonnnet de coton blanc, ou par des cordelettes rouges tressées. Toutes ces épées sont dans le pays depuis une époque reculée ; elles passent de main en main et leur origine est inconnue. Il y a plusieurs qualités de lames : il n'est pas d'usage de les mettre à l'épreuve ; on les estime à simple vue. Les gravures diffèrent suivant les fabriques ; leur identification permettra peut-être de préciser les relations commerciales des Touareg au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>.

La lame la plus estimée des Touareg est la « tezz'ait (fig. 1, 2, 3). La trempe en est bonne ; le fer assez noir. On certifie qu'avec une tezz'ait, un homme vigoureux tranche son adversaire de l'épaule au bassin. La valeur marchande de cette épée est d'un jeune chamelon de 4 ans (agenaffoud) c'est-à-dire de 120 à 150 francs.

Moins estimée que la tezz'ait, mais fort bonne encore est la taheli (fig. 4 et 5) (taheli, nom tamachèque d'un roseau appelé en arabe berdi). Il y a deux espèces de taheli, la taheli tamellouat (taheli blanche) et la taheli taset't'afet (taheli noire).

Très voisine et aussi estimée que la taheli est la tabalaq (fig. 6).

Enfin réservée aux imr'ad et gens de peu, la dernière qualité est la mesri (égyptien) (fig. 7 et 8).

*Lance.* — Tous les Ifor'as portent la lance, à cheval et à méhari. Les lances des nobles, tout en fer, cerclées et ornées de cuivre, recouvertes de peau à l'emplacement où la main les tient, ont une pointe très mince et barbelée ; elles s'appellent allar'. Les imr'ad et les gens peu fortunés ont des lances à manche de bois appelées tard'a ; le fer en est beaucoup plus large et n'est pas barbelé ; les tard'a ont un talon garni de fer. Les lances des Ifo-



*Modèles d'épées touareg.*

Tesraït : 1. Epée de M. Bent-Messis, revers pareil, trois canelures inégales ; 2. Très longue canelure inférieure, inscription ; 3. Etoiles et canelure.

Taheï : 4. Epée avec très large canelure ; 5. Même épée vue de revers.

6. Epée tabalaq ; Mesri : 7. Epée, revers pareil ; 8. Poignard avec figure de lion assis.

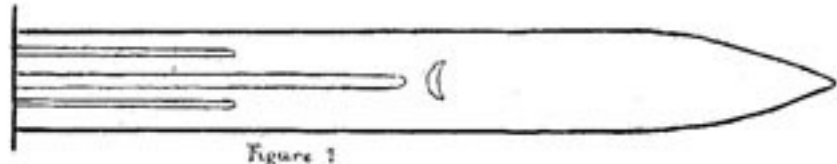


Figure 1

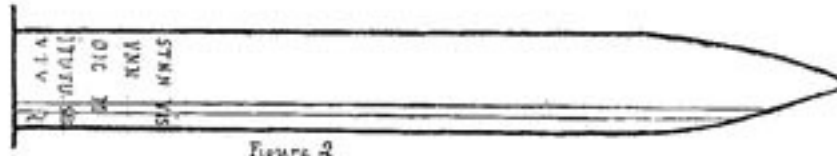


Figure 2

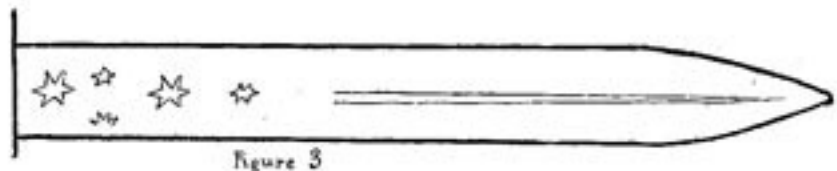


Figure 3

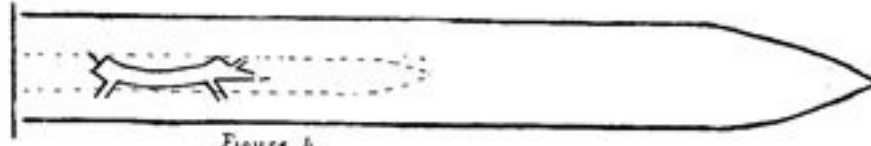


Figure 4

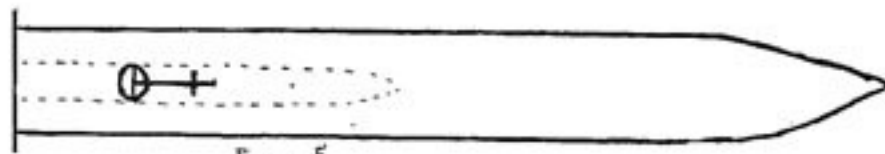


Figure 5

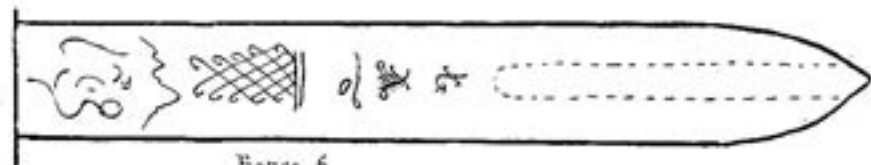


Figure 6



Figure 7

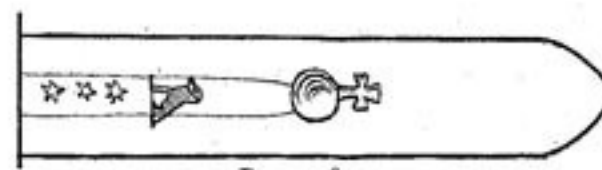


Figure 8

r'as sont, en général, fabriquées au Soudan ; les forgerons du pays sont capables de les réparer, mais non d'en faire de neuves.

*Bouclier.* — Les boucliers que portent les Ifor'as sont faits quelque fois en peau de girafe et viennent alors de l'Aïr, plus souvent en peau d'oryx ; ils sont garnis de dessins linéaires en croix et ont à l'intérieur une poignée métallique rivée ; les forgerons Ifor'as les font entièrement quand on leur en fournit le cuir.

Lorsqu'ils se déplacent à pied, les Touareg prennent leur lance mais rarement leur bouclier ; quand ils montent à méhari ils accrochent toujours le bouclier au dossier de leur selle.

*Poignard de bras.* — Les poignards de bras sont fabriqués par les Ifor'as même au moyen d'épées cassées ; la poignée en bois a la forme d'une croix mais est faite d'une seule pièce ; l'étui en cuir est garni d'un gros bracelet où les Touareg passent le poignet.

*Fusil.* — Il y avait, il y a quelques années, plusieurs catégories de fusils dans l'Adr'ar' : des fusils à deux coups, à capsule ou à pierre, vieux fusils de chasse européens ; des fusils à un coup, à canon court et à capsule, sorte de mousquetons ; des longs fusils arabes à pierre ; quelques fusils à tir rapide à un coup. Depuis quelque temps un nombre assez important de fusils Gras, modèle 1874, ont été introduits, venant (par l'intermédiaire de la Grèce, puis de la Turquie) de Tripolitaine où des Abaggar les achètent aux Ajjeurs au prix d'un chameau (150 fr.) et les revendent aux Ifor'as au prix de deux chameaux. Dans ce prix est compris une quarantaine de cartouches d'assez mauvaise qualité. Remarque curieuse : les fusils à tir rapide et particulièrement ceux qui ne sont pas à répétition sont connus chez les Touareg sous le nom de « Chassebo », pluriel « Chasseboten » ; il est bizarre de retrouver jusque dans l'Adr'ar' cette déformation de notre mot « Chassepot ».

*Pistolets.* — Il y a chez les Ifor'as quelques pistolets, soit pistolets arabes, soit pistolets à capsule.

Les Touareg appellent la lance en fer : allar' ; la lance en bois : tard'a ; le bouclier : ar'er ; le poignard : tileq (chez les Ioulliminden : gozma) ; le fusil : elbaroud' ; le pistolet : tamar'dart.

B. — *Escrime*

Les Ifor'as sont, en général, fort habiles à manier leurs armes ; ils s'exercent dès leur jeune âge.

Les jeunes garçons, qui n'ont pas encore l'âge de prendre le bouclier, et lorsque leurs parents ne les obligent pas à garder leurs troupeaux, luttent entre eux avec de petites lattes faites en tiges de merkba, sans boucliers.

Chaque matin, très peu de temps après le lever du soleil, les jeunes hommes sortent de la tente, armés de l'épée et du bouclier et s'amuse à l'escrime du sabre. Les novices et mal habiles ont au lieu d'épée un bâton ; jusque vers neuf heures du matin, ils font assaut ou regardent leurs camarades, et reçoivent conseils et leçons des plus expérimentés.

Lorsque les débutants ont acquis au bâton une certaine habileté, ils prennent l'épée même ; on ne doit frapper qu'avec le plat de la lame pour ne pas abimer les boucliers et pour rendre moins dangereux un coup maladroit : on ne se sert du tranchant qu'à la guerre. Certains Ifor'as arrivent à une grande adresse ; on en voit couper d'un coup d'une épée affilée le voile du front ou de la bouche de leur adversaire sans entamer la peau. Bref, pendant toute la matinée on n'entend dans les campements Ifor'as que le cliquetis des épées ou le bruit des bâtons frappant les boucliers.

Lorsque les jeunes Ifor'as sont devenus savants à cette escrime, ils apprennent le maniement de la lance. Cela consiste, non à lancer l'arme, mais à bien l'équilibrer en main et à la faire vibrer dans les doigts. Le jet de la lance est assez rare.

Ce n'est qu'après avoir parcouru toutes ces phases de leur instruction guerrière, que les Ifor'as s'instruisent dans le tir des armes à feu.

Cette longue éducation militaire fait des Ifor'as des gens confiants en eux-mêmes dans le combat et redoutés de leurs adversaires.

G. — *Rezzou*

Les Ifor'as ont parmi les Touareg une réputation de bravoure méritée. Sont-ils plus courageux que les Ahaggar ? La réponse

serait malaisée, car chez les uns comme chez les autres il est des hommes de valeur et qui firent leurs preuves ; toutefois la fuite est plus honteuse aux yeux des Ifor'as qu'à ceux des Ahaggar. Pour ces derniers fuir n'est qu'une manœuvre ou une ruse. Pour les gens de l'Adr'ar' c'est au contraire toujours une lâcheté, serait-ce même en présence d'un ennemi plus nombreux et beaucoup mieux armé. Mais vis-à-vis des Arabes de la région du Niger, la supériorité des Ifor'as est incontestable et s'ils furent vaincus en ces dernières années: c'est grâce à nos fusils prêtés aux Kounta contre lesquels ils n'avaient guère que leurs épées ou leurs lances.

Les jeunes Ifor'as aiment les rezzou et les expéditions militaires qui leur permettent de montrer leur bravoure ; là ils prouvent leurs qualités viriles, de là ils ramènent parfois la gloire, et toujours les récits héroïques qui plus tard, dans les ahal, leur procureront l'attention et l'amour des femmes. Ces rezzou comptent un nombre variable de guerriers ; en général de vingt à cent. Parfois les Ifor'as partent seuls, parfois ils se mêlent à des Ahaggar ou à des Taïtoq. Ils vont le plus souvent vers le Denneg ou l'Aïr pour razzier les troupeaux, les chameaux ou les esclaves ; mais on ne touche jamais aux femmes libres qui sont toujours respectées et protégées.

Lorsqu'il s'agit de venger une offense faite à la tribu, ce sont en général les chefs eux-mêmes qui forment le rezzou, mais il arrive aussi que des jeunes gens audacieux et entreprenants, excités par l'amour du pillage ou de la guerre groupent leurs amis et partent... Nobles et imr'ad vont de pair, chaque noble emmenant ceux de ses gens qu'il juge assez courageux ; mais rarement les imr'ad partent sans leurs seigneurs. Tous les guerriers sont à méhari ; on n'emmène ni bâts, ni piétons ; chaque homme a sa monture.

Les plus réputés conducteurs de rezzou chez les Ifor'as sont Safikhou, neveu d'Illi, aménoukal, et Alemlar 'qui est un peu vieilli actuellement.

Au retour les prises sont partagées également entre tous les combattants, nobles et imr'ad, sans distinction. Seul le chef reçoit outre sa part, un objet de prix, soit un, parfois deux très



beaux méhara, soit quelque bel esclave. Aucun autre prélèvement n'est fait sur l'ensemble des prises, ni pour l'aménoukal, ni même pour le guide. Ce dernier est en principe le chef du rezzou lui-même, car les routes sont en général connues de tout le monde.

Mais si parfois les Ifor'as vont piller les peuplades voisines, il arrive fréquemment aussi que par représailles ou poussés par l'amour du butin, des rezzou étrangers s'abattent sur le pays de l'Adr'ar'. Les principales tribus qui viennent ainsi y razzier sont soit des fractions du Denneg ou de l'Aïr, soit des Kounta ou Bérabich, soit même depuis quelques années des Ouled-Djérir, Beraber, Doui-Menia, originaires du Tafilalet. Et comme le pays est ouvert en toutes directions, que le massif de In-Tamaqoust dans l'Adrar Ter'arr'ar est un refuge plutôt illusoire, les Ifor'as sont souvent impuissants à se défendre, et ont besoin de s'assurer par le paiement d'un tribut le secours des Ahaggar et des Taïtoq. Sitôt qu'est annoncé le voisinage d'un groupe ennemi, des éclaireurs et des vedettes s'embusquent à quelques jours de distance des pâturages et des tentes. Et dès que le rezzou a été aperçu ou qu'on a la certitude de sa présence prochaine, les chefs immédiatement avertis replient en toute hâte les campements avancés (alarme : en t. akouri ; vedette éclaireur, tid'af).

L'aménoukal fait frapper le tobol ; par des feux ou des courriers rapides il avertit les fractions éloignées et autour de lui groupe les combattants. Si l'importance de l'ennemi permet l'espoir d'une résistance heureuse, les Ifor'as s'avancent à la rencontre de leurs adversaires, pendant que les troupeaux et les tentes, laissés en arrière, vont se mettre en lieu sûr. Mais s'il apparaît évident que la lutte sera trop inégale et trop faibles les chances de succès, les tribus se dispersent et cherchent leur sauvegarde en s'éparpillant dans les adrar ignorés. Mais quelle que soit la rapidité de l'invasion, jamais on n'abandonne aux ennemis les femmes et les enfants. Les Ifor'as se dispersent en emmenant leurs familles ou bien attendent avec elles l'ennemi et parfois la mort.

*Récits de rezzou.* — Voici deux récits de rezzou exécutés par

les Ifor'as. Il en est de plus pathétiques et de plus émouvants ; mais des expéditions comme le rezzou des Taïtoq en 1907 sont rares, et les récits ci-dessous n'ont que le but de montrer ce que sont les entreprises pour ainsi dire normales des Ifor'as. Je laisse la parole à l'informateur.

A. — « J'étais à commencer parmi les tribus Ifor'as. Ceux dans la tente de qui je me trouvais me dirent : « Viens donc toi aussi ramener des bœufs et des moutons et des méhara, ou bien mourir ! » Je leur dis : « Soit, j'irai ». Nous nous réunîmes aux puits de Dourit ; chacun de nous était à méhari et nous avions nos fusils. Et nos provisions ne consistaient qu'en lanières de viande de veau séchée, mêlées à des morceaux de tikamarin (1). Au moment du départ nous nous trouvâmes trente ; notre chef fut R'ali-ou-Louini, un Afar'is de la fraction des Kel-Afella. Nous partîmes droit vers le Sud dans la direction du Fleuve ; et nous cheminions au début du jour, mais bientôt pour masquer notre marche nous n'allâmes plus que de nuit et nous nous terrions pendant tout le temps que le soleil était levé. Nous marchâmes ainsi dix étapes et le matin du onzième jour au lever de l'Étoile (Nejma) nous aperçûmes une dizaine de tentes d'Arabes, d'im-r'ad d'loulliminden et de nègres libérés, toutes groupées en un point qui pouvait être encore à quatre jours du Fleuve. Profitant des dernières ombres de la nuit, nous nous approchâmes des tentes, et soudain tous ensemble nous déchargeâmes nos fusils. Nous tirions en l'air pour effrayer seulement et il ne nous fut point nécessaire de tirer une seconde fois ! Les gens des tentes réveillés en sursaut crurent que tout le Ahaggar était tombé sur eux et dans un affollement qui nous fit rire, hommes, femmes, enfants se sauvèrent à pied sans rien emporter ni vêtements ni montures. Seules quelques femmes restèrent au milieu des tentes abattues et déchirées : nous ne leur fîmes aucun mal. Nous enlevâmes deux cents bœufs et dix chameaux laissant tout le reste : moutons, tentes, et contenu des tentes. Rien d'autre ne fut pris et nous partîmes à grande allure marchant nuit et jour pour échapper aux poursuites possibles. Le septième jour nous cam-

(1) Tikamarin : fromage blanc séché et durci.

pions à nouveau près de Dourit : le chef du rezzou R'ali-ou-Louini, reçut un chameau et cinq bœufs en plus de sa part ; le reste fut scindé en trente lots égaux. J'eus le mien que j'échangeai par la suite contre trois esclaves ; je ramenai ces derniers au Tidikelt où je les vendis. »

B. — « Il y a une dizaine d'années je fis partie d'un rezzou d'Ifor'as contre les Kel-Ahnet. J'étais à commercer dans l'Adr'ar'. Je me trouvais à la tente de Ouhenna, homme très riche de la tribu des Kel-Afella. Ouhenna me dit, et avec lui tous les autres jeunes gens de la tribu : « Viens avec nous en rezzou contre les Kel-Ahnet avec qui nous sommes en guerre ». J'étais jeune, audacieux et sans sagesse et je répondis : « Ne le dites à personne, dissimulez ma présence et j'irai avec vous ». Car j'étais en relation avec les Kel-Ahnet et en bons termes avec eux. Au lieu de réunion choisi dans l'oued Tesamaq nous nous retrouvâmes 40 méharistes armés de fusils. Notre troupe passa à In-Ouzel, à Timissao, à In-Hiaou (In Zize), à Aït-Leka puits non permanent de l'Ahnet où nous trouvâmes un peu d'eau. Nous avions dépassé ce puits d'une journée quand nous aperçûmes au loin les campements des Taïtoq et des Kel-Ahnet. Mais ceux-ci avaient eu connaissance de notre rezzou et nous vîmes groupées toutes ensemble les tentes dressées, et dans les parcs les méhara sellés, les chameaux, les moutons et les chèvres sous la garde des esclaves en armes. Il y avait là beaucoup plus de guerriers que n'en comportait notre troupe elle-même ; dans ces conditions il nous était impossible d'attaquer. Rapidement nous tournâmes bride et en toute hâte nous fîmes retour au pays Ifor'as sans avoir pu même prendre un pot de beurre. »

#### D. — *Guerres intestines*

Comme dans les pays plus civilisés, quelquefois les Ifor'as se font la guerre entre eux ; le motif habituel est une contestation de pâturage, chaque fraction revendiquant pour soi-même tel oued ou telle région. Mais, exemple à méditer, les fractions Ifor'as n'oublient jamais qu'elles sont frères ; les guerriers ne tirent pas de coups de fusil et ne se blessent pas avec le sabre ou la



lance. Ils se contentent de se mesurer en une série de combats singuliers où chacun cherche à fendre et à découper le bouclier de cuir de son adversaire. Et c'est le parti qui à la bataille a eu ses boucliers les plus abîmés qui est déclaré le vaincu et doit céder à l'autre.

Il y a six ans les Kel-Afella et les Kel-Tar'lit se disputèrent la possession d'un pâturage de l'oued Tabankort. Pour vider le différend soixante-dix guerriers des Kel-Afella donnèrent aux Kel-Tar'lit rendez-vous au puits de Ouzzein et montèrent à méhari. Mais l'aménoukal Illi et son frère Leminna s'opposèrent formellement à leur départ et les retinrent. Cependant le neveu d'Illi, Safikhou, entreprenant et fier, échappa avec 25 jeunes Ifor'as à la surveillance de son oncle et, avec eux, se hâta vers le champ clos. Les Kel-Tar'lit s'étaient levés aussi au nombre de 65, mais sur l'annonce que leurs adversaires avaient été retenus, ils étaient repartis chacun chez soi, sauf vingt qui, près du puits, avaient dressé les tentes et étaient restés là.

De loin ces vingt virent arriver Safikhou et ses compagnons. Ils sautèrent sur leurs boucliers qui pendaient à des ag'ar (1) et s'élançèrent à la rencontre de leurs adversaires en criant à pleins poumons : « Iou ! iou ! iou ! aba mat ti ouen ! Safikhou de h ! » (Iou, iou, iou, meurent vos mères ! Safikhou, viens ici). Safikhou et ses guerriers s'élançèrent à bas de leurs méhari, mirent bouclier au poing et coururent sus à leurs adversaires en criant eux aussi : « Aba mat ti ouen ! Nek d'arer' ! » (Meurent vos mères ! me voici !)

Sabre en main Safikhou s'avança le premier et marcha contre Elminna le chef des Kel-Tar'lit. Le choc fit vibrer les lames et l'assaut fut furieux des deux chefs cherchant à entailler les boucliers luisants. Mais celui de Safikhou était à peine entamé quand le jeune Kel-Afella d'un coup terrible fendit en deux le bouclier d'Elminna du haut en bas, en criant : « Isinen Lalla ! » (Par les Dents de Lalla) !

Les deux guerriers se retirèrent ; deux autres les remplacèrent et firent assaut à leur tour. Tous entrèrent en lice. Et les bou-

1) Ag'ar sorte d'arbre.



cliers des deux partis furent également entamés; toutefois d'un commun accord la victoire fut donnée au parti de Safikhou en l'honneur du beau coup d'épée qu'il avait frappé.

Les deux partis alors se groupèrent, se réjouirent ensemble de la paix et tous buvaient fraternellement le lait dans des jarres de bois quand arrivèrent épuisés cinq envoyés d'Illi pour retenir Safikhou dont on craignait des violences!

Quand la belle Lalla, la fille d'Illi, apprit le grand coup d'épée que son cousin Safikhou avait frappé en son honneur, elle lui dit : « Dorénavant ne m'invoque plus dans des combats livrés entre frères; ne me nomme qu'en présence de l'ennemi et quand tu couperas des têtes! » Mais Safikhou lui répondit : « Ce coup-là vaut bien une tête! »

#### § 4. — Maladies

Voici quelques-unes des maladies les plus fréquentes de l'Adr'ar' et pour certaines les remèdes indigènes employés :

*Petite vérole* (en tam. bedi). — Vient par épidémies espacées, elle est bénigne et peu meurent de cette maladie.

*Rougeole* (en tam. loumet). — Endémique dans le pays mais presque toujours très bénigne, se guérit sans médicaments après quatre ou cinq jours.

*Fièvre* (en tam. taz'z'aq). — Le remède employé consiste à faire brûler de l'encens venu de Tombouctou et de faire des inhalations (encens : akararou).

*Syphilis* (en tam. amahar). — Cette maladie est assez peu répandue dans l'Adr'ar' alors qu'elle est au contraire très fréquente au Ahaggar. Le traitement consiste à arracher la tête des boutons ou à gratter les plaies avec un couteau et à saupoudrer ensuite d'un médicament obtenu en pilant le fruit de l'étel (en tam. tekourmest; en arabe mekerkeba).

*Maux d'yeux* (en tam. ahennag'). — Contrairement encore à ce qui est au Ahaggar, les ophtalmies sont ici peu nombreuses. Pour les combattre on se sert d'un remède appelé « bou sousou » sorte de matière blanchâtre assez semblable à du plâtre et qui

viendrait de Tombouctou où je n'ai pas pu le trouver sous ce nom. On se sert encore comme médicament de clous de girofle. On enveloppe le bou sousou dans un petit morceau d'étoffe propre, et on le trempe dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit amoli et imprégné de liquide ; puis on le presse au-dessus de l'œil de manière à y faire tomber quelques gouttes. Quant au clou de girofle, on en fait tomber simplement quelque parcelle dans l'œil.

*Rhumatismes* (en tam. *tesemd'i ta n ir'esan* [froid des os]). — Très fréquents dans le pays des Ifor'as où en ont toutes les personnes âgées : il n'y a pas de remède connu.

*Gonorrhée*. (en tam. *tesemd'i* [le froid]). — Aussi commune chez les Ifor'as que chez les Ahaggar.

*Rhume de cerveau* (en tam. *g'abourou*). — Le remède consiste à verser du piment rouge ou du poivre noir dans du lait froid ou chaud, ou encore dans de la taraouaït et à boire cette infusion.

*Blessures*. — Les blessures d'armes à feu, de sabre ou de lance sont soignées en versant dans la plaie du beurre ou de la graisse fondus et encore chauds. L'orifice est enduit d'une poudre faite de soufre et de kohol pilé, et sitôt que ce médicament a été placé, on approche de la blessure un fer rouge de manière que le soufre brûle dans les chairs. La plaie garnie de graisse est ensuite bandée avec un morceau de cotonnade indigo. L'appareil est laissé sept jours au bout desquels la plaie est découverte à nouveau ; si elle n'est pas alors guérie, le même traitement est repris.

Les Ifor'as se servent fréquemment du feu comme remède ; ils l'appliquent sous forme de pointes de feu, par petites touches très légères et nombreuses. Ce remède est essayé dans les cas de rhumatisme, mais particulièrement contre la fièvre persistante en applications sur la poitrine et le dos.

Le feu n'est appliqué ni pour cautériser les morsures de vipères, ni même pour cicatriser les blessures, sauf en utilisant du soufre comme il a été dit ci-dessus ; la brûlure seule, au dire des indigènes, ferait enfler la partie malade.

## § 5. — Vie sociale des Ifor'as

## A. — Naissance

Lorsqu'une femme des Ifor'as est sur le point, d'accoucher les femmes des tentes voisines et ses parentes, ses sœurs, sa mère si elles sont à proximité, passent la nuit auprès d'elle et de temps en temps lui massent légèrement les mains, les bras, les épaules, la poitrine, les flancs ou bien la soulèvent un peu sur sa couche et la laissent retomber doucement. Au moment de l'accouchement on se hâte de faire boire à la mère du lait très chaud mélangé d'aouzzaq (1) ; les convenances exigent qu'aucun homme, même père ou mari, ne soit dans la tente. Sitôt l'enfant né, une des femmes présentes va de suite informer le père de la jeune mère, son mari et toute la famille ; ceux-ci et les hommes des tentes voisines pénètrent alors auprès de l'accouchée et la félicitent. Tous se réjouissent de la naissance, que ce soit un fils ou une fille, car les Ifor'as aiment les filles autant que les fils bien que, suivant leur expression même, « une fille ne soit pourtant pas un garçon ». A nouveau on fait boire à la mère du lait très chaud mélangé d'aouzzaq, on lui donne à manger de la bouillie (taraouaït) ou de l'alioua sorte de taraouaït très liquide, et on lui remet son enfant afin qu'elle le fasse têter. Si la mère n'a pas de lait, le bébé est confié à une autre femme des Ifor'as ou même à une femme des imr'ad, mais l'usage interdit qu'on lui donne le sein d'une négresse. De temps en temps alors on lui fait boire dans un biberon de bois un peu de lait de brebis afin qu'il s'habitue à être allaité par ce moyen s'il advenait que vienne à manquer le lait de la nourrice. Le jour même de la naissance de l'enfant, un grand repas rassemble toute la parenté et les hôtes du voisinage ; on y sert en abondance de la taraouaït, du riz bouilli mêlé de petits morceaux de viande et de beurre, et, si l'enfant est un

1) Aouzzaq. graine indigène. Voir article nourriture.

garçon, on offre un veau tout entier ; si c'est une fille une brebis ou une chèvre rôtie.

Son nom est donné à l'enfant huit jours après celui de la naissance s'il est issu d'Ifor'as proprement dits, et seulement trois jours après si ses parents sont imr'ad. Dans le premier cas, au jour fixé, le père fait venir un t'aleb et le prie de donner le nom de l'enfant. Le t'aleb prend une clef et un morceau de bois, attache dans sa pensée un nom à chacun de ces deux objets et les envoie tous deux à la mère. Celle-ci, entourée des femmes de sa famille, choisit un des objets qui est rapporté au t'aleb lequel annonce alors à haute voix le nom de l'enfant. Le t'aleb n'a tenu aucun compte des noms antérieurement portés par les ancêtres, et celui qu'il indique est toujours adopté. Ensuite lui-même récite la « fateh'a » et chacun des assistants dit : « Ad imous, in cha Allah, embarek, c'est-à-dire : qu'il soit, s'il plaît à Dieu, béni », et encore : « que sa tente soit remplie, qu'il ne soit pas diminué ». — Si l'enfant est né chez les Imr'ad, les parents n'ont pas recours à un t'aleb ; mais choisissent un des chefs Ifor'as de la région et le chargent de remplir l'office du t'aleb dans le cas précédent. — Après la récitation de la fateh'a et les compliments d'usage un repas de lait et de viande est offert aux assistants : pour un garçon on égorge un ou deux moutons bien gras ; pour une fille un chèvre ou une brebis.

Le t'aleb ou le chef des Ifor'as, qui a donné à l'enfant son nom, continue plus tard à s'intéresser à lui ; il va le voir d'époque en époque et exerce sur lui une sorte de protection affectueuse. Si l'enfant est un garçon, c'est de lui qu'il recevra sa première épée, ou son premier bouclier ou sa première selle. Il veillerait aussi à une fille mais ne lui donnerait aucun cadeau.

L'enfant appelle ordinairement celui dont il a reçu son nom : « abba » (mon père) ou « amr'ar in » (mon seigneur), mot qui s'emploie aussi en parlant au père. Il est appelé par celui qui lui donna un nom : « abarad' in » : mon enfant.

La femme noble des Ifor'as est sensée guérie et commence à sortir douze jours après la naissance de son enfant ; huit jours après si elle est d'origine amr'id.



Voici quelques noms fréquents dans l'Adr'ar' :

| <i>Hommes</i> | <i>Femmes</i> |
|---------------|---------------|
| Mokhammed.    | Lalla.        |
| Akhmed.       | Ezzohera.     |
| R'ali.        | Fad'imata.    |
| Sid Khamed.   | Zeïnabou.     |
| T'ioub.       | Erkhimata.    |
| Illi.         | Sammou.       |
| Fenna.        |               |
| Hemmettal.    |               |
| Leminna.      |               |

#### B. — *Education des garçons*

Tant que l'enfant est petit et allaité par sa mère ou par une autre femme libre, il reste dans la tente sous la surveillance d'une esclave de confiance. Dès qu'il peut marcher, il joue sur l'aire qui entoure le campement avec les autres enfants du même âge des tentes voisines, libres ou esclaves. Vers six ou sept ans le jeune garçon apprend à monter à méhari et accompagne les troupeaux qui vont boire aux puits. Si ses parents sont pauvres il va dès lors au pâturage avec le bétail et garde les moutons, les chèvres ou les chamelles. Mais s'il est d'une famille assez riche pour avoir des esclaves ou des imr'ad comme pasteurs, il ne mène paître qu'exceptionnellement et quand les bergers sont occupés ailleurs, les jeunes chamelons qui restent à demeure au voisinage des campements. A cet âge déjà les garçons ont quelques notions de l'écriture touarègue appelée « tfinar » qui leur est enseignée par leur mère. Ils commencent aussi à fréquenter l'école, à apprendre à lire le Coran, à le chanter et à écrire les caractères arabes ; mais ils ne savent pas la langue arabe. Nous avons vu qu'il y avait dans les campements des marabout Kel-Essouk chargés de cette instruction ; si, comme cela arrive parfois actuellement, le t'aleb faisait défaut c'est de son père ou de sa mère que l'enfant apprendrait ses prières et le Coran. D'une façon générale cette instruction est plus répandue chez les Ifo-

r'as que chez les autres tribus touarègues ; toutefois c'est parmi les Ifor'as du Nord, les Kel-Afella en particulier qu'on trouve le plus d'hommes instruits.

Dès que le jeune garçon a atteint l'âge de puberté il commence à jeûner et à porter la « tameng'out' » (1) ou voile de visage ; dès lors il apprend à manier le bouclier, l'épée, puis la lance ; dès lors il commence à fréquenter l'ahal. Deux ou trois ans plus tard alors qu'il est déjà habile au maniement des armes blanches il apprend à tirer au fusil. Il est apte maintenant à partir en rezzou où il fera preuve qu'il est un homme.

Quelque âge qu'aient les garçons ils obéissent à leur père et à leur mère, sont déferents et respectueux envers eux : ces qualités les différencient des jeunes gens des Kel-Ahaggar qui sont plus indépendants et n'en font guère qu'à leur tête.

### C. — *Education des filles*

Les petites filles sitôt qu'elles peuvent seules se tenir debout vont jouer devant les tentes avec leurs petites camarades du campement, libres ou esclaves. Vers six ou sept ans elles savent déjà lire et écrire le « tfinar » que leur mère leur a enseigné ; elles commencent alors à apprendre et à lire le Coran. Pour cela elles vont chez le t'aleb se faire écrire un passage du Coran sur une tablette de bois, puis reviennent aux tentes où les mamans et les sœurs aînées leur font lire et leur enseignent par cœur ce qui est inscrit sur la planchette. Lorsque la fillette sait ces versets par cœur, elle retourne chez le t'aleb s'en faire écrire d'autres. Certaines cessent cette étude lorsqu'elles savent un nombre de versets suffisants pour les prières journalières ; d'autres apprennent par cœur le Coran tout entier. Chez les Ifor'as comme chez tous les Touareg en général, les femmes sont au moins aussi instruites, sinon plus, que les hommes ; cependant tout en apprenant à lire et à écrire l'arabe elles n'en apprennent pas le sens et ne le comprennent pas.

Peu à peu la fillette auprès de sa mère s'instruit à faire tout ce

(1) Se voiler le visage (en tamach.) : eng'ed'.

que fait cette dernière : couture, travaux du ménage, etc... Vers douze ou treize ans elle apprend à chanter, à faire des vers (plus rarement à jouer de l'imzad (1), par les leçons maternelles ou encore par l'exemple des sœurs aînées ou des camarades plus âgées.

Lorsque la fillette atteint l'âge de puberté qui est celui où elle commence à jeûner elle change de costume : jusque-là, elle n'était revêtue que d'une ou de plusieurs gandourah, sans jupon et sans rien sur la tête. Dès lors elle va couvrir ses cheveux d'un morceau de cotonnade indigo léger, de un mètre 25 de long sur 75 centimètres de large, appelé chez les Ifor'as « ikerchei » ou quelquefois « aferiouel » ou encore par extension « er'esoui » (chez les Ahaggar on dit « ikerhei »). Cet ikerchei posé sur la tête retombe sur les épaules et le dos, laissant la poitrine, le cou et les bras entièrement dégagés. Pour marcher la jeune fille referme l'ikerchei sur sa poitrine en le croisant ; dans la tente où sont seuls les parents et les enfants, elle laisse pendre l'étoffe et s'assied la gorge découverte. En plus de l'ikerchei, elle porte dès lors un jupon allant de la taille aux pieds et fait, soit de la moitié d'un doukkali du Touat, soit de peaux de chevreaux ou de gazelles cousues ensemble. Ce jupon s'appelle « aseg'bes ».

A partir du moment où la jeune fille prend l'ikerchei qui est pour elle le signe d'un nouveau genre de vie, comme est la « tameng'out' » pour les hommes, elle commence à aller à l'ahal et à y faire tout ce que font les autres jeunes filles et les jeunes femmes.

Les jeunes Ifor'as se marient à des âges variables, soit l'année même où elles ont commencé à porter l' « ikerchei » soit deux, trois, cinq ans après. En général les femmes des Ifor'as se marient plus jeunes que les femmes des Kel-Ahaggar.

#### D. — *Jouets*

Les petits garçons et les jeunes filles jouent tantôt ensemble et tantôt séparément, mais les parents leur permettent de mêler leurs jeux à leur guise.

(1) Imzad : sorte de violon touareg.

Les principaux jeux et jouets des garçons sont :

a) La lutte où les adversaires cherchent à se renverser l'un l'autre.

b) Une sorte d'escrime où les épées sont de petites lattes faites en tiges de merkba ; les combattants imitent l'assaut au sabre, mais n'ont pas de boucliers.

c) Jeu de balles où les projectiles sont des coloquintes.

d) Confection de poupées représentant des hommes, en os, en bois ou en terre cuite. Ces figurines habillées et armées sont mariées avec le cérémonial d'usage, aux poupées représentant des femmes que fabriquent de leur côté les jeunes filles.

Les petites filles confectionnent aussi des figurines qu'elles habillent en femmes ou en petits enfants. On fait des mariages entre les poupées filles et les poupées garçons des jeunes gens. Les fillettes n'ont pas d'autres jouets ; pas non plus de petits imzad.

Plus âgés, les jeunes gens garçons et filles jouent à un jeu en usage au Touat et au Tidikelt et qui consiste à alterner dans des trous du sol des pions faits de crottes de chameau.

Les poupées Ifor'as sont faites de la façon suivante : on prend un os, propre et blanc, gros comme un crayon et long d'une dizaine de centimètres. Un morceau de bois croisé à mi longueur représente les bras. Une sorte de sac bourré de chiffons figure le corps dénué de jambes. La partie de l'os servant de tête est entourée d'anneaux de fils de diverses couleurs entre lesquels apparaît la surface blanche. Les vêtements consistent généralement en un ikerchei ou un tameng'out' placé sur la tête et une gandourah couvrant le corps.

#### E. — *Occupations journalières d'un jeune homme*

Un jeune Afar'is est toujours debout avant le lever du soleil ; il fait sa prière matinale, tourné vers l'Orient, et dit le chapelet de Sidi Abd-el-Qader el Djilani, le plus répandu. Au lever du soleil il accompagne ses esclaves jusqu'au lieu où sont les chamelles, les fait lever et traire. Puis de retour au campement fixe sur son méhari la rahla et va, s'il y a lieu, surveiller l'abreuvoir. Si le soin



des troupeaux ou la recherche des bêtes enfuies ne le retiennent pas, il pousse jusqu'aux campements voisins pour s'y distraire avec les jeunes femmes ou assister aux ahal qui peuvent s'y tenir.

Au moment où le jour se partage en deux (midi) il est de retour au campement pour le repas qui sera suivi de la sieste. Au « douhour » (entre une heure et deux heures) le jeune homme se relève et fait encore la prière, puis il retourne vers les tentes voisines à l'assemblée des hommes où se commentent les nouvelles, se prennent les décisions, se préparent les départs, les changements de pâturage, voir même les expéditions guerrières. Les jeunes Ifor'as sont, en général, très partisans des rezzou et des pillages; outre l'accroissement de richesse qu'ils comptent en retirer, ils savent que les femmes touarègues aiment les hommes braves et ils y voient l'occasion de faire leurs preuves.

Entre l'« hasser » et le « mohgréb » a lieu le retour vers les tentes où l'on reste sans rien faire jusqu'au coucher du soleil et jusqu'au retour des chamelles que les esclaves vont traire.

Alors les jeunes gens prennent le repas du soir puis sellent leur plus beau méhari, revêtent leurs plus beaux vêtements et vont à l'ahal. Ils y demeurent jusqu'à ce que paraisse l'étoile du matin; les convenances exigent qu'on ne le quitte qu'à cette heure et il serait indigne d'un homme de paraître y avoir sommeil.

Contrairement à ce qui se passe chez les Ahaggar, les Ifor'as non mariés n'ont pas de concubines noires; ce serait un déshonneur pour eux et s'il leur arrive d'avoir des relations avec des négresses c'est toujours dans le plus grand secret (Voir § S).

F. — *Occupations journalières d'une jeune fille ou d'une femme non mariée, c'est-à-dire divorcée ou veuve.*

Le matin de bonne heure la jeune fille chez les Ifor'as se lève, fait seule sa prière et se lave le corps et la figure avec de l'eau (cette habitude de propreté est à signaler, car les femmes touarègues du nord, du Ahaggar en particulier, ne se lavent jamais).

Puis elle se met du kohol aux yeux, s'habille, sort et va rejoindre les autres jeunes filles de son âge, qui, parfois sont encore dans leur tente, ou qui, parfois, pour causer entre elles, se sont groupées à l'ombre de quelque gommier ou de quelque tabouraq du voisinage. Tout en se distrayant, elles ne manquent pas de s'assurer s'il passe à proximité quelque guerrier de belle allure, et si elles voient quelque Afar'is aux habits somptueux et au voile masquant le visage, elles se mettent, pour signaler leur présence, à jouer de l'imzad, plus souvent à chanter en battant des mains et en faisant résonner avec les doigts une sorte de tambour improvisé. Le passant vient alors vers leur groupe, plante sa lance en terre, ôte ses sandales et s'assied en rabattant son voile sur le visage au point de ne plus voir qu'au travers de l'étoffe. Les salutations d'usage s'échangent, les nouvelles se transmettent, la conversation prend un tour léger et la plus grande licence de parole et de geste est autorisée. Les embrassements se font sans que l'homme retire son voile, en mettant simplement les narines l'une contre l'autre ; ce n'est que la nuit seulement que les hommes peuvent se dévoiler la figure.

Ces amusements légers, conversations, chants, durent jusqu'à l'heure du repas (midi). En se retirant les hommes disent aux jeunes femmes veuves ou divorcées : « Je reviendrai auprès de vous cette nuit ; ne laissez venir personne d'autre » ; elles leur répondent : « Quand vous viendrez, allez auprès de telle esclave et dites-lui de me prévenir que vous êtes là ». Cette façon de faire est d'usage général parmi toutes les femmes qui ne sont plus en puissance de mari. Toutefois elles y mettent une certaine retenue et n'accordent leurs faveurs qu'à des gens d'une discrétion éprouvée. Les jeunes filles, elles, permettent toutes les privautés, si intimes soient-elles, sauf cependant la dernière qui est plus rarement accordée et seulement en cas d'affection réciproque. Quant aux femmes mariées elles permettent aussi les plus grandes privautés ; mais il est rare qu'elles commettent l'adultère même dans le cas d'amour réciproque : ce serait pour elles une honte et un déshonneur (J'avoue toutefois que ce reste de vertu que mes informateurs m'ont assuré

exister chez les femmes mariées et les jeunes filles me semble, étant donné l'état des mœurs, assez digne de suspicion)

Après ces distractions du matin, la jeune fille retourne à sa tente pour prendre son repas et faire la sieste. Au « douhour » elle sort de nouveau, va retrouver ses compagnes et passe l'après-midi comme elle a passé la matinée. Elle rentre vers le coucher du soleil, à l'heure du retour des chamelles, boit à ce moment un peu de lait sans manger ; à la tombée de la nuit elle retourne auprès de ses compagnes, s'installe avec elles à quelque distance des tentes et organise un « ahal ».

#### G. — *Ahal.*

L'ahal pourrait se définir : une assemblée musicale littéraire et licencieuse de jeunes gens et de jeunes femmes. C'est la grande distraction de tous les Touareg ; les femmes y viennent pour faire de la musique, y chanter des pièces de vers de leur composition, y flirter surtout ; les hommes y content leurs prouesses, cherchent à y briller par leur intelligence, leur esprit ou la beauté de leurs habits et à séduire le cœur des jeunes filles. Chez les Kel-Ahaggar, les ahal sont journaliers ; souvent ils se tiennent le matin, l'après-midi et la nuit et les jeunes gens ne craignent pas de faire de longues étapes à méhari pour y assister. Les Ifor'as aussi aiment l'ahal, mais en paraissent cependant moins fanatiques ; ils y vont un peu comme une famille mondaine dans nos pays va aux bals, mais ne concentrent pas toute leur existence autour de ces distractions.

En principe ne vont à l'ahal que les femmes non en puissance de mari, jeunes filles, veuves, divorcées, et les jeunes gens non mariés. Toutefois les jeunes hommes mariés récemment y assistent encore, ainsi que les jeunes femmes nouvellement épousées qui s'y rendent parfois sans se cacher de leur mari et parfois avec lui ; il arrive qu'une jeune femme dans sa tente entend le tambour et les chants de l'ahal et dit à son mari : « Lève-toi ». Tous deux ensemble vont se mêler aux assistants et se conduisent comme s'ils n'étaient pas mariés ; même lors-



qu'ils ont déjà de jeunes enfants les époux vont encore parfois à l'ahal.

A l'ahal du matin les chants sont rares ; les jeunes gens causent, flirtent, s'embrassent.... Quelquefois une femme frappe le tambour en sourdine, les autres accompagnent en battant des mains et les hommes scandent la mesure en faisant en chœur : « Oheu ! oheu ! ».

Il se tient souvent un deuxième ahal l'après-midi, de 4 heures à la tombée de la nuit. Il se passe tout à fait comme l'ahal du matin et l'on n'y chante pas.

Mais c'est la nuit, après le repas du soir et jusque vers 3 heures du matin, que se tient le véritable ahal, le plus nombreux comme assistance, celui auquel sont présents non seulement les jeunes gens et les jeunes femmes, mais encore les hommes et les femmes âgés, mais non mariés.

Toutes proportions gardées, ces ahal du soir sont de véritables salons de précieuses. La plus grande licence de gestes y est admise, mais la plus grande correction et la plus belle élégance de parole et de pensée y est seule de bon ton. Non seulement les Ifor'as récitent des vers de leur composition, dont les mots sont empruntés à la langue poétique qui a ses termes et ses expressions propres ; mais même les simples propos de la conversation doivent être tournés de certaine manière et exprimés en termes spéciaux d'usage à l'ahal, mais différents des expressions courantes. Et parce qu'à l'assemblée de nuit viennent des gens âgés, sont proscrites toutes paroles tant soi peu grossières : le raffinement de la conversation et des idées est de règle.

Donc, le soir, après le repas, les jeunes gens des campements voisins sellent leur méhari et viennent à la réunion ; ils font traire du lait, en offrent aux jeunes femmes présentes et en boivent avec elles (ce qui n'a rien d'inconvenant). Un des hommes présents sort alors du tabac, le mêle de « touka » et charge une jeune femme de le distribuer aux assistants ; chaque homme et chaque femme en reçoit une pincée et la met dans sa bouche.

L'ahal proprement dit commence ensuite : les Ifor'as ne s'accompagnent que peu de l' « imzad », ils se contentent de frap-



per sur un petit tambour. Un homme qui sait des poésies ou a composé un poème se lève et chante. Il chante d'abord un vers et tous les assistants le reprennent ensemble, chaque vers chanté étant ainsi repris par tout le monde ; comme accompagnement une femme fait doucement avec la main résonner le tambour tandis que les autres femmes frappent la mesure dans leur main en balançant le haut du corps. Ce sont tantôt les hommes et tantôt les femmes qui chantent, soit un à un, soit plusieurs ensemble.

Le principal air sur lequel les Ifor'as chantent des poésies est connu sous le nom de « Nek our ammoder' » (je n'ai pas fait ma prière), premiers mots d'une poésie très connue, mais très licencieuse.

Les « ahal » du matin ou de l'après-midi prennent fin de la façon suivante : la plus âgée des femmes dit au plus âgé des hommes : « Il serait temps d'aller manger ! ». L'homme interpellé se lève et tous les autres sortent avec lui.

La nuit c'est le plus âgé des hommes qui sans rien dire se lève quand il juge le moment opportun et il est suivi de tous les assistants qui se retirent aussitôt.

L'ahal se tient le plus souvent en plein air auprès des campements ; cependant il a lieu quelquefois aussi auprès des puits quand la surveillance des abreuvoirs oblige les jeunes femmes à y séjourner.

#### H. — *Beauté des femmes*

Voici quelles seraient aux yeux des Ifor'as les qualités physiques d'une jolie femme : pour être réputée telle, elle devrait avoir la peau blanche et rosée, les cheveux lisses et tombant jusqu'à la ceinture, les dents blanches et légèrement écartées les unes des autres, les yeux très noirs et très grands, le nez droit et fin, la figure ovale et non point ronde, les mains un peu longues et très effilées.

La taille doit être plutôt grande ; mais ce qui dépare cet ensemble qui serait, somme toute, assez agréable, c'est que les Ifor'as aiment les femmes dotées d'un fort embonpoint et la

graisse qu'une nourriture appropriée développe parfois grotesquement, vient détruire l'ensemble harmonieux des qualités ci-dessus énumérées.

En réalité toutes les femmes des Ifor'as ont les yeux foncés et les cheveux noirs, souvent légèrement ondulés. Beaucoup sont très blanches de peau, particulièrement celles que leur situation de fortune permet de se maintenir à l'abri du soleil ; d'autres cependant sont assez brunes. En général aussi elles sont plutôt grandes, ont le cou un peu long : l'ensemble est agréable, gracieux, et il n'est pas rare de voir de fort jolis traits.

Malheureusement l'embonpoint étant très prisé, toute les jeunes filles riches suivent vers douze ou quinze ans un régime spécial qui, par nourriture et repos, les transforme en épouvantails. Toutefois les jeunes filles jusque vers douze ou quinze ans et les femmes pauvres, obligées au travail, conservent leur sveltesse et leur élégance.

### I. — *Beauté des hommes*

Les hommes de la tribu des Ifor'as sont d'une taille élevée ; les yeux et les cheveux sont noirs ; le teint est le plus souvent bronzé comme celui des Arabes. Ils sont robustes et forts et conservent leur vigueur jusque dans la vieillesse ce qu'ils doivent disent-ils à leur nourriture presque toute de lait.

Mais ce qui distingue surtout les Touareg et les Ifor'as c'est leur allure noble, leurs gestes aisés, leur majesté en un mot. On les sent jusque dans les petites choses grands seigneurs élégants et gentilshommes accomplis. Leur façon de se présenter toujours digne, leur parole orgueilleuse et fine, leur élégance même qui sait mettre en relief les plis harmonieux des vêtements, leur attitude presque un peu théâtrale en font des gens qui ont grand air et qui tranchent parmi les Arabes plus mielleux.

Tous les Ifor'as sont d'excellents méharistes, et leurs animaux ont la réputation d'être incomparablement dressés. Pour l'escrime au sabre, à la lance et au bouclier, ils valent les

Ahaggar et les Taitoq et plus qu'eux sont, au dire des indigènes, résistants à la soif, à la faim et aux fatigues.

« Je les ai vus, me dit l'informateur Abd el Kader, revenant  
« d'expédition et manquant de vivres et d'eau, marcher pendant  
« six jours d'été de la manière suivante : au coucher du soleil  
« ils boivent un quart de litre d'eau et mettent un peu de tabac  
« dans leur bouche ; puis ils marchent toute la nuit jusqu'au  
« lever du soleil sans manger ni boire. Au lever du soleil,  
« ils se couchent et dorment jusqu'au soir. Ils n'ont donc eu  
« par jour qu'un quart de litre d'eau et un peu de tabac. »

Une semblable résistance est remarquable, mais nullement invraisemblable pour qui connaît la sobriété des Sahariens en général.

#### J. — *Vêtements des hommes*

Voici les différents vêtements que porte un homme habitant l'Adr'ar' : un pantalon blanc ou bleu foncé en cotonnade, tenu à la ceinture par une coulisse et rétréci à la cheville, — une gandourah blanche ou bleue formée de deux lays d'étoffe cousus ensemble par un côté ; au milieu de la couture un trou laisse le passage de la tête et les deux pans retombant sur le dos et la poitrine sont liés par un petit nœud à hauteur des genoux ; le vêtement est donc complètement ouvert de l'épaule au genou — une deuxième gandourah pareille à la première est placée par dessus, et l'élégance veut que la gandourah inférieure soit blanche et celle de dessus bleue — un voile de visage (en tam. *tameug'out'* ; en arabe, *litam.*) bleu foncé en étoffe du Soudan formé d'une longue pièce de cotonnade entourant la tête ; un premier tour enveloppe le front en laissant en avant assez d'étoffe pour qu'en la tirant on puisse masquer les yeux ; un deuxième tour cache le bas du visage et est fait en laissant deux boucles par derrière pour qu'on puisse resserrer le voile ; par dessus le voile et le maintenant sur le front un turban blanc ou de couleur vive. Les pieds sont chaussés de sandales originaires de l'Aïr, brodées, appelées « *tamba-tamba* ». L'hiver, les Ifor'as mettent par dessus les autres vêtements un doukkali du Gourara mais pas de burnous ni de haïck.

Les hommes pauvres portent des vêtements analogues en moins grand nombre et plus usés ; ils ont des sandales faites d'une simple peau de bœuf retenue aux pieds par des lanières. Ils portent aussi avec le pantalon de cotonnade une courte gandourah en peau de chèvre ou en morceaux de peau de chèvre, ou bien encore une couverture carrée faite de toutes espèces de vieux morceaux d'étoffe (en tam. aseddekan, en arabe denfasa).

Les Ifor'as ne portent jamais de chéchia : le sommet du crâne est toujours à nu. Les hommes âgés se rasent complètement la tête et alors le cuir chevelu serré par le voile se plisse en bourrelets ; les jeunes laissent deux grosses nattes, une au-dessus de chaque oreille, et se rasent le reste. Le petit diadème d'étoffe placé sous le voile du front, et qui est si fréquent parmi les jeunes Ahaggar est moins répandu chez les Ifor'as. Mais un grand nombre portent en place trois amulettes de cuivre dites aussi : « tadebbanat » dont l'une est au centre du front, les deux autres au-dessus des oreilles.

Comme tous les Touareg, les Ifor'as sont très coquets, amateurs de belles étoffes qu'ils savent draper avec élégance et, après les armes, le cadeau qu'ils prient le plus est celui d'étoffes légères de couleur claire, haïck, etc., qu'ils conservent pour eux et dont ils font des voiles de figure ou des turbans.

#### K. — *Vêtements des femmes*

Les femmes portent sur la tête et le haut du corps l'ikerchei dont nous avons déjà parlé au chapitre de l'éducation des filles.

De la ceinture aux pieds elles portent un jupon appelé « asegbes » fait de la moitié d'un doukkali du Touat ; ou encore fait de peaux de chèvres ou de gazelles cousues par des fils de peau dont les extrémités pendent comme des franges

Les pieds sont chaussés soit de sandales « tamba-tamba » soit de sandales de peau de bœuf retenues aux pieds par des lanières.



Au campement ou en voyage elles s'abritent la tête du soleil par un très large chapeau de paille appelé « teli » (ombre).

La nuit, elles ouvrent le doukkali qui leur sert de jupon et s'y enroulent, pour dormir, de la tête aux pieds.

#### L. — *Bijoux*

Les hommes ne portent pas d'autres bijoux ou ornements que leurs bracelets et leurs amulettes. Pour ainsi dire aucun ne porte de boucles d'oreilles, ils ne mettent pas de bagues, même en argent, car s'il arrivait que l'un d'eux put s'en procurer une, il serait certain que quelque femme se la ferait aussitôt donner.

Tous les Ifor'as ont un ou deux bracelets qu'ils fixent au-dessus du coude : ce ne sont que des objets de luxe qui n'ont aucune utilité. Ces bracelets sont faits soit d'une pierre noire légère qui se taille comme du calcaire, soit d'une pierre noire veinée de blanc ; la première est trouvée dans l'Adr'ar, la deuxième est importée de l'Aïr. Fabriqués par les artisans (en tam. ined', en arabe mällem, voir § 5, artisans), ils sont parfois ornés par les femmes d'inscriptions en tifinar, inscriptions dont les formules sont toujours les mêmes et le sens que la femme compte sur l'amour du propriétaire du bracelet. Ils sont placés indifféremment à l'un ou l'autre bras. Les artisans fabriquent aussi des bracelets de même forme, mais très communs, en bois de gommier, d'éthel ou autre ; il n'y a guère que les imr'ad, les esclaves et les très jeunes enfants qui les portent. Les bracelets sont appelés en tamachègue « achbeg' ». Pour les amulettes, voir § 1, n° C.

Les femmes ont comme bijoux des colliers de perles, de verroteries, de corail vrai ou faux, tout cela de fabrication européenne très commune. Les femmes très riches portent au cou quelques ornements d'or et des boucles d'oreilles d'argent. Les bracelets sont d'usage courant à raison d'un à chaque bras ; ils sont de matière différente suivant la fortune, parfois en cuivre, en verroteries cousues sur du cuir (provenant de R'adamès) ou même en argent ; en ce dernier métal ils étaient autrefois

fort rares ; ils sont actuellement importés du Touat en assez grand nombre. Aucune femme pour ainsi dire ne porte de bracelets de pied ; mais on voit fréquemment une ou deux bagues en argent. Il n'y a pas de broches. Au collier sont parfois attachés en pandeloques, ou encore aux tresses des cheveux, des coquillages longs de provenance soudanaise.

#### M. — *Soins de propreté.*

Les soins de propreté et d'hygiène ne sont pas compris par les gens de l'Adr'ar' comme nous les comprenons, mais les Ifor'as sont beaucoup plus propres que ne le sont les Touareg en général et les Kel-Ahaggar en particulier.

Ces derniers ne se lavent jamais, même avant les prières, et le très petit nombre d'entre eux qui prie fait les ablutions avec du sable ou une pierre. Non seulement ils prétendent que l'eau a été donnée pour boire et non pour se laver, mais ils assurent même que les ablutions à l'eau reudent malade. Personne ne se lave la bouche et les dents. En se peignant, hommes et femmes se mettent du beurre en abondance dans les cheveux qui sont portés longs.

Au contraire, quand ils sont en station dans leurs tentes, les Ifor'as hommes et femmes, surtout les jeunes, se lavent fréquemment. Toutes les ablutions avant les prières sont alors faites avec de l'eau et ils s'aspergent à toute heure du jour « comme des païens ». Fréquemment dans la journée, hommes et femmes se lavent la figure, les mains, les bras, la poitrine, et tous les deux ou trois jours ils se lavent le corps tout entier avec de l'eau chaude l'hiver, de l'eau froide l'été, cela sous les tentes à l'abri de nattes placées verticalement.

Le nettoyage des dents se fait avec un batonnet de bois de « tichaq » fibreux ; hommes et femmes se frottent les dents avant et après les repas, parfois toute la journée ; aussi deviennent-elles blanches « comme du papier ».

Les femmes ont les cheveux lissés sur le front, puis tressés en petites nattes ; elles ne les imbivent jamais de beurre ou de graisse, mais seulement d'eau. Les hommes ont la tête rasée ; les

jeunes hommes conservent seulement deux grosses tresses qui, partant d'au-dessus des oreilles, tombent jusqu'aux épaules. Les petits garçons jusqu'à l'âge de douze ou treize ans ne portent pas de tresses, mais quatre touffes, une au-dessus de chaque oreille, une au-dessus du front, la quatrième derrière la tête : ces deux dernières touffes sont rasées quand l'enfant atteint l'âge de puberté et commence à porter le voile ou tameng'out'. Certains jeunes garçons ont cependant, au lieu des quatre touffes, une seule touffe au-dessus d'une oreille, ou une grande touffe au sommet de la tête.

Les Ifor'as se rasent au couteau tous les poils du corps : pour cela ils pincent les poils ou les cheveux entre deux lames et les coupent comme avec un ciseau. Ce sont d'ordinaire les femmes qui rasent la tête des hommes ; cependant ceux-ci savent aussi raser et le font quand les femmes sont absentes.

Tous les Ifor'as se rasent la moustache et la partie de la barbe qui est proche du cou ; ils taillent la partie qui est en avant du menton de manière à la laisser plus ou moins longue : les jeunes la portent courte, les vieux un peu plus longue. Cette façon de se raser la moustache et de conserver la barbe donnerait aux hommes un air singulier ; mais on n'a jamais pour ainsi dire l'occasion de voir cette particularité toujours masquée par le voile. Il faut être très familier avec un Touareg pour qu'il consente à montrer son visage.

Les femmes des Ifor'as ne se teignent jamais la figure ; elles ne se mettent pas de noir sur les sourcils, pas de points noirs ou rouges sur le visage, ni à plus forte raison une couche d'ocre rouge pour se garantir du soleil, comme le font les femmes du Ahaggar. En fait de fard, elles n'utilisent que du kohol dont elles s'ombrent les paupières et du henné dont elles se teignent seulement l'intérieur des mains et le dessus des ongles.

#### N. — *Mariage.*

Voici ce que m'a dit l'informateur.

« Si tu veux te marier et que tu ne connaisses personne dans le campement, tu vas trouver un homme et tu lui dis : « Mon

cher, moi je ne te connais pas et toi tu ne me connais pas ; je voudrais que nous fassions connaissance et que nous devenions amis ». L'homme te répond : « Volontiers, au nom de Dieu ; tout ce que tu désireras est chose faite ; ce que tu ne sais pas, je te l'apprendrai ». Tu lui dis : « Je voudrais me marier ; tâche de m'avoir une telle que tu vois là-bas ; si tu peux me l'avoir, dis-le moi ; si tu ne peux pas me l'avoir, dis-le moi ! ».

« Si la femme désignée a déjà été mariée, l'intermédiaire va la trouver la première et lui demande si elle veut de toi pour mari. Si elle répond « non », la question est réglée. Si elle dit « oui », elle ajoute en même temps : « Allez faire la demande à mes parents (dans le cas où ceux-ci sont morts la demande serait faite au frère aîné, à l'oncle, à la grand-mère) D'ailleurs je suis libre ; s'ils ne veulent pas m'accorder, je me donnerai malgré eux ». Car la femme qui a déjà été mariée est maîtresse d'elle-même. »

« Si la femme indiquée n'a pas encore été mariée, l'intermédiaire va d'abord trouver son père et sa mère et leur demande leur fille pour toi. Si tu es suffisamment connu, la réponse est rendue tout de suite ; autrement les parents demandent un jour de délai et répondent le lendemain. Cette réponse est donnée sans que la jeune fille soit consultée ; celle-ci, bon gré, mal gré, épouse celui qu'acceptent les parents ».

« On ne demande jamais soi-même une jeune fille en mariage, pas plus qu'on n'envoie le premier venu faire la demande ; on choisit pour cet office un personnage considéré, marabout ou important chef de campement ».

Les Ifor'as contractent ainsi des mariages entre eux, ou bien avec des Kel-Essouk ; plus rarement avec des arabes du Touat ou du Tidikelt ou des bords du Niger ; très rarement avec des Ahaggar ou des Taïtoq ; mais il n'y a jamais de mariages entre nobles et imr'ad d'aucune tribu.

En se mariant les Ifor'as recherchent surtout une jolie femme. Parmi celles-ci, ils demandent en seconde ligne, qu'elle soit d'aussi grande famille que possible ; peu importe qu'elle soit riche ou non. Les jeunes filles qui n'ont pas encore été mariées sont préférées ; cependant la beauté fait facilement passer sur



cinq ou six mariages antérieurs. Le fait pour une jeune fille d'avoir beaucoup fréquenté l'ahal ne la fera pas moins rechercher, car toutes jeunes filles fréquentent l'ahal et y permettent bien des privautés ; on sait toutefois qu'elles restent généralement jeunes filles. Ce n'est qu'après avoir été répudiées que les femmes des Ifor'as se permettent des libertés plus grandes et encore seulement avec des hommes dont la discrétion est assurée.

En se mariant tout homme doit donner une dot à son épouse. Pour les Ifor'as proprement dits (nobles) cette dot est presque toujours la même, à savoir : deux ou trois chamelons de deux ans, un doukkali du Touat, une paire de sandales de l'Air (tamba-tamba ou tiselebbatin). La jeune de fille de son côté apporte habituellement en mariage deux ou trois chammelles, une négresse, une couverture de laine rouge provenant du Gourara et appelée en tamachèque « taged'anfoust, » en arabe « tenfessa », une tente neuve, des nattes.

Après que les parents ont accordé la jeune fille, le jeune homme fixe lui-même à son choix la date du mariage qui peut avoir lieu le jour même, ou deux ou trois jours après ou même plus tard.

Le jour du mariage, vers sept heures du matin, toutes les femmes du voisinage s'assemblent et font résonner trois tambours qu'elles ont apportés ; elles sont toutes revêtues de leurs plus beaux habits. A ce moment les hommes qui eux aussi ont endossé les vêtements de parade montent sur les méhara ornés de riches harnachements et commencent la fantasia (en tam. iloug'an). Les méharistes par groupe de trois passent et repassent au petit trot devant les groupes de femmes de façon à faire admirer leur monture et leurs vêtements. Il n'est pas tiré de coups de fusils et il n'y a pas de courses rapides. Le fiancé pendant ce temps, revêtu d'habits magnifiques, est assis par terre au milieu des vieillards, à quelque distance des femmes et regarde la fantasia. La fiancée en habits de fête, reste sous sa tente avec sa mère et deux ou trois femmes âgées de ses proches parentes, grand'mère ou tantes. La fantasia se termine vers midi.

A ce moment, les imr'ad et les esclaves égorgent soit une chamelle, soit deux bœufs, soit un bœuf et quatre ou cinq moutons et préparent pour l'assistance un repas composé de viande, de lait et de taraouaït. C'est le père de la fiancée qui fait les frais du repas. Pendant qu'on prépare les mets, les jeunes gens qui ont pris part à la fantasia descendent de méhari, se mêlent au groupe des jeunes femmes et causent avec elles ; mais le fiancé reste au milieu des vieillards et la fiancée dans sa tente.

Le festin étant prêt, tous les jeunes gens, jeunes femmes, les hommes âgés, un marabout, convoqués pour la circonstance en prennent leur part et les agapes durent jusque vers quatre heures. Le fiancé seul n'en a pas sa part tandis que la fiancée est servie sous sa tente.

Vers quatre heures, en présence des hommes seuls, le fiancé dit au marabout présent, lequel est habituellement de la tribu des Kel-Essouk : « Tu es mon représentant ; demande de ma part cette fille à son père. » Le père de la fiancée dit à un des chefs de tente du voisinage : « Moi, de mon côté, je te prends pour mon représentant ». Le marabout représentant du fiancé dit au représentant du futur beau-père : « Je te demande une telle pour un tel, fils d'un tel ». — « Je te la donne en mariage licite pour cette vie et pour l'autre, selon Dieu et la loi du Prophète ; tu entreras avec le bien, tu sortiras avec le bien ». (C'est-à-dire tu ne lui feras que du bien, tu te conduiras bien avec elle). — Le marabout alors prie un peu en silence, puis récite à haute voix la fatch'a que récitent avec lui tous les hommes assistants, et tout le monde rentre dans les tentes jusqu'à la tombée de la nuit.

Le soleil étant couché, les femmes se rassemblent à nouveau, et cinq ou six d'entre elles dressent la tente du nouveau ménage à dix ou vingt mètres de celle des parents de la fiancée. Les jeunes gens viennent en regarder la construction, mais les vieillards et les futurs époux restent chez eux. Les femmes façonnent d'abord sur l'emplacement choisi une sorte de tertre en sable de 25 à 30 centimètres de hauteur, qui doit servir de lit nuptial (en tam. adebni). Lorsque plus tard le campement sera changé

on ne détruira pas l'adebni qui restera là toujours. Ensuite a lieu le montage de la tente proprement dite qui doit être neuve et en peau bien rouge.

La tente étant installée, le fiancé y rentre en compagnie du marabout qui préside au mariage et de deux camarades de son âge. Pendant ce temps trois femmes âgées et deux ou trois jeunes vont chercher la fiancée et toutes les autres femmes du campement faisant cortège par derrière, l'amènent dans la nouvelle tente. Le marabout récite encore quelques prières, puis tout le monde se retire, laissant à eux-mêmes les jeunes époux. Le mariage est terminé.

Le lendemain les jeunes époux vont, viennent et mènent la vie commune comme si de rien n'était.

Les Ifor'as ne cherchent pas à se marier dans leur propre famille ; ils choisissent qui leur plaît. L'âge général de mariage pour les hommes est de 25 à 30 ans.

Chez tous les Touareg et les Ifor'as en particulier la monogamie est absolue.

#### O. — *Occupations d'un homme marié*

Un homme marié de la tribu des Ifor'as s'occupe durant tout le jour, comme les jeunes gens, des soins de ses troupeaux, participe aux conseils, fait ses prières. En principe il ne va plus à l'ahal ; le soir après la traite des chamelles, il reste dans sa tente avec sa femme et ses enfants, puis la nuit étant venue, il prend le repas et s'endort.

#### P. — *Occupations d'une femme mariée*

La femme mariée se lève vers le point du jour et sitôt dit sa prière : cette piété des femmes contraste avec l'indifférence des femmes des Kel-Ahaggar qui ne prient jamais et n'ont pas de chapelets sauf les Isakamaren. Après la prière même, la femme récite son chapelet ; puis les esclaves apportent du lait qui est versé devant elle en un très grand pot de terre lequel est alors recouvert d'une natte. Après avoir bu un peu de ce lait, la



femme met dans sa bouche du tabac vert du Touat mêlé de merkba grillé appelé « touka ». Cette habitude de mâcher du tabac est invétérée chez les hommes et les femmes Ifor'as ; tous mordillent une pincée de tabac depuis le matin jusque vers onze heures ; à ce moment ils reprennent une deuxième pincée qu'ils mâchent jusqu'au soir, et qui est la dernière de la journée ; quand ils boivent du lait ou mangent, ils mettent le tabac sur leur oreille et le reprennent ensuite.

Après quelques soins du ménage, la femme sort, va faire une visite à la tente de son père, où avec ses sœurs ou ses parentes elle raconte les nouvelles, s'amuse à une sorte de jeu de dames où les pions sont des crottes de chameau, et s'informe des événements survenus. Si elle a envie de connaître des nouvelles d'absents ou craint quelque avenir fâcheux, elle se dit la bonne aventure au moyen de signes tracés sur le sable en disant à haute voix des versets du Coran. Toutes les femmes et même les enfants savent dire ainsi la bonne aventure qu'on appelle en arabe « gezzana » et en tamachèque « ig'ehan ».

Vers onze heures l'épouse rentre à sa tente, prépare le repas de son mari, sert le manger, distribue la nourriture aux esclaves, envoie les négresses abreuver les jeunes veaux et les jeunes chamelons, puis fait la sieste avec son mari. Au « douhour » (2 h.) elle se lève et fait la prière avec son mari, lui placé devant, elle derrière lui. Elle donne à sa négresse des grains, soit du bechna (mil) soit de l'aouzzaq pour être pilés par les esclaves dans un grand mortier et être ensuite transformés en bouillie ou taraouaït (en arabe âsida) laquelle avec du lait composera le repas de la famille, des hôtes et des domestiques. Après ces soins, l'épouse retourne à la tente de son père, y joue encore aux dames (en tam. « tamkara n ir'errag'en », en arabe « boukrourou m'a elba'r »). S'il y a un hôte au campement de son mari, elle y revient bientôt avec ses sœurs, ses cousines et toutes ensemble tiennent compagnie à l'hôte et s'efforcent de le distraire. Bientôt le soleil tombe et les esclaves vont traire les chammelles ; à ce moment toutes les jeunes filles et jeunes femmes retournent à leur habitation ; la maîtresse de la tente reste seule avec l'hôte. Elle fait alors par une esclave apporter à



l'emplacement où l'hôte a déposé ses affaires (toujours hors de la tente), une natte servant de lit (taousit), un coussin de cuir formant oreiller (adafor) et une natte qui placée verticalement doit tenir lieu de paravent (iseber). Au milieu de ces objets l'hôte s'installe ; il reçoit de la taraouaït et du lait pour le repas du soir et mange seul. Ce repas terminé, les jeunes filles jolies viennent et avec la maîtresse de la tente organisent un ahal pour faire passer à l'hôte une soirée agréable. Ce dernier ne doit montrer aucune marque de fatigue ou aucun désir de sommeil ; mais les jeunes femmes savent qu'il doit être fatigué du voyage et elles se retirent de bonne heure. En s'en allant elles sont reconduites par l'hôte qui leur offre un peu de tabac.

L'épouse qui a reçu également une part de tabac, mais plus grosse que celle des autres, rentre alors dans sa tente et s'y endort auprès de son mari.

#### Q. — *Tentes et ustensiles*

Les Ifor'as comme tous les Touareg n'ont d'autre habitation que les tentes.

Celles-ci sont généralement faites de peaux de chèvres ou de moutons cousues et teintes en rouge. Elles sont soutenues par une perche centrale appelée « tamankait » et des perches placées sur le pourtour et nommées « ag'et ». Ces ag'et tiennent le cuir écarté du sol, à une certaine hauteur ; des petits piquets attachés à la tente par des cordelettes et fichés en terre maintiennent l'ensemble de l'édifice. Les Ifor'as laissent toujours un espace entre le cuir et la terre pour l'aération intérieure et pour empêcher le vent ou le soleil de s'introduire par là, on installe des nattes de merkba tressés avec de fils de cuir (iseber), verticalement de façon à former écran. Ces iseber ont environ un mètre de haut ; elles sont de largeur variable et servent à abriter à la fois du vent, de l'eau et du soleil et à garantir le feu et les outres.

On voit aussi dans l'Adr'ar' d'autres tentes très petites formées de quatre ou six piquets verticaux d'environ un mètre de longueur sur lesquels des traverses horizontales maintiennent un

toit en iseber. La partie avant forme une sorte de véranda ouverte ; la partie arrière est organisée en chambre au moyen de cloisons en iseber verticaux. Ces tentes sont toujours extrêmement petites, et pour peu que les herbages soient un peu haut elles disparaissent complètement.

Les principaux ustensiles et meubles de la tente sont : des « iseber » ; des nattes servant à s'étendre (taousit) ; un certain nombre de sacs de peau de diverses formes servant à contenir les effets, les grains ; les selles ; les armes ; les bâts de chameaux et d'ânes ; des mortiers en bois de diverses tailles avec leur pilon en même matière ; des marmites en terre faites dans le pays ; des écuelles demi-sphériques ou aplaties de toutes tailles, en bois, les unes servant à traire ou à boire le lait, les autres à manger les taraouaït... ; des cuillers en bois servant à manger la taraouaït, les Ifor'as ne mangeant jamais avec les doigts ; des séaux en cuir pour puiser de l'eau (ag'a) ; des haches pour couper le bois (toutela) ; des entonnoirs en bois (aseggebi) ; des vans (tisit) ; des outres à eau, d'autres pour le lait frais, le lait caillé ; parfois l'imzad de la femme ou de petits tambours ; des couvertures en laine du Touat ou en coton, importées de Tombouctou, des couvertures en étoffe rouge très légères (taged'anfoust) ; des peaux de chèvres ou de moutons servant de tapis ; une grande auge en cuir portée par un assemblage de bâtons et servant à abreuver les animaux.

Il n'existe pas de pierres à moudre ; tandis que les Kel-Ahagar possèdent une pierre à moudre dans chaque campement, les Ifor'as ne se servent que de mortiers et de pilons ; ils pilent le grain, mais ne le moulent jamais.

Les Ifor'as installent toujours leurs tentes loin des puits, dans les endroits cachés des oued, à l'abri des herbages ou des arbustes. Les européens peuvent passer très près de campements sans se douter de leur présence ; les Ifor'as au contraire ont un sens particulier pour deviner à des indices le voisinage d'installations, pour en découvrir l'emplacement, même la nuit et par l'obscurité complète. On trouve rarement plusieurs tentes l'une à côté de l'autre ; elles sont souvent voisines mais presque

jamais côte à côte, sauf dans les cas d'assemblées ou de réunions religieuses, sociales ou politiques.

#### R. — *Lit de famille*

A l'intérieur de la tente, le lit des Ifor'as est généralement une natte de merkba (taousit) analogue aux nattes de merkba qui servent de paravent (iseber) mais plus courte. Ceux qui le peuvent recouvrent la « taousit » d'une couverture taged'anfoust.

Un petit nombre de personnes mariées très riches ont un lit véritable appelé « tadabout », où reposent l'époux et l'épouse. Le tadabout se compose de quatre piquets verticaux, parfois ornés d'entrelacs, formant rectangle. Deux traverses horizontales réunissent les piquets formant les petits côtés et quatre perches longitudinales reposent sur ces traverses. Par-dessus sont placées une natte et des étoffes épaisses. On se sert de ces tadabout pour avoir plus frais en été; mais surtout parce que c'est regardé comme un objet de grand luxe : seuls les grands personnages Ifor'as ont des tadabout, Illi l'aménoukal, Alemlar', Sidi Akhmed.

Comme oreillers les Ifor'as utilisent un long coussin en peau (adafor) servant à la fois aux deux époux; ce sont les femmes des artisans (ined', en arabe mällem) qui se chargent de leur fabrication.

#### S. — *Nègres et négresses*

Les Ifor'as nobles possédaient un assez grand nombre d'esclaves qui étaient tous des noirs; ils en avaient autant que les Kel-Ahaggar. Ces esclaves provenaient soit de razzia, soit d'achats au Niger, soit des enfants nés dans le pays de nègres et de négresses esclaves. Chez les Kel-Ahaggar au contraire presque tous les esclaves provenaient de razzia, aucun d'achat et très peu étaient nés dans le désert. C'est que les Ifor'as mariaient entre eux les esclaves des deux sexes tandis que les Touareg du Nord les laissaient sans mariage et sans famille, dans une



promiscuité complète entre hommes et femmes, dans la même liberté que les animaux qu'ils étaient chargés de garder. De là vient que les esclaves des Touareg du Nord ont eu très peu d'enfants parce que la plupart de ceux-ci furent tués au moment de leur naissance par les jeunes négresses ; ceux qui vécurent ne savaient généralement pas quel était leur père.

Les Ifor'as en général étaient bons pour leurs esclaves ; ils les traitaient comme leurs enfants, les nourrissaient largement et les vêtissaient chacun selon ses moyens ; on en voyait cependant de peu ou mal vêtus, mais c'est qu'alors les maîtres eux-mêmes ne l'étaient guère mieux. Les enfants nés d'esclaves appartenant aux Ifor'as n'étaient jamais vendus par des Touareg qui se respectent ; il eût fallu pour le faire être sans conscience et sans respect humain.

Les jeunes hommes des Kel-Ahaggar et des Taïtoq ont presque toujours, s'ils sont riches, une ou plusieurs négresses concubines et cela à la connaissance de tout le monde. Ainsi Moussa-ag-Amastan amenoukal des Kel-Ahaggar et Sidi-ag-Keradji amenoukal des Taïtoq en ont chacun six ou sept. Il en est tout autrement chez les Ifor'as où le fait d'avoir une négresse comme concubine, même si l'homme n'est pas marié, serait regardé comme une chose dégradante. Par suite il n'y a jamais d'enfant de négresse qui soit considéré comme ayant un Afar'is pour père : s'il en existait réellement dans ce cas il n'aurait aucun des droits des Ifor'as et serait malgré tout réputé fils de nègre et de négresse.

Lorsque dans l'Adr'ar' une négresse non mariée devenait enceinte, ses maîtres la chassaient pour mauvaise conduite, avant ses couches, en lui disant : « Tu es libre, va où tu voudras ; nous ne voulons plus te voir. » Chez les Ahaggar au contraire, quand une esclave non mariée, comme elles l'étaient pour ainsi dire toutes, présentait des signes de grossesse, elle était gardée dans la tente de ses maîtres pour qu'elle ne puisse pas tuer son enfant, mieux traitée et mieux nourrie ; pendant l'allaitement elle recevait double part de nourriture, car les Kel-Ahaggar se réjouissaient de la naissance d'un futur esclave comme de celle d'un agneau.



Les Ifor'as affranchissaient fréquemment leurs esclaves ; c'était là une action regardée comme pieuse et la conséquence fréquente de vœux faits en cas de maladie ou en péril de mort durant un rezzou ou un voyage lointain. Beaucoup de ces affranchis restent dans le pays, soit qu'ils servent leurs anciens maîtres moyennant une rétribution, soit qu'ils se louent à d'autres pour la garde des troupeaux ou l'escorte des caravanes. Certains retournent dans leur pays d'origine ; d'autres enfin s'établissent dans un des centres de culture de l'Adr'ar'.

Les Touareg de l'Adr'ar' nourrissent et soignent leurs vieux esclaves des deux sexes devenus incapables de travail, avec autant de sollicitude que s'ils étaient jeunes, ils les entretiennent jusqu'à leur mort. C'est une nouvelle différence avec les Kel-Ahaggar qui libèrent leurs esclaves devenus vieux, les laissant sans moyen d'existence à une époque où ils ne peuvent plus gagner leur vie, aussi le Ahaggar est-il rempli de vieux noirs mourant de faim.

Dans l'Adr'ar', la valeur d'un esclave mâle de vingt ans était d'environ 160 mètres de guinée (en tam tchouokkit, en arabe chegga). Une négresse du même âge valait le même prix. Un petit négrillon ou une petite négresse de cinq à sept ans valait 80 mètres de chegga, mais la vente en était très rare.

#### T. — *Nourriture*

Tous les Touareg sont très sobres : ils se contentent presque toujours de lait et de farine de graminées indigènes ; non qu'ils méprisent la viande, mais parce que le bétail est pour eux une richesse qu'ils ne sacrifient qu'en certaines fêtes.

Dans l'Adr'ar', le matin, au lever du soleil et aussitôt après la prière, une servante met dans le lait une pierre chauffée, et été comme hiver les Ifor'as débutent par cette boisson tiède. Vers onze heures ou midi, est pris un repas composé de lait caillé mêlé d'aouzzaq. Vers dix heures du soir a lieu un nouveau repas composé d'une bouillie ou taraouaït faite de bechna ou d'aouzzaq et de lait frais. Les enfants encore jeunes, surtout les

petites filles, boivent en outre du lait deux ou trois fois par jour surtout au coucher du soleil, à l'heure de la traite.

Tous les jeudi soir, chaque Afar'is, homme, femme ou enfant donne un peu de sa portion de lait aux pauvres à titre d'aumône pieuse.

Le fond de la nourriture des Ifor'as est le lait, frais ou aigre ou même caillé, et provenant de chamelle, de vache ou de brebis.

Les grains dont l'usage est le plus courant dans l'Adr'ar' sont : le bechna ou mil provenant du Niger ou de l'Aïr ;

l'aouzzaq, graine d'une graminée appelée vulgairement cram-cram (peut-être *Pennisetum distichum*) qui pousse à l'état sauvage.

Les graines suivantes sont encore utilisées mais en moins grande quantité :

le riz importé du Niger ;

Le tachit, petite graine analogue à la graine du drinn ;

L'abetrir', graine rouge grosse comme les grains de maïs ;

la tamessalt, très petite graine semblable à des pépins de figue ;

l'isiben, graine très blanche grosse comme la graine de merkba ;

l'ag'erouf, graine très dure à piler, garnie de piquants, de la taille d'un grain de riz.

Ces cinq dernières plantes poussent à l'état sauvage dans l'Adr'ar' : elle se mangent toutes en bouillie (taraouaït) ; l'aouzzaq et l'ag'erouf seuls se prennent soit en bouillie, soit crus, pilés et mélangés au lait caillé.

Les Ifor'as ne font pas de beurre ; ils font cailler le lait et font des fromages avec le lait frais, mais non avec le lait aigri ; les Kel-Ahaggar au contraire font beaucoup de beurre (oudi), des fromages de lait frais (takammart) et des fromages de lait aigri (aoullous).

L'usage chez les Ifor'as veut que le mari et l'épouse mangent ensemble ; les enfants en bas âge mangent à part. Lorsque l'homme est devenu vieux et qu'il n'a pas d'enfants, il continue à prendre ses repas en compagnie de sa femme ; mais s'il a des

enfants, il mange seul, tandis que les garçons et filles, quelque soit leur âge, mangent avec leur mère. S'il y a un hôte, et que cet hôte soit un proche parent ou un ami intime et qu'on l'ait à ce titre autorisé à déposer ses affaires à l'intérieur de la tente, le maître ne mange pas avec lui, mais la femme ou à son défaut un fils déjà grand prend le repas en sa compagnie. Si l'hôte est un étranger qui a déposé ses vêtements hors de la tente, il mange toujours seul.

#### U. — *Cachettes*

Lorsque les Ifor'as ont des provisions de graines ou d'autres objets, vêtements, ustensiles, etc., trop encombrants pour les emporter habituellement dans les nomadisations successives, ils les emmagasinent soit dans une case construite exprès dans un des centres de culture, soit dans une cachette fabriquée dans les parties les plus montagneuses du pays.

Il n'est pas fait de trous en terre, comme dans le Ahaggar, par crainte de la moisissure ; mais les Ifor'as cherchent un creux de rocher, et pavent le sol de pierres sur lequel ils étendent un lit de drinn (toulloult) ; sur cette couche ils déposent les objets à serrer, les graines et les provisions de toute sorte qu'il ne veulent pas emporter ; puis ils étendent par dessus une nouvelle couche de drinn et recouvrent le tout de pierres de manière à ce que rien ne trahisse extérieurement la cachette.

C'est aux ennemis et non aux autres membres de leur tribu que les Ifor'as cherchent à dissimuler l'emplacement de leurs réserves. Ils connaissent les cachettes les uns des autres ; jamais l'un d'eux n'oserait toucher ou piller le réduit d'un de ses camarades : ce serait un déshonneur. Il n'y aurait que dans le cas de péril de mort par la faim qu'un Ifor'as, passant à proximité d'une cachette, l'ouvrirait et y prendrait ce dont il aurait besoin ; dans ce cas il devrait au plutôt prévenir de son acte le propriétaire des réserves utilisées.

V. — *Règles de politesse.*

Le principal signe extérieur du respect que les hommes ont vis-à-vis de leurs semblables ou vis-à-vis des femmes est le port du voile (tameng'out'), soit de celui de la bouche, soit de celui des yeux : plus on respecte la personne devant laquelle on se trouve et plus on se masque complètement la figure, baissant le voile des yeux et relevant le voile de bouche. A des gens de peu, esclaves des deux sexes, ou à des personnes avec qui ils sont en grande familiarité, père, mère, sœurs, frères, hommes du même âge, les Ifor'as montrent le visage presque à découvert. Aux personnes dignes d'une considération moyenne ou à des parents avec lesquels tout en étant familier, on l'est moins cependant qu'au cas précédent, oncle, cousin, cousine, on masque la bouche et le front, mais on montre assez largement le nez et les yeux. Par contre le front et la bouche sont entièrement couverts, le nez et les yeux sont presque entièrement voilés devant les gens dignes d'un grand respect, devant des femmes étrangères et à l'ahal. En cas de deuil, le voile du front est rabattu sur le nez de façon à ce que la figure soit entièrement couverte et que le regard ne puisse passer qu'au travers de l'étoffe. Lorsqu'un Afar'is s'approche d'une assemblée de jeunes filles, le voile se rabat comme en cas de deuil ; cette position du tameng'out' est également de règle quand un homme est à côté d'un trépassé. A l'ahal la position du voile rabattu est conservée tant que l'ahal dure ; cependant si la nuit est obscure et sans lune, l'usage autorise de découvrir les yeux du voile qui rend impossible de regarder les femmes.

Le fait de se présenter le visage couvert doit donc toujours être considéré comme une marque de respect et jamais comme un manque de confiance ou de franchise.

Les Ifor'as, comme aussi les Touareg Ioulliminden, ne doivent jamais prononcer le nom d'un mort devant une personne qui lui touche de près. Parler de son père décédé devant un fils serait une injure grave ; aussi l'usage est-il de ne jamais demander à un homme de qui il est le descendant, dans la crainte



que son père ne soit décédé : il est d'ailleurs facile de tourner la difficulté en s'adressant à un tiers. Cet usage est particulier aux Touareg du sud, car chez les Ahaggar et les Taïtoq il n'existe pas. Le premier résultat de cette coutume est que les Ifor'as ne font jamais suivre le nom d'un homme de celui de son père : on dit Illi, Fenna, mais jamais Moussa ag-Amastan, Sidi-ag-Kéradji : il n'y aurait d'exception que si le père était Arabe marabout, car cette coutume n'existe pas chez les Arabes du voisinage de l'Adr'ar'. Le second résultat est que l'histoire du pays des Ifor'as s'oublie plus vite que partout ailleurs puisque les noms des ancêtres ne sont jamais prononcés par ceux qui semblent chargés de les transmettre et que les généalogies jamais remémorées s'y perdent rapidement.

Les enfants des deux sexes conservent toute leur vie un grand respect pour leur père. Devant lui, comme aussi devant leurs oncles, ils s'abstiennent de toute parole tant soit peu légère ; ainsi jamais un jeune homme ne dira même à son père : « J'ai été à l'ahal » ou : « J'ai vu telle ou telle jeune fille ». S'il entend devant son père ou son oncle ou un autre homme âgé, un tiers employer une expression libre ou grossière ou simplement parler d'une femme, il se lève de suite et se retire.

Au contraire, en présence des femmes, un jeune homme ou une jeune fille jouissent d'une plus grande liberté. Ainsi un jeune homme dira très bien à sa mère : « Irai-je à l'ahal aujourd'hui ? » et la mère répondra : « Oui, vas y ». Le même jeune homme dira encore à sa mère : « J'ai été aujourd'hui à l'ahal ; j'y étais assis à côté d'une jolie fille » et la mère dira : « Bien ». Enfin la mère pourra encore dire à son fils : « Tu n'es pas allé à l'ahal aujourd'hui ? Est-ce que tu hais les jeunes filles ? Je ne te reconnais pas pour mon fils ». Vis-à-vis de ses sœurs le jeune Afar'is a le même langage.

Lorsque les Européens vont chez les Ifor'as ou chez les Kel Ahaggar les femmes généralement se cachent ou se couvrent tout le visage de façon à ne pas les voir. Il semble que ce soit surtout parce que les blancs montrent leur bouche et leur figure comme les femmes et elles ne veulent pas assister à pareille indécence.

Quand un hôte se présente, à moins qu'il soit très familier et pénètre dans la tente, il mange seul ; c'est par politesse, car un Ifor'as ne mange pas devant un supérieur, sauf le cas d'extrême familiarité. Ainsi, pour ce dernier motif, un homme prendra ses repas avec son père ou son oncle ; il ne le fera ni avec son beau-père ni avec sa belle-mère. La jeune femme, elle, pourra manger avec sa belle-mère, mais non avec son beau-père. Les enfants prennent les repas avec les parents, oncles, tantes, etc. Dans les repas offerts à l'occasion de cérémonie, on ne banquette pas tous ensemble ; chacun reçoit sa part et la mange avec ses égaux.

A l'ahal du matin ou de l'après-midi, s'il n'y a pas de femme âgée, on peut dire n'importe quelle parole si légère, parfois si grossière soit elle. Le soir, à l'ahal, comme il vient toujours plus de monde et qu'on y est en cérémonie, les Ifor'as font grande attention aux expressions employées. La grossièreté est bannie et les choses légères doivent être exprimées en termes choisis et raffinés.

Lorsqu'un Afar'is reçoit un cadeau il doit dire merci (en tamachèque « tannemirt »).

Lorsque s'abordent hommes ou femmes ou bien homme et femme, les salutations doivent être très longues, plus longues que celles des Kel-Ahaggar ; ne les pas faire très longues serait signe de mécontentement ou d'impolitesse. Les expressions employées sont à peu près les mêmes que celles des Kel-Ahaggar et commencent aussi par « *Salamou relikoum* ». Chaque interlocuteur demande à son tour des nouvelles de toute la famille, des animaux, des objets inanimés même.

Ne pas recevoir un don offert par un Afar'is serait signe de mépris ou impolitesse. A l'arrivée dans un campement, il faut accepter l'offre du lait et en boire, à peine de paraître méprisant et impoli. Lorsqu'on campe à proximité d'une tente, il faut accepter de même le mouton ou le chameau amené en don d'hospitalité ; il n'est pas indispensable de l'égorger de suite et de le manger, mais il faut l'emmener avec soi. Quelles que soient les bonnes paroles qui l'accompagneraient, un refus serait mal vu et blessant. Lorsqu'on reçoit un cadeau, il est du meil-

leur usage de faire un don en échange ; cependant il est de bon goût de laisser un certain temps entre la réception du cadeau et l'envoi d'un cadeau en échange, afin que ce dernier n'ait point l'air d'un paiement : s'il est amené un chameau le soir, le cadeau est fait le lendemain matin. Pour les petits dons, tels que le lait offert souvent aux étrangers, il n'est rien que les Ifor'as reçoivent plus volontiers en remerciement qu'un peu de tabac du Touat, ou encore quelques aiguilles à coudre. Entre eux-mêmes, c'est le tabac que les Ifor'as s'offrent le plus volontiers.

S'il arrive qu'une personne de passage, Afar'is ou étranger, entre un moment dans une tente, pendant le jour, pour s'y reposer ou s'y mettre à l'ombre, il y sera toujours bien reçu, même s'il ne demande pas l'hospitalité et si le séjour y est trop court pour qu'il puisse y prendre un repas ; il peut causer avec les hommes et les femmes de la tente et regarder ces dernières comme si elles étaient des hommes. Il est tenu, s'il y a des femmes, d'aller les saluer et de causer avec elles ; si, entrant dans une tente où sont réunis hommes et femmes, l'étranger ne s'adressait qu'aux hommes sans regarder les femmes, il serait considéré comme grossier et fort mal vu.

En se saluant, la poignée de mains s'échange toujours soit entre hommes ou femmes, soit entre homme et femme. Chez les Ifor'as la poignée de mains ne consiste pas comme chez les Ahaggar à se toucher une seule fois la main ; on se frole la main intérieurement par trois fois et la dernière fois on fait un claquement de doigts. Si un voyageur rencontre chemin faisant un autre homme, il lui serre la main en faisant les salutations d'usage commençant par : « Salamou relikoum ». S'il rencontre une femme, il la salue et lui donne la main, mais sans prononcer le « salamou relikoum » qui ne se dit que lorsque la femme est dans sa tente.

Entre hommes ou femmes, on se tend la main des deux côtés en s'approchant, sans que ce soit l'inférieur ou le supérieur, l'homme ou la femme, qui la tende le premier.



X. — *Hospitalité*

Par la vallée, un homme arrive qui vient demander l'hospitalité au campement. S'il est familier, il arrête son méhari près de la porte de la tente ; s'il est inconnu ou timide, il se tient à l'écart. Il dit : « Salamou relikoum, ma ttoulam, ma n eouen naouen. » (Le salut sur vous, que valez-vous ? c'est-à-dire comment allez-vous ? quoi de l'état de vous ?) Le maître et la maîtresse de la tente tendent la main à l'arrivant sans lui dire une seule parole : car ce serait un manque d'éducation que de répondre au salut de l'arrivant et de lui parler avant qu'il ait fait suivre ses salutations du mot : « Isalan ? » (nouvelles ?) Sitôt que l'arrivant a dit : « Isalan ? » le maître lui demande en quelques mots des nouvelles des siens ; l'épouse se tait. Si le chef de la tente est l'oncle paternel ou maternel du nouveau venu ou si l'épouse est sa sœur, l'hôte descend alors de sa rahla, place ses bagages dans la tente même et s'y installe. Dans tous les autres cas, il dépose sa selle, ses bagages hors de la tente et à peu de distance. Il pénètre ensuite dans le campement, retire ses amulettes les plus encombrantes, ainsi que les gros cordons de soie qu'il porte sur la poitrine et se met à causer avec ses hôtes, assis et tout en buvant du lait. On a soin de pendre aux piquets qui soutiennent le cuir de la tente, les ceintures, cordonnets, gris-gris et les jolis vêtements dont l'arrivant s'est débarrassé afin que ces richesses soient vues par les jolies jeunes filles qui bientôt vont venir rendre visite. Lui-même n'a gardé que l'épée et trois grandes amulettes de tête placées au milieu et sur les côtés du turban, amulettes qui pour les hommes riches sont dans des étuis d'argent. Cependant, tandis que l'hôte cause sous la tente, sont venus les jolies jeunes filles du campement ; elles arrivent dès qu'elles ont appris la venue d'un étranger, surtout si ce dernier n'est pas marié. La maîtresse de la tente a prévenu l'arrivant : « Les jeunes filles viennent, prépare-toi. » Aussitôt celui-ci ramène entièrement son voile sur la figure et au moment où les femmes entrent, il se lève et leur donne à chacune la main sans que s'échange aucune parole. L'hôte



s'étant assis, parle le premier : « Quelles nouvelles, jeunes filles ? » — « C'est toi qui a des nouvelles à dire, non pas nous. » — « Celles que j'ai, je vais vous les donner tout de suite. » — « Et nous aussi, celles que nous avons nous te les donnerons. » — « Les paroles de tête à tête, laissez-les entre moi et vous jusqu'à la nuit. » La conversation s'engage ; on ne fait ni musique ni chant ; la causerie dure une bonne heure, puis les jeunes filles se retirent. L'arrivant les accompagne jusqu'à leur tente ou bien s'assoit avec elles sous quelque arbre et badine avec elles. Au moment où l'hôte a quitté la tente pour accompagner les visiteuses, celles-ci disent à la maîtresse de la tente : « Donne-nous un peu de tabac. » — « Je n'en ai pas vu chez lui et moi je n'en ai pas. » Si l'hôte n'a pas à se gêner avec les propriétaires de la tente, il distribue de suite quelques pincées ; mais si le maître est son oncle ou quelque personne qu'il doive respecter, il ne donne rien en sa présence. Toutefois après avoir reconduit les jeunes filles, au moment de se séparer, il leur fait alors la distribution de tabac. Puis le nouveau venu revient à la tente qui lui a offert l'hospitalité et y reçoit ses repas qu'il prend toujours seul s'il n'est un familier, et dans le cas contraire, avec la maîtresse de la tente ou un des fils déjà grand, mais en aucun cas avec le maître de la tente.

L'hôte partage désormais son temps entre le campement où il a été reçu, les assemblées des hommes du voisinage et la société des jeunes filles. Ces dernières ne vont plus lui rendre visite ; elles y sont allées une fois pour voir comment il était et pour lui faire voir leur beauté afin qu'il les connaisse la nuit à l'ahal ; mais toute nouvelle visite de leur part serait contraire aux convenances : c'est l'hôte qui désormais se rend chez elles, autant qu'il le veut et quand il le veut. — L'accès des ahal lui est ouvert.

Aussi longtemps qu'il le veut, l'hôte reste à la tente où le maître lui doit aide et protection ; ce serait une inconvenance de lui dire de s'en aller.

Lorsque de lui-même, l'hôte veut reprendre son voyage, il remercie vivement le maître et la maîtresse de la tente. Au premier il ne fait aucun cadeau ; à la seconde il offre soit une

certaine quantité de tabac, soit un ikerchei en cotonnade du Soudan, soit dix ou vingt coudées de cotonnade blanche ou bleu foncé. Ceux qui ont reçu l'hôte ne lui font à son départ aucun cadeau.

Chez tous les Touareg l'hospitalité est de tradition et quiconque manquerait à ses devoirs serait déshonoré.

#### Y. — *Divorce*

Si les jeunes hommes Ifor'as viennent trop fréquemment rendre visite à une femme mariée, l'époux parfois ne fait aucune observation ; mais parfois aussi il invite sa femme à mieux se conduire. Le plus souvent celle-ci lui répond : « Si tu veux me répudier, répudies-moi ; je préfère la société de ces hommes à la tienne ! » Malgré cette réponse et surtout si la femme est jolie, le mari lui pardonne et la laisse libre ; quelque fois aussi il la répudie.

Inversement si l'époux est volage, s'il ne donne pas à sa femme des vêtements convenables, s'il montre enfin un mauvais caractère, l'épouse se dispute avec lui et lui dit : « Répudies-moi. »

Pour ces motifs ou encore si le mari désire épouser une autre femme ou si l'épouse a commis quelque faute, la répudiation peut avoir lieu. Elle n'a pas de formes spéciales ; il suffit que le mari dise : « Je te répudie », même une seule fois, pour que l'effet soit accompli.

Dans le cas où le mari refuserait de répudier sa femme et si celle-ci a de justes motifs de plainte, elle divorce d'elle-même et retourne dans la tente de sa famille. Et si la mauvaise conduite du mari est notoire, elle peut au bout de 3 mois et 10 jours se remarier comme après une répudiation régulière.

Dans tous cas, ce délai de 3 mois et 10 jours est exigé pour un nouveau mariage après répudiation et durant ce stage la femme mène la vie ordinaire des femmes non mariées, va à l'ahal, etc.

Que la répudiation soit régulière de la part du mari ou que

l'épouse soit partie d'elle-même, elle emporte tous ses biens, tant ce qu'elle a apporté en entrant en ménage, chamelles, négresses, etc., que les cadeaux du mari au moment du mariage : chameaux, doukkali, etc. Ce serait une honte pour l'homme que son épouse quitte, de conserver par devers lui quoi que ce soit lui appartenant.

— Illi, aménoukal des Ifor'as, a une fille très belle, Lalla, mariée à T'ioub. Or beaucoup de jeunes gens venaient fréquemment rendre visite à Lalla, et parmi ceux-ci, Moussa-ag-Amastan, depuis aménoukal du Ahaggar, alors fort jeune, était assidu entre tous. T'ioub fit à sa femme des observations au sujet des assiduités de Moussa. Lalla y répondit par les cinq vers suivants :

1.                   : O T'   ·:   +   · ̅ ̅ : ̅
2.   · ||:   V   ·   ||+   +:   |+ ̅ ̅  ̅ ̅ ̅ ̅
3.                   · || ̅+   · T' : |   | ̅ ̅ |   ̅ ̅ ̅
4.                   : O T'   +   +   ̅   ̅ : V   · O ̅   :   ̅ V
5.                   / |   |+   ·   ++ |   · || ̅   + ||:   · || ||

1. T'ioub aba ti k ig'rou
2. Mous-ag-Amastân out till a dioula ,
3. Abarad' and'erren inheg'g'a temoulla
4. Ideg aoua ira da'r i, it t igraou'
5. Lalla out Illi entat a ten innen

*Sens :*

- « T'ioub, meurs ton père !  
 « Moussa-ag-Amastân n'a pas son pareil ;  
 « C'est un homme tout jeune fait pour les baisers.  
 « Tout ce qu'il voudra en moi, il l'aura.  
 « C'est Lalla, fille d'Illi, qui a dit cela. »

T'ioub ne répudia pas sa femme qui vit encore avec lui; et Moussa ayant eu connaissance de ces vers, envoya à Lalla le plus beau de ses méhara blancs.

— Une femme mariée ayant vu un homme fort beau composa les vers suivants :

1.    X E O    :xi .    OO: :i
2.    X E I .    :+O    V O    :II I I
3.            X I I    II: I    +EO: :O II
4. X O: +    +    O: I    I O: . O: +
5.                    X I I    O IOVOI IOV

1. Nek akarar a neier set't'af ;
2. Ehelaler' ar d iertek a nel't'af ;
3. Elsir' kerad'et, nar'il nezzaf ;
4. Tikra our in naker, it tekchaf ;
5. Diran desidaren as nellaf.

*Sens :*

- « J'ai vu un homme à la barbe noire.  
 « J'en ai été distraite au point de laisser tomber ce que j'avais en main,  
 « Au point de me croire nue, étant vêtue de trois vêtements. (1)  
 « Le voler, je ne le volerai pas, car c'est un déshonneur; (2)  
 « Mon souhait : je souhaite d'être répudiée. »

Le mari de cette femme, ayant connu ces vers, la répudia et elle épousa l'homme pour qui elle les avait composés.

L'adultère est regardé comme honteux chez les Ifor'as. Il ne se commet qu'en cachette et, dit-on, rarement (?); il paraîtrait que les femmes considèrent comme une question d'honneur de ne point tromper leur époux (?).

*Z. — Veuvage.*

Lorsque meurt un homme marié de la tribu des Ifor'as, sa femme reste trois mois et dix jours sans pouvoir se remarier. Pendant ce deuil, la femme se couvre entièrement les cheveux

1. Il lui semblait que ses vêtements étaient trop peu pour plaire à cet homme ; elle eût voulu des parures superbes.

2. On appelle l'adultère : vol (en tam. : tikra) et commettre l'adultère se dit voler.



et se met autour de la tête un bandeau qui masque le front, les oreilles, le bas du menton, le cou et la gorge. Elle se couvre également les pieds de babouches. La veuve ne sort de sa tente que pour les courses indispensables, telles que les changements de campement ; elle y reste tout le jour, ne revêt que des habits sans beauté, ne reçoit que de courtes visites et ne fréquente pas l'ahal.

La croyance populaire veut qu'apercevoir les cheveux d'une veuve soit cause de maladies.

Les trois mois et dix jours écoulés, la veuve revêt à nouveau de beaux vêtements, retourne à l'ahal, mène la vie assez licencieuse des femmes non mariées et s'il y a lieu se remarie.

#### *α. — Mort.*

Lorsqu'une femme ou un homme des Ifor'as est sur le point de mourir, son conjoint et ses enfants ne le quittent pas ; les parents et les voisins viennent à sa tente et chaque jour ceux qui sont campés à quelque distance visitent le moribond.

La mort étant proche, les assistants disent : « Teqqimed tesar'efared » (Mets-toi à demander pardon à Dieu), ou « Tourna our teneqq » (la maladie ne tue pas, c'est-à-dire c'est Dieu et non la maladie qui fait mourir) ou « Echehed » (Fais ta profession de foi).

Au moment de l'agonie, le marabout du campement pose le doigt sur le front du moribond en récitant des versets du Coran.

Si le mort a les yeux ouverts après avoir rendu l'âme, un des assistants dit ; « Err tit't'aouin nek, aneslem ! » (Ferme tes yeux, musulman). On répète cette phrase par trois fois. Si le mort fut un bon musulman il doit de lui-même fermer alors les yeux ; s'il les garde cependant ouverts, on lui dit : « Tfou ! s ig'iten nek ichchad'enin i meller' » (Fi ! avec tes mauvaises actions, homme vicieux). Alors bon gré, mal gré, on lui ferme les yeux.

Au moment de la mort, la femme, les filles et toutes les assistantes poussent, pendant une heure, de grands cris et gémisse-

ments. Les hommes, eux, gardent le silence, se couvrent entièrement le visage de leur voile et soupirent profondément.

Lorsque sont achevées ces marques de deuil, le marabout du campement, accompagné d'un autre homme noble ou imr'ad, mais jamais d'un esclave, entre dans la tente du défunt pour laver le cadavre. Pendant ce temps l'assistance se retire et s'assied hors du campement. Le corps étant lavé est enveloppé d'un linceul de guinée blanche et conduit de suite à sa dernière demeure. La fosse est creusée aussi près que possible du lieu du décès, en un point proche du campement, à la fois assez élevé pour être à l'abri des crues et assez meuble pour rendre le creusement facile.

Si le trou est très près, le corps y est porté à bras sur une natte ; s'il est un peu distant, le cadavre est attaché délicatement sur un bât, placé sur un chameau et conduit ainsi. Tous les hommes du campement et ceux des campements voisins suivent le convoi en répétant : « La ilah ila Allah Moh'ammed resoul Allah » (Il n'y a de divinité que Dieu ; Mahomet est prophète de Dieu). La tombe est construite selon le rite musulman. Les femmes n'accompagnent pas le mort et ne poussent pas de cris à la levée du corps. Les vêtements du décédé sont attribués au marabout et à l'homme qui ont lavé le cadavre.

Deux ou trois jours après l'enterrement, les héritiers égorgent une ou deux chèvres ou moutons, et offrent en aumône pieuse un repas auquel prennent part les hommes et les femmes du campement et tout venant. Seules s'abstiennent quelques personnes superstitieuses dans la crainte que le mort ne vienne les troubler durant leur sommeil.

Lorsqu'ayant quitté le lieu du décès, on y revient au bout de quelques mois, un nouveau repas est offert en aumône pieuse, composé de lait et de bouillie.

Quand un Afar'is perd son père ou sa mère, qu'il soit décédé près ou loin, il prend un deuil de dix jours après la réception de la nouvelle : durant ce temps il n'a que de vieux vêtements, ne fréquente pas l'ahal, ne se peigne plus. Les dix jours étant passés, la vie normale est reprise. Si les parents sont morts loin d'un de leurs enfants, celui-ci prend le deuil et offre

en aumône pieuse un repas de viande ou de bouillie, selon sa fortune.

On ne transporte jamais les morts à distance. Les Ifor'as n'ont pas de cimetières ; les tombes sont creusées près des lieux de campement et sont parfois isolées, parfois groupées deux ou trois ensemble.

### β. — *Successions.*

Lorsqu'un Afar'is meurt, laissant une femme, des fils et des filles, l'héritage est ordinairement divisé en sept parts : quatre pour le ou les fils, deux pour la ou les filles, une pour la veuve.

En général la succession se règle d'après la loi musulmane ; on consulte à ce sujet un marabout des Kel-Essouk qui règle les choses selon les prescriptions de Sidi Khelil. Tous les Kel-Essouk possèdent des exemplaires du traité de Sidi Khelil.

En cas de contestations, les Ifor'as s'en rapportent soit à ces marabouts, soit à Baï le marabout Kounta de Telia.

## § 6. — Vie économique des Ifor'as

### INDUSTRIE, COMMERCE, ÉLEVAGE

#### A. — *Artisans*

Presque toute l'industrie des Ifor'as est entre les mains des artisans (en arabe mällem, en tamachèque ined').

Ces artisans forment une race à part n'appartenant ni aux Ifor'as nobles ou imr'ad, ni aux esclaves. Ce sont des hommes de peau noire ou de couleur foncée approchant du noir, ne parlant que le tamachèque, n'ayant aucun lien de tribu entre eux ou avec d'autres individus et vivant par famille isolée, sous la tente, à proximité des points d'eau. Ils ne se marient qu'entre eux et ne s'allient ni avec les esclaves ni avec les haratin qu'ils considèrent comme leurs inférieurs, ni avec les imr'ad qui se considèrent comme leurs supérieurs. Ces artisans n'ont pas de chef

commun élu parmi eux ; ils sont sous la dépendance des chefs des tribus d'Ifor'as sur le territoire desquels ils se trouvent.

Ils sont capables de fabriquer des lances neuves, des poignards neufs, des selles de méhari neuves, de réparer les autres armes et tous les ustensiles en usage chez les Ifor'as. Ils façonnent des boucles d'oreilles, des étuis de métal pour les amulettes, des cadenas neufs, des couteaux, toutes espèces de vases neufs en bois de forme demi-sphérique pour boire, des mortiers en bois de toutes dimensions, des briquets, poinçons, des pinces, des pipes. Ces pipes sont faites d'un tuyau en bois de laurier rose et d'un fourneau en bois ou en terre cuite ; certaines sont faites d'un os creusé et conservent une forme droite qui les fait ressembler à des porte-cigarettes.

Les artisans sont très laborieux ; leurs femmes ne le sont pas moins et pratiquent toute la série des travaux de couture et de façonnage du cuir, qui leur sont spéciaux. Ce sont elles qui confectionnent les sacoches en peau (en tamachèque ar'ereg') ; les oreillers (adafor) ; les bourses (tarellabt, en arabe bit) ; les grands sacs en cuir où les femmes serrent leurs vêtements (tsaï-haout) ; les sachets de cuir dans lesquels on met les amulettes ; les cordons de pantalons qui sont des cordelettes en peau de gazelle ou de chèvre (tazekrit) ; les petits cordonnets en peau noire très mince qui servent à suspendre les choses légères, amulettes ou autres (taoulelout) ; les rênes ou brides de méhari (tar'ant) ; les ceintures en peau pour les hommes (tamenteka) ; les marmites en terre cuite qui sont les seules poteries usitées, les cruches étant remplacées par des outres, et les vases de toute taille étant confectionnés en bois ; les tentes enfin dont elles cousent ensemble les peaux quand on désire un travail soigné.

Tous ces travaux spéciaux aux femmes des artisans sont particuliers à celles de l'Adr'ar'. Les femmes des mállem du Ahaggar n'ont aucune spécialité sauf dans les familles d'artisans venues du pays des Ifor'as.

Les Ifor'as sont très bienveillants pour leurs artisans ; ils ont pour eux plus de considération que pour les esclaves et ne les regardent pas comme des gens nuisibles, portant malheur ou ayant « mauvais œil. »



De leur côté les artisans sont, en général, honnêtes et jouissent d'une bonne réputation ; ils font régulièrement leurs prières ; leur bétail se compose d'ordinaire de chameaux ou d'ânes, rarement d'autres animaux.

S'ils sont payés d'un travail par le don de moutons ou de chèvres, ils mangent aussitôt ces bêtes, car ils sont très amateurs de viande et gros mangeurs.

En un mot les artisans des Ifor'as vivent dans de bonnes conditions, sans posséder grands biens, mais aussi sans manquer de rien : ils vivent largement et au jour le jour de leur travail.

### B. — Métaux

L'Adr'ar' a cette réputation de ne posséder dans son sous-sol aucun minéral ni métal.

Chez quelques riches Ifor'as on voit quelques bijoux d'or, mais en très petite quantité ; c'est une importation du Niger.

L'argent est très rare ; autrefois il n'existait pas du tout ; actuellement il en vient du Tidikelt sous forme de bagues, bracelets, boucles, etc.

Le cuivre qui sert aux réparations d'armes et d'ustensiles vient du Soudan ; le fer est, dans les mêmes conditions, importé dans l'Adr'ar' en assez grande quantité.

Le Kohol dont les hommes et les femmes se parent les yeux est trouvé par les Ifor'as eux-mêmes dans le Tanezrouft entre l'Adr'ar' et l'Aïr, mais plus près de l'Adr'ar'.

Le soufre, le plomb sont inconnus dans le sol de l'Adr'ar'.

Le natron y existe soit à la surface du sol, soit à peu de profondeur ; ce renseignement donné par un indigène n'a pu être vérifié.

### C. — Tannage

Les peaux sont une des matières premières les plus utilisées par les Touareg, et la préparation est une des industries les plus florissantes de l'Adr'ar'.

Les grands boucliers touareg sont faits avec des peaux de girafe ou plus souvent d'oryx.

Les peaux de chameau, de vache et la peau du cou de l'antilope « mehor » sont préparées par un simple battage avec des bâtons. On en fait des semelles (ir'it, en arabe melkhâ), des cordes pour puiser l'eau dans les puits, des entraves de chameau (tiffart, en tamachègue gid).

Les outres ou guerba se font uniquement avec des peaux de chèvre ou de bouc ; les premières sont les meilleures. Le tannage s'en fait en utilisant de l'écorce de gommier.

Toutes les autres peaux telles que celles de moutons, moutons, gazelles, antilopes servent à faire des mezoued, des jupes, et toutes sortes d'objets ; elles se tannent avec un mélange de fruit de l'ag'ar et de feuilles de gommier.

#### D. — *Teintures*

Toutes les femmes des Ifor'as savent teindre les peaux en rouge, jaune, vert et noir par l'emploi de produits végétaux, ou minéraux.

La teinte jaune s'obtient avec de l'écorce de grenade ; le noir avec du natron ; le rouge avec une sorte de maïs, le vert avec une poudre de composition spéciale.

#### E. — *Tonte des animaux*

L'Adr'ar' a peu de moutons à laine ; la plupart des moutons sont à poils ras (en arabe demman). Le peu de laine qu'il y a est inutilisé ; elle tombe naturellement et n'est jamais tondue.

Les Ifor'as tondent rarement les chameaux ; ils se contentent de leur arracher des poils au moment de la mue pour en faire des liens de genou pour les chameaux (asar'oun, en arabe âgel) et des cordes de toute grosseur pour divers usages.

Les chèvres enfin ne sont pas tondues et leurs poils sont inutilisés ; au Ahaggar au contraire, les Touareg font des cordes en poil de chèvre, mais ne se servent pour ainsi dire pas du poil des chameaux.

F. — *Cordages.*

Les Ifor'as utilisent quatre espèces de cordes :

1° Des cordes en poils de chameau, très nombreuses, et servant à tous les usages ;

2° Des cordes en peau mince de gazelle, de chèvre ou de mouton pour faire des brides, des sangles de selle, etc. ;

3° Des cordes en peau forte de bœuf ou d'antilope dont sont faits les câbles servant à puiser de l'eau dans les puits profonds et les entraves de chameau (tiffart. en arabe gid) ;

4° Des cordes faites avec les fibres du cœur des gommiers ; celles-ci sont très grossières et de peu de valeur ; elles servent à puiser l'eau dans les centres de culture, à attacher les menus objets ou les bestiaux et à tous les usages où une forte corde n'est pas indispensable.

G. — *Commerce.*

Les transactions commerciales de l'Adr'ar' avec les pays voisins sont très faibles : les Ifor'as trouvent chez eux leur nourriture, lait et graines et n'achètent guère que du riz ou du mil, des étoffes et quelques objets de luxe.

Des oasis du Touat et du Tidikelt ils reçoivent de la guinée bleue ou blanche, du tabac, des dattes en très petite quantité, des verroteries. Ils échangent ces objets contre des moutons ou des chameaux.

Au Niger les Ifor'as vont chercher du riz, du mil, quelquefois du fer, du cuivre.

Dans l'Aïr ils vont chercher des peaux, des cuirs ouvragés, des selles.

Enfin de R'at et R'adamès par l'intermédiaire des Kel-Ahaggar, ils reçoivent quelques objets de luxe, tapis, selles, broderies.

Les caravanes des Ifor'as qui vont au Niger (le Niger est connu sous le nom de eg'criou, la mer) ne sont jamais que de petits groupes de trois ou quatre hommes emmenant avec eux huit ou dix chameaux ; elles vont parfois à Bourem, plus souvent à Gogo (ou Gao).

Voici le récit d'un voyage commercial exécuté par un importeur touatien chez les Ifor'as.

« Je partis de Tit (Tidikelt) avec deux chameaux portant sur des bats pour cinq cents francs de marchandises. J'avais de la cotonnade bleue, de la percale blanche, quatre doukkali, du chech blanc, quinze kilos de tabac, pas du gros tabac en feuilles du Touat, mais du petit tabac vert coupé en petits morceaux (1), vingt ou trente petites giaces, dix ou vingt peignes et une demi-charge de dattes pour ma nourriture et pour faire de petits cadeaux.

« J'étais avec cinq autres commerçants de Tit ayant chacun quelques chameaux. Nous ne primes avec nous ni guide ni protecteur touareg. Nous passâmes aux points suivants : Aïn-oulad-el-Haj, Tirechchoumin, In-R'elal, Tag'erg'era, Tikedebbatin, In-Sakan, In-Hiaou (In-Zize), Tichammalt (ag'elmam permanent situé dans la montagne et d'abord si difficile qu'on est obligé d'en apporter aux chameaux qui ne peuvent l'atteindre, l'eau dans des outres) Timissao, Tirek (petite source dans la montagne), In-Ouzel et Timiaouin.

« Dès lors je me trouvais dans l'Adr'ar' et je commençai à vendre dans les campements mes marchandises, les échangeant contre des moutons ou des esclaves. C'était en hiver ; d'ailleurs les voyages de commerce se font toujours à cette époque, la seule où il soit possible de faire traverser aux moutons le tanezrouft. En deux mois, j'eus écoulé toutes mes marchandises.

« Quelquefois il faut plus de temps pour vendre sa pacotille ; et si l'on se laisse surprendre par l'été avant d'avoir tout échangé, on se trouve obligé de passer toute la saison dans l'Adr'ar' faute de pouvoir faire passer les moutons au nord. Si donc on tient à revenir rapidement, on vend tout au comptant ; ce n'est qu'en cas de long séjour qu'on peut vendre à crédit. Le

1. Ce tabac vert est coupé frais, laissé à sécher à terre et haché. Le tabac du Touat au contraire se coupe mûr, est entassé jusqu'à fermentation et à ce moment retiré et mis à sécher en grandes feuilles entières. Ces feuilles sont alors très friables ; pendant les voyages elles se réduisent en poussière et se perdent ; le tabac vert au contraire se conserve et voyage fort bien.



prix des ventes au comptant ou à crédit est d'ailleurs le même chez les Ifor'as, tandis que chez les Kel-Ahaggar ce dernier prix est accru du tiers ou du quart.

« Pour revenir au Tidikelt avec mes moutons ou mes esclaves, je m'entendis avec d'autres commerçants et quelques Touareg ; nous formâmes une petite caravane de cinq ou six méharistes, car il ne serait pas prudent de voyager entièrement seul. Nous connaissions le chemin, donc nous ne primes pas de guide, et nous ne primes pas de caravaniers, car partout les abreuvoirs sont faciles et les puits peu profonds. »

#### *H. Unités de poids et de mesures.*

La monnaie commerciale pour les achats et les ventes est la pièce de cotonnade, d'origine européenne, écrue ou bleue foncée, et appelée en arabe chegga, en tamachèque tchouoqqit. La petite pièce (en arabe bisa, en tamachèque tabourit) a tantôt quarante coudées de 50 centimètres, tantôt seulement trente coudées ; elle se détaille par coudées de 50 centimètres (en arabe dra, en tam. ar'il). Il n'y a pas dans l'Adr'ar' de monnaie métallique ou de cauris ; outre la pièce ou la coudée de chegga, les Ifor'as entre eux comptent souvent par tête de bétail, chameau ou mouton.

Il n'y a pas d'unité de mesure de volume fixe ; les grains, le beurre se vendent par approximation de leur quantité.

Il n'y a pas non plus d'unité de poids : les objets tels que sucre, thé, tabac se vendent aussi en appréciant à l'œil leur poids.

L'unité de longueur est la coudée (ar'il, dra) de 50 centimètres. Les longueurs assez importantes, telles que la profondeur des puits, le périmètre des jardins, se mesurent à la taille d'homme (tibeddi, en arabe ouaqefa = 4 coudées ou 2 mètres).

Pour les longues distances, les Ifor'as comptent par nuit de marche (la nuit de marche étant en valeur pareille à une journée). Ils distinguent entre nuit de caravane, nuit courte de méhari et nuit longue de méhari. Ainsi de Telia à In-Salah par In-Ouzel, Timissao, In-Hihaou (en langage des Kel-Ahaggar

In-Zizaou, en arabe In-Ziza), Tikelebbatin, El-Mouilah, on compte trente jours de marche de caravane, quinze jours de marche de méhari à allure moyenne, et dix jours de marche de méhari à allure pressée. La distance de Telia à In-Salah est d'environ 800 kilomètres.

I. — *Mercuriale de l'Adr'ar*.

La pièce de guinée de 40 coudées, dans l'Adr'ar' vaut vingt à vingt-cinq francs ; à Tombouctou elle vaut en moyenne huit à dix francs.

Un chameau de charge de quatre ans ou un méhari ordinaire du même âge vaut huit pièces.

Un très beau méhari, en bel état, de seize à vingt pièces.

Un vieux chameau engraisé pour la boucherie, trois à quatre pièces.

Un très beau mouton, dix coudées.

Une brebis, six à huit coudées.

Une chèvre, six à sept coudées.

Un âne, une à deux pièces.

Une vache, deux pièces à trois et demie.

Un bœuf gras, trois à quatre pièces.

Une outre ou guerba (en tam. abaior), trois à cinq coudées.

Une outre tasoufra pour le lait, une poignée de tabac.

Une selle à méhari, rahla (en tam. tarik n talak), vingt à vingt-cinq coudées.

Une selle barbouchia (en tam. tahiaast), dix coudées.

Un bât haouia (en tam. takhaouit) fabriqué au Tidikelt, dix à vingt coudées.

Une charge à chameau de riz, trois à cinq pièces selon saison et stock.

Une charge d'aouzzaq, deux à trois pièces.

Une charge de bechna, trois à quatre pièces.

Une doukkali de Gourara, dix beaux moutons.

Une couverture blanche et indigo de Tombouctou (en tam. kella, en arabe serambô), trois moutons.

La vente du sucre et du thé est très limitée : les Ifor'as ne

connaissent pas le café et appellent le thé « aman en elhennet, l'eau du ciel ».

Une mezoued de sel, vingt coudées.

On trouve dans l'Adr'ar' deux sortes de sel : le sel blanc en barre venant de Taodenni et appelé « tiseimt » (Il n'y a guère que Baï qui en reçoive par des caravanes Kounta, les Ifor'as n'en achètent pas) et le sel gris « achara » provenant des salines situées à cinq jours à l'est de l'Adr'ar' au nord du pays des Ioulliminden (?). Ce sel gris ne fait pas l'objet de commerce ; tous ceux qui en désirent vont le chercher eux-mêmes et le trouvent à fleur de terre. C'est ce sel gris qu'on distribue aux chameaux de l'Adr'ar' plusieurs fois par an, surtout aux époques où il y a de l'herbe fraîche en abondance.

L'existence de salines de sel gris n'a rien d'étonnant dans des régions situées très à l'est de l'Adr'ar' ; il est probable qu'elles sont analogues à celles de Téguidda-les-Salines, point situé à 150 kilomètres au nord-ouest de Agadès.

### J. — *Migrations*

Toute fraction d'Ifor'as, noble ou imr'ad, possède en propre une ou plusieurs vallées, avec les puits, eaux, pâturages qui s'y trouvent, et généralement chaque tribu campe dans les oued qui lui appartiennent. Cependant bien que tous les oued aient ainsi leurs tribus propriétaires, les autres tribus ont toujours le droit d'y amener paître leurs troupeaux et de les y abreuver. Si donc les pâturages de certaines zones sont insuffisants, les tribus propriétaires se déplacent vers un pâturage étranger meilleur ; mais il est rare qu'elles aillent dans ce cas à plus d'un ou deux jours de leurs vallées habituelles. Jamais les Ifor'as d'ailleurs n'envoient une partie de leurs troupeaux au loin de leurs tentes sous la seule garde de bergers comme le font fréquemment les Kel-Ahaggar et les Taïtoq qui expédient leur bétail à 400 ou 500 kil. jusque dans l'Adr'ar' ou le Timétr'in (1).

1. Timétr'in (sens : région d'arbustes persistants, de taille élevée et dense) pays situé à l'ouest de l'Adr'ar'.

Cette stabilité des Ifor'as a pour principale cause l'abondance des eaux et des pâturages de leurs pays : les pluies y sont toujours si régulières que de mémoire d'homme on n'a entendu dire qu'il y eût eu sécheresse persistante, de sorte que les habitants, ayant toujours des pâturages à proximité, ne sont pas obligés d'aller les chercher au loin. Aussi quand les tribus de l'Adr'ar jugent utile de se déplacer, elles vont à quelques heures de distance, généralement à une demi-journée, rarement plus loin.

Pour ces déplacements les hommes nobles ou imr'ad montent à méhari, les femmes sur des ânes. L'âne est la monture habituelle des femmes ; seules montent à méhari la femme d'Illi et sa fille et quelques autres, à l'imitation des usages du Ahaggar. Les bagages sont généralement aussi transportés à dos d'ânes, quelquefois, s'ils sont considérables, à dos de chameaux ou de bœufs porteurs. Ces derniers animaux sont très rares dans l'Adr'ar'.

L'habitude qu'ont les femmes nobles de l'Adr'ar' de monter sur des ânes est une différence très nette avec les usages du Ahaggar. L'origine en est que les déplacements des Ifor'as sont toujours de courts voyages ; mais cela vient aussi de ce que les femmes du Ahaggar, maigres, élancées, très adroites à tous les exercices et menant une vie active, ont l'habitude des longs déplacements tandis que les femmes Ifor'as cantonnées dans les tentes deviennent très grasses et incapables de voyages pénibles. « Si l'une d'elles, disait l'informateur, se couchait sur toi, elle te casserait ! »

#### K. — *Oued interdits*

Bien que l'usage universellement admis soit que tout homme à le droit de faire pâturer ses bêtes même dans les oued dont sa tribu n'est pas propriétaire, le chef de fraction propriétaire d'une vallée a le droit aussi d'interdire à qui que ce soit de s'y arrêter même pour quelques heures.

Chez les Ifor'as ces interdictions sont rares et ont pour but de laisser le drinn et le merkba produire les graines qui, récoltées,



serviront de nourriture aux habitants, et cela sans que le bétail puisse y toucher.

Chez les Ahaggar où les pâturages et les grains sont moins abondants, ces interdictions plus fréquentes permettent de laisser les graines se produire, et aussi de laisser les herbages grandir après les pluies.

#### L. — *Forage des puits*

Le système de construction des puits a été étudié dans le chapitre sur l'Adr'ar'. Il n'y a pas chez les Ifor'as de gens dont ce soit le métier de forer ou d'entretenir les puits ; tout esclave ou imr'ad pauvre est susceptible d'exécuter ce travail que le peu de profondeur des puits rend peu difficileux.

#### M. — *Qualités des méhara*

Voici les qualités et les indices d'un bon méhari : haut sur jambes ; mince et élancé ; la bosse en hauteur mais non en largeur, avec une ligne de poils au sommet ; le poil plus long aux épaules ; la tête petite, allongée et fine ; les oreilles dressées et fines ; l'encolure longue ; le poitrail long, profond et peu large. L'animal doit être tout en longueur, pas en largeur.

Aux bons méhara, quand ils ont un an ou deux, les Ifor'as font généralement sur le chanfrein trois incisions qu'on lie de manière à faire de petites boules. Ils leur mettent au cou un cordon épais comme le pouce auquel est suspendu une amulette de cuivre.

Les animaux, qui ont les qualités ci-dessus indiquées, sont très aimés des Ifor'as qui ne les vendent jamais.

Les Ifor'as ont la réputation de très bien dresser leurs animaux ; toutefois il est à signaler que les chameaux de l'Adr'ar', peu habitués aux rochers, ont les pieds sensibles, ce qui les rend impropres à voyager longtemps en pays de montagnes.

N. —  *Marques des méhara*

Tous les chameaux des Ifor'as sont marqués ; ces marques s'appellent en arabe : *taba*, en tam. : *échouel*.

Les animaux des Kel-Afella portent :

○ sur le cou et + sur la joue droite.

Ceux des Kel-Tar'lit :

l○l sur la joue droite.

Ceux des Kel-Ouzzein et des Ifergoumessen ont les mêmes marques que ceux des Kel-Afella.

Les méhara des Tarat-Mellet ont :

○ sur la joue droite.

Ceux des Idenan ont sur le cou, côté droit :

IP ou IY

Les Ibottenaten ont les marques des Kel-Afella.

Les Irreganaten incrivent un I sur l'avant-bras droit.

Les Atouaj mettent sur le cou, côté droit : > T

O. — *Sel donné aux méhara*

Les herbages du pays des Ifor'as et surtout l'herbe fraîche qui pousse en abondance après les pluies étant dépourvus de sel, on est obligé d'en faire des distributions aux chameaux. On leur donne du sel gris « *achara* » tous les trois mois à raison de deux kilogs par animal ; le sel est cassé menu et présenté sec, sur une peau de tente.

Ces distributions trimestrielles se font surtout à la poussée de l'herbe fraîche (en arabe *à'cheb*, en tamachèque *ichkan*). Toutefois on évite de donner du sel aux animaux qui doivent sous peu partir pour un long voyage : il faut qu'après chaque distribution les méhara aient au moins un mois de repos avant de repartir pour une nouvelle tournée.

Les étrangers qui vont chez les Ifor'as avec l'intention d'y

résider quelque temps, apportent avec eux la provision de sel des chameaux et la donnent le jour où ils atteignent un lieu où ils feront un séjour d'un mois. Ils distribuent alors 2 kilos de sel gris « achara » ou seulement 1 kilo et 1/2 s'ils ont en leur possession du sel blanc « tiseht » de Taodenni. Les Touareg disent que si l'on faisait voyager un chameau moins d'un mois après lui avoir donné du sel, il pourrait en devenir malade.

Les Ifor'as ne donnent de sel qu'aux chameaux ; ils n'en donnent pas aux bœufs, moutons, chèvres, etc.

#### P. — *Vols et voleurs*

Le seul genre de vols assez commun dans l'Adr'ar' est le vol de bestiaux. On voit rarement les nobles s'en rendre coupable ; mais il arrive assez souvent que des imr'ad ou des esclaves, en temps de famine, volent des chameaux, des bœufs ou des moutons et les égorgent en cachette pour les manger. L'habileté des nomades à suivre les traces et à reconnaître des animaux même maquillés rend très difficile tout autre écoulement des produits de ces vols.

Lorsqu'un coupable est découvert, un des nobles du voisinage le fait saisir et lui fait administrer une forte bastonnade.

#### Q. — *Feu*

Pour allumer du feu, les Ifor'as se servent de briquets appelés « ineffed » d'une pierre-à-feu : « abelal oua n timessi » ou par abréviation : « timessi » et d'une matière servant d'amadou et connue quelle qu'en soit la composition sous le nom de « tachg'ert ».

L'amadou se fait de plusieurs manières : le plus souvent il est tiré d'une certaine herbe qui pousse dans les pierres, est garnie de piquants, a des feuilles basses qui s'écartent comme les rayons d'une roue, et au milieu des feuilles une tige analogue à la tige d'oignon ; cette herbe s'appelle : « ti n sennanen » (celle des épines). On frappe la tige avec un bâton pour éviter les piquants, on comprime les feuilles et on les recouvre, dans

le foyer, de cendres chaudes : l'herbe desséchée est retirée, frappée entre des pierres et amenée ainsi à s'effiler comme de la laine. L'herbe « ti n sennanen » ne se trouve qu'au Ahaggar, Mouydir, Adr'ar', Ahnet (?)

On fait aussi de l'amadou avec un morceau d'étoffe trempé en un liquide où l'on a pilé du natron (1) ; on en fait encore avec des chiffons enduits de kohol écrasé.

### R. — *Viande de boucherie*

Les Touareg mangent peu de viande, non qu'ils la dédaignent, mais parce qu'en dehors des cérémonies ils se contentent de laitage et de grains et préfèrent la vendre plutôt que la consommer.

Aussi quand un méhari ou une chamelle est devenu vieux, les Ifor'as l'engraissent pour la vendre aux gens du Tidikelt ; et s'il arrive quelque accident nécessitant l'abattage d'un méhari, la viande est dépecée, séchée au soleil, mise dans la peau même de l'animal et suspendue à un arbre jusqu'à l'arrivée d'un marchand étranger.

Pour les cérémonies ou pour l'arrivée d'un hôte, on égorge généralement un ou plusieurs animaux ; et on mange aussi bien la chair d'un méhari que celle d'un chameau. Le bœuf est rarement servi ; les moutons et les chèvres beaucoup plus fréquemment, mais sont surtout égorgés les chevreaux et les agneaux, lorsqu'ils atteignent trois mois. Le veau est aussi parfois mangé à l'occasion d'une fête. Mais les vaches, brebis, chèvres sont toujours conservées, leur lait étant pour tous les Touareg un aliment indispensable et une richesse.

### § 7. — Faune et chasse

#### A. — *Faune de l'Adr'ar'*

La faune de l'Adr'ar' est très variée et déjà presque entièrement soudanaise : sans doute on trouve encore les animaux spé-

1. Natron : carbonate de soude.



cialisés au Sahara, mais le pays des Ifor'as, bordé par le tanezrouft, forme l'extrême limite des terrains de parcours de la faune nigritienne. Ainsi les gazelles, les antilopes mehor appelées au Soudan « biches Robert » les autruches vivent par troupes plus ou moins nombreuses dans les montagnes et les dépressions de l'Adr'ar'; mais le lion, la girafe, la pintade, le singe, animaux entièrement soudanais, y font leur première apparition. Cette nouvelle constatation confirme l'idée déjà énoncée que le tanezrouft formait la limite méridionale du Sahara et que l'Adr'ar' n'était qu'une extrême avancée des terrains soudanais.

Voici une liste de quelques animaux dont la présence dans l'Adr'ar' a été constatée ou certifiée :

|                                   |               |                                              |
|-----------------------------------|---------------|----------------------------------------------|
| Le lion,                          | en tamachèque | aouaqqas.                                    |
| La girafe,                        | »             | amder'.                                      |
| Le guépard,                       | »             | amaias.                                      |
| L'autruche,                       | »             | anhil.                                       |
| La gazelle,                       | »             | achenkod'.                                   |
| L'antilope mehor,                 | »             | inhir.                                       |
| L'oryx,                           | »             | amellal (ou techemt).                        |
| Le lièvre,                        | »             | tamerouelt.                                  |
| Le chacal,                        | »             | ibeg.                                        |
| Le fenek ou renard des<br>sables, | »             | akhorhi.                                     |
| Le hérisson,                      | »             | takenichi.                                   |
| Le porc-épic,                     |               |                                              |
| Le sanglier,                      | »             | izibara.                                     |
| La gerboise,                      | »             | id'aoui.                                     |
| La souris,                        | »             | akouti.                                      |
| Le rat des champs,                | »             | akounder.                                    |
| Le mouflon,                       | »             | oudad.                                       |
| L'âne sauvage (très<br>rare),     | »             | âhoulil.                                     |
| ?                                 | »             | tiressi, pluriel tires (voir page<br>362).   |
| La hyène (?)                      | »             | tachouri (arabe chertat) (voir<br>page 362). |

| ?                             | en tamachèque | aridel (voir page 363).                                                             |
|-------------------------------|---------------|-------------------------------------------------------------------------------------|
| Le vautour blanc              | »             | teralg'i.                                                                           |
| L'aigle,                      | »             | ig'eder.                                                                            |
| Le corbeau (à collier blanc), | »             | ar'aleg'.                                                                           |
| La caille de barbarie,        | »             | takedout (arabe Kanga).                                                             |
| Le pigeon sauvage,            | »             | idabir.                                                                             |
| Le pigeon domestique,         | »             | titebirt.                                                                           |
| Le merle des rochers,         | »             | Senna Seni moula (arabe bou béchir).                                                |
| L'hirondelle,                 | »             | amestar'.                                                                           |
| La pintade,                   | »             | tailalt.                                                                            |
| L'épervier (noir),            | »             | eg'eft.                                                                             |
| La vipère,                    | »             | achchel.                                                                            |
| La couleuvre,                 | »             | imag'el (étant inoffensiee, elle est aussi appelée aneslem = religieux, inoffensif. |
| Le scorpion,                  | »             | tazirdemt.                                                                          |
| Le lézard,                    | »             | tamekelkelt.                                                                        |
| Le lézard de rocher,          | »             | agezzeram (en arabe dob).                                                           |
| Le gros lézard,               | »             | arata (arabe ourân) voir ci-contre : <i>Légendes</i> .                              |
| Le caméléon,                  | »             | amter'ter' (voir ci-contre : <i>Légendes</i> ).                                     |
| Le petit lézard,              | »             | tametakkecht, noir ou gris, yeux rouges, morsure extrêmement venimeuse (?)          |
| La tarentule,                 | »             | ir'irdem inoffensive mais mauvaise odeur.                                           |
| La mouche,                    | »             | echi.                                                                               |
| La guêpe constructrice,       | »             | ahankouker.                                                                         |
| La mouche des cha-<br>meaux,  | »             | taggemt.                                                                            |
| Le moustique,                 | »             | tadast.                                                                             |
| La mouche de l'âne,           | »             | echi n eichod (arabe alada).                                                        |
| La sauterelle,                | »             | tachoualt.                                                                          |
| La fourmi,                    | »             | inelga.                                                                             |

Les Ifor'as n'ont ni coqs ni poules ; ce sont pour eux des animaux répugnants ; on ne pourrait en trouver que chez les herminiers des lieux de culture et encore je n'en ai pas vus.

Il n'y a dans l'Adr'ar' ni poissons, ni puces ; mais les poux sont très répandus.

Le singe existe ; j'en ai personnellement tiré, mais manqué un, au puits de Gounhan.

Parmi les animaux domestiques, les Ifor'as élèvent des bœufs zébus et vaches, des méhara et des chameaux, des moutons, des chèvres, des ânes, quelques chevaux, des chiens.

### B. — *Légendes ou superstitions au sujet des animaux*

*Légende de l'arata.* — L'arata est le gros lézard appelé en arabe ourân. Il existe à son sujet une légende touarègue probablement originaire du Nord, mais très répandue chez les Ifor'as.

« Il y avait une fois un touareg noble (était-il Ahaggar, Ifor'as ou Taïtoq ?) appelé Mokhammed-ag-Lanta. Un jour il s'écarta de sa tente pour un besoin naturel et utilisa une poignée de « taraouaït », c'est-à-dire de farine d'aouzzaq, pour un office auquel le papier semble mieux destiné. Brusquement une force surnaturelle l'empêcha de se relever et c'est en rampant qu'il revint à sa tente. Les personnes qui le virent s'écrièrent : « un arata ! un arata ! » Mokhammed-ag-Lanta répondit : « Nek Mokhammed-ag-Lanta ! araben erhan isan, egen isem in arata ! » (je ne suis pas un arata, je suis Mokhammed-ag-Lanta ; ce sont les Arabes mes ennemis qui pour pouvoir me tuer et me manger m'ont transformé en arata et m'appellent ainsi !). Mais personne ne voulut croire le malheureux ; Allah par punition l'avait changé en arata, et depuis, il erre sous les arbres.

Les Touareg ne font pas de mal à l'arata et empêcheraient de force qui que ce soit de le blesser : l'arata est un touareg !

L'arata fume du tabac et en est très amateur ; un arata tué à l'intérieur de la gorge tout noirci de fumée de tabac ; quand sa provision est épuisée, il se met en travers du chemin et empêche de passer quiconque ne lui donne pas un peu de tabac.

*Le caméléon.* — Les Ifor'as prétendent que le caméléon mord

quelquefois les vieillards et qu'il ne lâche prise que lorsqu'un âne noir se met à braire.

C. — *Animaux indéterminés de l'Adr'ar'.*

Trois espèces d'animaux, vivant dans l'Adr'ar', n'ont pu être déterminées par les explications des indigènes, et malgré des primes offertes, aucune peau ne m'en a été apportée.

Ces animaux sont :

Les *tires*, singulier *tiressi*,  
 Les *tachouri*,  
 Les *aridel*.

Voici les indications recueillies à leur sujet :

*Tires*. — « Un jour j'allais à un puits et j'ai vu des tires. Elles étaient sept. Leur peau est zébrée de noir et de gris, leur taille est celle d'un chien ordinaire, leurs poils sont longs. La queue est grosse et courte, très fournie de poils. On ne peut les confondre avec des hyènes que je connais bien et qui sont plus grandes. Leur pelage n'est pas celui de la hyène. Les tires attaquent l'homme, l'âne, les brebis, les chèvres ; leurs oreilles sont dressées, courtes et rondes comme les oreilles du chameau. Lorsque les tires m'ont aperçu, je me suis mis à crier ; elles se sont enfuies dans la montagne où elles demeurent en assez grand nombre. »

— « Les traces des tires ressemblent à celles du chien, mais la terre est projetée en avant. »

— « Cri des tires : haou, haou (comme le chien). »

*Tachouri*. — Les Arabes appellent cet animal chertat et il y a beaucoup de chances pour que ce soit la hyène.

« Un jour je marchais, cherchant à rassembler mes ânes dans la vallée ; j'ai vu une tachouri ; elle était noire, ses poils étaient très longs, sa démarche lourde. Elle va en secouant ses poils, la tête en bas touchant presque le sol, le dos voûté comme un vieillard. Lorsque je vis la tachouri, j'étais déjà très près des ânes vers lesquels elle marchait. Je sautai sur une ânesse et je partis au grand galop vers les tentes. La tachouri ne me suivit



pas. En arrivant je m'écriais : « J'ai vu une bête noire qui a de très longs poils ». Les gens du campement me répondirent : C'est une tachouri ; as-tu eu envie de crier pour la faire sauver ? ». Je répondis : « Oui, mais je ne l'ai pas fait ». « — Garde-toi bien de le faire ; quiconque crie à côté d'une tachouri est aussitôt attaqué ». J'ai vu la trace de la tachouri dans la boue d'un oued, voici sa forme :



Il y a, dit-on, des tachouri dans l'Adr'ar', le pays de Atouaj et surtout à proximité du Niger ».

— « La tachouri est de la taille du lion, mais plus longue. »

— « Cri de la tachouri : hi hi hi ! »

*Aridel.* — Genre grosse hyène, plus grande que les tires, fortes cuisses et épaules, n'a pas de cri.

#### D. — Chasses.

Les Ifor'as ne sont pas de grands chasseurs ; ils se défendent contre les fauves, prennent à la course ou au piège les antilopes. Leurs chiens de race médiocre ne chassent pas et il n'y a pas de lévriers sloughis. Les oiseaux ne sont pas non plus dressés pour la chasse, comme on fait du faucon en Algérie.

*Lion.* — Les lions du Soudan sont loin d'être les animaux redoutables qu'on s'imagine ; les Ifor'as l'attaquent parfois à l'épée et au bouclier. Voici un récit de cette chasse :

« J'étais avec des marchandises à commercer à la tente de Mokhammed Ferzou, futur aménoukal des Ifor'as. Il campait à une journée de Afarag' n Illi, en un affluent de l'oued Tar'lit, avec quelques tentes d'imr'ad.

« Un de ses esclaves vint lui dire : « Voici un lion qui vient de tuer un de tes chameaux ». Mokhammed Ferzou me dit : « Viens, allons à lui ». Je lui dis : « Je ne puis pas, j'ai peur ». Il me répondit : « Viens, n'aies pas peur, tu n'approcheras pas du lion ; c'est moi qui irai le tuer, tu ne feras que regarder ».

Nous montâmes sur deux méhara, Mokhammed Ferzou n'emportant que son épée et son bouclier. Arrivés à 3 ou 4 kilomètres dans l'oued, nous nous trouvâmes près d'une cuvette assez boisée où les gommiers étaient denses : c'était là le repaire indiqué par l'esclave. A ce moment M. Ferzou et moi mimes pied à terre et je gardai les deux montures pendant que le chef Ifor'as marchait vers le bois tenant d'une main son bouclier, de l'autre son épée nue. Tout en s'approchant des arbres M. Ferzou à chaque pas frappait du genou son bouclier et criait : « erré, erré ! » En entendant ce cri et ce bruit, le lion sortit du fourré et s'élança vers son adversaire. Mais celui-ci s'arquebouta sur le sol et tendit son bouclier au lion qui y enfonça profondément les griffes d'une de ses pattes. Profitant de cet instant, M. Ferzou, d'un coup d'épée rapide jeté de côté coupa les deux jarrets des pattes d'arrière du lion. L'animal tomba ; M. Ferzou, sans l'achever, retira son bouclier et m'appela pour contempler sa victime. Je vins, je regardai de près le lion qui se traînait sans pouvoir nuire ; tant qu'il n'avait pas été blessé il avait rugi ; dès qu'il fut tombé il se tut et resta muet. Comme seul j'avais un fusil, ce fut moi qui l'achevai d'un coup de feu. J'avais vu tout le combat qui s'était passé non loin de moi, hors des arbres ».

« J'ai entendu dire que d'autres Ifor'as avaient aussi attaqué et tué le lion de cette façon : pour le faire, il faut être un homme ! mais depuis quelque temps les gens de l'Adr'ar' chassent souvent avec les fusils ».

Il y a, paraît-il, beaucoup de lions dans le massif de Tachdaït à une demi-journée de marche de Teliâ. Un esclave de Baï, Khammedin, en aurait tué un grand nombre au fusil. Les chasseurs de lions sont nombreux chez les Kounta : on cite Rattari, un des compagnons de Hammoédi, et Najem, chef des Ouled-Mellouk.

Autre récit : « Je voyageais une fois de nuit tout près de Dourit ; il faisait clair de lune ; j'ai entendu la voix du lion qui rugissait dans la montagne. A ce moment j'avais l'intention de m'arrêter et de dormir ; mais aussitôt, changeant d'idée, je mis mon chameau au galop dans la direction d'un campement : j'apercevais le lion, mais indistinctement parmi les rochers.

J'arrivai aux tentes et j'y passai la nuit ; au matin les Ifor'as effrayés d'avoir ce voisin décampèrent pour rejoindre des campements plus nombreux. »

« Là, les Ifor'as nobles et imr'ad se groupèrent une trentaine et partirent à la chasse du lion ; étant pressé je dus continuer mon voyage, mais j'appris deux jours après que le lion avait été tué ».

Au dire des indigènes, on commencerait à certaines époques à voir des lions à partir de In-Feñnan. A partir d'Akoumas ils seraient nombreux et surtout dans la grande vallée de Tekenkent. Personnellement pendant mon voyage dans l'Adr'ar' je n'en ai ni vu, ni même entendu.

*Autruche.* — Les Ifor'as chassent l'autruche à courre en la poursuivant à méhari. Cette poursuite n'a de chance de réussir que l'été alors que la chaleur retire au volatile une partie de sa résistance. Les autruches sont peu fréquentes dans l'Adr'ar.

*Antilope mehor.* — L'antilope mehor ou biche Robert se prend au moyen de piège ou « tind'erbat ». Ces pièges ordinairement installés près des gommiers sont formés d'un cercle de bois où sont fixées vers l'intérieur de longues pointes en bois ; au-dessus du trou central on place un nœud coulant et le tout est dissimulé avec du sable ou des feuilles. L'animal place le pied sur la chasse-trappe et s'enfonce dans le trou ; le cercle de bois se fixe à la patte par ses pointes et empêche le nœud coulant de glisser le long de la jambe ; la biche en se retirant serre donc le nœud. L'autre extrémité de la corde est parfois fixée à une pierre ou à un arbre qui arrête la bête ; parfois elle est attachée à un bâton qui est entraîné, vient battre dans les jambes et arrête la course.

*Gazelle.* — Se chasse comme l'antilope mehor.

*Oryx, coba.* — Les oryx et les coba se chassent parfois au fusil, parfois à courre. Dans ce dernier cas, les Ifor'as montés sur de très bons méhara prennent la piste d'un animal et le poursuivent au petit trot. Le galop du gibier lui donne une certaine avance, mais le méhari rattrape toujours avant que l'oryx ou le coba soit reposé de sa course et l'oblige à repartir.

Après plusieurs galops entre lesquels elle n'a pas repris haleine, l'antilope est exténuée et tombe. Il n'y a plus qu'à l'égorger.

#### E. — Sauterelles.

Il y a toujours quelques sauterelles dans l'Adr'ar' ; mais il en vient parfois de gros passages. Ceux-ci, même considérables, ne causent jamais grands dommages aux pâturages trop vastes, ni aux centres de culture trop petits et défendus par des cris, des feux et des battements de tambour.

Les Ifor'as nobles et riches ne mangent pas de sauterelles, car tous sont abondamment nourris de lait et de graines ; seuls les esclaves s'en régalerent. On ne cherche pas à détruire les criquets.

#### § 8. — Flore

Les caractères de la flore du pays Ifor'as, ont été indiqués dans le chapitre de l'Adr'ar'. Je me bornerai à citer ici quelques-unes des plantes que j'ai pu reconnaître :

##### *Arbres*

|                                    |          |                                                                                                                            |
|------------------------------------|----------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Le teboraq (Balanites aegyptiaca), | en arabe | tchaïchot, très fréquent dans l'Adr'ar' et sur le Niger. Le bois sert à faire des rahla, des poulies, des barbouchia, etc. |
| Le tichaq (Salvadora persica),     | »        | iraq, rare et peu élevé dans le Nord, devient dans l'Adr'ar' un arbre très fréquent.                                       |
| Le gommier,                        | »        | talha, en tamachèque : abesar, gommier mâle, tamât, gommier femelle.                                                       |
| L'Ag'ar,                           | »        | iatil.                                                                                                                     |



|                                   |            |                                   |
|-----------------------------------|------------|-----------------------------------|
| Le jujubier (Zizyphus lotus),     | en tamach. | tadehant.                         |
| Le korounka (Calotropis procera), | »          | toucha : dit au Soudan euphorbe.  |
| Le tadan,                         | »          | (Boscia senegalensis).            |
| L'azaoua,                         | en arabe   | fersig.                           |
| L'ana,                            | »          | asabaï (Leptadenia pyrotechnica). |
| Le tahonak,                       | »          | jedari (Rhus divica).             |

*Arbrisseaux ou graminées*

|                |          |                                     |
|----------------|----------|-------------------------------------|
| L'achelouat,   | en arabe | jirjir.                             |
| Le toulloult,  | »        | drinn (Arthratherum pungens).       |
| Le merkba,     | »        | (Scabiosa camelorum).               |
| L'aselar,      | »        | herbage de la catégorie de l'acheb. |
| L'adrylal,     | »        | tiralal.                            |
| L'alloummouz,  | »        | de la famille du Nci et du Sfar.    |
| L'iftezzén,    | »        | chebreg.                            |
| Le tanekfeit,  | »        | harra.                              |
| Le tagerouft.  | »        | »                                   |
| La coloquinte, | »        | (Cucumis prophetarum).              |
| Le takenhaït,  | »        | el filsch (?)                       |

Les graines citées au paragraphe : nourriture :

|                       |          |              |
|-----------------------|----------|--------------|
| Le tanesmint,         | en arabe | hemmid.      |
| Le taheli,            | »        | berdi.       |
| L'ilegga,             | »        | semar.       |
| L'abedibed,           | »        | tahanna.     |
| Le tebarimt,          | »        | ledekher (?) |
| Le farfar,            | »        | el foula (?) |
| Le tadhent,           | »        | zenaïa (?)   |
| L'amatilkhir,         | »        | relafa (?)   |
| L'ekankan,            | »        | khalkhab (?) |
| L'atesess, etc., etc. | »        | »            |

## § 9. — Vie littéraire des Ifor'as

## A. — Langue

La langue touarègue est un des dialectes les plus purs de la grande langue berbère qui se parle encore aujourd'hui de la Méditerranée [Syouah-Djebel-Nefoussa (Tripolitaine) Rif marocain] au Niger (Ioulliminden) et de l'Atlantique (Maroc) à l'Égypte (Syouah).

La langue que parlent les différentes tribus touarègues est sensiblement la même : Kel-Ahaggar, Ajjeur, Taïtoq emploient le même dialecte ; les Ifor'as ont un langage très peu différent des précédents ; les Ioulliminden se comprennent plus difficilement avec les Ahaggar ; ils ont des mots particuliers qui nécessitent pour être connus un séjour dans le pays.

D'une façon générale, les Touareg du Nord ont une prononciation rude et aspirent les mots ; les Ifor'as intermédiaires les chuintent, selon l'expression de M. Gauthier, les Ioulliminden du Sud les adoucissent et les zézaient.

Voici un exemple : Les bracelets de bras des Touareg sont appelés :

*Ahbeg'* par les Ahaggar, Ajjeur et Taïtoq.

*Achbeg'* par les Ifor'as.

*Azbeg'* par les Ioulliminden.

D'autres mots diffèrent complètement : ainsi le poignard se dit chez les Ahaggar et les Ifor'as : « tileq », et chez les Ioulliminden, « gozma » — maintenant se dit « amarada », et chez les Ioulliminden : « agodda ».

Il existe actuellement un excellent lexique des mots des Touareg du Nord (1) ; il serait très intéressant que le même travail put être fait pour les Ifor'as et les Ioulliminden. De cette comparaison résulterait peut-être la connaissance du plus pur dialecte berbère, dont les autres langues touarègues sont les dérivés. Par là l'étude des origines serait singulièrement facilitée.

(1) Composé (mais encore inédit) par le P. de Foucauld.

Nous avons déjà remarqué la présence dans la langue berbère de mots d'origine chrétienne ; il en existe qui ont une origine latine, mais peut-être pas chrétienne, ainsi :

L'aurore se dit : « *orora* ».

L'or se dit : « *ora* ».

Ce ne sont là que des indications peu précises ; l'étude comparée de tous ces dialectes Ahaggar, Ifor'as, Ioulliminden peut seule permettre de formuler des règles et de préciser des hypothèses qui, faute de documents, ont peu de valeur scientifique.

Un des points les plus curieux à remarquer dans la langue des Touareg c'est l'extrême précision des termes et partant leur nombre parfois considérable pour désigner un objet que nous enveloppons dans un vocable vague.

Cette abondance de mots existe particulièrement lorsqu'il s'agit de nommer les accidents du sol, et toutes les choses géographiques. Ainsi l'expression française : « montagne » se traduit généralement en tamachèque par « *adr'ar'* ». Or *adr'ar'* signifie plutôt massif, et à côté de lui il y a plus de vingt mots pour désigner toutes les formes de montagnes. Ainsi « *tadrak* » signifie une montagne spéciale, l'équivalent de « *gara* » en arabe ; un piton, un pic, une aiguille, une hauteur tabulaire, une hauteur abrupte, une hauteur rocheuse, etc., etc., ont chacune un nom spécial, toujours employé par les Touareg.

Ces derniers ne diront jamais : ceci est une montagne (idée générale), mais toujours : « ceci est une *tadrak* (idée particulière). De telle sorte que l'étranger pourra toujours, au seul nom d'un accident de terrain, se faire une idée très exacte de sa forme.

Cette décentralisation et cette précision des termes se retrouve dans tous les objets de la vie courante des Ifor'as.

Comme tous les Touareg, les Ifor'as en utilisant des mots arabes changent les *aïne* en *raïne* et font par exemple de *a'li* *r'ali*. Ils transforment également tous les *h'* en *kh* et font de *Moh'amme:l* *Mokhammed*, et ainsi de suite.

B. — *Littérature*

Il n'existe chez les Ifor'as aucun livre écrit en tamachèque. Les seuls textes fixes sont les poésies.

Chose remarquable, bien que les mœurs et la culture des Touareg soient assez peu raffinées, la poésie est chez eux en grand honneur ; tout le monde compose des vers, certains ont un réel talent et j'ai connu en particulier chez les Ahaggar des morceaux d'une très réelle beauté.

Ces poésies ont pour auteurs souvent des hommes, mais surtout les femmes. Ces dernières sont plus cultivées et plus distinguées que les hommes et la composition poétique est un des passe-temps préférés des jeunes femmes nobles.

Quelques-unes de ces pièces sont anciennes et l'auteur en est inconnu ; plus souvent elles sont modernes : les auteurs vivent encore. Les sujets principaux sont l'amour et les combats et il y est beaucoup parlé des méhara, comme il est parlé des chevaux dans la poésie des peuples cavaliers primitifs.

Chez les Ifor'as la plus célèbre compositrice est Lalla, fille d'Illi aménoukal. Elle a composé un très grand nombre de morceaux, odes et épigrammes, et presque tous sont connus dans tout le pays. Car les Touareg ont pour les vers une mémoire surprenante ; tous, nobles, imr'ad, même les esclaves savent et se transmettent des pièces entières qu'il leur a suffi d'entendre une fois pour retenir. Tant cette poésie touarègue est issue de l'essence même de la race, tant elle est populaire !

Ces textes bien que fixes présentent un grand nombre de variantes par suite de la façon dont ils se transmettent. Chacun ajoute, retranche, transpose, confond une pièce avec l'autre. Tels qu'ils sont cependant, ils ont une grande importance d'abord parce qu'ils nous font pénétrer au fond du caractère des Touareg, et ensuite parce qu'ils contiennent un grand nombre de mots anciens, sortant du vocabulaire usuel, utilisés seulement dans les vers, mais parmi lesquels il sera peut-être possible de trouver la clef de nombreux problèmes de linguistique berbère.

Les poésies touarègues sont toutes rimées et rythmées. Cha-



que vers doit avoir un certain nombre de mots, généralement trois par vers, le mot désignant tantôt un mot un peu long, tantôt plusieurs mots courts qui sont alors regardés comme n'en formant qu'un. Ainsi dans le vers suivant :

Enn as i Khammedin : endaou aner',

la cadence se répartit ainsi :

(Enn as i) (Khammedin) : (endaou aner')

chaque expression entre parenthèses comptant pour un mot.

En général la même rime continue pendant toute une pièce ; souvent cependant elle dure pendant un certain nombre de vers, puis est remplacée par une autre. Tous ces vers sont faits de façon à être chantés.

Ils le sont généralement aux séances de l'ahal de nuit, à condition toutefois que ces pièces soient d'une certaine importance, d'un style délicat, excluant toute grossièreté et toute indécence.

Le chant est accompagné parfois par l'imzad, plus souvent par les battements de mains des femmes. Le chanteur commence un vers et aussitôt un autre chanteur ou le chœur répète ; et ainsi de suite, chaque vers étant répété deux fois.

Aux ahal du jour on récite les vers, mais sans les chanter, et ceux-ci sont alors licencieux et grossiers, car les assistants y sont généralement entre gens de même âge.

Il est à remarquer que les Ifor'as, en vrais méridionaux, sont souvent excessifs en paroles. Voici des exemples :

J'ai froid, se dit dans l'Adr'ar' : je meurs de froid.

J'ai faim, se dit dans l'Adr'ar' : je meurs de faim.

J'aime, se dit dans l'Adr'ar' : je meurs d'amour.

Je m'ennuie d'être seul, se dit dans l'Adr'ar : la solitude me tue.

#### *Quelques exemples de poésies*

1<sup>o</sup> Enn as i Khammedin : auteur, Lalla oult Illi (Lalla fille d'Illi).

Sujet : A Khammedin qui aimait Ezzahera, tante de Lalla,

qu'il a épousée depuis. Ezzahera montait un méhari blanc et demeurait dans l'oued Tahourin.

1.            :|   :VI   IV∩::   ⊙   I
2.    :|   ||...+   OI   +   O:z   +   .:I
3.  |O:|+   I   :   ||:   I   +   O:z   V
4.   :|   :|+   TVξB   I   +   I∩∩+
5.        :|   V...+   ⊙   :|   ⊙∩   I⊙

1. Enn as i Khammedin : endaou aner' ;
2. Nekki t Ezzahera ta nera, teqqal aner' ;
3. D Ezzahera ta n ar'il oua n Tahourin ;
4. Tid'id'in ti n abei'deg' tenr'a ner' ;
5. Issan Mess l'nar' as teqqad aner'.

#### *Traduction*

Dis à Khammedin : « Allons ensemble,  
Allons chez Zahera que nous aimons, qui nous attend,  
Zaher, celle du côté de Tahourin ;  
La femme au méhari blanc nous fait mourir d'amour ;  
Dieu seul sait combien son amour nous brûle !

2° Informateur : Mohammed Bent. Messis ; auteur inconnu de la tribu des Ifor'as.

1. ∩|+   I   ξO∩∩I   V   .:I   :O:|+   I   B
2.            +∩||:|+   I   O:|+   I⊙.:   .::|   +I
3.            +||Vz+   I   /||∩   ⊙∩V   +||
4.            +ξ:z+   +   I⊙∩   /||∩   O:   O:

1. Iba n tar'aha nnek d inemechri en tanat',
2. Enta hak ikkesen tir'era en tar'lamt
3. Lat adamis mellen en Tagedalt,
4. Iouar ar'er mellen iemisen et tez'rait.

#### *Traduction*

Ton manque de conduite et le fait d'aller en sens contraire des avis  
C'est là ce qui t'ôtera de pouvoir monter une chamelle de selle  
Ayant les naseaux blancs, de la tribu des Igedalen,  
Ayant sur elle un bouclier blanc bien essuyé et une épée tezraït.

*Nota.* — La tribu des Igedalen près de Denneg est réputée pour ses bons méhara.

Pour Tezrait voir : Armes.

Sens général : Reproche d'un homme âgé à un plus jeune qui manquait de conduite et ne suivait pas les avis.

3° Informateur : Bent Messis. Auteur inconnu des Ifor'as.

1. + ] | + OI IX || : · || B
2. ... O : v + || X TI : v : v
3. + ... ... X || O O : || B ++ O :
4. + · : + · : + + ξ v + ... ... ] · : / ||

1. Billa hallezin, enner tenaimet
2. Idoua d ou neg'a foll tedaoureq ;
3. Iouar tet abler' esislefeq qet,
4. Ellinkemaq qet d iet teketket.

#### Traduction

Au nom de Dieu, il n'y a de Dieu que lui ! Si vous aviez vu  
Le départ que j'ai fait après la sieste sur ma chamelle aux yeux vérons !  
Ma chamelle qui a une bosse, je l'ai fait gémir (à force de la pousser).  
Je l'ai montée vêtue d'une seule tunique (pour être plus léger) !

Sens général : Un homme dit qu'il fait sur son méhari une course très rapide, sans doute pour aller voir une femme.

#### C. — Proverbes.

Les proverbes sont assez nombreux dans l'Adr'ar ; en voici quelques exemples obtenus non sans peine de mon guide Fenna :

Tafouk ou tet ihir' idikel

Le soleil ne l'enlève pas la paume de la main

Sens : On ne peut pas refuser de voir une grande vérité.

Acharaou oua iziden a dar' iteg'

Le langage doux c'est lui qui fait.

Sens : Ce sont les paroles douces qui produisent le plus d'effet.

\* Ikelouan, a iziden a dar' tag'g'en

Le philtre magique, c'est avec quelque chose de doux qu'on le fait.

Sens : C'est par la douceur qu'on obtient le plus.

Kou has g'annid a our iri

Igillelouet tig'emt a oul ila

Si tu dis ce qui ne lui plaît pas, celui qui a du cœur brise l'anneau de nez

Sens : Se révolte comme un méhari qui s'emporte et brise son anneau.

## § 9. — Divers.

A. — *Constellations,*

Les Ifor'as connaissent un certain nombre de constellations : les Pléiades, la Polaire et quelques autres.

Lorsque paraît une étoile filante, les Ifor'as disent que le chef du pays vers lequel elle est tombée, est mort.

Lorsqu'il y a une éclipse de lune ou de soleil, une grande frayeur saisit tous les habitants de l'Adr'ar'. On croit à la fin du monde : les morts, dit-on, vont ressusciter et les vivants mourir. Les hommes, les femmes, les enfants, le marabout même poussent de grands cris en priant Allah de pardonner les péchés et surtout de faire réapparaître l'astre voilé. Le tambour résonne sans arrêt.

Quand réapparaît le soleil ou la lune, chacun remercie Dieu et se réjouit.

Les Ifor'as appellent l'éclipse : étranglement. Pour dire que le soleil (ou la lune) s'éclipse, ils disent qu'il a été étranglé : temmir'i tafouk (a été étranglé le soleil).

B. — *Poisons.*

Il ne semble pas que les Ifor'as fassent usage de poisons bien que leur pays produise l'euphorbe ou korounka et la jusquiame (afelehleh) ; de ces plantes ils ne font aucun usage.

D'ailleurs il n'y a pas de sorciers ni de sortilèges parmi les Ifor'as, ce qui est une différence avec les Kel-Ahaggar chez lesquels ces gens abondent. Il y en a chez les Kel-Essouk, mais le nombre de ceux-ci est extrêmement réduit dans l'Adr'ar'.

Quand un Afar'is en veut à quelqu'un, cherche à se faire aimer ou à obtenir un résultat quelconque par un moyen surnaturel, il se contente de se faire écrire une amulette à cet effet par un marabout des Kel-Essouk.

C. — *Art*

Parler d'art touareg pourrait sembler singulièrement prétentieux s'il n'était de suite entendu que cette expression est ici



employée dans la même acception que celle d'art préhistorique ou d'art de l'homme des cavernes par laquelle se désigne des manifestations artistiques du même genre et du même ordre.

Mon étude s'étant particulièrement attachée aux Ifor'as de l'Adr'ar', c'est chez eux que je prendrai les quelques exemples cités.

L'art des Touareg se manifeste seulement par des gravures et des dessins sur pierre, et des ornements en cuirs teintés. Les gravures et dessins sur pierre sont extrêmement fréquents dans tous les pays berbères et particulièrement dans l'Adr'ar'. Ils sont toujours exposés très visiblement à la surface de la roche, le plus souvent à proximité des points d'eau et accompagnés d'inscriptions trop fréquemment insignifiantes.

Ces figurations n'ont jamais eu une destination religieuse comme probablement les œuvres préhistoriques des cavernes ; se sont de simples amusements tracés par des bergers ou des femmes pour tromper l'ennui d'abreuvoirs fastidieux. Les œuvres de l'Adr'ar' sont tantôt des gravures à la pointe ; tantôt des dessins au trait. Les premières sont assurément les plus anciennes et le travail en paraît d'autant plus soigné que leur origine semble plus reculée : les instruments jadis employés devaient être des poinçons de silex et depuis la diffusion du fer l'art de les tailler semble s'être perdu. La netteté et la profondeur des traits sont remarquables. Les œuvres modernes semblent faites plus grossièrement ; les incrustations sont larges, peu précises et paraissent exécutées avec des instruments de fortune en fer mal trempé ; souvent même elles ne sont que de simples dessins sans relief formé d'un large contour fait avec un colorant gris ou ocre très empâté.

Suivant un ordre naturel, les Touareg ont acquis une réelle habileté dans la représentation des animaux ; pour l'homme ils en sont restés à des formes presque toujours schématiques et ils n'ont été nulle part jusqu'à la représentation des végétaux.

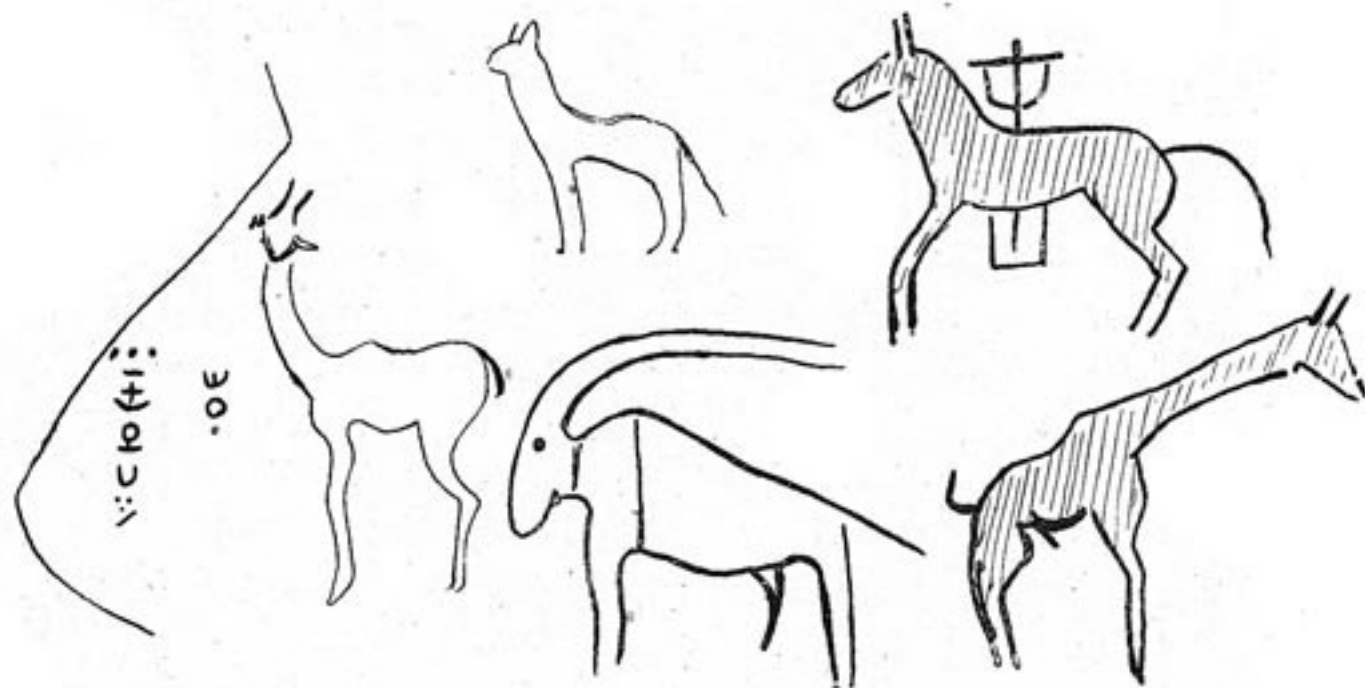
L'intérêt de ces gravures sur pierre réside surtout dans leur réalisme : les animaux représentés sont généralement pris sur la nature même et très précis d'allure générale. Cependant ce qui diffère cet art primitif contemporain de l'art préhistorique,

c'est que le mouvement est généralement absent des dessins touareg : alors que souvent l'expression de la tête est très vivante, l'animal est presque toujours au repos sur ses pattes représentées par quatre traits parallèles deux à deux. Cela donne une attitude d'affût ou d'observation parfois charmante. Nulle part je n'ai vu trace de coloration.

Les plus répandus des dessins touareg sont totalement dénués d'intérêt : ce sont des représentations des plus enfantines du genre ci-dessous :



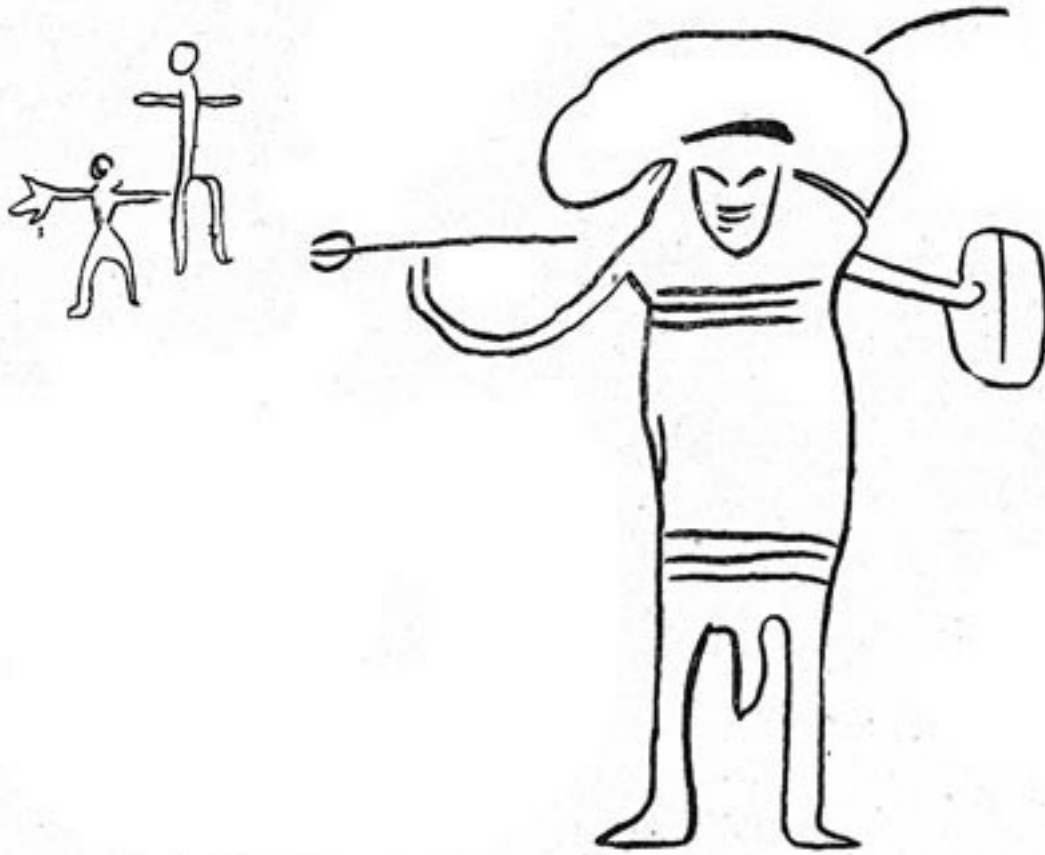
A côté de ces œuvres de novices, il en est par contre qui prouvent un talent déjà formé. Parmi celles-ci une des plus remarquables est une antilope relevée dans le voisinage de In-Tebdoq. L'animal est en observation ; le corps est de profil, mais le mouvement de la tête regardant de face et légèrement inclinée, l'oreille pendante sous la corne, sont étudiées et d'un réalisme charmant.



Un guépard de l'oued Ir'err'er est fort habilement campé.

Voici relevés ci-dessus près de Talakak une antilope oryx, un cheval, une girafe.

Si les touareg sont arrivés à une certaine habileté dans la représentation des animaux, leurs figures humaines sont restées très simplifiées. Ainsi :



Ci-dessus un autre dessin plus complet relevé à Telakak.

La valeur de ces œuvres est bien faible ; inférieure même à celle des œuvres de l'homme des cavernes : les unes et les autres sont aussi sobres de détail, mais chez les Touareg le mouvement extraordinaire des animaux préhistoriques fait totalement défaut.

Les travaux du cuir consistent surtout en quelques découpages simples et en incisions avec enlèvement de la couche superficielle : les dessins sont tous géométriques. Un cuir noir par exemple, découpé, sera placé sur un fond vert ou rouge et la vivacité des couleurs donnera un aspect agréable à cette décoration. Les boucliers de peau d'oryx sont ornés de croix sans intérêt artistique.

Les Touareg, on le voit, en sont restés à une période préhistorique. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : leur pays, leur existence toujours difficile, leur civilisation islamique même n'étaient guère faits pour favoriser l'éclosion d'un mouvement

artistique. Toutefois les quelques exemples cités nous permettront de constater les dispositions des Touareg et l'existence chez eux d'un sentiment du beau encore embryonnaire, mais certainement développable.

### **Histoire ancienne de l'Adr'ar'**

Malgré toutes les recherches faites, je n'ai pu avoir connaissance de l'existence d'aucun « tarik » ancien, concernant les événements passés de l'Adr'ar'. Les Touareg Ifor'as ne possèdent aucun document écrit; ils ignorent leur origine, leurs ancêtres et le seul renseignement que j'ai pu tirer des uns ou des autres est le suivant : « Nous descendons d'un chérif de Tabelbala (?) »

Les Arabes par contre, et les Kel-Essouk, possèdent quelques papiers où se trouvent çà et là relatés les faits importants parmi un fatras de banalités. Je me suis adressé à tous les marabouts illustres et j'ai pu obtenir d'eux des notes manuscrites, compilation de leurs archives. Ainsi :

Hammoédi, chef des Kounta, m'a remis deux notes.

Mohammed Ougenett, chef des Kel-Essouk, plusieurs notes.

Rattari marabout Kounta, une note (1).

Malheureusement ces notes contiennent des récits de tous genres et très peu de choses sur l'Adr'ar' et la ville d'Es-Souk.

J'ai été plus heureux auprès de Sidi-Mehammed-ould-Sidi-Haïb-Allah, le plus célèbre marabout des Kounta et le maître de Hammoédi lui-même. Sidi Mehammed à mon passage à Tombouctou était en prison pour quelque pécadille; il me fut possible de causer longuement avec lui et de diriger l'interrogatoire. Toutefois le vieux marabout m'avertit que les livres où les renseignements historiques étaient écrits, se trouvaient à ses campements et que ne pouvant y rafraîchir sa mémoire, il risquait de commettre quelque oubli ou quelque erreur.

Voici d'après les renseignements de Sidi-Mehammed-ould-Sidi-Haïb-Allah, l'histoire de l'Adr'ar' et d'Es-Souk.

(1) Voir ces notes aux appendices.



Ce furent les Sonraï qui les premiers colonisèrent l'Adr'ar'. Ils y fondèrent des villes nombreuses : Es-Souk, Kidal, Telohest, Zeladar, Chouchou, In-Tebdoq, Ir'acher, Tessalit, Guensis, Gounhan. A cette époque l'influence des Sonraï s'étendait par tout le désert jusqu'au Touat, à l'Air, dans le Trarza, dans l'Iguidi au Nord-Ouest de Taodenni, à Oualata.

Les Sonraï furent chassés de l'Adr'ar' par l'invasion de trois tribus berbères, les Iketaouen, les Imeddedren, les Zouaden, ces derniers originaires du Fezzan. Elles occupèrent Es-Souk, mais la prospérité de la ville s'était arrêtée avec le départ des Sonraï.

Ce fut alors qu'arrivèrent les Souhaba, une tribu arabe et musulmane, originaire de Ardeschan (?) dans le Maroc. Les Souhaba avaient pour chef Rokbatoul Moustejab (1). Le chef des Touareg Imeddedren était Koseilata. — Es-Souk ayant été prise par les Souhaba, Koseilata fut mis en prison ; il y resta deux ans, jusqu'au jour où il poignarda Rokbatoul-Moustejab ; Koseilata fut massacré de suite.

Par la suite, les Souhaba ayant converti l'Adr'ar' à l'islamisme, laissèrent les Touareg musulmans sous les ordres de quelques-uns des leurs et continuèrent leur marche vers l'Ouest, dans la direction de Oualata.

Ce fut pour l'Adr'ar' une période de prospérité nouvelle ; elle dura peu, car l'Adr'ar' fut envahi à nouveau par Chennali, chef des Sonraï. Ce dernier prit Es-Souk qui demeurait habitée ; il fit massacrer tous les habitants et toutes les femmes enceintes. Quelques femmes touareg dont la grossesse était encore invisible subsistèrent cependant et c'est d'elles que sont originaires les Kel-Essouk actuels.

Pour la seconde fois les Sonraï étaient maîtres de l'Adr'ar'. L'invasion marocaine du pacha Djouder brisa leur puissance. Les Sonraï revinrent au fleuve, et sous les ordres de marocains envoyés par Djouder, Es-Souk se repeupla des Kel-Essouk.

Bientôt l'autorité des « pacha » marocains s'affaiblit et c'est

1. D'après un renseignement d'Amida chef de Tabango, Rokbatoul Moustejab serait le nom méridional de Sidi-Ogba.

à cette époque qu'Es-Souk fut abandonnée et commença à tomber en ruines.

L'Adr'ar' était alors occupé par des Imededren, des Tademeket, des Ikataouen ; l'entente entre ces tribus était précaire et les combats fréquents.

Les Iketaouen furent chassés du pays par les Tademeket, l'Adr'ar' n'eut plus que des Imededren et des Tademeket.

Ce fut à cette époque qu'arriva dans l'Adr'ar' un Maure, originaire de Lahaoued (El Hodh ?) pays de Oualata et de la tribu des Ouled-Embarek. Il s'appelait Mehemmed et les Touareg le surnommèrent : « our ilemmed », ce qui signifie : je ne connais pas votre nom.

Cet « our ilemmed » dans un combat prit parti pour les Tademeket ; sa bravoure fut remarquée. En récompense le chef des Tademeket lui donna en mariage sa sœur Elad. Il en eut trois fils, et mourut.

Quand mourut le chef des Tademeket, Elad selon la coutume des Touareg revendiqua ses droits au « tobol » et le fils aîné de « our ilemmed » fut désigné comme chef.

Ce dernier étant mort à son tour, un conflit s'éleva entre les Touareg et les deux fils restant de Our ilemmed. Les Touareg voulaient que le trône passât au fils de la sœur d'Elad ; les fils d' « Our ilemmed » dirent : « non ; nous voulons, selon la coutume des Arabes, que ce soient les fils qui succèdent au père ». Ce dernier avis ne prévalut pas, et les deux fils de « Our ilemmed » furent chassés ; ils s'installèrent à Tessalit.

A Tessalit, Karidenna le fils puîné d' « Our ilemmed » groupa des Kel-Teniri, des Ahaggar et des Ifor'as qui venaient d'arriver de l'Air sous les ordres de leur chef Reiak. Cette agglomération de guerriers inquiéta les Tademeket ; sous prétexte de réclamer un « méhari » ils dépêchèrent un messenger à Tessalit. Le messenger y fut mis à mort. Par vengeance, les Tademeket partirent en rezzou vers Tessalit et obligèrent Karidenna et tous ses gens à s'enfuir vers le Nord jusqu'aux dunes de Zemoul-Izzor au Nord de Taodeni.

Là, les gens de Karidenna se préparèrent à la guerre ; aux premières tornades ils descendirent dans l'Adr'ar' et à Kidal,

ayant surpris leurs ennemis, en tuèrent quatre cents. L'année suivante ils revinrent encore et tuèrent 240 Tademeket. Comme il retournait après cet exploit vers les dunes de Zemoul-Izzor, Karidenna fut rejoint par tous les « imr'ad » des Tademeket, qui venaient le reconnaître pour chef.

Quand, pour la troisième fois, Karidenna revint camper dans l'Adr'ar à Tessalit, sa troupe s'était à tel point accrue que les Tademeket prirent peur. Ils s'enfuirent de l'Adr'ar vers l'Ouest et payèrent tribut à Karidenna pour être laissés en paix dans la région de Tombouctou.

Les descendants de Karidenna, appelés dès lors les Ioulliminden (ce mot viendrait de I oul lemmeden, les fils de ilemmed) demeurèrent dans l'Adr'ar ainsi que les Ifor'as descendants de Reiak.

Vers l'époque de l'arrivée des Français au Niger, les Ioulliminden ayant découvert au Sud de l'Adr'ar de vastes pays plus fertiles allèrent les occuper, et les Ifor'as étant demeurés, furent les maîtres du pays. Toutefois il y a bien à remarquer que l'Adr'ar est pays des Ioulliminden et non des Ifor'as, moins nobles.

Les Ifor'as de l'Adr'ar sont formés des Ifor'as descendants des compagnons de Reiak, auxquels se seraient agglomérés les descendants d'un arabe, Hamza, se disant chérif et originaire du Tafilalet. Hamza est père des Kel-Afella et Mokhammed Ferzou, futur aménoukal des Ifor'as et futur chef des Kel-Afella est fils de Hammahi ould Omara ould Deffe ould Hamza.

Voici enfin la liste des « aménoukal » des Ioulliminden depuis « Our Ilemmed ».

1° Mehammed dit Our ilemmed ; 2° Echaoued ; 3° Karidenna ; 4° Ageschirh ; 5° Amma ; 6° Mehemmed ; 7° Kadedou ; 8° Kaoua ; 9° Nabeq ; 10° Hotba ; 11° Salmi ; 12° Elinsar ; 13° Madidou ; 14° Laouei ; 15° Fihroun, chef actuel.

Quelle autorité faut-il attribuer à ces récits du marabout Sidi Mehammed ould Sidi Haïb-Allah ? Les notes de Hammoédi, de Rattari, de Mehammed Ougenet mises en appendice permettront peut-être des recoupements intéressants. En tous cas un fait se dégage nettement, c'est que l'Adr'ar fut depuis longtemps l'objet des compétitions violentes des tribus arabes ou noires du fleuve et des groupements touareg de l'Aïr ou de l'Iguidi.





## CONCLUSIONS

Nous avons pu constater que les Ifor'as purs touareg, formaient dans la confédération générale des Imochar un des groupements principaux, différenciés des autres groupements par leur habitat, par leurs mœurs et par leur langage. La relative proximité du Niger et le contact des peuples noirs ont chez eux quelque peu modifié les coutumes raciales, mais en laissant à leur caractère une tournure nettement berbère. Toutefois cantonnés à une assez grande distance du fleuve, ils ont été influencés moins que les Ioulliminden et les Tademeket et c'est surtout aux conditions de leur climat nigritien que sont dues chez eux, les principales floraisons parasites dont s'est enjolivé le vieux tronc ancestral.

La présence des Français aux Oasis et au Niger, dont la conséquence a été la pacification du Sahara, a produit dans les conditions d'existence des Touareg des modifications profondes. Si profondes même, que l'avenir des Touareg du Nord, fixés dans des zones infertiles, s'est singulièrement obscurci. Plus favorisés, parce que possesseurs d'un sol plus généreux, les Touareg du Sud trouveront dans la culture et l'élevage les ressources indispensables à leur existence nouvelle. Les Ioulliminden, dans leur pays d'ancienne colonisation Sonr'aï pourront sans doute demeurer en temps qu'agriculteurs. Les Ifor'as devront s'adonner plus particulièrement à l'élevage des troupeaux, des chameaux et des méhara : si ces derniers animaux sont, en effet, peu nombreux dans l'Adr'ar', la cause n'en est imputable qu'aux razzias trop fréquentes des Kounta.

Reste à étudier s'il existe des débouchés et quels ils peuvent être, pour les produits de l'Adr'ar'.

Vers le Sud, ces débouchés n'existent pas. Les rives du Niger

sont largement peuplées déjà de tribus arabes, sonr'aï ou touareg qui se livrent à l'élevage du bétail. Cet élevage jusqu'en ces dernières années, resta précaire et insuffisant ; mais la sécurité et la pacification imposées par l'occupation française, l'ont développé dans des proportions extraordinaires. Il est vrai que l'accroissement des troupeaux nigritiens n'est pas illimité : si lors des pluies les terrains de pacage sont infinis, lors de la sécheresse, les troupeaux doivent être ramenés dans les îles du fleuve, dernier refuge des herbages encore verts et du « bourgou » aquatique. Malheureusement ces îles possèdent les seuls terrains favorables aux cultures, et comme le développement du pays tend de plus en plus à défricher, à ensemercer et à mettre en valeur toutes les îles relativement peu nombreuses du fleuve, le moment se prévoit déjà où l'élevage se verra paralysé, ses intérêts se trouvant en opposition avec ceux, plus capitaux de l'agriculture.

Malgré une telle perspective, d'ailleurs assez lointaine, le bétail restreint de l'Adr'ar', obligé de parcourir un trajet pénible de 300 kilomètres pour venir au fleuve, s'y trouvera toujours en concurrence désavantageuse avec le bétail indigène.

C'est donc uniquement vers le Nord, vers le Abaggar et vers les Oasis algériennes, qu'il faut chercher pour l'élevage des Ifor'as un débouché qui, s'il n'est pas obstrué par les règlements administratifs que peut faire craindre l'interposition de la frontière soudano-algérienne, paraît susceptible d'un certain avenir.

En effet les Oasis du Touat, du Gourara et du Tidikelt n'ont point de bestiaux faute de pâturages et manquent totalement de viande de boucherie. Or ces oasis ont une population actuellement assez importante et constamment en voie d'accroissement ; leur valeur économique et partant leur puissance d'achat tendent également à augmenter dans de notables proportions en même temps que se créent de nouveaux groupements et de nouvelles richesses par le forage de puits artésiens.

Jusqu'ici, par suite de l'insécurité des routes, ce ne sont guère que les Kel-Abaggar qui y ont échangé contre des dattes les produits de leur élevage. Ce dernier est cependant très précaire et notoirement insuffisant pour satisfaire les besoins des Ksou-riens car, à tous les points de vue, climat, pâturage et irrigation,

le massif du Ahaggar est assez mal partagé. Presque annuellement les Ahaggar sont obligés d'expatrier leurs troupeaux et de les conduire à très grande distance, parfois comme en 1907 jusque dans l'Adr'ar' pour les faire subsister et pâturer. Et quand bien même des terrains de pacage existeraient dans le Ahaggar, ils seraient encore moins étendus, moins permanents et moins profitables que ceux du pays des Ifor'as.

Pointe très avancée sur la route des Oasis, l'Adr'ar' se trouve donc devant un débouché très considérable, en excellente posture pour concurrencer le Ahaggar ; peut-être, bien plus, pourrait-il s'y créer un débouché même.

La seule difficulté à redouter dans l'exportation du bétail des Ifor'as vers le Touat et le Tidikelt semble provenir de la longueur de la route et surtout de la traversée du Tanezrouft.

Sans doute à l'époque de la sécheresse et de la chaleur cette difficulté est insurmontable bien que les moutons soient habitués à rester deux, parfois trois jours, sans boire. Mais du mois de septembre au mois de février l'obstacle n'existe plus. Déjà les commerçants du Touat ou d'In-Salah qui viennent échanger leurs guinées et leurs dattes contre des moutons ou des chèvres, font exécuter à leurs troupeaux le trajet In-Ouzel-In-Salah sans pertes sensibles, en profitant de l'époque où les pluies récentes ont rempli les lagons, accru les points d'eau et vivifié les pâturages. Suivant en cela l'exemple des caravaniers arabes, les Ifor'as devront donc toujours choisir leur époque pour faire franchir le Tanezrouft à leurs troupeaux ; pour cela ils auront quatre à cinq mois à leur disposition et en prolongeant leur route vers le Nord, voir même en stationnant dans les pâturages éventuels du Ahaggar, il leur sera possible d'échelonner sur presque toute l'année l'arrivée de la viande de boucherie sur les marchés du Sud-Algérien.

Il n'y aurait cependant pas lieu de s'exagérer l'importance possible de ce trafic : la production de l'Adr'ar' restera toujours limitée comme d'ailleurs la capacité d'achat des Oasis. Mais comme la culture d'exportation est nettement impossible dans le pays, l'industrie des habitants nulle, le développement commercial précaire, il était intéressant de constater l'existence dans



une région si déshéritée d'une richesse susceptible de fixer les habitants et de les nourrir.

Sans doute, aux siècles passés, l'Adr'ar' a eu aussi son importance commerciale. Situé au nœud des routes qui, venues de Gaogao, capitale de l'empire sonr'aï, divergeaient vers le Maroc, le Touat, la Tripolitaine et même l'Aïr, ce pays fut l'étape la plus fréquentée de ces routes avec des villages caravansérails à Es-Souk, Kidal, Sendematt, Gounhan, etc. De nos jours toutes ces routes sont désertées : Gao n'a plus rien de la capitale de jadis et les rares caravanes qui vont de Tombouctou à Akabli évitent l'Adr'ar' par la route de Ouallen. D'ailleurs le commerce transsaharien est mort et bien mort et c'est en vain qu'on tentera d'infuser au cadavre un sang nouveau. La suppression des caravanes d'esclaves l'a tué ; la concurrence des denrées venues par le Niger l'empêchera de ressusciter jamais. On ne peut espérer qu'un trafic saharien, très réduit et qui consistera précisément en l'échange des dattes et des guinées du Nord contre le bétail des Ifor'as.

La vaste étendue désertique qui s'étend au Sud de la frontière algéro-soudanaise jusqu'au Niger et au Sénégal ne sera véritablement terre soumise à l'influence française que lorsque la cartographie de ces régions, encore embryonnaire, aura fourni les moyens de s'y diriger sans guide, d'y repérer les puits, les massifs montagneux, les ressources en pâturages.

Sous les auspices du colonel Laperrine, un travail merveilleux s'est exécuté sans bruit dans le Sahara algérien. Se basant sur deux lignes de triangulation astronomiques dressées par M. Vilatte en 1900 et 1904, le commandant des Oasis a pu récolter tous les itinéraires de ses officiers, les étendre à tel point que le lieutenant Niéger a réussi à dresser une carte à peu près complète, au 1/1.000.000 de tout le Sahara algérien. A ce point de vue géographique, en A. O. F., notre retard sur les Algériens est sensible. La carte que j'ai pu dresser de nos possessions soudanaises en fait foi. Des itinéraires nombreux ont cependant été levés et témoignent de l'effort des officiers de l'armée coloniale. Mais ces travaux appuyés sur quelques trop rares positions du Niger ou de l'Aïr manquent de précision et ne se recollent jamais.



Personnellement, j'ai pu au cours de cette mission opérer la première jonction astronomique entre l'Algérie et le Niger en poussant jusqu'à Gao la triangulation que M. Vilatte en 1904 arrêta sur Timiaouin. Cette petite œuvre dont les résultats près du Niger restent encore à vérifier, mais qui déjà cependant a permis de fixer un grand nombre d'itinéraires aurait besoin d'être méthodiquement poursuivie.

Etant donné que presque toutes les reconnaissances de méharistes soudanais partent du Sud et montent vers le Nord, il y aurait actuellement intérêt primordial, à ce que soit établie en quelque sorte parallèlement à la frontière soudano-algérienne une ligne de points astronomiques très précis qui par le pays des Ioulliminden, l'Adr'ar' et l'Azaouad servirait de repère à tous les itinéraires exécutés forcément avec des instruments primitifs. Ce serait le complément de ce qui a été fait depuis 1904 en Algérie. De la sorte avec des frais tout à fait minimes, il serait possible en peu de temps d'avoir la carte complète du Sahara méridional. Dans ces régions de vastes étendues de sable, il importe moins en effet d'avoir un lever d'une précision absolue en toutes ses parties que de faire concorder les itinéraires par un repérage le plus fréquent possible. Le remplissage se fait à la longue, comme en Algérie, sur le canevas définitif.

Les cartes du lieutenant Niéger ont une avance remarquable sur les œuvres exécutés au Soudan ; il devient indispensable pour regagner le temps perdu, de procéder en A. O. F., dans le plus bref délai à l'établissement de ces bases astronomiques.



## APPENDICE

### NOTES DE HAMMOÉDI, CHEF DES « KOUNTA » (1)

*Note n° 1.* — Quelques renseignements sur ce pays.

1° Sur Es-Souk. — Nos renseignements sont restreints en raison de notre ignorance sur les populations qui y habitaient avant les Touareg. Ce que nous savons c'est que Es-Souk était une très grande bourgade parmi les centres de cette région. Un groupe de gens issus des derniers « Sohaba » y résidèrent ; ils y laissèrent des femmes qui s'unirent avec des gens de la ville. Les enfants firent partie aussi de la population du village. On les appela Kel-Es-souk. Ils sont les gardiens de Zaouia des Touareg.

Parmi les femmes auxquelles il a été fait allusion, l'une d'elles, enceinte des œuvres d'un des « Sohaba » fit souche dans le pays. Les descendants désignés d'après le nom de leur mère s'appellent Abiouan Tariret. Ceci se passait sous le gouvernement des Imradga.

Les Touareg forment deux groupes : *a)* les Idemkioun ; *b)* les Zouadioun. En arrivant sur ce territoire ils se scindèrent. Les Idemkioun se transportèrent dans l'Air tandis que les Zouadioun s'installaient dans l'Adr'ar'. Leur premier gouvernement fut celui des Adala. C'était des sédentaires. La guerre ayant éclaté entre eux et les Imradga, ceux-ci triomphèrent et s'emparèrent du pouvoir, les Adala émigrèrent vers l'est ; ce sont maintenant des laboureurs.

Le gouvernement des Imradga dura jusqu'au moment où une

(1) Toutes ces notes ayant été traduites de l'arabe, il n'a plus été possible de distinguer l'orthographe touareg et les noms propres sont inscrits sans apostrophes ni différenciation de lettres.

grande guerre éclata entre les Idemkioun. Une fraction de ceux-ci vint dans l'Adr'ar', ce sont les Tademeket. Puis un conflit surgit entre eux et les Imradga. Les Tademeket vainqueurs purent asseoir leur pouvoir jusqu'au moment où ils furent dépouillés par les Merin (?). Voici dans quelle circonstance le fait se produisit : Un Arabe Brakna vint s'installer chez leur chef ; il épousa la fille de celui-ci et en eut sept fils dont l'aîné Ouan-el-Mir fut l'ancêtre des Merin ; le second fut l'ancêtre des Ihaouan ; le troisième des Kel-nan ; le quatrième des Akhourmitan ; le cinquième des Timezguer ; les deux autres ne laissèrent pas de postérité et payèrent redevance à leurs oncles maternels après la mort de leur aïeul. La guerre ayant éclaté, Ouan-el-Mir et ses frères tuèrent les chefs des Tademeket. Ensuite la guerre éclata entre les Tademeket. Ouan-el Mir à la tête d'une de leurs fractions vainquit l'autre, celle des Aït-Nan. Puis Ouan-el-Mir et ses frères en vinrent aux mains avec les Tademeket qu'ils vainquirent, et Ouan-el-Mir devint le roi de l'Adr'ar', tandis que ses adversaires vaincus habitèrent le territoire actuel des Merin. On y trouve un puits qui dans leur langue est désigné sous le nom de In-Tadmeket.

Puis survint une lutte entre eux au sujet des Dou-lshaq qui furent repoussés vers la mer et payèrent redevance jusqu'à l'arrivée des Français.

Les Tademeket sont les Tin-Guerigif, les Irréganaten, les Kel-Temoulet.

Quant aux Irenan ce sont des Iouki, des Taïtoq et In-Aïr, Kel-Adeknan, Irenan, Kel-Tirkencht. Quant à ceux qui se rattachent aux Merin, ce sont les Akoudir (El-Djoudir ?). Leur père était un chérif du Tafilalet. Les Kel-Akaïs ont pour ancêtre un Oulad-Delim (du Sahel). Les Terguitamont sont des gens du Dagak (?). Les Aïras dont l'ancêtre est un Berbère. Quant aux Ifor'as demeurant dans l'Adr'ar', ce sont des Idemkioun venus de l'Aïr à l'époque des Merin. Le reste de leur tribu, demeuré dans l'Aïr porte le nom de leur tribu. Leurs rameaux de l'Aïr sont les Kel-Agarous ; ce sont les tribus Beni-Def (?) et Ifergoumessen, Kel-Tarlit, Kel-Ouzzeïn. Les Ahl-Def (?) et Ifergoumes-



sen ont pour ancêtre un des chorfa du Tafilalet. Les Kel-Tarlit ont pour ancêtre un Arabe.

*Note n° 2.* — Les Ifor'as sont des Idemkioun venus sur ce territoire à l'époque de Ouan-el-Mir. Ils provenaient de l'Aïr où leurs frères sont actuellement et portent leur nom. Les dérivés sont les Kel-Agarous, Tarat-Mellet, Kel-Ouzzeïn, Kel-Tarlit, Kel-Afella, Ifergoumessen. Les Kel-Tarlit sont d'origine arabe ; on les appelle Ahl-Baba-Mohammed. Le père de la fraction est venu de El-Maïzer ; on prétend qu'il était Berbère.

Quant aux Kel-Afella et aux Ifergoumessen, leur père était un chérif du Tafilalet qui épousa une femme des Ifor'as, de laquelle il eut deux enfants. Or, dans la coutume des Touareg, ce sont les enfants de la femme qui héritent de leurs oncles maternels. Par suite de cette règle, le sultanat Ifor'as passa aux Kel-Afella et à ceux qui se rattachent à leur groupe, les Kel-Tenïour. Ceux-ci se disent Ifor'as par leurs mères. En effet les Kel-Tenïour comprennent de nombreuses ramifications. El-Hocem-ben-el-Konnt-ben-Sekkaï qui est aujourd'hui leur chef est issu des Beni-Bessif qui sont aux environs de R'at. Ils sont originaires des gens du sud, fraction Knata et El-Konnt, Aouarichmir et ses frères sont gens du Touat. Les Beni-Ouan sont des Kel-Tebarkecht et les Kenach sont des Kel-Ahlouat, fraction des Merin.

Les Berabich sont formés : 1° des Beni-Sliman qui sont leurs chefs et proviennent des Ahl-Min-Min, lesquels sont du côté de l'Aïr ; 2° des Beni-Rilan issus des Beni-Yahia-ben-Othman et Beni-Renam des Renanma (Saoura). Les Beni-Aïssa sont issus d'une fraction qui était sur ce territoire et que l'on appelle Benou-Ahmed, fraction des Brakna.

De même les Beni-Driss qui détenaient une certaine puissance jusqu'au jour où la destinée les affaiblit et les obligea de quitter le territoire d'Araouan. Ce furent les Berabich qui occupèrent ce pays. Quant aux Kounta, ils étaient installés au sud, leur terre natale. De là sortit Sid-Amor-el-Cheikh et Sid-Boubeker.

De Sid-Amor sont issus les Regagda, les Beni-Sidi-el-Mokhtar et Beni-el-Ouafi.

Les Regagda comprennent la descendance de :

Sid-Ahmed-ben-Amor.  
 Sid-Ali-el-Ahouel (le louche).  
 Sid-Mohammed-Mostefa.  
 Sid-Yahia.  
 Sid-Ali-ben-Ahmed.

Les tribus des Beni-Sid-el-Mokhtar sont les Beni-Sidmen, Beni-Sidbad, Beni-Doum.

Les tribus des Beni-el-Ouafi sont les Beni-Amor, les Beni-Sid-abder-Rahman, les Mesadfa, les Beni-Baba-Ahmed. Ils sont connus aujourd'hui sous le nom de Ahl-ech-Cheikh.

La descendance de Sid-Boubeker s'appelait El-Homal ; ils forment les tribus : Beni-Alouat, Beni-Sid-Mouça, Beni-Lazrèg, Beni-Abi-Naama.

Ensuite ces groupes sortirent de ce pays et s'installèrent sur les bords de la mer du côté de l'Oued Noun, puis sur le Guir, puis sur le territoire des Beraber d'où ils se transportèrent au Fouat où ils résidèrent un certain temps. Leurs Ksour sont aujourd'hui connus sous leur nom. De là, ils vinrent sur ce territoire au temps de Om-ben-Abi-el-Cheikh.

Que je revienne à l'indication de ce qui se trouve de gens avec les Merin. Parmi eux, les Debaker, fraction des Kel-Antassar (peut-être les Kel-Antassar sont-ils une de leurs fractions) ; leur souche est les Beni-Djalout, frères des juifs Dou-Ishaq. Ils vont remonter leur origine à Ishaq (Isaac), fils d'Abraham. D'après ce que je trouve dans certains textes, ils seraient les frères des Debaker et Chemen-Ammas qui sont entre les esclaves et les « imr'ad ». Ils se disent Chorfa, mais sur ce point nous n'avons pas pu trouver de preuves. Nous pensons qu'ils sont des gens des « Zaouia » du Denik (Deneg ?). Ils seraient restés sur ce territoire après la dispersion des Denik et des Merin. Tels sont les faits qui m'ont frappé sauf omission de ma part.

## NOTE DE RATTARI, MARABOUT KOUNTA DU TONDIBI

Il n'y a dans ce pays, en fait d'Arabes, que les Kounta et les Bérabich. De nombreuses tribus se sont agrégées à ces deux groupes.

Les Kounta sont des Koreïchites (Benou-Ommia). Ils sont issus de Sid-Mohammed-el-Kounti, fils de Sid-Ali-ben-Yahia, ben Athman, ben Yhas, ben Douman, ben Ouard, ben Agueb, ben Ogba l'exaucé, qui a conquis l'Afrique, le Maghreb-el-Aksa (le Maroc) et le pays de Takrour (le pays toucouleur).

Leur pays dans le Maghreb sur le Sahel (le littoral) était dénommé Aguidi (ou Iguidi). Les luttes intestines les obligèrent à émigrer. Ils vinrent au Touat d'où ils se transportèrent ensuite dans l'Azaouad où ils bâtirent les bourgades de El-Mabrouk et de El-Mamoun. Leur renommée s'étendit dans le Maghreb tant les vertus de leurs pères étaient célèbres.

Les Bérabich sont issus de nombreuses tribus. Les Ouled-Sliman sont des Beni-Hassan. Ils vivaient de brigandages dans le Lagsib (ou El-Guessib, ou El-Ksaïb), d'où ils furent chassés par une autre fraction des Beni-Hassan, les Oulad-Delim. Ils vinrent dans l'Azaouad où ils trouvèrent un groupe des Beni-Hassan, les Oulad-Amran et les Mehafid qui les réduisirent à un tel état d'infériorité qu'ils durent se réfugier dans les « Zaouia ». Il arriva aux Chioukt de ces « Zaouia » ce qui est arrivé à tous les autres. Les Oulad-Sliman les vainquirent et s'emparent de l'autorité de ces régions. Des groupements vinrent s'agréger à eux : du Touat les Oulad-Renam, du Sahel les Oulad-Bou-Khresib et les Oulad-Aich.

Les Guanin sont issus d'une tente des Ahl-Dokhnan, Oulad-Sid-Ali qui se disent Chorfa. Leur pays comprend deux villages : Araouan et Bou-Djebiha qui se développèrent grâce aux aptitudes des Bérabich. Les habitants de ces deux villages sont d'origine non arabe ; ils s'unirent aux Arabes et fusionnèrent avec eux. Les gens de Araouan sont des Kel-Antassar. C'est leur ancêtre qui battit ce village en 888 de l'hégire. Les habitants de Bou-Djebiha sont issus des Kel-Guenchich ; ils étaient renom-

més par leur science et leur piété, tandis que les Araouanais sont des gens qui possèdent. Les Ousras sont des miséreux des tribus diverses, les uns provenant de « Zaouia », d'autres ayant été bergers. C'est pourquoi on les appelle Ousras, car dans le langage des Beni-Hassan, ce mot signifie le lien qui unit à une chose. Les Tormoz sont des bergers ; ils n'ont jamais eu d'éducation et se sont toujours adonnés au banditisme, détroussant les voyageurs. Ceux d'entre eux qui vinrent dans l'Azaouad furent, par les soins du Cheikh-Sidi-Mokhtar, fédérés avec les Oulad-Sliman et ils devinrent ainsi du nombre des Berabich. Tel est l'ensemble des indications concernant les Arabes de l'Azaouad.

En ce qui concerne les éléments non arabes qui y résident, ils forment trois groupes : les Tademaket, les Techbana, les Imedredren. Ces gens sont des Berbères de l'Occident. Sur l'origine des Berbères les avis sont divers. Les uns les prétendent originaires de Saba. Ils seraient les sujets de Balkis, la reine à laquelle Salomon (sur lui le salut !) adressa des envoyés. L'histoire de cette souveraine est bien connue. On sait que lorsque le *Hadhad* (?) s'éloigna de Salomon ainsi qu'il est dit dans le Coran « et l'oiseau disparut », il s'écria : « Il sera châtié de son absence à moins qu'il ne me revienne avec un royaume ». Le *Hadhad* (?) revint et dit : « Je fus à Saba où je vis une reine qui exerce une très grande autorité sur ses sujets. Ceux-ci sont des adorateurs du soleil ».

Salomon écrivit à la reine ; elle vint à lui. . Après sa mort il ne fut pas désigné de roi ; c'est pourquoi la souveraineté chez les « Ajam », les non-arabes, se transmet aux femmes. On dit que les Berbères sont issus des enfants des épouses de Salomon.

#### NOTES DE MOHAMED OUGENETT, CHEF DES KEL-ESSOUK

*Note 1.* — Quant à l'histoire des Touareg :

Ce sont des gens de l'Asie-Mineure, Syrie. Ils sont issus des Phéniciens. Ils auraient quitté leur sol natal 313 ans avant l'apparition d'Alexandre-de-Macédonie, par suite d'un conflit surgi



entre eux et leur roi. Ils vinrent en Afrique où ils fondèrent des villes Tunis, Tripoli, Kairouan, etc. Ils séjournèrent dans ce pays un certain temps après la naissance du Christ (cent cinquante ans). Le maître de Rome les razzia et les refoula vers le Sahara où ils bâtirent des villes comme Agadès, Gaogao. Ils vinrent dans ce pays et y sont restés jusqu'à nos jours. Ils ne s'occupent que de faire paître leurs chameaux, bœufs et moutons ; ils ont renoncé à l'industrie et à l'agriculture pour se consacrer entièrement au pillage et au banditisme. Leur renommée se répandit au temps de leur ancêtre Karidenna. Celui-ci se vit disputer le pays par son frère Karouda. Ils portèrent leur différend devant l'émir d'Agada ? (Agadès ?) qui investit Karidenna. Karouda fut expulsé vers Sanaga (ou Desennaga). La guerre continua entre eux jusqu'au jour où vinrent les Français qui apportèrent avec eux l'ordre et la justice. Dans leur ensemble les Touareg sont des ignorants, illettrés.

Quant aux Soukkyïne, lorsque l'Islam se répandit en Asie-Mineure, dans la péninsule arabique et la Mésopotamie (583 ans après Jésus-Christ), l'Irak et l'Égypte, le Kalife Othman, au commencement du VII<sup>e</sup> siècle de la naissance du Christ, ordonna à une troupe de se transporter dans l'Afrique du Nord, vers le couchant (Maroc). Cette force vint d'Égypte à Kairouan, puis de là au Tafilelt, puis au Touat d'où elle gagna Es-Souk. Le chef de cette troupe était Ogba-ben-Amor. Il imposa la nouvelle religion. Sa troupe demeura dans ce pays. Elle y fit souche et sa descendance a jusqu'à nos jours observé la plus grande piété, se bornant à imposer aux Touareg l'observance des préceptes de la loi morale, ne prenant point part à la guerre. Telle a été leur attitude jusqu'à nos jours.

*Note 2.* — Quant aux luttes des Touareg, nous tenons de nos pères qu'elles ont pris naissance dans les circonstances suivantes :

Karidenna, ancêtre des gens du Maghreb et Karouda ancêtre des gens de Danki, étant entrés en conflit au sujet du pouvoir, chacun d'eux suivi de ses partisans se rendit auprès du grand Imam qui les reçut également avec beaucoup d'honneur et les congédia avec des présents importants. En même temps, il con-

fait à deux de ses envoyés le soin de discerner l'emploi que ferait les deux rivaux des subsides qu'il leur avait fournis. Il se trouva que Karidenna répartit entre ses fidèles ce qu'il avait reçu tandis que Karouda garda le tout par devers lui. C'est alors que l'Imam se fit conduire par ses deux envoyés sur le lieu du débat et désireux de distinguer entre celui des deux chefs qui s'était montré généreux, tandis que l'autre manifestait son avidité, il dit à Karidenna : « C'est à toi que revient la souveraineté ». Karouda en conçut un dépit terrible et entama la lutte contre son compétiteur heureux. Karidenna repoussa Karouda dans le pays de Danki et séjourna dans le Gharb. La lutte se poursuivit, coupée d'escarmouches fréquentes entre les partisans des deux rivaux.

Karidenna chassa Karouda vers l'Aïr. En ce qui concerne les combats qu'ils se livrèrent, il nous est impossible de donner des détails à leur endroit. Mais d'après ce que nous avons entendu, il y aurait eu rencontres à Tikanassitine, Akami, Darkatin, Tal-lataït, In-Kachiouan, Isselrod, Sassoou, Bakourat, Tin-Ouajajil, Fassenfès, Bagou, Adounassa, Koulmoune, Dountou, Doumba, Fidha, Menaka. Nous ne pouvons préciser leur ordre chronologique.

*Note 3.* — Ce texte donne une liste de noms de batailles sans autre explication.

Les manuscrits de ces notes sont déposés à la Société de géographie de Paris.

Qu'il me soit permis ici de remercier, M. l'interprète Marchand, qui a bien voulu traduire ces notes que j'ai laissées dans leur forme originale.







## 2° POSITIONS ASTRONOMIQUES

---

### OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

La première chaîne astronomique qui ait été exécutée dans l'intérieur du Sahara, le fut en 1900, par M. Vilatte, de la mission Foureau-Lamy. Partie de Temassinine elle passe par Azaoua, Iferouane, Agadez, Zinder et le lac Tchad.

En 1904, M. Vilatte, au cours d'une nouvelle mission dans le Sahara, exécuta une deuxième chaîne qui partie de Ouargla, par In-Salah aboutit à Timiaouin. Malheureusement ce terminus de Timiaouin est en plein désert, à encore plus de 500 kil. du Niger.

Il y avait donc intérêt à pousser cette deuxième chaîne jusqu'au Niger pour opérer la jonction entre l'Algérie et le Soudan.

Notre mission s'était donnée ce but.

Les instruments emportés étaient les suivants :

*a)* Appartenant au service géographique du ministère des Colonies :

1 petit théodolite à boussole Lorilleux.

2 montres de torpilleur : Thomas, Rodanet.

1 chronomètre de poche.

*b)* Prêté par la Société de géographie de Paris :

1 montre de torpilleur Auricoste.

*c)* Appartenant au lieutenant Cortier :

1 astrolabe à prisme (petit modèle) de MM. Claude et Drien-court (Vion fabricant).

1 lunette d'occultation de 95 mm. d'objectif sur pied équatorial.

1 chronomètre de marine Dent 1528.

3 montres  $\Omega$  vérifiées à l'observatoire de Paris.

Les premières observations furent commencées à Adrar (Touat). A partir d'In-Salah jusqu'à Timiaouin, les positions choisies furent en principe les mêmes que celles de M. Vilatte afin de pouvoir se rendre compte de la concordance et comme vérification. Entre deux positions de M. Vilatte quelques points situés excentriquement à la route furent pris, tels que Tamenrasset, Tamada, etc.

Cependant il a été fréquemment difficile de retrouver les points exacts de station de M. Vilatte. Il n'y a guère qu'à In-Salah, à Silet et peut-être à Timiaouin que la concordance à ce point de vue peut être admise.

#### Résultat des observations entre In-Salah et Timiaouin

|                                    | Résultats de M. Vilatte |            | Mission Arnaud |                |
|------------------------------------|-------------------------|------------|----------------|----------------|
|                                    | Longitude               | Latitude   | Longitude      | Latitude       |
| 15 mars } <i>In-Salah</i> Cour     | —                       | —          | —              | 27° 41' 58"    |
| 16 — } du poste devant             | 0° 5', 6 E              | 27° 41', 7 | —              | —              |
| 17 — } la station mété-            | —                       | —          | —              | 27° 42' 4"     |
|                                    |                         |            |                | réologique.    |
| 28 — } Confl. des oued             | —                       | —          | 1° 55' 24" E   | 24° 43' 50"    |
|                                    |                         |            |                | Tibelembila et |
|                                    |                         |            |                | Tiredjert      |
| 6 avril } <i>Tit</i> au pied de la | 2° 51', 5 E             | 22° 57', 9 | —              | 22° 57' 40"    |
|                                    |                         |            |                | Gara.          |
| 7 — } <i>Tamenrasset</i> . Ca-     | —                       | —          | 3° 10' 47" E   | 22° 47' 2"     |
| 8 — } se du P. de Fou-             | —                       | —          | 3° 11' 2" E    | 22° 47' 4"     |
|                                    |                         |            |                | cauld.         |
| 10 — } <i>Endid</i> . Confluent    | —                       | —          | 2° 38' 56" E   | 22° 52' 30"    |
| 11 — } des oued <i>Tit</i> et      | —                       | —          | 2° 39' 47" E   | 22° 52' 28"    |
|                                    |                         |            |                | Outoul.        |
| 14 — } <i>Silet</i> .              | 2° 15', 4 E             | —          | —              | 22° 39' 34"    |
| 19 — } <i>Tamada</i> (au re-       | —                       | —          | 0° 55' 20" E   | 21° 34' 22"    |
|                                    |                         |            |                | dir).          |
| 28 — } <i>Timiaouin</i> au         | —                       | —          | —              | —              |
| 29 — } puits.                      | 0° 30', W 6             | 20° 26', 4 | —              | 20° 26' 20"    |
| 30 — }                             | —                       | —          | —              | 20° 26' 22"    |

A partir de Timiaouin les points déjà déterminés manquaient d'une façon absolue. Une détermination de l'état absolu des chronomètres a été obtenue le 14 mai à Ararebba par une occultation d'étoile par la lune.

**Résultat des observations entre Timiaouin et Ararebba**

|                                               | Longitude    | Latitude    |
|-----------------------------------------------|--------------|-------------|
| 1 <sup>er</sup> mai Tégougemet (au puits) . . | 0° 48' 19" W | 20° 13' 25" |
| 2 — Errichau-Ibinkar (au puits)               | 1° 10' 51" W | 20° 10' 21" |
| 3 — } <i>Tessalit</i> (dans l'oued à hau-     | 1° 19' 52" W | 20° 11' 44" |
| 4 — } teur de la case de Baï).                | 1° 20' 31" W | 20° 11' 40" |
| 8 — Hassi-Hassaoua (au puits).                | 1° 13' 41" W | 20° 6' 50"  |
| 9 — Telakok (au puits).                       | 1° 6' 1" W   | 19° 57' 43" |
| 11 — <i>In-Tebdoq</i> (au puits).             | 1° 12' 6" W  | 19° 47' 45" |
| 13 — <i>Iracher</i> (aux jardins aval).       | 1° 12' 37" W | 19° 24' 50" |
| 14 — <i>Ararebba</i> (aux jardins).           | 1° 7' 43" W  | 19° 25' 1"  |

Après Ararebba, un nouvel état absolu des chronomètres n'a été obtenu qu'à Gao par une occultation. Le calcul de cette occultation a donné pour Gao la valeur 2°27'33" W. L'état du ciel et la fréquence des tornades n'a pas permis d'obtenir de vérification de cette valeur. Or précédemment M. Hourst avait donné pour longitude de Gao une valeur voisine de 2°5" W.

Le déplacement de l'est vers l'ouest que le lieutenant Schwartz a déjà dû faire subir à la longitude de Tombouctou ; l'opinion de tous les voyageurs qui ont constaté que les cartes allongeaient trop le cours du Niger entre Tombouctou et Gao ; une « erreur extraordinaire » de direction que M. Gauthier a dû corriger pour faire recoller son itinéraire Bou-Ressa-Gao, tout cela laisse à croire que cette valeur 2°27'33" W est la bonne. Cependant, dans l'incertitude qui existe jusqu'à l'obtention d'une vérification, je donne ci-dessous les valeurs des longitudes intermédiaires dans les deux cas de Gao = 2°27'33" W et Gao = 2°5" W.

## Résultat des observations entre Ararebba et Gao

|                                         | Longitude A  | Longitude A' | Latitude    |
|-----------------------------------------|--------------|--------------|-------------|
| 16 mai Tesengit (puits aval).           | 0° 57' 2" W  | 0° 55' 17" W | 19° 34' 53" |
| 19 — } <i>Telia</i> devant les ronniers | 1° 21' 6" W  | 1° 16' 43" W | 19° 4' 0"   |
| 20 — } au N. de la Kasbah.              | 1° 21' 44" W | 1° 16' 25" W | 19° 4' 3"   |
| 24 — <i>Es-Souk</i> (au puits).         | 1° 12' 23" W | 1° 4' 7" W   | 18° 45' 58" |
| 26 — <i>Kidal</i> (au puits aval).      | 0° 58' 9" W  | 0° 47' 52" W | 18° 25' 51" |
| 1 <sup>er</sup> juin Anou-Mellen.       | 1° 50' 3" W  | 1° 34' 23" W | 17° 26' 23" |
| 2 — Rarous.                             | 1° 56' 25" W | 1° 40' 23" W | 17° 26' 33" |
| 5 — Fès-en-Fès.                         | 2° 0' 45" W  | 1° 42' 0" W  | 17° 5' 59"  |
| 9 — <i>Gao</i> (Cour du poste).         | —            | —            | 16° 16' 33" |
| 19 juillet id.                          | 2° 27' 33" W | 2° 5' 0" W   | 16° 16' 31" |

Les calculs de toutes les observations ont été exécutés, à l'Observatoire du bureau des longitudes de Montsouris, sous la direction de M. Claude, par M. Carbonnel. Tous deux leur ont accordé un temps précieux et se sont dévoués pour leur bonne exécution avec une patience et une amabilité dont je suis heureux de les remercier ici.

Les carnets d'observations, les graphiques des marches des montres, les graphiques des droites de hauteur ainsi que tous les documents relatifs à cette série d'observations astronomiques demeurent déposés à l'Observatoire du bureau des longitudes de Montsouris.



## SUR LES FOSSILES RAPPORTÉS DU TILEMSI PAR LA MISSION ARNAUD-CORTIER

Ce n'est que depuis fort peu de temps que l'on possède quelques renseignements sur la géologie du Tilemsi. Les premières données paraissent dues à Desplagnes ; A. Lacroix (1) (1905, p. 5-6) signale, en effet, que cet officier a recueilli un oursin (*Linthia*) et une huitre (*Lopha*) du crétacé supérieur dans la vallée sèche du Tilemsi ; le capitaine Theveniault aurait également trouvé une huitre dans le calcaire de Tabankort, à 100 kilomètres plus au nord dans la même vallée.

Puis, en 1907, Chudeau (2) (p. 333) signale à nouveau l'existence du crétacé supérieur à Tabankort où il est caractérisé par *Ostrea Pomeli* Coq., *O. Nicaisei* Coq., *O. Bourguignati* Coq. Des fossiles éocènes auraient été recueillis en même temps ; mais il ne précise pas lesquels.

Gautier (1907, p. 204) a également vu ce point et il dit qu'on y « voit affleurer en larges bancs horizontaux le calcaire crétacé fossilifère ; c'est par places une véritable lumachelle ».

MM. Arnaud et Cortier, malgré la rapidité de leur marche, ont pensé à ramasser les quelques fossiles qui les ont frappés sur leur route ; ils ont bien voulu, chacun de leur côté, me les communiquer (3).

Je ne saurais trop les en remercier ; en effet, comme l'a dit récemment M. A. Lacroix, tout document géologique provenant

(1) A. LACROIX, Résultats minéralogiques et géologiques des récentes explorations dans l'Afrique occidentale française et dans la région du Tchad. *Revue coloniale*, 1905.

(2) R. CHUDEAU, Excursion géologique au Sahara et au Soudan. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, [4] VII, 1907, pp. 349-347, pl. XI.

(3) Les échantillons du capitaine Arnaud étaient destinés à M. Jean Chautard, ancien chef du Service géologique de l'A. O. F., qui a bien voulu m'en céder l'étude ; ils étaient restés à Dakar, d'où M. R. Chudeau a bien voulu me

d'une région inexplorée peut être intéressant à de multiples points de vue.

Les fossiles qu'ils m'ont remis peuvent être rapportés à deux niveaux distincts : l'un crétacé, l'autre tertiaire.

### I. — *Fossiles crétacés*

Il y a d'abord une vertèbre de *Dinosaurien* indéterminable.

Il y a ensuite plusieurs huitres :

*Ostrea Pomeli* Coquand. — L'un des échantillons est à peu près identique à l'espèce décrite du crétacé d'Algérie par Coquand (p. 46, pl. XI, fig. 5-10) (Campanien de Djebel-Seita, près Sétif) ; c'est la même allure des côtes de la valve inférieure. Ces côtes sont au nombre de 5 à 6, épaisses, simples, très espacées, traversées par des plis concentriques d'accroissement formant des lamelles imbriquées. La valve supérieure a la même ornementation ; elle est légèrement concave.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — *Ostrea Tissoti* Thomas et Peron pl. XVIV, fig. 1-7 et, *Paleontographica*, XXX, 2, p. 365, pl. XXXIV, fig. 1), du Campanien d'Algérie, de Tunisie et d'Égypte est aussi très voisine, mais sa valve supérieure est légèrement convexe ; d'ailleurs l'ornementation est un peu différente, les côtes sont plus nombreuses et moins épaisses.

Une espèce tertiaire, assez semblable, a été signalée à Tamaské par Newton (1) ; c'est *Alectryonia Martinsi* d'Archiac, trouvée aussi à Cutch dans l'Inde et à Biarritz en France ; c'est une coquille qui, comme Newton l'a fait remarquer, se rapproche beaucoup des huitres crétacées ; mais elle diffère d'*Ostrea Pomeli* par sa forme beaucoup plus circulaire et ses côtes plus nombreuses.

LOCALITÉ. — Anou-Mellem (lieutenant Cortier).

les réexpédier. J'adresse à MM. Jean Chautard et R. Chudeau l'expression de ma reconnaissance pour l'amitié qu'ils m'ont témoignée en cette circonstance et en d'autres.

(1) B. NEWTON, Eocene shells from Nigeria. *Ann. a. Mag. Nat. History*, pp. 83-91, pl. V.

*Ostrea Pomeli* Coq., var. *soudanensis* nova.

Une autre huitre, très allongée, a été recueillie par le capitaine Arnaud dans le même point et avec la même gangue. Elle est très différente d'aspect d'*Ostrea Pomeli*; mais l'analogie de certains caractères et, en particulier, celle des plis d'accroissement, permet de l'en rapprocher provisoirement, tant que l'on n'aura pas de matériaux plus nombreux.

## II. — *Fossiles tertiaires*

Les autres fossiles peuvent être considérés comme éocènes, par analogie avec les formes analogues signalées par divers auteurs plus à l'est.

Une coupe schématique, que m'a dessinée le lieutenant Cortier, montre, de la façon la plus frappante, la superposition des deux niveaux crétacé (à huitres) et éocène (à *Nautilus*). Mais il serait très utile d'avoir dans cette région une coupe géologique plus détaillée et plus précise pour se rendre un compte exact de l'allure des couches qui reste un peu énigmatique.

Les principaux fossiles recueillis sont des céphalopodes, des gastropodes, des lamellibranches et des oursins; ils viennent d'Anou-Mellem.

*Nautilus*, sp.

*Nautilus* cf. *Deluci* d'Archiac (Foss. numm. de l'Inde, p. 337, pl. XXXV, fig. 2).

Ces échantillons me paraissent identiques à l'exemplaire de Tamaské signalé par M. A. de Lapparent (1) et rapporté à *Nautilus Lamarcki* Desh. Mais, en réalité, tous ces nautilus ne se rapportent pas exactement à l'espèce de Deshayes (1824, t. II, p. 767, pl. C, fig. 1 et 5, t. III, p. 62).

Il est beaucoup plutôt voisin de *N. Deluci* d'Archiac, ainsi que M. A. Thévenin l'avait déjà remarqué.

(1) Cet échantillon se trouve dans les collections du laboratoire de géologie, à la Sorbonne.

*Rostellaria* cf. *goniophora* Bellard.

Les échantillons sont beaucoup mieux conservés que ceux qu'a figurés Newton (p. 90, pl. V, fig. 1) ; on voit bien, sur l'un d'eux, la dernière portion de la spire.

Cette espèce, déjà signalée à Tamaské (Soudan), se trouve aussi en Égypte dans les couches lutétiennes du Fayoum (Blanckenhorn, 1900, p. 440).

*Ovula* cf. *depressa* J. de C. Sow.

Un moule indéterminable de grande *Ovula* peut être rapproché de *O. depressa* Sow. (in d'Archiac, pl. XXXIII, fig. 1-2) du nummulitique de l'Inde. La même espèce a été signalée en Asie-Mineure par Tchihatcheff.

*Natica* sp.

Moule indéterminable spécifiquement, présentant une assez grande analogie avec les *Natica* décrites par Tchihatcheff.

*Cardium* sp.

Cette espèce est voisine d'aspect de *Cardium galaticum* Tchihatcheff (Asie-Mineure, pl. III, fig. 5) ; mais elle a les côtes plus grosses et plus espacées.

*Fimbria* sp.*Hemiaster sudanensis* Bather (1).*Plesiolampas* (?) sp.

M. Cottreau, qui s'occupe au laboratoire de paléontologie du Museum de l'étude des échinides, a bien voulu me remettre sur cet oursin la note suivante :

« Cet échinide ne peut être déterminé avec certitude, vu son état défectueux.

Par sa forme générale et ses dimensions, il se rapproche du *Plesiolampas Paquieri* Lamb. (2). Il en diffère toutefois par ses

(1) BATHER, Eocene Echinoids from Sokoto. *Geol. Magazine*, [5], I, 1904, p. 292, pl XI.

(2) J. LAMBERT, Sur un *Plesiolampas* de l'Afrique centrale communiqué par M. Paquier. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, [4], VI, 1906, pp. 693-695, pl. XXIII (pars).



ambulacres qui sont plus pétaloïdes, tandis que *P. Paquieri* a des ambulacres droits. Les zones porifères de cet échinide ont des pores internes plus allongés que les pores externes qui sont arrondis. Cette disposition est l'inverse de ce que montre *Pl. Paquieri*.

La forme du périprocte est malheureusement indistincte (le périprocte est transversal chez *Echinolampas*, longitudinal chez *Plesiolampas*). Les ambulacres ne paraissent pas avoir été saillants.

A la face inférieure, les pores sont petits, ronds, disposés par paires espacées. Les tubercules très petits paraissent être imperforés.

Si l'on réfléchit que *Plesiolampas* diffère d'*Echinolampas* par ses ambulacres presque droits, ses zones porifères sub-égales, ses pores ronds presque égaux, son périprocte longitudinal, son péristome sans floscelles bien marqués, enfin par ses tubercules imperforés, cet échinide des environs de Tombouctou paraîtra sans doute être plus *Echinolampas* que *Plesiolampas* ; aussi je ne le regarde comme étant un *Plesiolampas* qu'avec beaucoup de doute, m'appuyant sur certaines ressemblances avec *P. Paquieri*.

Les analogies de cette faune apparaissent de plus en plus avec l'Égypte, l'Asie-Mineure, l'Inde, c'est-à-dire avec la région équatoriale mésogienne. De telles analogies ont déjà été mises en évidence pour les faunes du Sénégal par Jean Chautard, pour celles du Cameroun par Oppenheim.

Il est curieux, par contre, de constater que jusqu'à présent il n'y a guère de relations entre les faunes éocènes de ces trois pays africains, soit que les récoltes aient été encore insuffisantes, soit que les niveaux soient un peu différents, soit que réellement ces relations aient été faibles.

C'est un problème dont la solution ne tardera guère à être connue, grâce au zèle de nos officiers d'Afrique ; mais dès à présent le caractère équatorial et tropical de cette faune paraît très net et s'oppose à celui des faunes lutétiennes du bassin de Paris, avec lesquelles il n'y a jusqu'à présent qu'un très petit

nombre d'espèces communes, espèces ubiquistes d'ailleurs et signalées dans toutes les parties du monde.

### III. — Falaise de Tabankort

Le lieutenant Cortier a de plus attiré mon attention sur ce fait que la falaise de Tabankort constituait un accident géographique important; elle paraît, en effet, se suivre d'une façon continue depuis Mabrouck (1) jusque vers Izigui (2).



Fig. 1. — Carte schématique de l'allure de la bande calcaire entre Mabrouck, Tabankort et Izigui.

||||| Bande calcaire.

F Gisement fossilifère dont il n'a pas été rapporté d'échantillon.

Il faudra donc réunir ces gisements restés jusqu'alors isolés sur la carte géologique.

(1) On sait que le capitaine Theveniault (*in* Chudeau) a rapporté de cette localité des fossiles crétacés (*Cardita Beaumonti*) très élevés dans la série géologique.

(2) Il est probable que les huitres que signale Chudeau et que R. Arnaud et le capitaine Pasquier lui ont remis de la région entre Gao et l'Adr'ar' de Tahoua proviennent du prolongement de cette falaise.

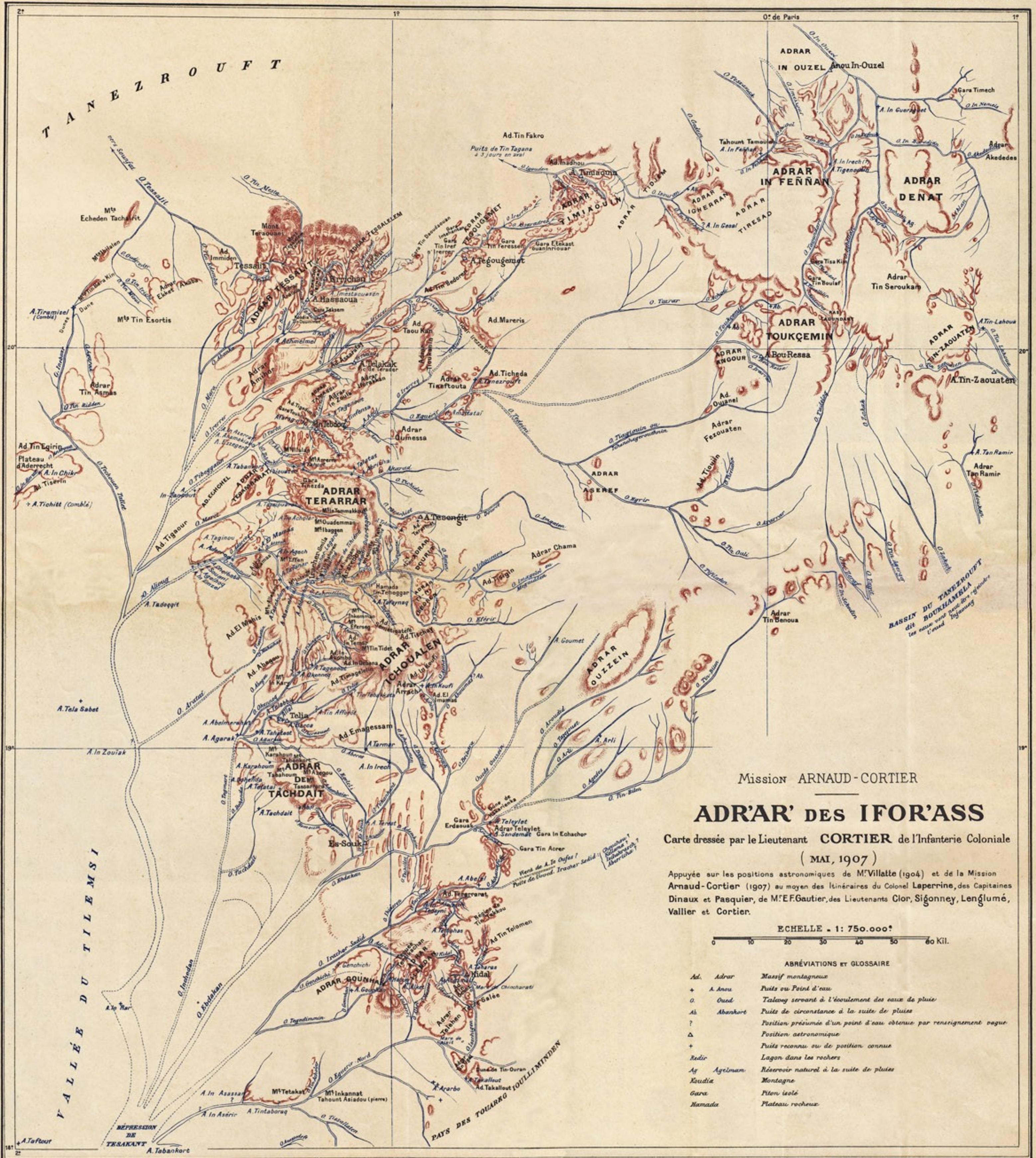
La façon brusque dont paraît se faire le contact entre le dévotien et le crétacé supérieur, aussi bien à Mabrouck qu'à Tabankort, reste énigmatique ; les grès du Tegama, représentant le crétacé inférieur, paraissent manquer en affleurement ou tout au moins seraient fort réduits ; il semble, au contraire, qu'ils existent en profondeur ; du moins Chudeau explique de cette façon l'existence de puits profonds de la région de Tabankort.

Cette falaise serait, dans ces conditions, parallèle à une faille dont la direction serait sensiblement N.-O.-S.-E., c'est-à-dire perpendiculaire à celle des plissements de la région et qui aurait certainement joué un rôle considérable dans le mode de formation des pays du cercle du Niger.

Toutes les questions géologiques se rapportant à cette région ont d'ailleurs une grande importance théorique à cause de l'intérêt qui s'attache à l'origine de cette très curieuse région et une grande importance pratique pour arriver à déterminer l'allure des niveaux aquifères dont la mise en œuvre permettra de reconquérir ces pays aujourd'hui à peu près déserts.

PAUL LEMOINE.





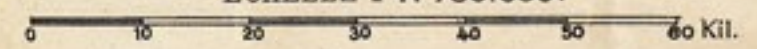
Mission ARNAUD-CORTIER

**ADRAR' DES IFOR'ASS**

Carte dressée par le Lieutenant **CORTIER** de l'Infanterie Coloniale (MAI, 1907)

Appuyée sur les positions astronomiques de M. Villatte (1904) et de la Mission Arnaud-Cortier (1907) au moyen des itinéraires du Colonel Laperrine, des Capitaines Dinaux et Pasquier, de M. E. Gautier, des Lieutenants Clor, Sigonney, Lenglumé, Vallier et Cortier.

ECHELLE — 1 : 750.000



ABBREVIATIONS ET GLOSSAIRE

|        |          |                                                                    |
|--------|----------|--------------------------------------------------------------------|
| Ad.    | Adrar    | Massif montagneux                                                  |
| +      | A. Anou  | Puits ou Point d'eau                                               |
| o      | Oued     | Talweg servant à l'écoulement des eaux de pluie                    |
| Ab     | Abanhort | Puits de circonstance à la suite de pluies                         |
| ?      |          | Position présumée d'un point d'eau obtenue par renseignement vague |
| Δ      |          | Position astronomique                                              |
| +      |          | Puits reconnu ou de position connue                                |
| Lac    |          | Lagon dans les rochers                                             |
| Ag     | Ageliman | Réservoir naturel à la suite de pluies                             |
| Koudia |          | Montagne                                                           |
| Gara   |          | Piton isolé                                                        |
| Namada |          | Plateau rocheux                                                    |